Errance

Nouvelles Lettres Sénégalaises

Ibrahima HANE

Errance

Roman

Nouvelle édition

NLS

Mamadou Traoré
Ancien ambassadeur du Mali aux États-Unis

L'Harmattan Sénégal

© L'Harmattan-Sénégal, 2022
10 VDN, Sicap Amitié 3, Lotissement Cité Police, DAKAR
senharmattan@gmail.com
senlibrairie@gmail.com

ISBN : 978-2-14-020619-1

EAN : 9782140206191

À ma femme, Khardiatou Hamidou DEME
Avec mon amour et ma reconnaissance.

Avant-propos

Pourquoi rééditer *Errance* ?

E*rrance* a été publié pour la première fois au Canada en 2016. Il a connu un grand succès à Montréal et surtout dans la communauté francophone. Au Sénégal, il a non seulement été plébiscité, mais a connu une consécration par sa distinction au prix du Chef de l'État. Mais son parcours achoppa à cause de la fermeture de sa maison d'édition. Frappé en pleine ascension par ce sort inattendu, mais toujours présent dans les esprits, ce livre évoluait difficilement. Heureusement, Dr Abdoulaye Diallo, directeur général des Éditions de l'Harmattan-Sénégal, en a repris les droits et lui accorde une seconde vie. *Errance* doit sa parution et sa notoriété grâce à l'obligeance du professeur Ndack Kane de l'Université du Québec. Elle a dirigé la correction et la diffusion de la première édition du livre. Je lui dois remerciements et reconnaissance.

Ibrahima Hane

Dakar, le 27 février 2022

Préface

Chaque année, nous fêtons dans nos pays l'anniversaire de la proclamation de la République, alors que d'année en année, le nombre d'Africains qui meurent en essayant de fuir ces républiques s'amplifie.

Errance illustre à merveille l'échec de la République dans nos pays et le chaos que cela a engendré au sein de la majorité de la jeunesse africaine. La grand-mère de Seyni Sène le dit : « le blanc a apporté l'égalité. » La suite du roman démontre avec brio comment nous avons rompu l'égalité puis la fraternité et enfin perdu la liberté. Il n'y a plus de liant pour faire de la population un peuple dans un environnement mondial très compétitif.

Cette errance généralisée sur le continent appelle à une refondation.

La République, devenue virtuelle, n'a plus de réalité territoriale, n'offre plus d'opportunité économique. Or, on ne peut exercer qu'à partir d'une base. C'est le drame de l'errance : l'impossibilité de s'enraciner pour être citoyen libre du monde.

Le modèle de la confrérie est un concurrent à la république. Le roman montre que là aussi, il y a un jeu de pouvoir. La façon dont le Calife Abdoul Kader a rétabli son pouvoir est un classique de la Science Politique. Cela rappelle la Côte d'Ivoire des années 63, quand Houphouët Boigny a consolidé son pouvoir en mettant en

prison toute l'intelligentsia ivoirienne. Alors, autant aller vers un modèle inclusif et opter pour la République.

J'ai eu très peur pour le Mali il y a trois ans. Il a fallu de très peu pour que le pays bascule vers le modèle du calife en beaucoup moins éclairé. La réalité était que le système s'était effondré il y a bien longtemps mais, « too frail to fail ».

Seyni Sène finira par trouver une base où s'enraciner. Il nous faudra donc refonder nos états collectivement pour nous y enraciner. Ainsi, nous serons enfin libres de parcourir le monde et y contribuer par nos innovations.

Nous n'y échapperons pas.

Mamadou Traoré

Ancien ambassadeur du Mali aux Etats-Unis

Prologue

— **M**oi, Seyni Séne, au nom de Dieu, du Prophète Mohamed et de Samsidine Dème, son illustre serviteur, par ce serment, je me soumets aux lois et règlements de notre communauté ; je fais allégeance au calife Abdoul Kader qui devient, dès cet instant, mon guide et mon maître.

Pendant que ma bouche formulait ce serment, le guide suprême de la confrérie, assis devant moi, ne cessait de me scruter du regard, comme pour déceler un dernier relent d'impiété. Les personnes, qui nous entouraient pour la circonstance, étaient composées de plusieurs descendants du fondateur, de disciples, et de thuriféraires. La solennité qui se dégageait de ce conclave avait une consistance presque palpable. Le chef religieux recueillit de l'eau dans sa paume, lut une longue prière dessus, et m'aspergea le crâne. Ses mains douces se promenèrent sur ma tête rasée, y semant des séries de frissons. Un chant religieux fusa dans l'air, repris bientôt en chœur par toute l'assemblée. Ce rituel volitif, destiné à m'ancrer à la confrérie et à son guide, devant Dieu et devant les hommes, faisait de moi un disciple, un « talibé » à part entière. Par cet acte, je venais de rentrer dans la plus importante communauté religieuse d'Afrique.

Comme pour des millions de disciples, le marabout devenait mon unique référence. Il avait la prééminence sur tout. Il devenait plus important que ma famille, plus important que mes propres enfants.

Au terme de la séance, le calife Abdoul Kader, paternel, posa sur mes maigres épaules ses mains aristocratiques, et sourit. Mon adhésion, décidée d'une façon si inattendue, si intempestive, semblait l'étonner et en même temps le réjouir. Il parcourut du regard les disciples réunis autour de lui et lança d'une voix claire :

Seyni Séne, que voilà, devient à partir de ce jour un membre de notre confrérie et un fils ! Ses peines et ses joies seront désormais les nôtres. Qu'il sache qu'il y a plusieurs chemins pour atteindre Dieu et son prophète, mais le plus sûr est la piété et l'obéissance absolue. Qu'il extirpe de son esprit le doute et le scepticisme en faisant confiance à la confrérie, aux enseignements du Coran, et au chemin tracé par notre guide vénéré Samsidine Dème.

Serigne Moustapha Dème, le neveu du calife, me releva avec douceur et m'étreignit longuement dans ses bras. Je ne pus que réprimer difficilement un sourire de soulagement. Le calife Abdoul Kader, le chef suprême de la confrérie Baye, acceptait mon ralliement sans se préoccuper de l'authenticité de ma foi. Il recevait mon entrée dans sa communauté comme une offrande personnelle, un don précieux, tout en sachant qu'elle ne découlait pas des suites d'une passion religieuse, mais de la volonté d'un homme libre. C'était, il le savait, un gage de reconnaissance et de gratitude, consacré uniquement à sa propre personne.

On me fit traverser le cercle des disciples, et l'on m'introduisit dans une chambre où trônait un grand lit recouvert de draps de cérémonie. Je pris garde de m'y asseoir. En tant que simple adepte, l'étiquette Baye ne m'autorisait plus à m'y installer. Dorénavant, devant tout descendant du vénéré Samsidine Dème, je devais m'accroupir, en disciple respectueux. La communauté religieuse Baye m'avait protégé de mes ennemis. Elle s'était dressée devant eux comme un mur infranchissable. Devant sa puissance, tous mes poursuivants, malgré leurs immenses possibilités, avaient fini par se décourager. Je leur devais donc cet autodafé de mon orgueil.

J'attendais le calife Abdoul Kader pour partir. Plus rien ne me retenait dans cette ville sainte de Bayela, ni ses sublimes chants religieux, ni ses minarets vertigineux, ni ses coupoles dorées où le soleil couchant éclatait en flèches de lumière pourpre.

La frêle image d'une jeune femme s'imposait à tout. Plus rien ne comptait pour moi, sinon l'impérieux besoin de la revoir. Ce besoin irrépressible me taraudait l'esprit, introduisant dans mes membres une frénésie, une impatience difficilement maîtrisable. Comme un appel d'air, le Sud m'aspirait…

Chapitre 1

I

Tout commença dans la cour du « Building administratif ». L'endroit où tous les ministères du Gouvernement sont regroupés. Devenu momentanément fou furieux, j'avais ramassé une pelle et, pendant une demi-heure, je m'étais livré à une danse sauvage en pulvérisant toute vitre à ma portée. Les limousines aux si belles couleurs des ministres y passèrent les premières. Les autres voitures, dont le seul tort était de se trouver sur mon chemin, subirent le même sort. Bientôt, je retournai mon arme contre policiers et chauffeurs tentant de m'interpeller. Des crânes, j'en cassais beaucoup ce jour-là ! Un vacarme assourdissant accompagnait ma rage de destruction. Des cris hystériques, des coups de sifflet stridents emplissaient l'atmosphère. Des têtes, pareilles à des excroissances incongrues, apparurent aux fenêtres du vénérable bâtiment. Ce qu'elles voyaient dépassait leur entendement. Comment un seul homme pouvait-il faire tant de dégâts ? Était-il un simple mortel ? Non ! Sûrement pas ? Il devait y avoir de la sorcellerie ! Mille

yeux effarés me regardaient tourner dans la cour comme un Indien sur le sentier de guerre. Ce n'est qu'épuisé, que les policiers parvinrent à m'arrêter. Mais, en guise de dédommagement de leur frayeur, ils me laissèrent inanimé avec des côtes brisées.

Après un séjour de quatre mois à l'hôpital, je fus livré au juge. Ce dernier s'évertua tout un après-midi à me faire avouer les véritables motivations de ma conduite, car il restait persuadé que mon comportement avait des relents politiques. À la limite, il me considérait comme un dangereux terroriste. Que pouvais-je lui dire ? Il ne comprendrait pas et admettrait, encore moins, mes véritables raisons. J'avais préféré garder le silence. Et, d'ailleurs, à quoi cela aurait-il servi ? Ma culpabilité était évidente ! Ce magistrat, certainement chapitré, n'avait qu'une obsession : en finir avec cette affaire et se hâter de l'oublier. Mes frasques, abusivement exploitées par les médias privés, avaient engendré des dégâts collatéraux d'une rare ampleur. La stigmatisation de la maréchaussée avait installé au sein du gouvernement un malaise difficilement acceptable. La purge qui suivit balaya dans un premier temps tout le personnel militaireen du « Building administratif ». Un peu plus tard, quelques hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur perdirent leur quiétude en se faisant muter dans des endroits non prévus dans leur plan de carrière. Devant mon silence qu'il qualifia d'arrogance, le juge rendit son verdict par deux années de prison. La thèse de folie momentanée défendue par mon falot d'avocat ne retint guère son attention. Pour apaiser le procureur de la République, il

stipula que ma peine serait purgée dans une prison de haute sécurité située en Casamance. Pas une fois, mon état de délabrement physique, si évident, n'interpella sa conscience. Je pouvais bien crever !

La prison de Sibessou se dressait au milieu d'un marécage. Vestige de l'Administration coloniale française, elle était un assemblage hétéroclite de bâtiments plus puants les uns que les autres. Une humanité loqueteuse et misérable s'y entassait. Sur ce haut lieu de souffrance régnait une poignée de gardes d'une férocité et d'une perversité inénarrable. Ma vie ne fut plus qu'une succession de coups et de vexations. Défavorisé, dès mon admission, par ma fiche de présentation qui mentionnait mon cursus universitaire, je devins le sujet de toutes les brimades. Le fouet se levait sur moi pour une peccadille. Était-ce une consigne de leur tutelle ? Devant cette violence gratuite, voire imbécile, je cessai de me poser des questions pour ne plus penser qu'à une chose : comment faire pour ne plus souffrir ? Mais, cette spirale de violence semblait être inscrite à jamais dans mon quotidien.

Pourtant, après un an de séjour, tout changea. Et, d'une façon imprévisible. Un nouveau régisseur s'installa. L'arrivée de ce fonctionnaire allait bouleverser ma vie en y introduisant des changements et des orientations inattendus, démontrant une fois de plus que l'existence humaine a été créée dans une dynamique de mouvement. En dehors de la mort, rien ne peut arrêter le cours imprévisible d'une vie. Demba Ndir était un colosse à la mine patibulaire. Sa réputation terrifiante l'avait précédée.

Elle constituait d'ailleurs le sujet de conversation préférée des gardes et des anciens bagnards. Il se saisit de la prison. Sans rien changer de la gestion précédente, il y ajouta son cachet personnel : un surcroît de pêrvertiopn rarement égalé. Prédateur homosexuel notoire, il ferma les yeux ou plutôt encouragea toutes les perversipons. Pas une nuit ne passait sans qu'il n'invitât un ou deux adolescents dans son univers qui se résumait à une résurrection pure de Sodome et de Gomorrhe. Dénué de délicatesse ou ne maîtrisant pas sa force, il ne blessait pas uniquement l'âme de ces jeunes gens de manière indélébile, leurs corps souffraient également le martyr. Certains s'en tirèrent avec quelques séquelles qu'ils n'oublieraient pas de sitôt. D'autres, moins chanceux, restèrent souffrants dans leurs cellules pour de longues périodes. Cela ne réveilla pas sa compassion, ni ne ralentit ses ardeurs. Le bétail humain dont il avait la charge n'avait aucun recours. Et d'ailleurs, qui s'en souciait ?

Un jour que j'étais de corvée dans le potager attenant à sa maison, il me fit appeler. Je le trouvai assis devant une bouteille de bière glacée, exposant au soleil ses cuisses puissantes. Ses yeux, dissimulés derrière des lunettes noires, me détaillaient de haut en bas. Serai-je sa prochaine victime ? Ravagé de peur, je m'accrochai à mon râteau, priant intérieurement que cela n'arrivât pas.

C'est toi le juriste, l'intellectuel, la forte tête…

Je restai silencieux. S'agissait-il d'une provocation ? Légèrement tremblant, je me gardai de répondre.

Remarquant une vilaine blessure que j'avais au pied, il reprit :

Ta plaie pue autant que toi ! Quel âge as-tu ? Combien de temps es-tu ici ?

J'ai vingt-quatre ans, j'en suis à ma deuxième année, patron !

Ne voyant pas où il voulait en venir, je maintiens mon attitude respectueuse, tout en restant attentif à ses réactions. Je ne voulais ni susciter sa colère, ni réveiller ses envies libidineuses. Après un dernier examen, il me chassa d'une chiquenaude. Remerciant ma bonne étoile, je repris le chemin du potager. Une heure après, sanglé dans un uniforme vert-de-gris, le régisseur sortit de sa résidence. Il s'ébranla vers son bureau. Arrivé à ma hauteur, il me lança : « va voir l'infirmier de ma part ! » Cet intérêt soudain, imprévu, me laissa pantois. Un acte de charité pouvait-il venir de cet homme si habitué à créer désarroi et douleur ? Sa légende n'était-elle pas surfaite ? Le mensonge et l'affabulation sont monnaie courante dans une prison ! Pour une fois, l'infirmier ne me chassa pas. Après avoir pansé ma blessure, il me demanda, chose incroyable, de revenir jusqu'à la guérison complète. Cet intermède dans ma vie me sortit de mon isolement. Refusant de pavoiser, je continuai à m'occuper du potager en y mettant le maximum de zèle et de sérieux. Cela dut plaire : les gardes changèrent de comportement envers moi. Ils m'épargnèrent bientôt les abominables corvées des rizières. Les pieds dans la boue, pendant des heures interminables, caressés ou mordus par des bestioles immondes devinrent un lointain

souvenir. Devant ce traitement inhabituel, je ne pouvais m'empêcher de me poser des questions. Cette soudaine bienveillance ne me préparait-elle pas de futurs désagréments ? Je ne savais pas. Mais, une faveur dans une prison, aussi minime soit-elle, ne se refuse pas ! Elle se savoure intensément, car Dieu seul sait de quoi sont faits les lendemains.

Un mois passa. Les choses restèrent en l'état. Le régisseur passait devant moi sans me prêter attention. Sa triste réputation ne cessait de se renforcer. Les chambrées ne bruissaient que de ses frasques nocturnes. Cigarette en main, il m'interpella un soir. Son cou de taureau, solidement planté sur ses épaules de déménageur, ses bras musculeux interminables, et son front bas lui donnaient l'aspect d'un primate. Il était impressionnant. « Tu travailles comme un vieillard ! Es-tu souffrant ? » Quoique désarçonné par une telle question, je répondis :

Je vous prie de m'excuser, je sors d'une longue convalescence ; je ne suis pas encore en forme.

Voilà une explication rationnelle ! Ce travail manifestement est au-dessus de tes forces. À partir de demain, tu serviras à l'entrepôt d'approvisionnement, comme commis aux écritures ; ce travail est sûrement en rapport avec ton cursus. Cependant, compte tenu de ton sérieux, je tiens à ce que tu supervises le travail du potager. Il est important ce potager, c'est notre seule source d'approvisionnement de légumes frais pendant la saison des pluies.

II

D'immenses lacs recouverts de nénuphars entouraient notre prison. Des millions de moustiques y vivaient, semant la désolation alentour. Le paludisme régnait de façon endémique, terrassant les plus faibles ou réduisant les plus forts en l'état de squelette. Prisonniers et gardes tombaient comme des mouches. La nivaquine, parcimonieusement distribuée, était une denrée rare et, d'ailleurs, son absorption ne conférait aucune immunité.

Malgré sa robuste constitution, le régisseur tomba comme les autres. Il garda le lit pendant plusieurs jours. Informée, la presque totalité des prisonniers souhaita son trépas. Je refusai de me joindre à ce vœu collectif. Au contraire, je voulais qu'il vive et qu'il se rétablisse. Dans cet enfer, même s'il en était l'auteur, je ne pouvais oublier qu'il fut le seul à m'avoir manifesté un peu d'humanité. Sa mort ou sa mutation ne pouvait que m'être préjudiciable. J'en étais convaincu !

La surveillance du potager étant une de mes prérogatives, je m'en servis pour rôder autour de la résidence du régisseur. J'espérais le voir ou l'apercevoir pour lui manifester ma solidarité, par la même occasion, prendre des assurances sur l'avenir. Les meilleurs liens ne naissent-ils pas dans l'adversité ?

Au bout de quelques jours, ma stratégie s'avéra payante. Un prisonnier affecté à la résidence m'apprit que le régisseur me demandait de lui apporter des feuilles de citronnier. Je m'empressai de le faire. En arrivant, je ne trouvai personne dans le salon. Je déposai ma brassée de feuilles dans la cuisine. Au moment de partir, j'entendis un long gémissement mêlé de râles d'oppression sortir d'une chambre. Sans être invité, je m'y engouffrai. Le régisseur était là, couché. Il bramait comme un animal touché à mort. Son immense carcasse comblait tout le lit. L'infirmier venait de lui faire une perfusion. Sa main, immobilisée par une sangle en plastique, laissait voir une grosse aiguille enfoncée dans sa veine. Il essaya de parler, mais je n'entendis qu'un gargouillis indistinct. Je m'approchai. Son corps dénudé dégoulinait de sueur.

L'atmosphère surchauffée de la chambre rendait l'air presque irrespirable. Ne voyant pas ce que je pouvais faire, je m'apprêtai à partir quand je l'entendis dire d'une voix pâteuse : « Essuie-moi ! J'ai chaud… Vraiment chaud ». Cloué sur place, je le regardai se tortiller sur le lit. Ses yeux me suppliaient intensément. Je me décidai. Je décrochai une serviette. Ignorant son haleine atroce – un des symptômes caractéristiques de la malaria — j'entrepris de le nettoyer. Une des conséquences du paludisme est de rendre la peau extrêmement sensible. Quand le morceau de chiffon passait sur son dos, il hululait de douleur et j'avais de la peine à me concentrer.

Sans que je m'en rendisse compte, sa main s'était refermée sur ma cuisse. Malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à desserrer l'étau de ses doigts. Affalé tel un

taureau abattu, il dormait, la bouche ouverte, loin de mes préoccupations. Bien qu'incommodé par ses exhalaisons fétides qui avaient envahi la pièce, et l'avaient transformée en un antre de fauve, je dus me résoudre à m'asseoir et à attendre. C'est ainsi, à mon corps défendant, que le hasard m'imposa de dorloter comme une mère attentionnée un monstre à l'apparence humaine. Mais, je ne pouvais savoir que cet acte de pitié allait faire de ma vie un enfer…

Rétabli, le régisseur reprit son travail la semaine suivante. La prison, qui s'était assoupie durant sa maladie, renoua avec son cours normal. Sibessou, en dehors de son rôle de geôle, avait une autre mission tout aussi importante. Édifiée dans une zone rizicole, elle ravitaillait l'administration pénitentiaire en céréales et en légumes. Pendant les périodes de récoltes, l'effectif se renforçait en gardes et en détenus. Les cellules, déjà surpeuplées, s'engorgeaient de façon exponentielle. Ce surplus d'asociaux violents n'allait pas sans engendrer des rixes d'une extrême férocité. C'étaient les moments que je redoutais le plus. Affaibli par une longue convalescence, j'évitais tout affrontement et ne répondais à aucune provocation. Et d'ailleurs, il n'était jamais prudent de se frotter avec ces envahisseurs qui cachaient parmi eux de véritables assassins, qu'un crime supplémentaire ne gênait en rien. Ainsi, j'avais pris, comme d'habitude, mes dispositions pour ne pas pâtir de cette situation. Je me tassais dans mon coin et restais sourd aux rodomontades des « durs ». Je dormais le dernier et me réveillais le

premier. Cela aurait pu se passer comme par le passé, c'est-à-dire sans histoires, si le destin ne s'en était mêlé…

Une nuit, une heure avant l'extinction des feux, Diarméou, un détenu « longue durée », un caïd, comme il en existe dans chaque prison, m'intima l'ordre de lui remettre ma couverture. Devant mon refus, il se leva, le visage menaçant. Ce criminel récidiviste avait un pedigree à faire dresser les cheveux sur la tête. Il étendait son autorité sur notre dortoir, y régnait en despote impitoyable, prenant sa dîme sur tout. Pourtant, jusqu'à ce jour, il ne m'avait jamais importuné. Il se contentait de me savoir parmi ses sujets, mais il m'ignorait la plupart du temps. Cette nuit-là, pour des raisons connues de lui seul, Diarméou en avait après moi. Si l'être humain est la seule créature capable de méchanceté sans raison, il faut vivre en milieu carcéral pour s'en convaincre !

La couverture, prétexte à la colère du criminel, était un rectangle de toile bâchée raide de crasse. Cette exigence incongrue était inexplicable. Voulait-il attirer l'attention des nouveaux venus sur sa « dangerosité », sur ses capacités de nuisance ? Où l'abus de « yamba » avait-il extirpé de son cerveau des violences ensevelies ? Diarméou m'empoigna de la main gauche et leva son poing droit, prêt à me fracasser le visage. Les taillades de sa face, consécutives à plusieurs rixes, ajoutées à ses yeux étroits escamotés par un bourrelet de chair grisâtre, lui conféraient un aspect redoutable. « Tu oses répéter ? Tu oses… » Ne pouvant répondre, je me débattais pour échapper à son étreinte. Une douleur lancinante se répandait dans ma poitrine. Devant mon absence de

réaction, la brute me repoussa durement sur mon grabat. Il m'arracha la couverture et la jeta sur son épaule comme un trophée de guerre. Toute la chambrée restait muette, soumise. Au moment où le caïd allait s'asseoir, fort content de son effet, une voix s'éleva dans un coin :

— À quoi ça sert de démontrer sa force devant un faible ? Il faut être le dernier des salauds pour le faire !

Stupeur ! Un silence à couper au couteau accueillit cette phrase. Tous les regards se portèrent vers la provenance de cette voix. L'homme qui avait parlé était nonchalamment adossé au grillage de séparation des dortoirs. Il faisait partie des nouveaux venus. C'était la première fois que je le voyais. L'atmosphère fut saisie par un énorme brouhaha. Les cous se haussaient pour apercevoir l'imprudent. L'homme, un visage jeune, conservait son calme. Diarméou, la dignité blessée, s'ébranla dans sa direction les poings en avant. Arrivé devant l'inconnu, il s'arrêta dans une pose de boxeur.

— Qui es-tu toi ? Ha ! Laisse-moi deviner… un cafard. Un nuisible qu'il faut écraser ! Alors, protecteur de cafards, sais-tu ce qui t'attend…

Le nouveau venu était trapu. Ses larges épaules et ses pectoraux saillants dénonçaient un homme d'une grande force. Un sourire espiègle s'étalait sur son visage. Il ne paraissait nullement impressionné par les menaces du malfrat.

— En tout cas, si j'étais toi, je rendrais à ce garçon son bien…

« Sinon ? » Demanda Diarméou, en élevant le ton. De sa bouche s'échappa un torrent d'insultes. Sa stature impressionnante dominait celle de l'étranger.

— Sinon ? … je te torche le cul !

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Diarméou s'élança, moulinant l'air de ses poings énormes. Et, ce jour-là, je vis, pour la première fois, ce qu'un homme entraîné au combat pouvait faire en si peu de mouvement. L'étranger, devant la charge meurtrière, pivota sur lui-même comme un toréador, et balança un magistral coup de pied dans les fesses du caïd. Ce dernier atterrit, dans un fracas d'enfer, sur le grillage mitoyen. Au moment de se relever, Diarméou se retrouva le cou enserré dans un étau implacable formé par les bras musculeux de l'étranger. Il se secoua comme un taureau furieux, lança des poings désordonnés, mais ne parvint pas à se défaire du carcan qui l'étranglait. Stupéfaite, l'assemblée restait silencieuse, effrayée. Le caïd se débattait, semblable à un gros ver tombé dans une termitière. Il soufflait, émettait des borborygmes. Ses efforts restaient vains. Il ne réussissait pas à se libérer. À la limite de l'asphyxie, il se laissa tomber au sol. Arc-bouté sur son cou, l'étranger raffermit sa prise et l'accompagna dans sa chute. Les dernières gesticulations, les dernières ruades ne servirent à rien. Alors, il se passa une chose inouïe ! Tous virent sur le fond de pantalon du scélérat une tache sombre qui grandissait, s'élargissait… C'était difficile à croire, à imaginer ! Diarméou, atrocement étranglé, lâchait ses urines. Comme s'il n'attendait que cette suprême humiliation, l'étranger

desserra le piège meurtrier de ses bras et le rejeta telle une poupée de chiffon. Anéanti, le caïd resta sur place, hoquetant, les deux mains pressées sur le cou. Personne ne songea à le relever. Déjà, dans les esprits, il n'était plus rien ! Les jours qui allaient suivre deviendraient difficiles pour lui. Son invincibilité venait d'être démontée. Ce qui attirerait sur sa personne défis et provocations. Il devra dorénavant combattre ses ennemis avec comme handicap supplémentaire un blason terni à jamais par l'ignominie de ses urines.

Debout, je restais sans voix. Cette bagarre ou plutôt cette correction m'effrayait par sa violence et son implacabilité. L'étranger ramassa ma couverture et me la tendit sans un mot. Par mon voisin – un vieux prisonnier très renseigné –, j'appris que cet homme, qui était venu si obligeamment à mon secours, s'appelait Ferdinand. Il venait de la prison d'Aniak où il purgeait une longue peine pour meurtre. C'était un ancien militaire, plus précisément un ancien commando. Revenant d'une patrouille, il avait trouvé sa femme dans les bras de son supérieur. Sans laisser paraître aucune émotion, il avait ouvert le feu, les tuant net.

III

Notre cellule avait changé d'atmosphère. Diarméou, maté, vivait dans une encoignure, promenant sur les occupants des regards de haine impuissante. Il ruminait sa vengeance. Sa destitution avait introduit un vent inhabituel de liberté. La terreur cédait la place à une bonne humeur générale. Les gens s'interpelaient, les plaisanteries fusaient. Moi, je mis un bémol à mon soulagement naissant. Connaissant la rapidité et la soudaineté des changements dans une prison, je préférais me démarquer. Le départ des nouveaux venus – ce qui était inéluctable – ramènerait le statu quo et nous livrerait de nouveau à la vindicte de Diarméou. Étant la cause principale de sa déchéance, mon sort était scellé d'avance. Il ne me ferait aucun cadeau.

Ce souci, conjugué à l'état dégradé de ma santé, me rendait morose. C'est pourquoi, dès la fermeture des portes, je me coulais sur mon grabat et restais immobile jusqu'au lendemain. La seule personne qui pouvait me tirer de ce mauvais pas était mon supérieur direct, le chef des approvisionnements. Ma mutation dans son service me conférait un nouveau statut. Elle m'ouvrait le baraquement des « auxiliaires ». Cette partie de prison regroupait tous les détenus travaillant dans l'administration carcérale. Les conditions de vie y étaient de loin supérieures. Mais, voilà, mon chef me considérait comme une vipère venimeuse jetée à ses pieds. Ma

présence soudaine et imposée dans son service ne lui plaisait pas. N'étant pas un parangon de vertu, il s'imaginait que j'étais affecté à ses côtés pour le « moucharder ». Tous les efforts que je déployais pour rentrer dans ses bonnes grâces restèrent lettre morte. Gros et obtus, il restait assis toute la journée au même endroit, la main égrenant un chapelet. Sa voix fusait de temps en temps pour donner des ordres. Ses yeux porcins ne me lâchaient pas une seconde. Il m'interdit fermement son bureau et me tint éloigné de toute la paperasserie. Mon travail de « commis aux écritures » se résumait à ouvrir des caisses, à ranger des boites de conserve, et à désencombrer les allées de l'entrepôt. L'ordre ou le document qui matérialisait mon transfert trainait en longueur. La fin des récoltes finissait. Déjà, un contingent de prisonniers s'en était retourné dans sa prison d'origine. Dans une quinzaine de jours, Sibessou retrouverait sa situation antérieure, et renouerait avec ses vieilles habitudes : ce qui augurait pour moi un avenir sombre, voire périlleux. Que faire ? Le régisseur devenait, en désespoir de cause, mon seul recours, même si son hypothétique intervention ne manquerait pas de renforcer la défiance de mon chef. Mais qu'importaient ses états d'âme ! N'y allait-il pas de ma propre vie. Le lendemain, aux heures de pause, je restai plus que d'habitude dans le potager, guettant la venue du régisseur. Au retour de son bureau, il me trouva en pleine activité. J'avais entrepris un plan d'arrosage général. Cette activité qui était au-dessus de mes forces n'avait pour but que d'attirer son attention. Au bord de l'évanouissement, je vacillais, les mains arrimées à deux lourds arrosoirs. Le

fonctionnaire me regarda un court moment puis rentra dans sa maison. Déterminé, couvert de sueur, et ahanant comme un soufflet de forge, je parvins à me maintenir debout. Ce n'est qu'après une interminable demi-heure que le directeur de la prison daigna se montrer. Il s'installa, comme d'habitude, dans sa véranda devant une bouteille de bière glacée. Face à ce spectateur capital qui avait le pouvoir de changer le cours de mon existence, je mobilisai mes dernières forces, priant de tout cœur qu'il m'appelât.

Quand enfin il le fit, j'étais sur le point de m'écrouler. Le pas hésitant, je parvins à me présenter. Il me désigna une chaise. Son visage restait impénétrable. Je me tassai sur mon siège et attendis.

— Le chef des approvisionnements n'est pas content de ton travail ; il m'a dit que tu ne savais rien faire. Comment expliques-tu cela ?

Poussé par l'indignation, je faillis commettre un impair majeur en niant cette affabulation. Heureusement, un fond de sagesse m'orienta vers une autre direction. Ma parole de détenu, dut-elle être la vérité absolue, ne pèserait jamais lourd devant les assertions mensongères de mon chef. Prudemment, je répondis :

— Voilà un jugement hâtif, pour ne pas dire, arbitraire ! Mon travail ne consiste, pour le moment, qu'à ouvrir des caisses et à ranger des pots de conserves. Je ne pense pas que cette activité soit au-dessus de mes possibilités.

Devant cette réponse circonspecte, un mince sourire étira les lèvres épaisses de mon interlocuteur. Il alluma

une cigarette et étendit ses jambes musclées. Il semblait s'amuser intérieurement.

— Veux-tu dire qu'il ment ?

Ses yeux se fixèrent sur moi. Ma réponse l'intéressait. Mettre en doute les déclarations d'un garde dans un milieu carcéral est une entreprise hasardeuse ! Refusant de tomber dans ce piège, je rétorquai :

— Je ne pense pas qu'il mente, mais, peut-être, ne m'a-t-il pas jugé à ma juste valeur ?

Mon interlocuteur enregistra cette réponse. Il ne la commenta pas. Mais je constatai qu'il s'en amusait. Profitant de cette accalmie, j'enchainai :

— Monsieur le Directeur, y a-t-il une possibilité pour moi de changer de cellule ?

Toujours souriant, il se redressa de son siège et se perdit dans la contemplation d'un frangipanier. Anxieux, je restais prostré sur mon siège. Il se leva, fit quelques pas puis revint s'asseoir, les yeux pétillants d'une joie mauvaise.

— Tu ne peux pas changer de cellule sans l'accord de ton chef ; c'est avec lui qu'il faut voir ! Et d'ailleurs, pourquoi veux-tu changer ? Les autres ne sont plus dignes de cohabiter avec toi ?

Je me sentais piégé. Si j'évoquais mon changement de statut qui me conférait un lit dans le baraquement des « auxiliaires », je risquais d'hypothéquer mes chances d'y parvenir. Les lois et règlements dans une prison ne reposent que sur l'humeur du chef. En fonction du prisonnier, ils peuvent être intangibles ou réversibles.

Pénétré de cet enseignement, je choisis de titiller son ego en utilisant une recette vieille comme le monde : la flatterie.

— Monsieur le Directeur, cette prison et ses démembrements n'obéissent qu'à une seule personne : la vôtre. Ma demande n'est pas une insulte vis-à-vis de mes compagnons de cellule, mais elle est seulement motivée par mon état de santé. Je vous prie humblement de m'accorder cette demande.

Le fonctionnaire continuait à me sourire, mais la lueur que je percevais dans ses yeux n'était pas rassurante. Il me donnait l'impression de connaitre mes véritables motivations et d'attendre de moi un aveu complet et larmoyant.

— Écoute Seyni, dans cette prison, il y a des règles, que je ne peux transgresser. Un détenu n'a pas à choisir là où il veut être. On décide pour lui !

Il se leva et disparut dans sa maison. Déçu, je repris le chemin du potager. Deux jours après cette conversation, notre cellule, à ma grande peur, se dépeupla. Il ne restait qu'une poignée de prisonniers. Ma seule consolation était la présence parmi eux de l'ancien militaire. Mais, je ne me faisais pas d'illusions. D'après la rumeur, ces derniers n'étaient encore là que parce que leur camion accusait une panne sérieuse.

Supputant son hégémonie prochaine, Diarméou avait quitté son trou à rat et se pavanait au milieu de la cellule, l'œil mauvais. Comme je l'avais pressenti, il m'en voulait à mort. Sa face couturée se tournait souvent vers moi me promettant mille et une morts. Recroquevillé sur mon

grabat, j'en tremblais de peur. Ayant sans doute remarqué le manège du voyou, l'ancien commando s'approcha et s'accroupit devant moi. L'homme souriait comme à son habitude. Sur sa vaste poitrine pendait un crucifix d'argent. D'un geste protecteur, il posa sa main sur mon épaule et dit :

— Je m'appelle Ferdinand Diémé. En voulant te protéger, je crois que je t'ai livré en holocauste à ce salopard. Mais écoute, il faut te ressaisir ! Défends-toi ! Des gens comme celui-là, tu en trouveras toujours sur ton chemin ; il ne faut pas en avoir peur ! Ce sont des hâbleurs, de grandes-gueules, mais sans rien dans la culotte. Ne te laisse pas faire !

Se relevant, il interpella à haute voix Diarméou :

— Écoute-moi bien, pédé. Si j'apprends que tu as fait du mal à ce garçon, je te fais la peau.

Gare à toi !

Diarméou, un pétard dans la bouche, ressemblait à une statue de pierre. Les menaces semblaient rebondir sur lui comme des balles sur un mur. Il ne les redoutait plus.

Le lendemain, très tôt, un camion se gara. Le reste des détenus s'y engouffra. Ma journée s'écoula dans la peur. La mise en garde de l'ancien militaire, même si elle semblait vraisemblable, ne m'épargnerait pas de la vengeance du caïd. Avant de quitter le potager, je dissimulai un tesson de bouteille dans mes habits.

À l'extinction des feux, je me couchai en chien de fusil, la main rivée sur le morceau de verre. Je tremblais

d'angoisse. Le matelas de Diarméou se trouvait à quelques mètres de ma couchette. Mes yeux restèrent braqués à cet endroit. Un peu de lumière me permettait de surveiller sa masse allongée. Tard dans la nuit, alors que le seul bruit que l'on entendait était le sifflement du vent entre les interstices des fenêtres, je le vis se relever. Il ressemblait à un spectre cauchemardesque que j'avais vu dans un film d'horreur. Il se dirigea vers moi. Étreignant farouchement mon arme de fortune, j'attendais. Arrivé près de moi, il me balança un méchant coup de pied. Voulant l'éviter, je m'empêtrai dans ma couverture. Je me débattis comme un diable dans un bénitier et parvins tant bien que mal à me redresser. Il me pointa son index et jeta à haute voix:

— Tremble, tremble bâtard ! Tu ne dormiras plus ! Ton heure de payer a sonné ! Je te briserai au moment où tu t'y attends le moins. J'ai mon temps…

Pour conclure, il me décocha une autre ruade et alla se recoucher en grondant comme un fauve. La bouche envahie d'une salive bilieuse, je restai éveillé toute la nuit.

Je vécus ainsi, ravagé d'anxiété et de peur. Chaque nuit, pendant que les autres dormaient, moi, je veillais. Pour augmenter ma panique, Diarméou s'en prit devant moi à un prisonnier qui, semblait-il, avait ouvertement manifesté son enthousiasme lors de sa punition. Il l'accula contre un mur ; et, à coups de poing rageurs, il le démolit. Ses frappes, accompagnées de han de bucheron, laissèrent le pauvre bougre en sang, évanoui. Que faire ? Sachant que mon sort ne dépendait que de mon chef direct, je multipliai force amabilités et me couchai

littéralement à ses pieds. Mon chef accepta ma soumission. Mais, pervers, il me surchargea de corvées plus humiliantes les unes que les autres sans pour autant accéder à ma demande. J'en désespérais. Être la cible d'un criminel dans une prison est une prison supplémentaire. La solitude devint mon compagnon forcé. Tout le monde par peur de représailles se démarqua de moi.

Une nuit, après la fermeture des portes, je vis Diarméou fumer joint sur joint. Son visage lourd ne me lâchait plus. Inconsciemment, je sentis que le dénouement était proche. Me remémorant les conseils de Ferdinand, je décidai de faire front. Il n'était plus question de me laisser estropier ou tuer sans me défendre. Sous ma couverture, j'ajustai le morceau de verre dans ma main et fis semblant de dormir. La chambrée, mystérieusement prévenue, attendait la mise à mort. Tétanisé, j'attendais. La première attaque survint d'une façon brutale. Ma couverture me fut arrachée violemment. Sûr de sa force et et comptant sur ma passivité, le malfaiteur se pencha pour me saisir au col, exposant dans la faible lumière sa gorge à mon regard. Mu par la force du désespoir, je frappai de toutes mes forces. Je sentis la peau céder. Un cri de bête blessée accueillit mon geste. Diarméou se redressa promptement en se tenant le cou, braillant comme un dément :

— Il m'a blessé ! … il m'a blessé ! ... Oh, je saigne… Un docteur… Vite un docteur… Un docteur…

Comme un diable sorti de sa cage, le caïd courut vers la porte et la tambourina frénétiquement. Les lampes s'allumèrent. Le spectacle qui s'offrit à nos yeux était stupéfiant. Les yeux exorbités par la peur de la mort et la chemise couverte d'un plastron de sang, Diarméou secouait le grillage avec furie. Méconnaissable.

Dépassé, je regardais toute cette scène, n'en croyant pas à mes yeux. Je ne pouvais croire que ce morceau de verre dérisoire mû par mon faible bras eût pu déclencher une telle panique chez un criminel aussi dangereux.

IV

Diarméou n'avait qu'une estafilade sur la base du cou. Une banalité ! Mais pour cela, je fus cravaché et enfermé dans un cachot sans que l'on songeât à rechercher le responsable de cette rixe. Dix jours d'isolement étaient le prix à payer. Agresseur comme victime. C'était inique, mais c'était la règle. Les zébrures de nerf de bœuf ne me faisaient pas souffrir : la main chargée du châtiment avait été clémente. Ce qui m'indisposait c'était la puanteur du cachot et la musique obsédante des milliers de mouches qui y avaient élu domicile. L'urine et les fèces ne s'enlevaient qu'une fois par semaine. L'odeur s'exhalait de ma peau et me donnait l'impression d'être dans l'antichambre de la mort. Un vrai cauchemar ! Au dixième jour, on me sortit. On m'escorta jusqu'au fleuve proche. Le chef des gardes — celui qui m'avait infligé la punition – me tendit un morceau de savon accompagné d'un sourire complice. Avec soulagement, j'entrai dans l'eau. Il faut subir une épreuve comme celle que je venais d'endurer pour comprendre la valeur d'une cérémonie de baptême. L'eau purifie le corps et l'esprit ! Une heure après, propre comme un sou neuf, je fus introduit dans le bureau du régisseur. Celui-ci, avachi dans son fauteuil, me regardait d'un air dubitatif. Derrière lui s'alignaient des rayons de livres. À l'exception d'une collection de « Dalloz », tous les

ouvrages étaient des romans populaires. Le fonctionnaire me fit asseoir.

— Si Diarméou t'importunait tant, pourquoi n'en as-tu pas parlé à l'officier responsable ?

Je n'en crus pas à mes oreilles. Était-il sincère ou se moquait-il de moi ? Il était au courant du moindre fait. Rien ne lui échappait dans la prison. Cependant, devant son expression désolée, je n'avais d'autre recours que de m'accrocher à l'idée qu'il ne pouvait connaitre toutes les querelles internes du pénitencier.

— Pour éviter toute surprise, tu vas rejoindre le baraquement des « auxiliaires ». D'autre part, tu ne serviras plus à l'entrepôt. Mon boy ayant fini son temps, tu le remplaceras. Trouve-moi à la maison à l'heure de pause, je te mettrai en rapport avec ma cuisinière. Elle t'apprendra ton nouveau travail. En attendant, va voir le chef des chambrées pour ton transfert.

En sortant du bureau du régisseur, je ne retenais qu'une chose : ne plus être sous la tutelle de mon hypocrite chef de service. Ce gros mollasson me mettait hors de moi. Cette représentation humaine de la bêtise et de la stupidité me donnait des envies de meurtre. Personne ne se trouvait dans le dortoir quand nous y entrâmes. Je rassemblai dans un sac de plastique mes maigres affaires. Au moment de partir, le garde me désigna ma vieille couverture. « Elle ne m'appartient pas ! », dis-je. J'étais à peu près certain que sa possession susciterait pas mal d'empoignades.

La personne qui servait de cuisinière au régisseur était une des rares femmes admises dans le pénitencier. Elle venait d'un village proche. La première fois que je la vis, elle m'étonna par sa beauté. Je m'attendais à rencontrer une vieille femme mafflue et énorme comme celles que j'avais l'habitude de voir dans le milieu carcéral. Fakéba était éloignée de cette image d'Épinal. Comme tous les enfants du Sud, elle était de grande taille avec des hanches larges. Sa bouche s'éclairait d'une denture éblouissante. Ce qui me frappa le plus, ce fut le volume impressionnant de sa poitrine. La nature avait doté généreusement cette jeune personne. Sa taille de guêpe accentuait encore plus cet avantage. Durant toute la présentation, je réussis difficilement à détacher mon regard de cette partie de son anatomie. Très loin dans mon corps martyrisé, je sentais comme un sursaut, un murmure à la vie…

Mon travail consistait à approvisionner le frigo en bière. Le maître de céans, bien que musulman, en consommait à longueur de journée. La traque des toiles d'araignée et le nettoyage de la maison terminaient le reste. Mon service, en raison des visiteurs du soir, finissait tard dans la nuit. Tout cela était de bon augure. Le régisseur me manifestait une bienveillance inattendue. Était-ce une forme d'excuse à rebours ? Pour conclure, il intima à sa cuisinière de bien me traiter et de m'inscrire dorénavant dans ses dépenses quotidiennes. Après avoir fini ses recommandations, il reprit le chemin de son bureau, me laissant seul avec la jeune femme.

Fakéba me souriait, mais ses yeux gardaient une certaine réserve, une méfiance en veilleuse. Elle devait se poser plusieurs questions à mon sujet. Je résolus de lui fournir à la première occasion toutes les réponses. Le fait de communiquer enfin avec une personne normale autre que les bêtes féroces qui côtoyaient ma vie me poussait à toutes les audaces, à toutes les imprudences. La cuisine était remplie de victuailles. Si la charité bien ordonnée commence par soi, le directeur de cette prison ne s'oubliait en rien ! Poulets, viande, beurre, fruits, œufs, pots de conserves… bref, toutes les merveilles qui peuplent le rêve impossible d'un prisonnier. Tout cela s'étalait à profusion. J'en avais le tournis.

Les jours passèrent.

Après la préparation du diner, Fakéba rentrait chez elle. Qui allait-elle rejoindre ? Un mari, un fiancé ? Je ne pouvais pas le savoir. Ma nouvelle affectation pour le moment ne présentait que des avantages. Je mangeais à ma faim et je pouvais faire la sieste sans être importuné. La seule chose qui me préoccupa un court moment fut la découverte de la vie bizarroïde de mon patron. En peu de temps, j'eus la confirmation des rumeurs qui circulaient sur son compte. Dès la tombée de la nuit, des adolescents – des détenus pomponnés et insolents – venaient meubler sa solitude. Cependant, la vérité m'oblige à reconnaitre que ces visiteurs n'étaient ni menacés, ni forcés. Livrer leur corps à la concupiscence du régisseur leur attribuait en retour une certaine liberté d'évolution dans le pénitencier. Accessoirement, cela leur donnait l'occasion de rompre avec l'ordinaire infect en mangeant des aliments raffinés. Dans une prison, de tels privilèges attirent beaucoup de postulants. Je n'étais pas horrifié par ce que je découvrais. Je me gardais d'en tirer

un jugement hâtif, car je savais que le désespoir pouvait pousser l'esprit le plus prude à toutes les audaces. Un après-midi, ayant fini mon travail, je me reposais dans la véranda. La chaleur caniculaire carbonisait le paysage. Hommes et bêtes s'étaient réfugiés sous les arbres et les baraquements. Sur le point de dormir, je vis Fakéba venir. Elle tenait entre ses deux bras une grande bassine remplie de pommes de terre. Elle entra et s'assit à quelques mètres de moi. Sans m'adresser la parole, elle prit un couteau et se mit à éplucher les patates. L'échancrure de son corsage exposait à mes yeux l'arrondi de ses seins. Ceux-ci frémissaient sous le mouvement saccadé de ses bras. Je restais fasciné. Remarquant mon expression, elle se redressa en souriant. Le regard qu'elle me décocha n'était pas exempt de coquetterie. Cela me rendit audacieux.

— Fakéba, tu vis avec tes parents au village ?

La question était idiote, mais il me fallait bien commencer par quelque chose ! Ses yeux papillotèrent. Femme, elle avait deviné l'attirance qu'elle exerçait sur moi.

— Bien sûr ! Avec mon père, ma mère, mes frères et… mon mari.

Les derniers mots de la phrase étaient manifestement destinés à briser mon élan. Les raisons qui la poussaient à me livrer son état matrimonial ne me parurent pas pourtant dissuasives. J'enchainai :

— Ha ! Tu es donc mariée ! Ton mari est un homme, assurément, d'une grande tolérance. Il est d'une tranquillité d'esprit rare. Te laisser travailler dans ce milieu, parmi ces brutes imprévisibles…

Un éclat de rire accueillit cette sortie.

— Et toi, bien entendu, tu ne fais pas partie de ces brutes ?

Je me tus, décontenancé par cette réplique. Je ne m'attendais pas à tant de subtilité. Je ne savais que répondre. Voyant ma déconvenue, elle reprit :

— Au contraire, Seyni, c'est toi qui étonnes. Pourquoi es-tu en ce lieu ? Seuls les criminels et les fortes têtes sont amenés ici. Qu'as-tu donc fait de si grave ?

— Oh ! Rassure-toi ! Je n'ai tué personne. Une petite erreur de jeunesse m'a amené ici. Mais, j'ai presque fini mon temps. Si Dieu le veut dans quelques mois, je serais loin de cet endroit.

Elle médita un instant, puis me sourit de nouveau. Je voyais bien que ma réponse ne la convainquait pas. Mais, cela ne semblait pas influer sur la sympathie naissante que je percevais entre nous. Ses beaux yeux restèrent un bon moment sur mon visage. Elle réfléchissait et je sentais qu'elle hésitait à me livrer le fruit de ses réflexions. Puis, elle sembla se décider :

— Tu me parais tellement vulnérable ! C'est vrai, tu es différent de tes compagnons d'infortune. Écoute-moi bien ! Je vais te donner un conseil d'ami. Fais attention ! Notre patron n'est pas normal… Tu as dû t'en apercevoir ?

Sur cet avertissement, elle se leva et réintégra sa cuisine. Que voulait-elle me dire ?

Les trois mois que je passai dans la maison du directeur me transformèrent. Mes douleurs se résorbèrent comme par enchantement. La malnutrition y

était pour une bonne part. La bonne chère qui était maintenant mon lot quotidien avait fortifié mon corps. J'avais embelli d'une façon spectaculaire. Je suppose aussi que l'absence d'angoisse, de corvées inénarrables, de sévices n'était pas étrangère à cette métamorphose. Recouvrant ma santé d'antan, je recommençais à courir et à gambader dans le terrain de sport. Pour mon confort moral, j'appris que Diarméou avait été évacué à Dakar. Répondant à une provocation, il avait tué son adversaire. Fakéba me fut d'un très grand secours. Elle me donnait à manger en abondance et sa présence avait le don de me rassurer, de me libérer de mes angoisses, de mes incertitudes. Ironie du sort, je passais le plus clair de mon temps à l'épier. Qu'elle prenne son bain, qu'elle rentre dans une chambre pour s'habiller, j'étais toujours à proximité ! La vue, même fugitive, de ses seins lourds, de ses cuisses couleur de bronze remplissait mes journées de pensées plus excitantes les unes que les autres. J'avais à nouveau la sensation de renouer avec la communauté des hommes vivants. Cette manifestation de mes sens, ce regain de sensations me faisait oublier la créature asexuée et presque inhumaine que j'étais devenu. Fakéba m'avait plus d'une fois surpris. Bonne fille, elle ne s'en était jamais offusquée. Elle comprenait et excusait mes enfantillages, mais ne faisait rien pour changer l'état de nos relations

Demba Ndir, notre régisseur, ne faiblissait pas dans ses ardeurs. Les jeunes gens continuaient à défiler sur sa couche. En l'observant, je constatai qu'il ne rejoignait ses compagnons de débauche que fort imbibé d'alcool. C'est

en titubant qu'il allait se vautrer dans le stupre. Voulait-il s'abrutir, ne rien voir de ses agissements ? Lieu censé redresser l'individu de ses erreurs, les prisons restent avant tout un terreau par excellence pour tous les vices et toutes les déviations. Notre chef, apparemment, n'avait pas pu échapper au poison que véhiculait cette sinistre institution. Pourtant, en dehors de ses travers, c'était à jeune un homme sensible et cultivé. Il lisait Paul Morand, Sartre, Melville et Clausewitz. En ces moments, il différait radicalement de la brute vicieuse et alcoolique que j'ai décrite. À cause de cet homme, ma vie bascula une nuit. Cela se passa pendant une longue journée de pluie. Fakéba, rentrée plus tôt que d'habitude, m'avait confié le soin de terminer la cuisson du diner. Aucun invité nocturne ne s'était manifesté. Sous la véranda, le régisseur ingurgitait bouteille sur bouteille. La bière finie, il m'intima l'ordre de lui amener un flacon de whisky. Ses yeux globuleux semblaient vouloir sortir de leurs orbites. Quelle force mauvaise poussait cet homme à vouloir se détruire de cette façon si absurde ? Très tard dans la nuit, il se leva en grondant, les jambes lourdes. Renversant tout sur son passage, il s'engouffra dans sa chambre. Je poussai un ouf de soulagement. Je pouvais enfin m'en aller ! Mais, au moment de partir, je l'entendis brailler mon nom. Quand je rentrai dans la chambre, une seule bougie éclairait la moitié de la pièce. Nu sur le lit, il dardait sur moi un regard de dément. « Vient mon petit… Viens… » Dit-il, tendant vers moi un bras musculeux. Sa langue cassée par l'alcool émettait des sons incompréhensibles. Figé de peur, je ne savais que

faire. Profitant de ce court moment de panique, il me saisit et me renversa sur le lit. Sa main puissante empoigna mon pantalon et commença à le descendre. Je me sentis perdu. Que valait ma force de sous-alimenté par rapport à sa force herculéenne ? Refusant de céder à la panique, je croisai farouchement les jambes. À force de lutter pour échapper à sa bestialité, je l'entendis soudain souffler comme une locomotive décompressée. Ses bras tentaculaires me relâchèrent mollement. L'alcool ou la nature providentielle avait extirpé de ses entrailles l'aiguillon de sa folie sexuelle. Souillé, je sortis de la chambre en catastrophe. En arrivant essoufflé au quartier des « auxiliaires », je rencontrai l'officier de garde. À ma mine défaite et à mes vêtements lacérés, il comprit. Pendant qu'il m'ouvrait, je l'entendis ricaner grassement. En proie à une peur aigüe, je passai le reste de la nuit à trembler sur mon lit. Je décidai ce jour-là de m'enfuir. La perspective de vivre dans cette prison, soumis aux désirs licencieux de ce fonctionnaire, me rendait presque hystérique. J'avais réussi cette fois-ci à sortir indemne de ce mauvais pas. Mais la prochaine fois, aurai-je cette chance ? Je n'en étais pas sûr !

Le lendemain de cette aventure, en reprenant mon travail, je croisai Demba Ndir, impeccable, dans son uniforme. Il me salua comme si de rien n'était. Était-il amnésique ou fort cynique pour ne plus se souvenir de ce qu'il m'avait fait subir la veille ? C'était effarant ! Personne ne pouvait me convaincre qu'à jeûne, qu'il ne se souvenait plus de ses turpitudes passées. Tout cela m'horrifiait et justifiait ma décision de m'évader. Il ne me

restait que quelques mois à purger. Mais, vivre à proximité de ce désaxé sexuel imprévisible devenait dangereux. Quand je racontai à Fakéba ma mésaventure, elle se contenta de hocher la tête, nullement surprise.

— Ne t'avais-je pas averti ? Demba ne jouit plus complètement de ses facultés mentales. Il est fou à lier ! Mais, ces genres de chose ne se découvrent que trop tard ! Celui que tu as remplacé, une gouape de la pire espèce remplaçait les autres en cas d'absence. Il a dû penser que tu étais dans les mêmes dispositions.

— Il faut que je quitte cet endroit ! Je vais m'évader !

— Toi aussi tu donnes dans la folie ! Il te reste juste trois ou quatre mois à purger. Sais-tu ce que tu risques si tu te faisais reprendre ? Au bas mot, un an de plus ! Mais, cela n'est pas grave. La bastonnade qui s'en suivra te tuera ou t'estropiera à vie. Réfléchi bien avant de te lancer dans une telle aventure.

— Es-tu en mesure de me garantir qu'il ne recommencera pas ?

Son silence était éloquent. Elle savait bien qu'il récidiverait. Je repris mon travail, tressaillant de peur à chaque bruit. Ce nouveau danger, parce que sans parade, était bien différent des niaiseries de Diarméou. À l'heure de pause, j'apprêtai la table de véranda. J'y plaçai une bouteille de bière glacée et un paquet de cigarettes. Réglé comme une horloge, Demba Ndir apparut. Il hocha la tête en ma direction et commença à boire.

Sortir de la prison n'était pas à priori difficile pour les « auxiliaires ». Certains menus travaux ne pouvaient se faire qu'à l'extérieur. Les gardes, la plupart du temps

affalés derrière leur bureau, se contentaient de regarder les gens passer sans les importuner. L'environnement était suffisamment hostile pour dissuader toute velléité de fuite. Le pénitencier était édifié au milieu d'un vaste marécage. Plusieurs campements militaires l'entouraient. Des patrouilles circulaient nuit et jour. La plus grande difficulté pour un évadé était d'échapper à leur surveillance. Tous ceux qui avaient été repris le furent par elles. Mais, tout cela ne me décourageait pas. Ma décision était irrévocable. Il me fallait quitter ce maudit endroit. Ma tête bourdonnait d'idées et de plans. Fakéba ne cessait de me dissuader. Ayant déjà vu le sort réservé aux fugitifs repris, elle se faisait du souci pour moi. Depuis cette affaire, le régisseur ne s'intéressait plus à moi. Je priais pour que cela continuât. Ses mignons le visitaient chaque soir. Chose risible, j'en étais arrivé à vivre l'angoisse de ne plus les voir. Pourtant, quelques jours plus tard, pour des raisons inconnues, aucun de ces misérables ne vint. L'inquiétude me saisit de nouveau, car l'expérience m'avait démontré qu'une fois le seuil critique d'éthylisme franchi s'en suivrait des besoins sexuels inénarrables. À son habitude, le régisseur enchainait bouteille sur bouteille. Aux approches de minuit, lorsqu'il se leva tel un pachyderme, je pris mes jambes à mon cou, indifférent à ses appels rageurs. Caché dans un bosquet, je l'entendais s'égosiller et lancer dans l'atmosphère des menaces et des insultes.

Le lendemain, en arrivant à la maison, je vis que Demba Ndir m'attendait visiblement. Avant que je ne puisse formuler un mot, il me balança une gifle à

démonter une tête. J'atterris à demi assommé sur des bougainvilliers.

— La prochaine fois que tu disparaîtras sans ma permission, je te remets au trou !

Il ajusta son képi et prit le chemin de son bureau. Fakéba qui avait assisté à cette scène m'aida à me relever. En m'apportant à manger, je vis son visage bouleversé. Manifestement, cette violence soudainee et brutale semblait la dépasser.

— Seyni, je crois que tu as raison ! Il faut partir d'ici. Cet homme ne se contrôle plus.

— Ah non ! Il sait très bien ce qu'il fait. Il n'est ni fou, ni irresponsable ! L'ivresse ne l'a pas empêché de se souvenir de sa frustration d'hier.

Le soir, au moment de retourner à son village, elle me tint ce court discours :

— Je vais t'aider à fuir ! Il est probable que je vais au-devant de problèmes, mais ce que j'ai vu légitime ma décision. Demba ne s'est jamais intéressé aux femmes, mais sous le coup de l'ébriété, il est capable du pire. Ma sécurité personnelle devient une préoccupation supplémentaire. Prépare-toi pour demain, je sais comment te faire quitter ici !

Le lendemain, au soir, encombré d'un casier de bière vide, je suivis la jeune femme. À la porte de sortie, elle déclara aller s'approvisionner. Les gardes, fascinés par sa brulante féminité, nous laissèrent passer sans difficulté. Avec l'aide de sa famille, elle me cacha. Soldats et gardes défilèrent en vain dans le village. Découragés par le

caractère belliqueux des habitants, ils cessèrent quelques jours après toute recherche. Je n'étais pas assez important pour créer un conflit entre l'administration pénitentiaire et les villageois.

Un mois après, conduit par un des frères de Fakéba, j'arrivai dans une petite ville où je m'embarquai pour Dakar.

Chapitre 2

I

Dakar avait beaucoup changé. La sécheresse avait jeté dans ses rues des cohortes de sans-logis. Des familles entières vivaient dans les artères principales, livrant au regard leur état de détresse. Des nuées d'enfants dépenaillés, la sébile à la main, s'égaillaient un peu partout. Les ordures jetées dans les caniveaux pourrissaient au soleil. Naguère, une ville de lumière et de savoir-vivre, Dakar était devenue, sous l'assaut de la misère, une métropole en pleine déliquescence. En plus, comme pour me reprocher ma longue absence, elle se ferma à moi, me refusant toute assistance. Durant des jours et des nuits, je déambulais sans but, le ventre sur les talons. Les quelques condisciples que j'avais sollicités me fuirent, horrifiés. Ma condamnation qui avait fait la une des journaux me désignait comme un être asocial et dangereux. Ce comportement me dissuada de prendre contact avec les quelques parents qui me restaient.

Un jour, guidé par le hasard ou par une pulsion inexplicable, je me retrouvai dans l'enceinte de l'Université. Comme un somnambule, je déambulais d'un

coin à un autre, sans but. Les bâtiments et les espaces familiers me donnaient la désagréable impression d'avoir été exclu d'un milieu auquel j'appartenais. Sans que je m'en rendisse compte, mes pas m'amenèrent devant mon ancienne chambre d'étudiant. Qu'est-ce qui me poussait en cet endroit ? Je ne le savais pas. En proie à la nostalgie, je restai figé devant la porte. Dans ce lieu, une partie importante de ma vie s'était écoulée. Peines et joies s'y étaient alternées dans une trame inextricable. Combien de temps restais-je ainsi, planté comme une statue de pierre, l'esprit traversé de pensées ? Quand la porte s'ouvrit, je ne l'entendis pas. Un jeune homme habillé avec élégance se tenait devant moi.

— Vous cherchez quelqu'un ?

Ramené à la réalité, je bafouillai une réponse. Je venais de me rendre compte du ridicule de la situation. L'adolescent posait sur moi un regard soupçonneux où je discernais cependant une lueur de curiosité. Au moment de partir, je l'entendis s'exclamer :

— Mais, je vous connais !

Son visage perdit son expression de méfiance pour se parer d'un sourire avenant. Il courut vers moi et me tendit la main.

— Vous êtes Seyni Séne, j'en suis sûr !

Étonné, je m'arrêtai. Le visage juvénile qui me fixait m'était complètement inconnu. Devinant sans doute ma perplexité, il reprit :

— Les circonstances de votre arrestation avaient été largement commentées par les journaux. Je m'en

souviens comme si c'était hier. Je constate avec plaisir qu'on a fini par vous libérer. Je suis content pour vous !

Abasourdi, je le regardais s'exprimer. Je n'avais jamais imaginé que le souvenir de mes démêlés avec la justice pouvaient perdurer dans ce campus où les esprits étaient si prompts à s'enthousiasmer pour un rien, mais aussi à sombrer dans l'amnésie la plus totale. Méfiant, je me contentais de hocher la tête.

— Vous cherchez quelqu'un, ou… quelque chose ? Si je peux vous aider, je le ferais avec joie…

La franchise qui transparaissait dans la gestuelle et dans le regard de l'adolescent me rasséréna. Je désignai sa chambre du menton.

— J'ai vécu quatre ans ici !

Les yeux du jeune homme papillotèrent d'intérêt.

— Vous voulez dire que vous étiez un locataire de cette chambre. Mais entrez donc…

Me prenant par le coude, il ouvrit la porte et me poussa d'autorité dans la pièce. Étrangement amorphe, je me laissai faire. Mais en entrant, une surprise m'attendait. La chambre n'avait plus rien de commun avec le gourbi que je connaissais si bien. Elle était repeinte à neuf et meublée avec un luxe qui n'eût pas déparé dans une suite hôtelière de haut niveau.

— Elle a beaucoup changé, dis-je avec désespoir.

— Ma mère ne voulant pas que j'aille étudier à l'extérieur a préféré tout aménager. Elle veut que je conserve mon standing de vie habituel.

La réponse qui me vint à la bouche faillit être blessante. Je parvins à me contenir, mais ne pus m'empêcher de faire cette réplique sentencieuse :

— Le fils du riche a pris la place des pauvres !

Le jeune homme me dévisagea un court instant, pensif. Avec mes habits haillonneux et ma mine fripée, je ne devais pas donner une image rassurante. Mais, la figure du jeune homme s'anima de nouveau et devint chaleureuse. Une brillance presque tangible illumina ses yeux. « Aigri et fatigué ! » La phrase me surprit. L'adolescent me scrutait intensément comme pour graver dans son esprit tous les traits de mon visage.

— Assoyez-vous et attendez-moi. Je reviens dans quelques minutes.

Sans me laisser le temps de proférer un mot, il sortit en trombe de la pièce. Effaré par tant d'inconscience et de désinvolture, je restai figé sur place. La chambre ressemblait à une alcôve avec des odeurs de parfum cher. Un téléviseur trônait au fond de la pièce ; un frigo ronronnait à côté de la fenêtre. Soufflé par tant de splendeur, je ne savais où poser mon regard. Finalement, je me ressaisis et allai m'asseoir sur une chaise, l'amertume plein la bouche. Cette chambre nous la partagions à dix. Chaque centimètre d'espace était disputé âprement. Mais ce garçon, surement le digne rejeton d'un puissant, occupe à lui seul tout cela. Mes pensées allaient aux milliers d'étudiants qui, faute de logis, imaginaient mille et une stratégies pour « se pieuter » le soir.

Au bout d'une quinzaine de minutes, le garçon réapparut, essoufflé. Un sachet de plastique pendait à sa main droite, tandis que sa main gauche tenait une timbale de café chaud. Il me tendit le tout.

— Je regrette beaucoup ! Je voulais vous trouver un repas chaud, mais je n'ai trouvé qu'un sandwich et du café…

Gêné, je ne pus répondre. Mon état d'affamé n'avait pas échappé à sa sagacité. C'est avec une main tremblante que je me saisis de la nourriture. Pendant que je plantais mes dents dans le quignon de pain, il s'éloigna et alla se pencher sur la fenêtre. Ce tact et cette générosité spontanée étaient des valeurs que je ne retrouvais plus sur mon chemin. Cela me mettait mal à l'aise. Ne voulant pas être en reste, je repris la conversation.

— Je ne te connais pas, mais je te suis très reconnaissant de ce geste. Je te remercie…

— Il n'y a vraiment pas de quoi. Vous êtes un « grand frère », c'est tout à fait normal. Je m'appelle Babacar Bèye. Mes amis me nomment « BB »…

— Comme Brigitte Bardot, dis-je en riant

— C'est ça !

Nous parlâmes pendant une demi-heure. De cet échange, j'appris que sa mère n'était autre que la députée Adja Tabara Fall, celle qui défrayait régulièrement la chronique par ses interventions sur la scène politique nationale. Considérée comme l'égérie du parti au pouvoir, elle était une des personnalités les plus influentes du pays. Cette révélation me fit comprendre l'origine des privilèges dont il se prévalait. Entre autres

choses, BB m'apprit aussi qu'il terminait sa maîtrise en Droit. Cela ne me surprit qu'à moitié. L'intelligence vive qui affleurait de ses yeux dénonçait ses dispositions intellectuelles. N'ayant plus rien à dire, je résolus de partir. Je me levai et lui tendis la main.

— Je dois maintenant m'en aller ! Je te remercie…

Il se leva et m'accompagna. Au moment de franchir le seuil de la porte, il eut comme une sorte d'illumination. Il me retint par la manche et dit :

— Grand, ne le prenez pas à mal, mais j'ai une proposition à vous faire...

— À condition de ne plus me vouvoyer, je te donne tout de suite mon accord.

Il hésita pendant un moment, puis sembla se décider.

— Aujourd'hui, c'est samedi, je pars en famille. Je pensais que tu pouvais rester ici jusqu'à mon retour, lundi. Dans le frigo, il y a à manger et à boire. Cela te permettra de te reposer…

Cette proposition inattendue me prit de court. Pendant que mes pensées se cristallisaient sur les raisons d'une telle générosité, je regardais les traits fins du vsage de mon interlocuteur s'animer sous la volonté de me convaincre. Pour emporter la décision, il sortit un trousseau de clés et me le mit sur la paume.

— Ne dis rien ! Je te fais confiance… et, d'ailleurs, la disparition d'un quelconque objet dans cette baraque ne saurait m'affecter. Accepte, je t'en prie.

Considérant cette affaire comme réglée, il se saisit d'un sac de voyage posé dans un coin. Manifestement,

mon arrivée avait interrompu son départ. Sur le point de sortir, il me tendit derechef la main.

— Surtout, repose-toi !

Tournant sur lui-même comme un danseur de tango, il disparut. Resté seul, je fis l'inspection de la pièce. Le frigo était bourré de victuailles. Boisson, fruits, poulets froids. En regardant tous ces trésors, je percevais la main attentive d'une mère aimante. Cela me rendit triste. Je fermai la porte et me jetai sur le lit.

Je me réveillai le lendemain vers midi. Le campus, quoique silencieux, bruissait cependant sous les cris et halètements des joueurs du dimanche. Le stade qui se trouvait à proximité recevait comme d'habitude ses sportifs hebdomadaires. J'empruntai une serviette et fonçai à la salle d'eau commune. Je me lavai avec minutie, animé par le besoin d'extirper de mon corps toutes les vicissitudes engrangées le long d'une existence de misère et de malheur. Je restai longtemps sous la douche. Au moment de me rhabiller, je fus accueilli par la puanteur de mes vêtements. Je les jetai avec rage dans une poubelle. N'ayant pas de recours, je me vis contraint « d'emprunter » les habits de mon hôte. Ce dernier disposait d'une garde-robe digne d'une star de cinéma. J'y sélectionnai un complet sport et des chaussures de daim. En me regardant dans le miroir, l'image que je découvris me stressa davantage. Un inconnu à la silhouette dégingandée avec un visage émacié me regardait avec des yeux morts.

Après avoir pris un petit déjeuner copieux, je me vautrai dans l'unique fauteuil et allumai le téléviseur. Il y avait plusieurs chaines. Celle qui appartenait à l'État ne diffusait que des séances de panégyriques à l'endroit du Président de la République. Les autres retransmettaient des émissions de varité sans aucun interet. Rien de tout cela ne me convenait. J'éteignis et optai pour la lecture.

Des coups frappés à la porte me tirèrent de mon immobilité. J'ouvris. Une grande fille me regardait à travers d'épaisses lunettes noires.

— Qui es-tu ? Jeta-t-elle.

Le ton utilisé me déplut. Devançant mon intention de lui refermer la porte au nez, elle me repoussa et entra. Elle avait le mollet ferme, la fesse rebondie, le sein lourd. Elle se promena en propriétaire dans la pièce, furetant comme une chienne en chasse. Après cette courte inspection, elle s'arrêta et planta sur moi l'opacité de ses verres.

— Tu es un ami de mon frère ? Tu dois être un ami vraiment très cher pour qu'il te permette de porter ses propres habits.

Sans attendre ma réponse, elle enleva le long manteau qu'elle portait. Une chemisette légère et un pantalon de coton la moulaient comme un gant. Ouvrant son sac, elle sortit un téléphone portable et la porta à son oreille. Pendant qu'elle parlait, je la contournai et allai m'asseoir. Ma présence, manifestement, ne lui plaisait pas. Son attitude insolente la dénonçait d'emblée comme une personne habituée à voir son entourage obéir à ses

caprices. Une sale gosse de riche ! La révélation de ses liens de parenté avec BB tempérait mon désir de la jeter dehors. Ayant fini de parler, elle se dirigea vers moi. Elle enleva ses verres et me tendit la main.

— BB ne m'a pas prévenu de ta présence. Je suis sa grande sœur. Je m'appelle Fatim Bèye. Excuse mon attitude de tout à l'heure. J'ai l'habitude de venir me réfugier ici les dimanches. J'apprécie la solitude d'un week-end…

Après cette courte présentation, elle disparut derrière la porte et revint portant une grande caisse remplie de provisions. Sans se soucier de moi, elle remplit le frigo. N'eût été l'insolence qu'elle affichait sur son visage comme une bannière, j'aurais essayé d'enclencher une conversation. Mais, devant le peu d'intérêt qu'elle m'accordait, je me replongeai sagement dans la lecture. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de l'épier. Armée d'un chiffon, elle s'était attelée à mettre un peu d'ordre dans la chambre. Elle le faisait avec beaucoup d'énergie. Ses déhanchements se retransmettaient sur son bassin, impulsant un léger roulis à sa croupe généreuse, qu'accentuait l'étroitesse du pantalon. Ses seins lourds, comprimés par son habit serré, se mouvaient à l'unisson. Son visage nu, tendu par l'effort était magnifique. Son corps, mobilisé par l'effort, dégageait une attirance irrésistible. En dépit de mes efforts, je ne pouvais brider mon émoi qui, comme une eau sur le feu, bouillait et montait en puissance. Plusieurs années d'abstinence faisaient irruption avec force dans mes veines. Pour ne pas succomber à la tentation, j'essayai de me concentrer sur mon livre. Mais, peine perdue ! Tel un aimant, son

charme ramenait inexorablement mon attention sur elle. Je ne sais pas quand cela arriva. Femelle humant les phéromones d'un mâle en rut, la jeune femme sembla percevoir dans l'air l'attirance qu'elle exerçait sur moi. Elle s'arrêta un bref instant et m'ausculta du regard. Puis, sans proférer un mot, elle se remit à l'ouvrage, mais avec une attitude différente. Il me sembla qu'elle exagérait ses déhanchements. Son regard revenait souvent sur moi comme pour jauger mon état émotionnel. L'arrogance qui était sur son visage avait cédé la place à une espèce de satisfaction victorieuse. De temps en temps, ses lèvres esquissaient un bref sourire de triomphe. Toujours en silence, elle s'approcha et entreprit d'essuyer les meubles proches de moi. Me présentant le dos, elle se trémoussait à quelques centimètres de ma main. Le mouvement qu'elle imposait à son postérieur, d'une lascivité démoniaque, acheva de repousser mes dernières inhibitions. D'un geste circonspect, je posai ma main sur son séant épanoui. Elle ne réagit pas. Au contraire, elle émit un rire de gorge. Cet encouragement tacite m'incita à plus d'audace. J'avançai ma main et sentis dans ma paume un frémissement de chair soyeuse. Mon corps fut traversé de sensations puissantes et agréables qui se dispersèrent comme des éclairs de lumière dans toutes mes terminaisons nerveuses. Jouant à la femme effarouchée, elle dégagea mollement ma main en riant.

Ayant terminé son travail, elle s'installa sur une chaise et se servit un grand verre d'eau. Pendant qu'elle buvait, elle me regardait d'une façon singulière, évaluant sans doute le bouleversement que me causait le pouvoir de ses

charmes. Sa cogitation ne dura pas longtemps. Je perçus dans ses yeux une espèce de détermination. Elle se leva et vint s'allonger sur le lit. Tendu tel un arc, je la contemplais. Le silence, comme une chape de plomb, s'installa. Dardant ses yeux sur moi, elle tapota le matelas de sa main,m'invitant à la rejoindre. Je me ruai sur elle. Quand je la pris dans mes bras, elle m'étreignit avec force. Elle se donna à moi d'une façon totale, presque douloureuse. Insatiable, elle extirpa de mes entrailles des jouissances éblouissantes. Devant tant de félicité, je me laissai aller, n'essayant pas de comprendre les motivations d'un tel don de soi. Exténués, nous sombrâmes dans un profond sommeil. Tard dans la soirée, je réussis à m'échapper de ses bras de la jeune femme et à faire un brin de toilette.

Les yeux clos, dans la beauté d'un fauve repu, elle dormait. De temps en temps, son corps sculptural frémissait. Quand elle se réveilla, elle m'attira et m'embrassa sur la bouche.

— Tu es merveilleux ! Je n'ai jamais rencontré un homme comme toi ! Tu allies la férocité pure à la tendresse d'un enfant. D'où viens-tu, comment t'appelles-tu ?

Pendant qu'elle parlait, ses yeux me caressaient, possessifs. C'est en ce moment que je fus frappé par la similitude de traits de son visage avec ceux de BB.

— Ce traitement est-il réservé à tous les amis de ton frère ? Dis-je, sarcastique.

Elle ne me répondit pas tout de suite. Cependant, lorsqu'elle leva son visage sur moi, je fus surpris n'y trouver non pas de l'insolence et de la colère, mais une voile de tristesse. Elle se rhabilla, regarda sa montre, puis comme à regret, m'adressa de nouveau la parole :

— Qu'une femme se jette dans les bras d'un homme, elle est aussitôt considérée comme une pute ! Je croyais être pour toi un don providentiel et, en tant que tel, je pensais jouir d'une certaine considération. Il faut reconnaître que je me suis lourdement trompée ! La noblesse dans les idées et dans le coeur n'est pas, hélas, une chose largement partagée. Je ne répondrai pas à ta question. Tu ne le mérites pas ! Ôte-toi de mon chemin.

Elle sortit en claquant la porte.

Ces paroles eurent la faculté de réveiller en moi un sentiment que je ne connaissais plus : la honte. Une honte qui me remplit de colère contre moi-même et contre le monde entier. Une profonde frustration me gagna.

II

BB réapparut comme convenu le lundi, le sourire aux lèvres, élégant dans un costume de bon faiseur. Il me serra la main avec chaleur. Je répondis à ses salutations avec une telle froideur qu'il tiqua. Une interrogation muette se peignit sur son beau visage. « Cela n'a pas l'air de s'arranger ! » Ce diagnostic, digne d'un médecin désabusé, fut la seule phrase qu'il prononça. Sans plus s'occuper de moi, il s'installa devant sa table de travail et se pencha sur ses manuels. Mon attitude qui frisait l'ingratitude l'avait peiné. Mais, je ne pouvais lui avouer que mon comportement provenait de sa sœur. Je me sentais ridicule et d'une bêtise absolue. Dans ma situation actuelle, étais-je en mesure d'avoir une personne aussi disposée ? Plusieurs questions m'agressaient l'esprit. En définitive, je décidai de regagner sa sympathie le plus tôt possible.

Sous des dehors d'enfant gâté, BB abritait un cerveau brillant. La majeure partie de ses devoirs de travaux dirigés – je ne m'étais pas gêné pour fouiller dans ses affaires – portaient de la part de ses professeurs des appréciations élogieuses, du reste fort méritées. Rongeant mon frein dans mon coin, je guettais le moment propice pour me racheter de mon comportement grossier. Aux environs de treize heures, il se leva et lança :

— Allons manger !

Cette invite, dénuée de toute rancune, acheva de m'édifier sur la hauteur d'esprit de mon compagnon.

— BB, dis-je, pour tout à l'heure, je n'étais pas dans mon assiette, je m'excuse…

— Il n'y a pas à s'excuser ! Je ne t'en veux pas !

— Merci !

Nous sortîmes de la chambre. Contrairement à mes prévisions, le jeune homme ne prit pas le chemin du réfectoire, mais se dirigea vers le parc de stationnement. Il ouvrit une grosse Mercedes noire et m'invita à m'asseoir à ses côtés. « En dehors du petit déjeuner, je ne prends pas mes repas au restaurant. L'ordinaire y est tellement infect… »

La limousine entra dans la Médina, quartier populaire où se côtoient de fastueuses demeures et de taudis pouilleux. La richesse et la pauvreté cohabitent sans jamais se toucher. L'envie, le mépris, la haine élèvent une barrière quasi infranchissable. Arrivé devant une immense propriété aux murs hérissés de tessons de bouteilles, BB klaxonna. L'imposante porte d'entrée coulissa en silence, livrant à notre regard des allées recouvertes de coquillages blancs et encombrées de voitures de luxe. Des chauffeurs et des domestiques en livrées, affairés et bruyants, déambulaient dans la cour. Cette frénésie et ce fastueux décor annonçaient de prime abord la puissance et la richesse du maître des lieux.

Avant de descendre, comme pour m'avertir, BB déclara : « Ma mère reçoit aujourd'hui ses amis

politiques. » La salle de séjour, aussi grande que la nef d'une cathédrale, était plongée dans un brouhaha confus. Des hommes, vautrés dans de profonds fauteuils, devisaient, tandis que des femmes de tous âges paradaient, couvertes de bijoux et d'étoffes précieux. Tous arboraient dans le regard cet air de triomphe, d'avidité, de cruauté si caractéristique aux parvenus issus de la misère et du néant. Nous fendîmes cette population sans nous arrêter, indifférents aux interpellations serviles fusant de part et d'autre. Au premier étage où étrangement aucun bruit ne venait troubler l'atmosphère, mon compagnon me fit asseoir dans un petit salon parfumé d'encens d'Arabie.

Un immense portrait de femme s'étalait sur tout un mur. Il s'agissait d'Adja Tabara Fall, la propriétaire des lieux. En regardant cette image figée, je ne pouvais m'empêcher de repenser à toute la littérature journalistique développée autour de sa personne. Redoutée d'une part pour ses liens étroits avec le Président de la République et d'autre part pour sa virulence verbale, elle était considérée comme la langue la plus acérée de la république. Rares sont ses adversaires qui se relevaient de ses attaques verbales. Elle siégeait depuis une décennie comme vice-présidente à l'Assemblée nationale. Sa véritable puissance ne provenait pourtant pas de ce poste prestigieux, mais de son statut de présidente du mouvement des femmes du parti au pouvoir. Ce strapontin lui permettait de contrôler toutes les activités politiques des femmes du pays.

À tort, ses contempteurs avaient laissé entendre que de telles attributions ne pouvaient s'exercer qu'avec de solides connaissances issues d'un cursus universitaire sans faille. Le temps permit de démontrer le contraire. Si Adja Tabara Fall ne pouvait aligner des titres académiques de haut niveau, elle était de première force en connaissance des hommes et en manipulation. Le modeste diplôme d'assistante sociale que l'on pouvait inscrire dans sa biographie, loin d'être un handicap, avait développé en elle un esprit vif, en alerte permanente, exercé, et d'une grande acuité. En très peu de temps, elle traça sa voie, semant sur son passage pas mal de « cadavres ».

Adja Tabara était de taille moyenne et de robuste constitution. Des jambes solides de paysanne la campaient comme un tour de guet. Elle avait un visage large, sans grâce, mais il en émanait une volonté de puissance envahissante. Habituée très tôt à manipuler les hommes, elle avait eu plusieurs maris. Mais, sa vie mouvementée les avait tous chassés.

— Tu connais ma mère ?

Cette question me détourna du portrait. BB qui venait d'entrer m'observait avec un sourire sibyllin.

— C'est donc vrai, la présidente des femmes du Sénégal est ta mère ! répliquai-je, ironique. J'ai donc affaire au digne rejeton de la femme la plus puissante du pays, c'est vraiment trop d'honneur !

« À t'entendre, on dirait que c'est une tare infamante ! », dit-il en souriant. Mais, l'éclair que je perçus dans son

regard me mit en garde. La dérision qui était devenue mon arme de défense naturelle ne devait pas entrer dans nos relations, surtout s'il s'agissait de sa mère. J'enregistrai l'avertissement. « Nous allons passer à table, tu viens ! » Je le suivis dans une salle à manger attenante dont le luxe et la splendeur me rendirent pusillanime. Une grande table de marbre avec des couverts déjà prêts occupait le milieu de la pièce. Un boy peul, habillé de blanc, nous regardait avec servilité, attentif à nos faits et gestes.

Repoussant ma timidité, je réussis à m'installer dignement sur une chaise et à adopter un air de désinvolture que j'étais loin d'éprouver. Cette comédie n'échappa pas à l'œil averti du boy. Son sourire méprisant me le confirma. Je le maudis intérieurement. En dépit d'un service varié et plus que périlleux, je parvins à tirer mon épingle du jeu : aucun ustensile tombé, aucun verre renversé. Le repas était somptueux : salade craquante, riz blanc parfumé, viande onctueuse, dessert de rêve. Je comprenais maintenant l'assertion de mon jeune compagnon quand il qualifiait l'ordinaire du réfectoire universitaire d'infect.

J'étais en train de siroter un café quand Adja Tabara Fall entra dans la salle, suivie d'une autre femme. Les deux nouvelles venues s'installèrent devant moi. Le boy perdit tout de suite la morgue qu'il plaquait sur son visage et devint fébrile. Son attitude hautaine se mua en basse servilité. Il rapetissa littéralement à mes yeux. Une souris devant un cobra royal. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une joie morbide devant le désarroi du domestique. Madame la Présidente ne m'accorda aucune

attention. Pendant qu'elle mangeait, elle écoutait d'un air ennuyé la conversation de sa compagne. Brisé dans mon élan, je remisai sourire et paroles flatteuses et me perdis dans la contemplation de ma tasse de porcelaine. BB, lointain, triturait un morceau de pain.

— Babacar, as-tu vu ton père ?

Mon jeune ami sursauta comme tiré d'une profonde rêverie.

— Je l'ai vu hier. Il va de plus en plus mal ! Son médecin traitant me parait très pessimiste. Si son état ne s'améliore pas, il va falloir l'évacuer en France.

Cette nouvelle parut indisposer profondément la dame. Son expression fut envahie d'une ombre de tristesse, tandis que ses yeux papillotaient. Mis fortuitement devant un drame familial qui ne me concernait pas, je ne savais quelle attitude adopter. Finalement, j'optai pour l'immobilité.

— Mais, fils, je veux bien. Le problème c'est qu'il n'accepte rien de moi !

Ces paroles pleines de désespoir me laissèrent songeur. Une vérité venait de s'affirmer ! Même pourvue d'une puissance absolue, une femme se comportera toujours en femme ! Ce constat me réjouit et je voulus que tous les hommes bousculés et humiliés par Adja Tabara Fall la vissent en ce moment de désespoir.

— Maman, depuis que mon père est hospitalisé, entre la vie et la mort, tu ne t'es pas donné la peine d'aller le voir !

BB semblait se parler à lui-même, d'un ton égal et sans acrimonie. Mais, cette phrase pleine de reproches engendra un silence gênant. La mère posa un regard sur son fils. Des larmes se mirent à rouler sur son visage. Elle les essuya avec dignité et fit un geste au boy. Ce dernier se précipita pour lui verser une boisson. D'une main légèrement tremblante, elle but. C'est à ce moment que nos yeux se rencontrèrent. Elle me fixa longtemps, essayant, sans doute, de me répertorier dans sa mémoire. Apparemment, l'effort fut vain.

— Babacar, qui est ce Monsieur ?

Le ton avait complètement changé. Il reprenait son âpreté habituelle. J'eus soudain peur de servir d'exutoire à son bref moment de faiblesse. En prévision, tous mes muscles se bandèrent. Je n'avais nulle intention de subir la plus petite vexation.

— Mère, c'est un ami ! Un ainé de fac.

Les yeux de la politicienne s'attardèrent sur moi, incisifs comme des dards. Elle me donnait l'impression de me flairer, de m'ausculter, tout en émettant des ondes pour me cerner.

— Vous êtes étudiant ?

— Ancien, précisai-je.

— Et dans quel domaine êtes-vous ?

Pince-sans-rire, je rétorquai : « le chômage, Madame ». Nous nous affrontâmes du regard pendant un bref moment, puis, à ma grande surprise, je la vis se détendre et sourire. Par un étrange phénomène, son visage se mit à

rayonner, comme pénétré d'une lumière intérieure. Ses yeux se chargèrent de bienveillance comme si, une demi-heure plus tôt, des larmes ne les eussent point souillés. Cette métamorphose subite me fit augurer du caractère versatile et redoutable qui se logeait en cette femme. « Les amis de mon fils sont mes amis ! Soyez le bienvenu ». Se détournant de moi, elle se leva et sortit de la salle, suivie de sa compagne.

BB restait silencieux, perdu dans ses pensées que je devinais préoccupantes. Cette attitude me rendit songeur. Qui eût imaginé que ce garçon riche, gâté par la nature, pouvait avoir un mal de vivre au point d'être discourtois, voire insolent, avec sa propre mère ? Se pourrait-il qu'il y ait une justice divine qui nivelle les destinées par un ajout de préoccupations pour les plus nantis ?

Au grand déplaisir du boy, je me fis resservir un nouveau café. Ce dernier ne plastronnait plus. Il me regardait maintenant avec haine. N'avais-je pas été un témoin oculaire de sa décrépitude ? BB se leva et me fit signe de le suivre.

— Veux-tu voir la faune politique ?

« Et comment ! Si tu disposes d'une cage, j'en prendrais volontiers ! » Je faisais de la surenchère verbale pour me faire pardonner mes écarts de langage. Je me sentais rassuré. Mon jeune ami, de nature primesautière, avait renoué avec la désinvolture qui lui était familière. Dans le grand salon, la foule était devenue dense et bruyante. On eût dit un marché hebdomadaire. Chaque invité essayait de se faire valoir. Des femmes, bardées de

bijoux, le teint blanchi avec plus ou moins de bonheur par on ne savait quels produits chimiques, se dandinaient, s'interpellaient comme des poules excitées. Les hommes, eux, engoncés dans de grands boubous à la broderie criarde ou raides dans des costumes occidentaux aient sur l'assistance des regards de vainqueur. Les griots-laudateurs, tétanisés par les billets de banque qui circulaient, s'en donnaient à cœur joie. Ces hommes et ces femmes, sous leurs grands airs, étaient pour une grande partie analphabète et d'extraction modeste. D'ailleurs, leur origine se devinait dans leur gestuelle. Toute cette assistance ne vivait que de politique. La politique, ce nouveau filon qui ne requiert aucune connaissance, aucune instruction, mais simplement une grande « gueule », un sens développé de la courtisanerie, avait jeté dans ses sillons commerçant en mal de reconnaissance, diplômé rêvant de gloire immédiate, cultivateur assoiffé de prébendes, et marabout prêt à mettre sur la balance ses disciples et Dieu. La politique, la nouvelle religion du pays, a ses prêtres distingués. Les pouvoirs qu'ils sont censés détenir font d'eux des personnes vénérées. Rien n'est épargné pour s'attirer leurs bonnes grâces : le sacrifice le plus rebutant, la bassesse la plus abjecte, le mensonge le plus abracadabrant. Adja Tabara Fall, attributaire d'une parcelle de pouvoir, faisait partie de ces idoles consacrées. Toutes les personnes que me présentait BB ne me voyaient pas. Elles n'avaient d'yeux que pour lui, du moins, pour ce qu'il représentait : le fils de celle qui avait l'oreille du Président de la République, le fils de

celle qui pouvait précipiter sur leurs épaules la notoriété, la fortune, le pouvoir… Assise au milieu du salon, hiératique, Adja Tabara Fall recevait les hommages de ses invités. On eût dit une reine abeille arbitrant un concerto de bourdons.

En sortant du lieu de réception, nous tombâmes sur une belle femme habillée de lamé. Les fibres d'argent de sa robe brillaient sous la réverbération. C'était la sœur de BB. Bien qu'elle m'eût reconnu, elle m'opposa un visage indifférent. Elle accapara son frère et me tourna ostensiblement le dos. Jouant le jeu, je m'éloignai de quelques pas. Après un long conciliabule, ils se séparèrent, l'air soucieux.

III

Plusieurs jours s'écoulèrent. Je vivais aux crochets de BB, jouissant sans retenue de ses largesses. Mon incrustation dans sa chambre lui paraissait tout à fait naturelle. Il ne s'en offusqua jamais. Je n'ai jamais compris ce soudain engouement et cette constance que ce garçon avait envers moi. Les frasques des fils de nouveaux riches polluaient régulièrement les journaux populaires. Scandales et dépenses ostentatoires étaient les qualificatifs qui les caractérisaient. Bien que provenant de ce milieu superficiel, BB affichait une réserve en tout et une politesse exquise. Si le mot si galvaudé de « gentleman » avait encore un sens, je puis affirmer que mon nouvel ami faisait partie du dernier contingent.

Chaque fin de semaine, BB me laissait pour rejoindre sa famille me livrant ainsi la chambre à moi tout seul. Dès le soir venu, pour meubler ma solitude, j'amenais une femme. Le camp des filles tout proche était un réservoir inépuisable de femelles esseulées, prêtes à toute sorte d'aventure. Je n'avais que l'embarras du choix. Depuis que la sœur de BB m'avait fait renouer avec les plaisirs de la chair, mon appétit s'était exacerbé. Mon corps longtemps sevré avait des exigences qui me surprenaient. Pourtant, aucune fille ne parvint à m'amener au degré de plaisir et de plénitude atteint avec Fatim Bèye, la sœur de mon ami. Je rêvais d'elle nuit et

jour, échafaudant mille et un plans pour la mettre à ma merci. Seulement, depuis notre entrevue, elle m'évitait comme si j'étais un pestiféré. Cette attitude que je reconnaissais avoir créée si bêtement me peinait. D'autant plus que je ne pouvais ni en parler ni le manifester ouvertement. J'avais caché cette mésaventure à BB. Je craignais de le choquer et par voie de conséquence détruire notre relation. Au point où j'en étais, son amitié m'était nécessaire, voire indispensable. À cause de son influence, la maison familiale m'était devenue accessible. Sa mère, sans me manifester un enthousiasme délirant, m'avait peu à peu admis dans son entourage. Fatim Bèye, d'après les renseignements que j'avais glanés de gauche à droite, était une personne assez difficile à cerner. Au lycée, elle fut studieuse et brillante. En terminal, elle réussit l'exploit jamais encore égalé d'être Prix d'excellence dans cinq disciplines au concours général. Félicitée et embrassée par le Chef de l'État en personne, elle connut très tôt la gloire. Cette soudaine popularité fut judicieusement exploitée par sa mère qui, opportuniste, en profita pour lui obtenir sur le budget de la présidence une bourse d'études importante. L'année suivante la trouva dans une grande école parisienne réputée pour former l'élite de la société française. En raison de son caractère élitiste et difficile, son admission dans cette institution avait été considérée comme une victoire nationale. Elle s'y imposa et mieux s'y distingua. Les notes d'évaluation que recevait sa maman la campaient comme un élément d'espoir et de fierté. Malheureusement, cette brillante trajectoire fut

brutalement interrompue par un jeune diplomate qu'elle connut au consulat. Ce dernier, homme séduisant, coureur de jupons notoire, l'initia à l'amour, lui apprit à "sécher" ses cours et surtout à aimer le grand air, la liberté. Amateur de bonne chère et fin gourmet, il lui inculqua le gout des mets raffinés et, pour conclure, l'abandonna avec une grossesse que sa naïveté et son inexpérience ne pouvaient circonvenir. Ramenée manu militari au bercail, elle accoucha d'une fille. Cependant, malgré les menaces et les objurgations de sa mère, elle refusa de reprendre les études. De dépit, on la maria à un cousin, directeur général d'une société d'État. Entrée sans enthousiasme dans un mariage qui ne lui convenait pas, elle divorça au bout de trois années. Depuis, elle vivait à la maison familiale et avait dressé une voile de mystère sur sa vie.

Un soir, BB me demanda de l'accompagner. Je le suivis sans chercher à comprendre, mais avec le net pressentiment que j'allais partager un secret de famille. Il faisait presque nuit quand nous pénétrâmes dans l'enceinte de l'hôpital Principal. En silence, mon compagnon me conduisit à travers les couloirs déserts d'un grand bâtiment jaunâtre. Il finit par entrer dans une chambre où était couché un homme seul. Je compris tout de suite : il s'agissait de son père. Allongé sur le dos, l'homme avait le visage émacié et dans ses yeux se dessinait l'ombre de la mort. Nous nous assîmes. La vue de ce vieil homme vaincu, solitaire, attendant sa fin prochaine avec comme décor cette pièce aux murs froids, impersonnels, libéra en moi une émotion intense. Mourir

dans la solitude, sans personne sur qui poser le regard, sans paroles de réconfort, est certainement le sort le plus triste qui puisse advenir à un homme. Après un long moment, l'homme qui avait dû être beau dans un passé lointain sembla deviner notre présence en tournant vers nous son visage sur lequel se devinait un long parcours de souffrance.

— C'est toi, Babacar ? Dit-il, d'une voix à peine audible.

— Oui, papa, c'est moi !

— Que je souffre ! On dirait que du feu circule dans mes veines. Avec qui es-tu ?

— Je suis avec un ami ; il s'appelle Seyni Séne…

— De qui est-il le fils ? Seyni Séne…

Pendant qu'il parlait, ses paupières diaphanes comme des ailes de papillon frémissaient sur ses yeux.

— Je n'ai pas connu mon père. Il se nommait Oumar Séne.

Plongé dans une immobilité semi-léthargique, le vieil homme murmurait mon nom qui, apparemment, ne réveillait aucun écho dans sa mémoire défaillante. Puis, il reprit :

— Peut-être que je l'ai connu ! Dakar est un petit village. J'ai connu tellement de monde ; je suis incapable de me souvenir maintenant de quoi que ce soit.

BB lui prit la main et la pressa sur sa poitrine.

— Ma mère te souhaite une prompte guérison. Elle voulait venir ; mais, ses obligations…

Un sourire beau et presque gouailleur se créa sur le visage raviné du vieil homme.

— Menteur ! Mon pauvre Babacar, tu n'as jamais su mentir ! Ta mère, elle, excelle dans cet art. C'est de ça qu'elle vit ! Et ta sœur ? Est-elle là ?

— Elle va venir bientôt !

Un long soupir s'échappa de ses lèvres. Les traits de son visage se crispèrent.

— Je me sens fatigué…

— Papa, nous allons te laisser dormir…

« Non ! » Dit, le vieil homme en s'agrippant au bras de son fils. Sa main tremblante sur laquelle la maladie avait laissé son empreinte s'apparentait à une serre de rapace. « Ne me laisse pas seul ! » Ces derniers mots renfermaient une détresse tellement poignante que des larmes mouillèrent les yeux du fils. Les deux hommes s'étreignirent farouchement. Ce vieux père à l'article de la mort et ce fils à l'orée d'une vie constituaient un tableau émouvant, difficilement supportable au regard. Un bouleversement profond me saisit. Des larmes chaudes se mirent à rouler sur ma figure. Ne pouvant contenir mon trouble, je pris le parti de m'enfuir. Je sortis en trombe de la chambre et allai me réfugier dans la voiture. Sans le connaître, les souffrances et la détresse de cet homme se répercutaient dans toute ma personne, réveillant des souvenirs et des frustrations enfouis. Je pleurai sans retenue.

Perdu dans mon chagrin, je ne fis pas attention à la voiture qui se gara à mes côtes. On ouvrit. Une main se posa sur mon épaule. Un jet de paroles s'en suivit. Je n'en compris pas le sens. Dépitée, la main cessa de me secouer et referma la portière avec brusquerie. Combien de temps restai-je cloitré dans ce véhicule ? Dieu seul le savait ! Lorsque je parvins à vaincre mon chagrin et à sortir, il faisait nuit noire. Un silence sépulcral régnait, troublé seulement par le bruissement des eucalyptus. Je fis quelques pas. Mes souliers crissaient sur le gravier. L'interruption de tout bruit et une impression d'oppression me firent préfigurer d'un malheur. Je repris les couloirs traversés de vents glacials et rentrai dans la chambre du malade. Là, il y avait toute la famille. La mère, le fils et la fille. À l'écart, sur une civière, le père inerte, le visage recouvert d'un drap. Les mines figées et l'immobilité de tous me firent comprendre : le père venait de finir sa vie. Je refermai la porte et sortis sur la pointe des pieds.

Mamadou Bèye fut enterré, presque en catimini, alors qu'il est d'usage, pour une personnalité aussi importante qu'Adja Tabara Fall, de faire d'un deuil une cérémonie grandiose, où coulent à flots boisson et nourriture. Une fête bercée par le récital tonitruant des griots-laudateurs. Les rares amis conviés à l'inhumation se retirèrent subrepticement une fois les condoléances faites. Personne ne parlait. À croire que le mystère qui avait entouré la vie du défunt trouvait son apothéose dans sa disparition. Le père de mon ami fut le premier mari d'Adja Tabara Fall avec lequel elle eut les deux seuls enfants de sa vie. Brillant

commis d'administration, Mamadou Bèye était sorti de la prestigieuse École William Ponty, le creuset de cadres de l'empire colonial français. Il avait occupé dans la jeune république indépendante du Sénégal des postes importants, mais sans éclats. Son honnêteté foncière et son mépris de l'intrigue l'empêchèrent d'atteindre la consécration suprême : une direction ou le maroquin ministériel. Mais, il avait à son actif la création de la « ligue des femmes », un regroupement semi-politique, précurseur de l'actuel et puissant « Mouvement des femmes du Sénégal ». Il fut le Pygmalion d'Adja Tabara Fall à qui il enseigna presque tout. Après l'avoir façonnée, il l'épousa et la poussa dans la politique. À l'instar d'une fleur sauvage plantée sur un terreau fertile, celle-ci s'y développa en force. Elle découvrit dans ce milieu impitoyable la rage de vaincre, de dominer. Échappant à tout contrôle, elle y révéla des travers qui ne cessèrent jamais d'effarer son créateur. Une absence naturelle de scrupules devint la caractéristique principale de sa personnalité. Gagner pour elle justifiait tous les moyens. N'ayant de sa vie jamais lu une page de Machiavel, pourtant, elle semblait connaître la doctrine du Florentin de façon innée. À partir de la naissance de BB, les liens du mariage devinrent un poids difficilement supportable pour cette femme ambitieuse, déjà consciente de ses capacités. D'audace en audace, elle parvint à se défaire de toute obligation conjugale. Devant ce déploiement de mauvaise foi sous-tendu par le mensonge devenu un credo, Mamadou Bèye se résigna à la séparation. Même s'il admettait que sa femme n'avait aucune valeur morale, il

l'aimait profondément. Brisé et aigri, le pauvre homme se fit muter en brousse. Ce fut la descente aux enfers. Il y connut une vie étriquée et terne. À sa retraite, il revint à Dakar où la solitude, la maladie et la mort l'attendaient…

Des semaines passèrent. BB qui avait plus ou moins surmonté sa douleur s'était lancé à corps perdu dans les études. Aussitôt qu'il revenait de l'amphithéâtre, il s'installait devant sa table de travail et se penchait sur ses polycopiés jusqu'aux aurores. Sa mère, sans doute gagnée par une espèce de mauvaise conscience, avait fui le silence accusateur de ses enfants en partant assister en Europe à un colloque où sa présence n'était nullement requise. Quant à Fatim Bèye, comme à son habitude, elle s'était emmurée dans la solitude. Elle ne descendait de sa chambre que pour se sustenter, promenant sur son entourage un regard de bête traquée. Jamais, en ce moment, elle ne fut plus belle et plus vulnérable. Le mépris glacé qu'elle opposait à mes diverses avances s'était, me semblait-il, fissuré. Du moins, je le croyais. Elle qui tout au plus ne me regardait que comme un écornifleur un peu plus astucieux que les autres répondait à mes salutations. S'était-elle habituée à ma présence ou ne voulait-elle plus se heurter à son frère en continuant à me traiter avec discourtoisie ? Dans tous les cas, cette nouvelle tournure ne pouvait que me conforter dans ma volonté de la conquérir. Complètement introduit dans la maison, j'y venais quand je le voulais, je m'installais où je voulais et je poussais l'audace jusqu'à morigéner la valetaille. Un jour, assis dans le grand salon, un livre entre les mains, je vis venir Fatim Bèye. Elle prit place à mes côtés. Un pantalon

de cuir noir moulait ses hanches généreuses. Une chemisette translucide laissait entrevoir sa gorge logée dans un soutien-gorge mauve. Un parfum de prix l'accompagnait. Cette senteur combinée à son odeur corporelle naturelle s'insinuait dans mes narines et allumait un feu dans mes reins. Inconsciente des ravages qu'elle me causait, elle préleva d'un panier une revue féminine qu'elle se mit à feuilleter d'un air détaché. De temps en temps, elle croisait et décroisait les jambes dans un crissement feutré. Feignant d'être plongé dans la lecture, je la surveillais d'un œil, les sens en alerte. Au bout de quelques minutes, elle lança la revue et planta ses yeux sur moi. Des points de chaleur me parcoururent l'épine dorsale.

— Pourquoi pleurais-tu à l'hôpital ?

La soudaineté de cette question me prit de court. Son regard était dur. Une impression de danger sourdait de toute sa personne. « Moi ? Il doit y avoir une erreur ! » Parvins-je à extirper de ma bouche.

— Arrête de mentir ! Je t'ai trouvé dans la voiture de mon frère en pleurs !

Elle m'asséna cette révélation avec une espèce de rancœur haineuse. Où voulait-elle en venir ?

— Explique-moi pourquoi tu pleures un mort qui t'est parfaitement étranger ? Je te savais parasite, mais je ne savais pas que tu cachais en plus des talents de vocero…

Sa voix avait monté de plusieurs octaves et commençait à donner dans l'hystérie. Les domestiques que le ton de la jeune femme avait alertées nous

lorgnaient avec avidité, impatiente d'assister à un fait exceptionnel qui alimenterait pendant toute une saison leurs apartés secrets. Et d'ailleurs, elle n'était pas du tout fâchée que je fusse pris à partie. Ma présence dans cette maison n'était que tolérée. Il était bon que l'on me le rappelât !

— Vas-tu répondre, gueux ?

Cette soudaine furie de la jeune femme me plongeait dans l'incompréhension la plus totale et en même temps me peinait. Je nageais en pleine désillusion. J'avais cru un moment que son hostilité en raison des faits exceptionnels survenus dans sa vie s'était amenuisée. Mais, apparemment, ce n'était pas le cas. Je pris donc la décision de ne pas répondre à ses insultes. Je me rencognai dans mon fauteuil et, le sourire crispé, je la fixais. Cette attitude sembla exacerber sa colère. Elle se redressa et se tint devant moi, les mains sur les hanches.

— Mais que nous veux-tu donc ? Pourquoi colles-tu à notre famille comme une sangsue ? Maudit sois-tu.

Pendant qu'elle vociférait, sa splendide poitrine tressautait sous son léger chemisier. Ses jambes nerveuses gainées de cuir exécutaient sous l'emprise de la colère un ballet saccadé. Soudain, la porte du salon s'ouvrit et je vis venir, armé d'un gourdin, le boy peul. Il portait sa livrée immaculée. Depuis le premier jour de notre rencontre, 'employél ne me pardonnait pas le regard de mépris que je lui avais adressé en récompense à sa servilité abjecte. Il nourrissait contre moi une malveillance féroce. Arrivé

près de sa patronne, il brandit son casse-tête, réjoui à l'avance de la correction qu'il se proposait de m'infliger.

— Fatim, si cet individu vous a manqué de respect, laissez-le-moi. Je connais cette engeance, elle ne comprend que le langage du bâton…

Trop absorbée par sa colère, la jeune femme ne l'entendit pas. Je me tassai dans mon fauteuil et me tins prêt à affronter le domestique. Faisant chorus avec Fatim, il me couvrit d'insultes, libérant sa haine longtemps contenue. J'avais l'impression de me trouver devant deux roquets enragés jappant à qui mieux mieux. À un certain moment, je sus que le Peul allait frapper. La contraction des maxillaires, la fixité du regard et une légère rigidité du corps m'avertirent. Orphelin, habitué très tôt aux bagarres de rue dont j'étais devenue à la longue un expert, j'avais acquis un sixième sens me permettant de deviner le moment de l'attaque. Je me ramassai et attendis. La main de l'homme s'étira sournoisement vers l'arrière, prête à fracasser. Je ne lui laissai pas le temps. Je bondis subitement, la tête en avant, et percutai le visage de mon agresseur avec violence. Le choc brutal s'accompagna d'un bruit écœurant de brisure. Mon agresseur s'étala les quatre fers en l'air, la figure en sang. Ce que voyant, la jeune femme se mit à hurler comme une forcenée. Je la contournai et sans un regard en arrière je sortis du salon. Les employés qui avaient suivi le spectacle à travers les baies vitrées s'écartèrent peureusement.

J'étais plein d'amertume. Par ce geste, Fatim Bèye me devenait inaccessible.

IV

Trois mois passèrent.

Je vivais toujours au campus, désœuvré, sans perspective d'avenir. J'étais revenu furieux et désespéré de la résidence. Par un malheureux concours de circonstances, j'avais compromis ma tranquillité et sonné, peut-être, le glas de mon départ. Après un tel forfait, je ne voyais rien qui pouvait défendre ma cause. Refusant de subir une humiliante mesure d'expulsion, je décidai de partir. BB me trouva en train de fourrer mes maigres bagages dans un sac. Lorsque je lui fis part de mes intentions, il en fut consterné. Le choc de cette révélation tira de ses yeux une profonde impression d'incompréhension. Puis, faisant preuve d'une autorité insoupçonnée, il m'arracha mon sac et me poussa sur une chaise.

— Tu veux partir parce que tu as infligé une correction à un domestique irrespectueux. Personnellement, à ta place, j'aurais fait la même chose. Pour des raisons que je ne m'explique pas, ma sœur ne semble pas t'apprécier, mais ça, c'est son problème ! En ce qui nous concerne, il me semble qu'il n'y a aucun différend. Et c'est ce qui compte ! Où penses-tu aller ? À l'aventure ? Même si je bénéficie d'une existence de privilégié, je suis assez réaliste pour savoir que la vie est souvent dure. Cette dureté faite souvent d'injustices et de frustrations pousse certains à des actes inconsidérés.

Je n'aimerais pas te voir replonger dans une vie d'incertitude et de violence. Je sais que ta situation d'oisiveté te pèse, mais cela peut trouver une solution. Dès le retour de ma mère, je la forcerai à te trouver une situation conforme à tes aspirations. Elle en a les moyens et les possibilités ! Reste !

Cette supplique brisa ma résolution. Cependant, elle mettait en exergue ma douloureuse situation de paria. Avec beaucoup plus d'acuité, je me rendais compte de ma solitude et de mon isolement. Ma mère que je ne connus pas m'avait laissé à l'âge de trois mois entre les bras de ma grand-mère. Une maladie l'avait subitement emportée. Quant à mon père, sur un coup de tête, il s'était enrôlé comme matelot dans un navire de la compagnie de navigation « Paquet ». Depuis, plus personne ne le revit. Était-il mort ou vivant ? Nul ne savait ! Ma grand-mère consacra le reste de sa vie à m'élever. Elle vendait au marché de Tiléne. Aux premiers chants du coq, elle me mettait sur son dos et nous passions toute la journée devant son étal, affrontant la vie et réussissant à lui arracher notre subsistance. À peine sur mes cinq ans, elle se battit pour me faire admettre à l'école primaire de Médina. Mon parcours scolaire fut guidé d'une main de fer. Chaque fois que je revenais avec de bonnes notes, elle exigeait davantage. « Les toubabs ne sont pas bons, mais ils ont introduit dans ce pays la notion d'égalité. Nous sommes tous égaux ! Seule l'instruction fait la différence ! Apprends et tu deviendras quelqu'un que l'on respecte ! »

L'année de mon admission à l'université la trouva morte sur son étal. À croire qu'elle n'attendait que cette consécration pour se reposer de son incommensurable fatigue. Elle s'était tuée à la tâche pour moi. Son enterrement fut l'occasion de découvrir quelques rares parents qui se présentèrent du bout des lèvres, sans doute effrayés par la perspective de me prendre en charge. Je me retrouvai seul sans assistance dans l'arène implacable de la vie. En obtenant ma maîtrise en Droit, je pavoisai quelque temps sans savoir que s'ouvraient devant moi la peur, la haine, la désillusion. L'instruction ne confère plus aucun privilège, aucun égard. Mes innombrables demandes d'emploi n'avaient suscité l'intérêt de personne. Finie l'époque où un diplôme universitaire vous précipitait tout de suite dans le moelleux fauteuil d'un haut fonctionnaire ou dans les hautes instances d'une société privée. Actuellement, pour bénéficier de ces privilèges, il faut appartenir à « l'establishment » ou à défaut en être parrainé. Ne militant dans aucun parti politique, je n'avais trouvé devant moi qu'un long parcours jalonné de refus et de vexations.

Ce jour-là, j'étais assis dans le salon de la grande maison, attendant avec anxiété Adja Tabara Fall. Elle m'avait demandé de venir la voir. Je ne savais pas pourquoi, mais je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une vague inquiétude. Depuis trois mois, je n'avais pas remis les pieds dans cette maison. En traversant le seuil de la demeure, toute la domesticité s'était mise sur le qui-vive, espérant avec jubilation que l'on me jette dehors comme un malpropre.

La politicienne, revenue de son long voyage, préparait fébrilement sa campagne électorale. Les enjeux étaient sérieux. Il s'agissait du renouvellement du bureau politique et des instances de base du parti. Adja Tabara Fall se savait contestée. Le poste de présidente des femmes, en raison des avantages et de l'importance qu'il conférait dans l'échiquier du pouvoir, attirait beaucoup de convoitises. Le nouveau souffle de démocratie impulsé en ce moment dans le parti écartait de plus en plus l'arbitraire. Le temps où les postes de pouvoir s'octroyaient suivant simplement le bon vouloir du secrétaire général du parti était passé de mode. Il fallait maintenant se battre pour obtenir sa place au soleil. D'autres parts, l'arrivée massive des « transfuges » politiques compliquait davantage la situation. Ces traitres sans foi, admis pour des besoins de « massification », venaient dans le parti au pouvoir avec la ferme intention d'y retrouver les avantages et privilèges perdus dans le naufrage de leur formation. Ces gens sans scrupules ne pouvaient se passer des délices du pouvoir. Être socialiste ou libéral, quelle différence ? L'essentiel était d'être aux commandes et de conserver son statut ! En Afrique, quand on fait de la politique, c'est souvent uniquement pour s'installer au pouvoir. L'opposition, qu'elle soit constructive ou sous une autre appellation, reste l'opposition, c'est-à-dire la galère, la marginalisation et souvent… la prison et la mort. Consciente de tous ces périls, Adja Tabara Fall entra très tôt en campagne en mobilisant la grosse artillerie. Il ne se passait plus une journée sans que les médias ne délivrassent ses

recommandations, ses mots d'ordre et ses harangues enflammées. Aucune fête, aucune cérémonie ne se faisait sans sa présence ou son parrainage.

Que pouvait-elle bien me vouloir ? Me reprocher mon attitude violente chez elle ? BB lui avait-il parlé de moi ? La nervosité m'envahissait peu à peu. L'atmosphère lourde de défiance que je percevais venant du personnel me transformait en une bête aux abois.

Des bruits de portières refermées, une soudaine fébrilité des gens de maison annoncèrent son arrivée. Elle surgit dans le salon et s'avança vers moi, la main tendue.

— Ça va, mon garçon ?

Habillée d'un grand boubou teint à l'indigo, véritable œuvre d'art, elle avait le cou ceint d'un collier d'or. Quoique souriante, elle restait hautaine et condescendante.

— Assieds-toi, je t'appellerai.

Des hommes et des femmes représentant sa suite entrèrent et occupèrent la presque totalité des fauteuils. Ils me toisèrent sans me saluer. Je ne m'en offusquai pas. À leurs yeux, je ne pouvais être qu'un minable quémandeur parmi tant d'autres. Ils se regroupèrent dans un coin du salon et se perdirent dans un conciliabule duquel de temps en temps s'échappaient des rires étouffés. Ils me donnaient l'image d'une horde d'hyènes s'apprêtant à se repaître d'un cadavre inespéré. Après une demi-heure d'attente, un boy vint me chercher. Assise sur un lit de toute beauté, la politicienne me regardait

venir, la main en mouvement sur un chapelet. Elle me désigna du menton un fauteuil proche tout en continuant à murmurer ses prières. Ce tableau me fit ricaner intérieurement. Priait-elle pour la rémission de ses péchés ou pour la réussite de ses projets ? J'étais plutôt enclin à croire au dernier cas. Elle finit son manège dans un bruissement de perles froissées. Sans préambule, elle attaqua :

— Babacar m'a parlé de toi. À l'heure actuelle, je ne peux te trouver une place dans l'administration, mais moi personnellement, j'ai besoin d'un homme de confiance courageux et discret. Es-tu sûr de réunir ces qualités ?

La question me prit de court, non par sa soudaineté, mais par son ambiguïté. Ne pouvant répondre, je me contentai de la regarder, essayant de comprendre ses véritables intentions. Un poste de confiance ne se donne pas à un inconnu.

— Ce n'est pas tout ! Je cherche une personne discrète et courageuse ; une personne capable de sacrifice et d'une fidélité à toute épreuve et qui, s'il le faut, n'hésitera pas à aller au charbon en cas de nécessité…

— Au charbon ?

— Ne m'interromps pas ! Je veux dire par là une personne consciente de mes intérêts et résolue à les défendre, quel qu'en soit le prix. En fait, je ne cherche pas un employé, mais un collaborateur.

— Mais Adja, vous ne me connaissez pas…

Elle éclata de rire. Ce rire intempestif faillit me faire sortir de mes gonds.

— Rassure-toi sur ce plan-là. Je te connais parfaitement ! Babacar étant mon fils unique, je me dois de connaitre ses fréquentations. Rien ne m'échappe de ses faits et gestes. Quelques coups de fil m'ont permis de te découvrir et de savoir qui tu es en réalité. Tu es orphelin, maîtrise en droit avec mention. Tout laisse croire que tu es un brave garçon, exception faite d'une mauvaise période que je considère comme accidentelle.

Elle se tut et posa sur moi un regard curieux comme pour vérifier l'effet de ses révélations. Mais, à en juger par son attitude équivoque, je sentais qu'elle omettait volontairement des faits importants dans le résumé de ma vie. S'attendait-elle de ma part à une confession spontanée ? Après un laps de temps où ses yeux ne me quittaient pas, elle enchaina :

— Tu t'es échappé de la prison de Sibessou. Jusqu'à ce jour, tu fais partie de la liste des prisonniers recherchés.

C'était donc ça ! J'avais la gorge sèche. La femme continuait à me fixer avec dans la prunelle une pitié ironique.

— Comme tu le vois, ton sort ne dépend que de moi !

Cette dernière phrase, apparemment destinée à m'achever, me fit cabrer d'indignation. Une révolte naquit en moi. Le genre de sentiment se rapprochant de l'acte suicidaire qui vous pousse à vous jeter délibérément sur un obstacle que l'on sait fatal.

— Et avec tout cela, vous voulez m'embaucher ? Croyez-vous que la connaissance de mon passé vous donne tous les droits sur moi ? Détrompez-vous…

— Tais-toi ! Je déteste les insolents ! Ce que je viens de te révéler, je le savais depuis longtemps. Si je voulais te perdre, tu ne serais pas là en ce moment !

Les mots qui sortaient de sa bouche claquaient comme des coups de feu. Je me vis contraint de brider ma colère devant la justesse de cette déclaration.

— Jeune homme, j'ai pour principe de me battre loyalement. Parce que je n'ai peur de personne. Ce que tu suggères est indigne d'un fils de bonne éducation. Je n'ai pas besoin de recourir au chantage pour convaincre. Mon fils a une confiance aveugle en toi. Sans le rejoindre totalement, j'ai des raisons de croire que tu n'es pas mauvais, même si ton passé ne milite pas en ta faveur. Quoi qu'il en soit, tu restes seul juge de ta destinée. À toi de voir ! Je te laisse réfléchir.

Tassé dans mon siège, les yeux baissés, je me sentais sans force. La puissance sous-jacente de cette femme pesait sur moi telle une chape de plomb. Comme indépendantes de ma volonté, mes lèvres formulèrent ces mots : « J'accepte ! ».

— Voilà qui est bien ! Mais, avant tout, j'aimerais que tu m'expliques les raisons qui t'ont poussé à détruire les véhicules de nos chers ministres et à affronter la police.

Pendant mon incarcération, j'avais ôté de ma tête cette histoire. Le simple fait d'y penser faisait resurgir de mon corps des crispations de muscles et de la colère. Si la réponse à cette question n'était pas une condition à mon admission dans le service de cette femme, j'aurais mis un terme à cette conversation. C'était le souvenir de mon

orgueil blessé lié à une profonde déception. Les yeux toujours baissés, je répondis :

— À la suite d'un examen ardu où j'étais sorti premier, je devais prendre la direction d'un service public. Le jour où je devais prendre service, en me rendant au ministère, on me fit comprendre que le poste avait déjà été attribué. J'appris que le bénéficiaire de cette charge n'était autre qu'un ancien condisciple rayé de l'université pour absences répétées. Ce rejeton d'un dignitaire du régime venait au campus en décapotable. Il passait le plus clair de son temps à courir les filles, pendant que nous autres, pauvres bougres, nous nous usions les yeux sur nos manuels. Indigné par tant d'injustice, j'interpellai personnellement le ministre. Après m'avoir écouté, il me rendit mon dossier et décréta que mon profil ne correspondait pas à ce poste. C'est cette insulte méprisante qui m'a fait péter les plombs. La suite, vous la connaissez.

Je te remercie de ta franchise. Tout cela dorénavant, c'est du passé ! Fais-moi confiance, je m'impliquerais personnellement à te faire oublier cette injustice. Mais d'ores et déjà, il faut ôter de ta tête toute défiance en ce qui me concerne. Sers-moi bien et je fais ta fortune. Tu peux partir, je te ferai signe.

V

Tel un escargot en mouvement, le train express de Dakar-Bamako se trainait. Un air chaud et sec s'infiltrait dans le wagon bondé, diffusant toutes les odeurs stagnantes. Le parfum bon marché se disputait avec la puanteur des poissons séchés, tandis que les exhalaisons des corps en sueur se mêlaient aux émanations suries des produits de forêt. Les voyageurs, assommés de fatigue, s'étaient assoupis. Seul le staccato des roues sur les dénivellations des rails troublait le silence. Les contreforts rocheux de la frontière malienne se dessinaient au loin. Les arbres rabougris, rouges de poussière, défilaient, interminables. Le paysage désolé semblait attendre sans trop y croire l'hypothétique venue d'une pluie salvatrice qui le ressusciterait en le faisant renouer avec les verdures et l'abondance du passé.

Cela faisait deux jours que nous roulions. À chaque arrêt, nous perdions des heures en raison des marchandises que l'on enfournait. Plus nous avancions, plus nous nous alourdissions. La locomotive, une relique du passé, s'époumonait courageusement dans les paysages désolés, réussissant l'exploit insensé de trainer une charge aux antipodes de ses normes de fonctionnement. Pourtant, vaille que vaille elle avançait, tubulure à la limite de l'explosion.

J'étais au service d'Adja Tabara Fall. J'accomplissais ma première mission. Le lendemain de notre entrevue, elle m'avait fait venir pour me remettre une grosse enveloppe kaki scellée plus une forte somme d'argent en guise de viatique. « Porte ce colis à Koumandian. Note ce que je vais te dire, il ne faut rien oublier. Tu prends ce soir l'express de Bamako. Tu descendras à Kita. De là, tu loueras une charrette pour Nafa, un village distant d'une vingtaine de kilomètres. Arrivé, tu trouveras cet homme ! Il suffit de demander ».

Sans me laisser placer un mot, elle me congédia. Cette façon cavalière de me traiter me remplit d'amertume. À peine à son service, cette femme me traitait déjà en subalterne, en individu appelé désormais à obéir sans poser de questions. Cependant, la perspective de voyager et accessoirement de changer d'atmosphère me consola de mes blessures d'amour propre.

Le train tressautait sur les rails. De temps à autre, le feulement de sa sirène rompait la monotonie de la campagne figée de sécheresse. Ce cri métallique planait haut dans l'atmosphère, puis, il descendait dans les bosquets épineux, s'infiltrait entre les ballasts et allait se perdre au-dessus des innombrables tombes de cheminots disséminés le long de la voie, comme pour rappeler à la mémoire oublieuse des hommes le lourd tribut de sang, de souffrance et de privation ayant nécessité sa construction. La ligne ferroviaire Dakar-Bamako à l'instar du Congo-Océan a été une hécatombe pour les populations noires d'Afrique. Un mouroir pour des milliers d'adolescents à la fleur de l'âge. Pour satisfaire ce

gigantesque chantier édifié pour affirmer la puissance d'une nation prédatrice, le colon français ne s'embarrassa pas de détail. Au nom de sa civilisation, des villages entiers furent dépeuplés, des troupeaux décimés, des sanctuaires rasés. Les trépidations du train semblaient réveiller l'écho des lamentations et des protestations impuissantes. Cette impression devenait presque réelle lorsque le convoi abordait un paysage rocailleux ou traversait un viaduc.

Je n'arrivais pas à fermer les yeux. Ma voisine, une commerçante adipeuse et bavarde avait laissé glisser sa tête sur mon épaule et arrivait à dominer le bruit ambiant par la sonorité de ses ronflements. Désœuvré, je me mis à réfléchir sur le caractère précipité et insolite de ma mission. Koumandian ? Ce nom, à la sonorité païenne que j'entendais pour la première fois, me troublait. Qui était-il ?

Dans la soirée, le train traversa le fleuve Falémé et nous entrâmes en territoire malien. Des policiers et des douaniers entrèrent dans notre compartiment et réveillèrent tout le monde par la raucité de leurs voix. Sans ménagement, ils nous soumirent à un examen minutieux, n'hésitant pas à bousculer ceux qui tardaient à s'exécuter. Un jeune officier inspecta mes affaires. Mon passeport l'intéressa particulièrement.

— Quelle est ta profession ?

— Je suis sans travail !

— Et tu penses trouver du travail chez nous ? Eh bien, je te souhaite du courage !

Il me rendit mon passeport en riant. Mais, il perdit bientôt le sourire avec les commerçants roublards qui, voyant qu'il était un nouveau sur la ligne, l'exaspérèrent de cris et de récriminations.

J'entrai à Nafa en pleine nuit, couvert de poussière et exténué. Le charretier me déposa au milieu du village et tourna bride comme s'il avait le diable à ses trousses. Des chiens aboyèrent furieusement, rompant le silence sépulcral dans lequel baignaient les cases disséminées çà et là. Une espèce de menace pesait dans l'atmosphère. Tremblant de peur, je me glissai sous l'auvent d'une boutique et m'allongeai à même le sol. Le grincement d'une porte me tira de mon sommeil. Il faisait jour. La place du village où se dressait la margelle d'un puits était envahie de femmes bavardes. Nafa était un village de brousse. Réparti en concessions délimitées par des tapades de ronce, il abritait des milliers de cases en torchis. Les autochtones, hommes et femmes, étaient bâtis en force. Ils exhibaient des visages farouches. Des scarifications parcouraient en un réseau dense leur figure et leur conféraient un air hiératique et sauvage.

Après un long moment d'observation, je sortis de ma cachette et me dirigeai vers les femmes. Me voyant venir, elles cessèrent toute conversation et braquèrent sur moi leurs yeux étonnés. Je saluai. Personne ne fit mine de comprendre. Je reformulai mon salut en wolof, en peul, en français. Sans plus de succès. Les visages continuaient à m'observer en souriant, amusés par mes gesticulations. Finalement, exaspéré, je lançai le nom de Koumandian. Là, les sourires se firent plus chaleureux. Une jeune

femme sortit de leur cercle et vint vers moi. Elle était torse nu, des seins lourds aux aréoles bleutées oscillaient sur sa poitrine. Sur ses reins se superposaient plusieurs rangées de perles multicolores. D'autorité, elle me prit mon sac et par des signes de la main me demanda de la suivre.

La jeune femme avançait à grands pas. De temps en temps, elle se retournait pour me lancer un sourire d'encouragement. Ses fesses pleines que moulait un pagne minuscule dansaient sous sa foulée. Le chemin que nous suivions, parsemé de bouses de vache, sinuait entre les concessions. À la sortie du village, juste devant une énorme case exceptionnellement blanchie au kaolin, elle s'arrêta. Se retournant, elle me fit signe d'attendre. J'étais dans une cour immense entourée d'une palissade ouvragée dont chaque piquet de soutènement supportait le crâne blanchi d'un bovidé. Les cornes squelettiques, tournées vers le ciel en une supplique maléfique, rendaient l'endroit lugubre, oppressant. Ce sentiment était davantage renforcé par la présence d'une dizaine de chiens faméliques allongés à proximité de la porte d'entrée de la case monumentale. Les canidés m'observaient la langue pendante, les crocs à découvert. Par prudence, je me tins immobile. Je maudissais ma naïveté. Pourquoi avais-je accepté cette mission qui m'installait en permanence dans la peur ?

Un profond raclement de gorge me parvint. La jeune femme réapparut et sans m'adresser un mot s'en alla. Les chiens d'un commun accord se redressèrent. Les babines retroussées, ils se mirent à gronder en sourdine, la gueule

tournée vers la porte où un homme se silhouettait. Lorsque ce dernier sortit dans la lumière du jour, j'eus du mal à cacher mon émotion. L'homme, un quinquagénaire haut de presque deux mètres avec une face brutale laminée de scarifications se tenait droit devant moi. Un boubou court soustrayait du regard son torse puissant. Sa tête gigantesque était tapissée d'une chevelure grise, hirsute, drue. En dépit d'une vieillesse évidente, il dégageait une formidable impression de puissance et d'implacabilité. Du haut de sa taille, il m'examinait. Scrutateurs et méchants, ses yeux me parcouraient de la tête aux pieds. Je me faisais l'effet d'un vermisseau. Au bout d'un laps de temps survint un miracle. Le bloc hostile que constituait le personnage s'humanisa d'un sourire bienveillant. Perdant toute sauvagerie, son visage devint presque amical.

— Je suis Koumandian ! D'où viens-tu ?

Pressentant sans doute mon handicap de langage, il s'était exprimé en français. Un français lourd, mais parfaitement compréhensible.

— De Dakar ! Je viens de la part d'Adja Tabara Fall.

Cette information rampa dans son cerveau et devant son absence de réaction, je crus qu'il avait mal entendu.

— Elle est donc revenue de voyage !

À proximité de la case se tenait un caïcédrat centenaire. Sur une de ses branches était suspendu un hamac. Le vieil homme s'y installa, rejoint aussitôt par ses chiens qui, échine courbée et queue battante, se lovèrent à ses pieds. Il m'invita à m'asseoir. Je lui tendis

l'enveloppe. Il la déchira et, à ma grande surprise, des liasses de grosses coupures de banque neuves s'en échappèrent. À première vue, il y en avait pour au moins une dizaine de millions de francs CFA. Je restais abasourdi. Je ne savais pas que je conservais par-devers moi une somme aussi importante. Pêchant une feuille qui avait accompagné cette cascade de billets, il la déplia. J'aperçus une suite de lettres. L'homme retourna le papier de tous les côtés, puis me la tendit. « Lis », m'intima-t-il. Un seul nom y était inscrit : Mariéme Ka. Je le lui dis. Il répéta plusieurs fois le nom. Puis, sans autre commentaire, il me reprit le bout de papier. Il se caressa la tête dans un air de profonde méditation.

— Quel est ton nom ?

— Seyni Séne !

— Eh bien, mon fils, tu vas passer la nuit ici. Demain matin, tu pourras repartir. En attendant, tu vas te reposer dans la case des hôtes.

La case mise à ma disposition était d'une propreté méticuleuse. Des nattes en fibres de roseau tressé tapissaient son sol. Des bottes d'herbes odorantes étaient suspendues au faite de la toiture. Il se dégageait de leur balancement une odeur inconnue qui avait, me semblait-il, des propriétés euphorisantes. Une vieille femme m'avait pris en charge. Elle baragouinait le wolof. Cela lui permettait de communiquer avec moi. Après m'être débarbouillé, je trouvai à côté de mon lit une calebasse remplie de galettes de mil et de lait caillé. Ce n'était pas agréable. Mais, mourant de faim, je m'y jetai avec avidité.

Tard dans la soirée, la jeune femme qui m'avait guidé pénétra dans la case. Elle s'accroupit et déposa à mes pieds un bol de viande grillée. Toujours par mimique, elle m'invita à manger. À part le changement de pagne, elle restait torse nu. Son corps couleur de bronze semblait briller dans la pénombre. Un indéfinissable parfum qui rappelait l'arôme des fleurs sauvages sous l'assaut du soleil émanait de sa personne. Elle poussait vers moi de ses doigts teints au henné des morceaux de viande et murmurait dans sa langue des mots d'une extrême douceur. Sans comprendre, j'en devinais le sens. Le mets était délicieux. Bien que troublé par sa présence, je finis le plat. Elle me tendit à deux mains une écuelle d'eau. Par ce geste, ses seins se soulevèrent et semblèrent venir à moi. Ne pouvant me retenir devant une telle offrande, j'envoyai ma main et la refermai sur une de ces masses de chair ferme. Elle émit un petit rire, mais recula hors de ma portée. Pendant que je buvais, elle me regardait avec curiosité. Puis, se frappant la poitrine, elle dit : « Assia ». Je lui communiquai mon nom qu'elle répéta plusieurs fois. À chaque fois qu'elle le prononçait, les scarifications de son visage exécutaient des circonvolutions qui donnaient à sa figure différentes configurations. Elle devenait une et plusieurs à la fois. Ayant accompli sa tâche, elle se leva et me fit un signe d'adieu. Elle partit.

Le lendemain matin, après une nuit de sommeil peuplée de rêves lascifs, je fus appelé par Koumandian. Je le trouvai sur son hamac entouré de ses chiens. Après avoir observé un long moment de silence, il dit :

— Tu diras à celle qui t'envoie que j'ai compris son message. Ce qu'elle veut sera ! Mais le tribut à payer sera lourd. Les forces qu'elle sollicite ne donnent jamais sans prendre. La contrepartie qu'elles exigent est souvent disproportionnée, mais en plus, elle se traduit d'une façon inexorable et cruelle. Cependant, elle a toujours le choix ! Qu'elle réfléchisse bien !

Le vieil homme s'interrompit comme pour laisser à ses paroles le temps de bien s'incruster dans ma mémoire. Sans me quitter des yeux, il sortit de sa poche une blague à tabac. De ses grosses mains, il bourra une pipe en terre cuite et l'alluma. Ayant aspiré plusieurs bouffées de fumée, il reprit :

— Si malgré tout, elle se tient à ses désirs, qu'elle immole au crépuscule du premier jeudi du mois prochain un taureau noir d'au moins sept ans. Qu'elle recueille le sang dans une calebasse que je te remettrai et qu'elle se lave sept fois le visage avec le sang encore chaud. Après, qu'elle prélève la corne gauche et l'introduise le moment qu'elle jugera opportun dans la maison ou dans la voiture de la personne qui s'oppose à elle.

Se penchant vers moi, il me tendit l'enveloppe que j'avais amenée. Sa grosse figure zébrée de rides et de cicatrices se rapprocha de la mienne. Je compris que les derniers propos qui sortiraient de sa bouche devaient rester plus que tous les autres gravés dans mon cerveau. En martelant les mots, il dit :

— Dis à celle qui t'envoie que désormais qu'elle ne compte plus sur moi. Nos destinées se séparent à jamais ! D'autres parts, dis-lui de reprendre son argent, Koumandian n'en a plus besoin !

Ayant lâché ces mots, il se redressa d'un air las. Je crus déceler une espèce d'abdication de tout son être. L'interprétation de ses propos plus que sibyllins dépassait mon entendement. C'est pourquoi je ne cherchai pas à comprendre. Je me contentai de les ranger dans ma mémoire. Ma patronne à qui ils étaient destinés saura les décrypter.

— Mon fils va te conduire à Kita où tu pourras prendre le train de demain.

Il se leva péniblement de son hamac. Ses chiens se réveillèrent, ouvrant de grandes gueules, s'étirant. Le vieil homme me tendit la main :

— Toi, en ce qui te concerne, ta vie ne sera pas facile ! Tu vivras la plupart du temps sur la défensive, presque aux abois. Mais, tu rencontreras sur ton chemin un homme d'une haute étoile qui changera ta vie. Une femme mettra sa vie entre tes mains et mettra son cœur à tes pieds. Mais, pourras-tu la discerner parmi toutes les autres ? Si tu n'arrives pas à la distinguer et à la retenir, ta vie même brillante sera amère

Chapitre 3

I

Il y avait de l'électricité dans l'air. La maison du parti était remplie de monde. Des tam-tams résonnaient. Comme les vagues d'une mer sous l'orage, le brouhaha montait et descendait. Des femmes habillées aux couleurs du parti s'entassaient en une masse compacte et bruyante dans la gigantesque salle de réunion. Des griots, corsetés dans des chasubles multicolores, les biceps chargés de gris-gris, surchauffaient l'atmosphère par des jets de paroles dithyrambiques. Leurs femmes, le pagne relevé, les reins ceints de perles tintinnabulantes se livraient à des danses endiablées, obscènes. Cette débauche de bruits, de couleurs et de fureur couronnait le dernier jour du congrès national des femmes du parti. Sur le podium central étaient assis les dignitaires et le Conseil national des femmes au grand complet. Les boubous précieux accompagnés de parures rutilantes rivalisaient d'éclats.

Debout, derrière Adja Tabara Fall, je faisais office de secrétaire particulier. Depuis mon retour du Mali, mon échelle de valeurs avait monté de plusieurs crans. Je

vivais pratiquement dans la limousine de la politicienne, prompt à exécuter ses désirs les plus saugrenus. En la fréquentant, j'avais fini par comprendre que cette femme irascible aimait être obéie non seulement avec efficacité, mais surtout, elle aimait que l'on anticipât ses désirs. J'étais parvenu à me rendre presque indispensable.Ce jour-là, je la sentais tendue, anxieuse, inquiète. Sa campagne électorale, bien qu'intense, n'avait pas fait l'unanimité autour de sa candidature. Une opposition s'était dessinée et menaçait son investiture. Derrière elle se massait sa vieille garde composée de créatures à sa dévotion et d'anciennes militantes auxquelles tout changement constituait un danger. Elle disposait aussi du vote de l'immense majorité des femmes analphabètes pour qui elle restait un modèle, une référence. De tout temps, cet électorat l'avait soutenue. Mais, la nouvelle configuration du parti avec la venue des transfuges politiques et surtout la corruption qui prévalait à tous les niveaux avait changé la donne. Elle n'était plus sure de rien ! Cette opposition, intelligemment menée par une femme dont l'irruption sur le devant de la scène politique avait échappé à tous les observateurs, était parvenue à diviser le bloc monolithique qu'était le mouvement des femmes. Professeure d'université, cette femme s'était singularisée par des idées nouvelles et surtout par une démarche aux antipodes des pratiques habituelles. Rompant avec le folklore, la danse, les louanges stériles et les promesses fallacieuses, Mariéme Ka ne parlait qu'utile. Ses discours cernaient les vrais problèmes et préconisaient des solutions simples, inédites. Ses

interventions attiraient de plus en plus de militantes lasses des étalages de richesses douteuses et du comportement superficiel de plusieurs responsables politiques. Ses meetings se particularisaient par une sobriété tout occidentale : pas de démagogie, pas de bamboula. La plupart des militants y venaient, les mains encombrées de blocs-notes comme pour assister à une séance studieuse et enrichissante. Cette pratique était très différente des habitudes de ma patronne. Ses meetings politiques – des morceaux d'anthologie en matière de dithyrambes et de déclarations d'autosatisfaction – battaient tous les records d'affluence. Des billets de banque virevoltaient et s'échangeaient sous la clameur des griots surexcités. Mais, ce procédé, bien que drainant des foules immenses, s'avérait dans la pratique comme inefficace. Au moment des votes, très peu de monde se donnait la peine de se présenter devant les urnes. Mariéme Ka, ayant décrypté ce sentiment de rejet encore à l'état latent, avait su le canaliser à son profit. Elle avait élaboré un programme électoral qui, à défaut de renverser la situation, était susceptible de la placer aux premières loges et d'y jouer le rôle de trouble-fête. Pourtant, forte d'une expérience en matière politique, ma patronne n'avait pas compris les nouvelles sollicitations de son électorat. En réalité, elle avait sous-estimé cette tendance, confirmant de ce fait le fameux adage qui certifie que le pouvoir à la longue émousse le flair et atténue dangereusement l'instinct de survie. C'est pourquoi elle tremblait ce jour-là, car à l'issue du congrès, les femmes désigneraient leurs représentantes au sein des

différentes cellules du parti et surtout leur présidente nationale.

Sur la première travée du podium s'alignait l'état-major de l'opposition. Voulant sans doute se démarquer des autres, les partisanes de Mariéme Ka s'étaient habillées à l'occidentale : jupes, chemises, robes, tailleurs, pantalons. Bien qu'elles observassent une sérénité collective, on les sentait résolues et plus que déterminées. Mariéme Ka, une Peule, était une très jolie femme. De petite taille, presque fluette, elle inspirait d'instinct le respect, la confiance, la sympathie. Penchée sur une liasse de documents, elle semblait indifférente à tout ce qui l'entourait. De temps en temps, je voyais la tête de ma patronne se tourner dans sa direction et je percevais un courant de haine presque palpable. La réussite de cette femme représentait pour elle la fin d'un règne, le « chamboulement » d'une vie.

Vers dix heures, les travaux commencèrent.

Adja Tabara Fall fit un long discours en wolof où elle s'appesantit sur les réalisations faites sous son mandat. Elle termina par des phrases élogieuses à destination du chef de l'état qui se trouvait être aussi le secrétaire général du parti. Un ouragan succéda à ses paroles. Durant une demi-heure, ce ne fut que cris, applaudissements, danses et grondements de tam-tams. Debout, telle une statue votive, elle se repaissait de cette ovation populaire. Les nerfs de son cou frémissaient d'émotion. Lorsque nos yeux se rencontrèrent, je crus y lire une espèce de soulagement intense. Elle semblait me dire : « Tu vois, j'ai ramené les brebis égarées. On ne me bouscule pas

comme ça ! » Ses affiliées se saisirent du micro central. La folie reprit de plus belle. Toute la matinée fut consacrée à magnifier son travail remarquable et son esprit militant au service de la nation.

Après la pause du soir, Mariéme Ka demanda la parole et l'obtint en tant que responsable départementale. En oratrice consommée, elle resta immobile devant le micro, attendant que toute l'attention se concentrât sur elle. Le bruit se cassa, s'amenuisa, puis cessa. Elle parla :

— Mes chères sœurs, permettez-moi de vous saluer et de vous manifester mon profond respect. Notre grande sœur et camarade Adja Tabara Fall, par son travail opiniâtre, acharné, a fait de notre mouvement un instrument de promotion, de progrès et d'émancipation. Nous avons des députées, des ministres, des responsables de haut niveau dans l'appareil de l'état. Toutes les femmes de ce pays lui doivent une reconnaissance éternelle. Mais, à l'heure actuelle, notre patrie traverse une phase difficile. Les périodes d'abondance sont à jamais révolues. Des problèmes surgissent et se particularisent de jour en jour par leur complexité. Leur solution ne peut se trouver que dans le travail et l'imagination. Cela, vous en conviendrez avec moi, requiert une maîtrise parfaite des connaissances modernes. Pour discuter à armes égales avec nos partenaires de l'occident ou de l'Asie, il nous faut être à leur hauteur…

La politicienne d'une voix toujours égale et posée fit un discours étiré, ponctué de phases d'explication. À la différence de celui de ma patronne, il n'était pas ponctué de cris hystériques ou de battements de tam-tams

intempestifs. Aidée de son expérience pédagogique, Mariéme Ka avait créé entre elle et l'auditoire une relation de maître à élève. Même, ma patronne semblait être sous le charme de sa rivale. La conclusion ne se termina pas en apothéose, mais l'oratrice reçut de très longs applaudissements. Ce qui apparemment rassura ma patronne. Ses alliées lui lancèrent des regards de connivence où la dérision n'était pas absente. La suite des travaux devant se dérouler à huis clos, les responsables du parti et du Conseil national des femmes se retirèrent dans une autre salle. La nuit promettait d'être longue et particulièrement houleuse. Désœuvré, je me rendis à la cafétéria. L'endroit débordait de monde. Sur toutes les lèvres, une seule conversation : le renouvellement du mandat de la présidente des femmes. Ayant réussi à trouver une place, je m'y installai. Tout en dégustant ma boisson, je ne pouvais m'empêcher d'écouter les bribes de phrases virevoltant dans la pièce exigüe. Un groupe de femmes, probablement des partisanes de Mariéme Ka, occupait toute une table. Leurs échanges verbaux se percevaient dans cette cacophonie.

— « Cette vieille vache avec tout son état-major doit déguerpir ! Adja croit que le mouvement est son patrimoine personnel. Elle s'est suffisamment enrichie, il est grand temps qu'elle disparaisse ! »

Une autre enchaina : « Attention ! Elle est rusée comme une vieille guenon ! Et surtout, elle est très liée au secrétaire général. Vous n'avez pas remarqué tout le long de son discours comment elle le lustrait. Un véritable appel de détresse ! Croyez-moi, nous n'avons

pas encore fini avec celle-là ! » La conversation fut ensuite monopolisée par une jeune femme ronde au visage agrémenté de fines lunettes. Drapée dans un costume masculinisé de grand prix, elle polarisa rapidement l'attention de l'assistance. L'élan et l'intérêt que ses compagnes lui prêtaient, l'affichait comme un élément important dans leur mouvement.

— « Adja est un produit du passé. Notre nouvelle société a des préoccupations et des besoins qu'elle ne peut comprendre. Notre présidente sortante et sa clique, parce qu'ignares en matière de gestion moderne, ne peuvent apporter une amélioration quelconque dans le développement de ce pays. Un petit diplôme de sage-femme obsolète ne prédispose pas à résoudre des questions d'ordre sociologique ou économique de nos jours. Cette vieille équipe doit céder la place à une nouvelle race de dirigeantes plus compétentes et dont l'esprit n'est pas essentiellement tourné vers le pouvoir pour le pouvoir avec les corollaires que l'on imagine. Dans tous les cas de figure, cette catégorie de femme est vouée à la disparition. C'est inéluctable ! Si Adja Tabara Fall et ses acolytes échappent cette fois-ci à la sanction populaire, elles ne s'en tireront pas aux prochains renouvellements. »

Les têtes acquiescèrent et la diatribe continua de plus belle.

En vérité, le sort de ma patronne m'importait peu. Et d'ailleurs, je n'étais pas loin de partager les idées de sa rivale. À mon retour de voyage, après mures réflexions, je me contentai de lui délivrer mot à mot le message du thaumaturge malien, mais me gardai de lui restituer

l'argent. Je l'avais versé en venant dans une banque, plus précisément dans une agence régionale. La décision de Koumandian de couper tout lien avec ma patronne m'avait conforté dans cette idée. J'étais sûr de mon impunité. Comme un pauvre mis soudain devant une fortune inespérée, j'en jubilais d'aise. Pas une fois, ma conscience ne se rebella. D'ailleurs pour mon apaisement moral, je me convainquais de n'accaparer que de l'argent indûment gagné. BB, que ma soudaine disparition avait inquiété, me revit avec soulagement. Son examen étant imminent, il ne sortait plus de l'université. Voulant respecter sa retraite, je passais maintenant la nuit dans la maison familiale. On m'y avait aménagé une chambre au rez-de-chaussée. Ce nouvel abri me mettait souvent en présence de Fatim Bèye. Bien qu'elle exprimât sur son visage son indifférence, je la surprenais à me dévisager. Que me préparait-elle comme avanie ? Bien qu'elle m'affichât ouvertement son hostilité, mon ambition de me l'approprier ne faiblissait pas. Je continuais à la désirer intensément. En réfléchissant sur son animosité vis-à-vis de ma personne, j'en étais arrivé à cette conclusion suivante. Je devais représenter une escapade honteuse dans une vie rangée. La jeune femme avait la réputation de se défier de tout le monde. Cette propension à l'isolement l'installait dans une situation d'androphobie qui entretenait cette légende. J'étais le seul apparemment à pouvoir ébranler ce mythe. En dehors de toute autre considération, elle m'en voulait parce que j'étais l'acteur et le témoin de sa faiblesse.

La cafétéria ne désemplissait pas. Il faisait presque minuit. Les délibérations continuaient. Par les interstices de la grande porte, on entendait les cris et les vitupérations des déléguées, confirmant par ce fait la tension qui régnait dans la salle de délibération. Tout le monde attendait. La fébrilité s'installait. L'anxiété avait aplani toute rivalité. Les groupes opposés se mêlaient et discutaient sans aucun esprit de clan. Ne pouvant plus attendre, je sortis pour aller me promener dans les allées fleuries. La maison du parti, un chef-d'œuvre d'architecture moderne, regroupait une cafétéria, des centaines de bureaux, des salles de projection et de conférence. Sa construction avait fait couler beaucoup d'encre et de salive. L'opposition soutenait mordicus qu'elle avait été financée en dépit de la morale et de l'éthique avec les deniers publics. Le parti au pouvoir prétendait le contraire. Cette polémique perdurait encore. Vers deux heures du matin, une longue sonnerie mit en branle tout le monde. Les congressistes et les autres se précipitèrent dans la grande salle en une bousculade monstre. Il fallut une heure supplémentaire pour que chacun reprît sa place et qu'un semblant d'ordre s'installât. Sur le podium, le secrétaire général adjoint du parti chargé des femmes se leva et se tint devant le micro principal. L'homme était maniéré et ses mouvements empreints de préciosité. Adja Tabara Fall, l'air exténué, s'agrippait à son fauteuil. Plus loin, sur la première travée, Mariéme Ka, sa rivale, fixait l'orateur avec intensité.

Le cacique du parti s'éclaircit la voix et commença :

— Camarades, après délibération, les délégués ont reconduit à l'unanimité Adja Tabara Fall comme présidente nationale des femmes…

Les partisanes de ma patronne exultèrent. Les tam-tams rugirent. Dans les allées, les femmes se lancèrent dans des danses torrides et provocantes. Rompant le service d'ordre, les griottes se précipitèrent au-devant du podium et couvrirent l'atmosphère de cris, d'éloges, de déclamations enflammées et de battements de mains. « Adja Tabara Fall, mère de toutes les femmes. Te défier, c'est mordre la poussière… Une poule qui veut se défaire de sa pudeur tourne le cul au vent… » Ma patronne pleurait de soulagement. Un moutonnement confus de femmes s'était formé autour d'elle. Tout le monde voulait l'embrasser, la toucher.

Usant de violence, les vigiles arrivèrent à calmer les esprits. L'orateur reprit :

— Cependant, compte tenu de l'importance du mouvement des femmes et de ses nouvelles orientations requérant une attention permanente, les déléguées ont décidé de modifier les statuts juridiques du mouvement en créant un nouveau poste de secrétaire générale qui sera dorénavant chargé de l'application des décisions du conseil et qui s'occupera de toute la gestion administrative . Ce poste dépend et ne rend compte qu'au conseil des déléguées. D'un commun accord, les déléguées ont désigné Mme Mariéme Ka…

Le reste se noya dans la confusion. La tendance opposante se leva et fit une longue ovation à leur leader qui sans émotion apparente se contenta de les remercier en hochant de la tête.

Le groupe d'Adja Tabara Fall qui ne comprenait pas la portée réelle d'une telle nomination scandait son nom avec ferveur. « Présidente ! C'est quand même plus fort que secrétaire ! » Ma patronne avait tout de suite compris le côté pernicieux d'un tel changement. Il s'agissait ni plus ni moins que d'une amputation importante de ses prérogatives et de son pouvoir. La fonction de présidente se retrouvait vidée de sa substance, de son prestige, de son mystère. Lorsqu'elle tourna son regard vers moi, je découvris dans ses prunelles un magma de colère et de rage en haute ébullition. Malgré les vivats, je la vis se rétracter et devenir étrangère à tout ce qui l'entourait. Néanmoins, au moment de faire son discours de clôture, elle le fit sans que transparussent ses sentiments.

— « Mes chères sœurs, nous sommes toutes issues d'une même famille. Le développement de notre pays est notre préoccupation majeure, mais en même temps, le lien qui nous unit et nous motive. Mon expérience ajoutée au dynamisme de notre sœur Mariéme Ka ne peut qu'être déterminante, voire décisive dans notre combat. Vous me connaissez, vous savez que ma vie je l'ai mise au service de la femme et de mon pays. Vive le mouvement des femmes ! Vive le président de la République ! »

Pendant qu'elle parlait, je ne pouvais m'empêcher de revoir dans ma mémoire les scènes terribles que cette femme m'avait imposées. Des images qui, je le crains, m'accompagneront jusque dans la tombe. Je ne pourrais jamais oublier cet après-midi de jeudi le spectacle de cette femme à demi nue, le visage dégoulinant de sang, à côté d'un taureau en agonie dont le corps encore traversé de spasmes de mort soufflait bruyamment par sa gorge tranchée.Suivant à la lettre les instructions du sorcier

malien, Adja Tabara Fall avait fait le sacrifice préconisé à la date prescrite. Des veines coupées charriant le sang, elle avait rempli son écuelle. Faisant face au soleil en déclin, elle avait plongé sept fois son visage dans le récipient fumant. Sa face ensanglantée tournée vers le crépuscule avait l'aspect d'un masque effroyable. J'étais muet de peur. Ce sacrifice barbare hors temps échappait à ma compréhension. Je n'avais jamais imaginé que la recherche du pouvoir imposât une telle cruauté. Statufié, je regardais cette femme qui, les bras levés, tel un succube échappé d'enfer, invoquait les forces des ténèbres. Ayant fini ses incantations, elle fit arracher par le boucher la corne gauche du taureau et me la mit de force entre les mains. J'étais ressorti de ce cauchemar complètement ébranlé. Cette facette que je venais à mon corps défendant de découvrir me donnait une idée sur la détermination et sur le caractère impitoyable de ma nouvelle patronne. En m'associant à ce sabbat, ne m'avertissait-elle pas accessoirement sur ses capacités de nuisance ? S'il s'agissait d'un message, je puis affirmer qu'il fut bien compris ! Mon sort ne reposait donc sur rien ! En cas de désaccord, cette femme serait sans rémission !

Lorsque nous quittâmes la maison du parti, il faisait presque jour. À première vue, les mânes tutélaires n'avaient répondu que partiellement au sacrifice et aux prières de ma patronne…

II

Heckmed Yacoub n'était pas enchanté de me voir. Je squattais son bureau depuis une heure sans qu'il songeât à s'enquérir des motifs de ma présence. Des employés se succédaient dans la vaste pièce en un ballet incessant. Les différents postes de téléphone sonnaient à qui mieux mieux. La direction des « Industries Yacoub » se trouvait dans un immeuble flambant neuf situé en plein cœur de Dakar. Construit par un mégalomane qui entendait prouver au monde sa réussite, le bâtiment n'était qu'une suite de bureaux ultramodernes et de couloirs lambrissés.

Laissé en rade à Dakar vers les années vingt, juste après la Première Guerre mondiale, le grand-père de Heckmed Yacoub avait fui un Liban miséreux où il avait réalisé très tôt qu'un musulman pauvre n'avait aucun avenir. En quittant le port de Saïda, son ambition était d'aller en Amérique. Mais, la malhonnêteté du capitaine changea son destin. Lui et d'autres compagnons d'infortune furent réveillés en pleine nuit et débarqués dans un port rempli de steamers imposants. Le port de Dakar, par son importance et ses lumières allumées, ressemblait à celui de Rio de Janeiro, leur destination finale. Ce ne fut que le lendemain de leur débarquement qu'ils comprirent leur méprise. Sans le sou, le jeune Libanais se vit contraint de rester d'autant plus que le

pays était prometteur et qu'apparemment l'on n'y mourait pas de faim. Armé d'une incommensurable rage de vivre, il s'installa dans le bassin arachidier du Sénégal. Divers petits métiers lui permirent d'acquérir un vieux camion. Il se lança dans le transport de marchandises. Pugnace et dur à la tâche, il se retrouva au bout d'une vingtaine d'années à la tête d'un des plus gros parcs de camions du pays. Ne pouvant gérer seul ce patrimoine, il fit venir tous ses frères et cousins miséreux de Saïda. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, il créa une usine de décorticage d'arachides et rapidement, il s'instaura comme le fournisseur incontournable des huileries bordelaises de Dakar. Inaugurant un ingénieux système d'aide appliqué en périodes de soudure, il gagna la sympathie des paysans et conséquence logique, toutes les récoltes prirent le chemin de son usine. Sa fortune qui était déjà considérable devint exponentielle. Visionnaire, il tissa un réseau de relations efficace, n'hésitant pas, malgré l'interdit du pouvoir colonial, à financer les hommes politiques et les partis indépendantistes. Cela s'avéra judicieux ! Lorsque le pays accéda à la souveraineté internationale, tous ses « poulains » se retrouvèrent aux premières loges. Prévenu à temps de la monopolisation par l'état du commerce arachidier, il se défit rapidement de ses camions et de l'usine. Avec la masse financière acquise, il construisit dans la périphérie de Dakar un complexe industriel d'huilerie et savonnerie. Pour parachever son installation dans la capitale, il y édifia le « Building Yacoub ». Il diversifia ses activités par le rachat de plusieurs firmes françaises que l'orientation

socialiste du nouveau régime avait désorienté. Appliquant la bonne méthode de gestion libanaise qui consiste à compresser au maximum toute dépense de fonctionnement et à ignorer royalement cotisations sociales et autres contraintes administratives, il les transforma en des entités hautement rentables. À sa mort, il était sans conteste la première fortune du pays, voire de l'Afrique-Occidentale française.Son petit-fils Heckmed Yacoub, formé dans une prestigieuse université américaine, avait hérité de cet empire. Tout le monde s'accordait à reconnaître qu'il était un capitaine d'industrie ingénieux et redoutable. Mais, il n'avait pas les qualités de cœur de son père encore moins de son grand-père. Ces derniers, par esprit de justice et de reconnaissance, étaient devenus les confidents et les bienfaiteurs de beaucoup de familles sénégalaises. Lui ne frayait qu'avec les toubabs ou les Libanais de son acabit. Ses rapports avec les Sénégalais à l'instar de presque tous les ressortissants riches du pays des cèdres, s'arrêtaient au travail. Je ne savais par quoi Heckmet était lié à ma patronne. Par mon biais, il lui remettait des sommes d'argent importantes. Cette association occulte avait de moi un intermédiaire privilégié. Sur les instructions de la politicienne, je m'armais d'une grosse sacoche et allais souvent le voir. Cette scène de mépris et d'indifférence que me faisait subir chaque fois le Levantin ne m'indisposait plus. Mieux, pour rester dans le ton, je m'installais d'une façon gênante et imposais ma présence silencieuse. Connaissant ma détermination, il finissait par céder. Raccrochant le téléphone, il se tourna vers moi :

— Qu'y a-t-il encore ? De l'argent ! Toujours de l'argent ! Ta patronne est insatiable ! Dans ce pays, le Libanais, même nationalisé, n'est considéré que s'il crache au bassinet ! Tout citoyen que nous sommes censés être, nous ne pouvons prétendre au plus minable maroquin ministériel ni à un poste de magistrat, encore moins à un malheureux poste d'élu local. Notre rôle est de donner et de nous cantonner à donner. Point final ! Si c'est ça votre intégration, vous pouvez vous la coller quelque part !

Habitué à ces envolées « lyriques », je me contentai de hausser les épaules.

— Monsieur Yacoub, vous vous trompez d'interlocuteur. La présidence est à deux pas de votre magnifique building ; vous pouvez même y aller à pied.

— Seyni, de tous les malfrats, condottieri et autres voyous employés par ta patronne, tu es sans contexte le plus retors. Je ne t'aime pas !

Constatant que ses états d'âme m'indifféraient, il redevint sérieux.

— Maintenant, revenons à nos moutons ! Je dois te remettre trente millions de francs et bien entendu, comme d'habitude, ce sera sans aucun reçu. N'est-ce pas ?

— Tout à fait !

Le trafic d'influence ou le chantage était chez ma patronne une activité particulièrement lucrative. Il drainait dans ses coffres une véritable fortune. Depuis quelques jours, pressentant sans doute sa « déstabilisation » prochaine, Adja Tabara Fall multipliait les « appels de

fonds » pour se constituer un trésor de guerre dans le but de faire face aux agressions qui se profilaient. Du matin au soir, accompagné d'un garde de corps et d'un chauffeur, j'écumais la ville et les régions. Les hommes d'affaires, directeurs de sociétés, pour je ne sais quel service rendu, donnèrent sans compter. Quelques rares « amis » rechignèrent à contribuer. Mais un appel téléphonique de la politicienne les amenait immanquablement à résipiscence. Par quels moyens ? Dieu seul savait !

Ayant constaté que la politicienne était peu regardante en matière d'argent, je prélevais de fortes sommes sur le butin que je lui remettais. En plus, suivant son humeur, elle me faisait de temps en temps des dons princiers. Mon compte en banque grimpait allégrement. Vivant pratiquement avec ma patronne, je ne dépensais rien. Je mangeais dans les meilleurs restaurants ou à la maison et j'usais sans aucune gêne de toutes les commodités de la luxueuse demeure. Trouvant que mon habillement jurait avec mon nouveau statut, elle me dirigea vers un autre Libanais qui se targuait d'habiller l'élite et la classe possédante du pays. Ce qui n'était pas faux ! Tout d'abord, le rusé Levantin, après m'avoir ausculté du regard, me dirigea avec une débauche verbale vers ses « rossignols », des oripeaux d'un autre âge. Sourd à son bavardage, je me rapprochai des penderies où les produits des meilleurs couturiers mondiaux s'alignaient : Yves Saint-Laurent, Christian Dior, Cerutti… Je remplis une valise de costumes griffés, de chemises de haute facture et de chaussures de prix. « Ça va couter cher… »

Ne cessait de se lamenter le commerçant, la mine grise. Je conclus mes emplettes par un, « envoyez la facture à Mme la présidente ». Je comprenais les soucis du pauvre homme. Il ne pouvait ni refuser de me servir ni réclamer immédiatement son dû. Avec Adja Tabara Fall, on attendait son bon vouloir…

Ma patronne apparaissait de moins en moins dans la vie publique. En jargon politique, elle se consacrait à « l'inauguration des chrysanthèmes ». En termes clairs, elle se voyait contrainte à ne plus rien faire. Mariéme Ka, la nouvelle secrétaire générale, avait réussi rapidement à polariser entre ses mains l'essentiel des activités du mouvement des femmes. Cultivée et intelligente, elle travaillait avec méthode et efficacité. Sa démarche commençait à séduire ses principales contemptrices et à extorquer des notes de satisfaction dans l'entourage immédiat du Président de la République. C'était impardonnable ! Afin d'éviter la marginalisation qui se dessinait en filigrane dans le milieu politique, Adja Tabara Fall multipliait les rencontres avec les membres du gouvernement et du parti. Se sentant acculée, elle n'hésitait plus à aller à contre-courant sur certaines initiatives de la secrétaire générale. C'était une déclaration de guerre ouverte.Mue par la peur de disparaître de l'arène politique, Adja Tabara Fall recourait de plus en plus au mystique. Les marabouts et autres charlatans se succédaient à un rythme effréné dans la demeure. Le matin, quand elle se présentait, l'atmosphère s'embaumait de mille senteurs. Cela provenait des innombrables bouteilles d'eau bénite et décoction dont elle s'aspergeait abondamment. Apparemment, cet apport occulte fut

sans effet. À penser que ses génies tutélaires s'étaient définitivement détournés d'elle. Sa rivale allait de succès en succès. Le comble vint le jour où, présidant un colloque international, elle ne fut même pas conviée à prendre la parole. Sur le chemin du retour, je l'entendis proférer des insultes et des menaces effroyables : « Cette garce veut la guerre, elle l'aura… Ce rebut des toubabs, cette guenon enfarinée… » Cette violence verbale inhabituelle me fit retourner de mon siège. Je découvris un visage figé de colère dont l'image évoquait un masque d'Ifé. Pourtant dans cette grisaille, il y eut une note heureuse. BB avait réussi haut la main sa maîtrise en Droit. Cette heureuse diversion la rendit guillerette et nous délivra momentanément de sa mauvaise humeur qui comme un sirocco brulait tout sur son passage. Voulant peut-être conjurer le mauvais sort qui s'acharnait sur sa personne, elle organisa une grande fête en l'honneur de son fils. Un soir, le grand portail de fer coulissa sur ses rails et les voitures vomirent sur les allées fleuries l'élite du monde politique, de la finance et des arts. Les toilettes, les parfums, les rires envahirent le salon, effaçant comme par magie les rancœurs et les préoccupations. En l'espace d'un instant resurgirent les temps de gloire et de pouvoir absolus.Debout, au seuil du grand salon, vêtue d'un ensemble de « basin » brodé de fils d'or, le cou et les poignets enjolivés de bijoux de valeur, Adja Tabara Fall recevait compliments et hommages. La majeure partie des membres du mouvement des femmes étaient présentes, alliées comme adversaires. Seule la secrétaire générale, Mariéme Ka, brillait par son absence. Ce que beaucoup n'appréciaient

pas. La « téranga » sénégalaise, ce code de conduite exige en cas d'événements familiaux heureux ou malheureux le dépôt des armes entre belligérants. La non-observance de cette règle constituait pour la nouvelle responsable des femmes une première faute. En personne avisée et connaissant le poids du silence, Adja Tabara Fall n'y fit guère allusion.

BB, la raison de cette manifestation, regardait cette foule bariolée et bavarde avec ennui. Depuis la mort de son père, ses relations avec sa mère se réduisaient au strict minimum. Pour la circonstance, sa sœur Fatim Bèye arborait un visage rayonnant et prenait une part active à la fête. À mon grand étonnement, elle me servit une assiette pleine de sucreries. Ce geste eut le don de me rendre heureux toute la soirée et de mettre dans mon cœur de nouvelles espérances. Ma nouvelle situation qui me mettait en contact permanent avec la présidente des femmes du parti m'attirait une ribambelle de femmes que les honneurs et prébendes rendaient particulièrement disposées. Les aventures galantes jalonnaient ma nouvelle vie, mais ne la comblaient pas. Après chaque étreinte, l'image de la jeune femme s'imposait et me donnait mauvaise conscience. Cette sujétion d'une puissance lancinante gâchait la vie. La seule solution qui s'imposait était de la conquérir. La tenue ivoirienne qu'elle portait épousait ses formes pleines avec une telle netteté que tous les regards mâles s'attardaient plus qu'il n'en faut sur elle. Pour la première fois, je me surprenais à être jaloux. Ce sentiment inconnu s'était infiltré en moi comme une tumeur maligne, y générant des colères inexplicables. Qu'un regard s'appuyât un peu trop sur elle, j'éprouvais

le besoin de bondir, de détruire… J'étais à la lisière du ridicule. Sagement, je décidais d'aller me réfugier dans le jardin. L'air chargé de fragrance de fleurs me fit du bien. Comment faire pour amener cette femme à abandonner les idées fausses qu'elle s'était faite sur moi ? Comment faire pour me valoriser à ses yeux ? Une main posée sur mon épaule arrêta mes pensées. BB me dévisageait, perplexe.

— Seyni, que se passe-t-il ? Que tu es lointain ! Je voulais t'entretenir d'une chose importante.

— Ça a l'air sérieux…

— C'est sérieux ! Avant de commencer, je veux que tu gardes notre entretien secret. Je ne souhaite pas qu'il soit divulgué, d'ici au moins trois mois. Je peux compter sur toi ?

— Bien sûr que tu peux !

— Je pars aux États-Unis, en Amérique. À l'insu de ma mère, j'ai obtenu une bourse de l'USAID. Je m'inscris dès ce mois-ci à Atlanta.

— As-tu bien réfléchi ? Tu vas faire le désespoir de ta mère, surtout en ces moments difficiles.

— Tu connais bien mal ma mère. Elle est en acier trempé ! Son chagrin ne durera que le temps d'un nouveau défi ou d'une nouvelle situation.

— Quand comptes-tu partir ?

— Dès la semaine prochaine. Toutes les formalités ont été accomplies. À propos, je te fais cadeau de tout ce qu'il y a dans ma chambre et j'espère pour toi aussi que tu trouveras le bonheur, la paix.

Prenant ma main, il posa sur moi son regard calme et reprit :

— J'espère aussi que ma sœur comprendra enfin l'adoration que tu lui voues…

— Mais…

— Arrête ! Tu as beau dissimuler tes sentiments, mais tu ne peux m'abuser ! Ma sœur est une nature sauvage. Son retour de France l'a sérieusement perturbée. Si tu réussis à la sortir de sa tour d'ivoire, tu auras beaucoup de mérites ! Ce n'est pas une mince affaire ! Mais, ne dit-on pas que la foi et l'amour déplacent des montagnes !

Dans le grand salon, la fête battait son plein. Un orchestre spécialisé en musique latino-américaine distillait de la salsa. Des couples de vieux, dans des poses comiques, exécutaient des danses d'un autre âge et arrivaient à damer le pion aux jeunes. Adja Tabara Fall, enlacée par un bel homme aux tempes grises, dansait avec une légèreté d'elfe. Leur couple construisait sur les carreaux des figures époustouflantes. J'étais sidéré. Je n'avais jamais pensé qu'elle pouvait se donner en spectacle avec tant de désinvolture. Tétanisée par cette musique torride, elle y allait en virevoltes, entrechats, feintes de corps. Cette scène par son inattendu me fascinait. Je la trouvais belle et follement audacieuse. Cette exhibition ostentatoire n'était pas à mon avis innocente. C'était un message adressé aux visiteurs : « Allez dire à tous qu'Adja Tabara Fall n'est pas encore morte… »

III

La première fois que je trouvais Moranta vautré dans un fauteuil du salon devisant tranquillement avec Fatim Bèye, j'eus la prémonition qu'il allait me faire de l'ombre après de la jeune femme. Il avait tout pour lui : la richesse, la naissance, la beauté. Il descendait de la puissante dynastie maraboutique Baye. Son père, le frère cadet de l'actuel calife général de la confrérie, était un personnage considérable. À l'heure actuelle, il venait en deuxième position dans la hiérarchie du califat, donc le successeur potentiel. Le mouvement religieux Baye avait vu le jour pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il fut créé par un homme charismatique dont les prises de position nationalistes ne cessèrent d'irriter le pouvoir colonial. Exégète du Coran et maître en droit islamique, il se heurta très tôt aux Français qui n'appréciaient pas ses harangues sur l'enrôlement forcé des tirailleurs sénégalais. Sa première arrestation survint à propos de cette phrase célèbre : « Le colonialiste français dépeuple le continent noir pour en faire de la chair à canon. » Cette arrestation fut suivie de plusieurs autres qui amenèrent chaque fois le pays à peine pacifié à la limite de l'insurrection générale. Certes, les prêches du chef religieux étaient dérangeants, mais ne pouvaient être qualifiés d'incitations ouvertes à la rébellion. Tout en reconnaissant ce fait, les hauts fonctionnaires de la « Rue

d'Oudinot » préférèrent appliquer des mesures préventives. La France ne pouvait se permettre d'avoir un deuxième front dans ses propres territoires. Le cheikh Samsidine Dème fut envoyé en exil dans une contrée lointaine de l'immense empire français.

Pouvais-je lutter avec le descendant d'un tel personnage ? D'autant plus que dans sa quête perpétuelle du pouvoir, Adja Tabara Fall courtisait cette confrérie religieuse et faisait feu de tout bois pour se l'allier. La puissance financière et l'audience nationale du mouvement excitaient ses convoitises. Mon imagination ou ma jalousie n'hésitait pas à envisager le pire : une alliance réelle, plus précisément le mariage de sa fille avec le descendant du fondateur de ce mouvement religieux. Je ne savais pas pourquoi, mais cette idée hantait mon esprit et me plongeait dans une inquiétude douloureuse. D'ailleurs, le jeune marabout semblait tout faire pour accréditer cette hypothèse. Le soir, accompagné de ses amis et disciples, il garait une longue « Cadillac » flambant neuve et débarquait des cadeaux innombrables que Fatim Bèye accueillait avec une joie enfantine. La situation matrimoniale du prétendant ne suscitait aucune répulsion. Il était de notoriété publique qu'il disposait de plusieurs femmes. En raison de ses dons en espèces généreux et multiples, il jouissait auprès de la domesticité d'une sympathie agissante et intéressée. Un soir, profitant de l'absence d'Adja Tabara Fall, je me résolus à tirer au clair cette situation. Après le départ du marabout et de sa suite, je frappai à la porte de la jeune femme. N'obtenant pas de réponse, je poussai la poignée et entrai. Fatim

Bèye était sous la douche. Je m'assis sur le canapé et attendis. La jeune femme chantait. C'était inhabituel. Apparemment, le chef religieux avait réussi à la sortir de sa morosité quotidienne. Ce constat me noya d'amertume. Elle déboucha soudain de la salle de bain et ses yeux tombèrent sur moi. De surprise, son chant s'interrompit net pendant que son visage perdait toute douceur pour revêtir un masque dur.

— Qui t'a permis d'entrer ? Que veux-tu ?

Le peignoir blanc qu'elle portait faisait un contraste saisissant avec la carnation chaude de sa peau, laissant entrevoir des rondeurs d'une parfaite harmonie.

— Je dois te parler, dis-je d'une voix rogue.

Sous cet assaut, je la vis perdre contenance et vaciller comme poussée par une force invisible. Elle se réajusta. Et, telle une princesse offensée, elle alla s'asseoir sur le lit, promenant sur moi un regard malveillant.

— Je suis sur le point de me coucher, alors si tu as quelque chose à dire, fais-le vite, et qu'on en finisse.

— Je voulais te poser une seule question. Que t'ai-je fait de si grave pour mériter tant de haine ?

— Quel toupet ! On croit rêver ! Parce que tu espères que je vais te donner une réponse. Tu as une minute pour quitter ma chambre.

La conversation s'engageait mal. Il me fallait redresser cette situation sous peine d'être ridicule. Je n'étais pas venu pour ça. Déterminé, je me levai et allai fermer la porte à double tour. La soudaineté de mon action l'avait surprise et je lus une espèce de peur dans son regard. Je détestais le rôle que je jouais, mais j'étais arrivé à un point où rien ne comptait. Malgré ce qui s'était passé entre nous, cette femme n'avait aucune considération pour moi. Je ne pouvais comprendre que ma malheureuse phrase puisse être le motif sans appel de son rejet. L'œil mauvais, je lançai durement :

— Écoute-moi bien ! Que m'importe de rester dans cette maison, que m'importe de perdre mon emploi. Mais, tu entendras de gré ou de force ce que je vais te dire. Tu es une petite-bourgeoise prétentieuse et gâtée. Quand tu m'as trouvé dans la chambre de ton frère, je ne t'ai rien demandé. C'est toi qui t'es jetée dans mes bras sans me connaître un seul jour. S'il faut faire un jugement de valeur, je te laisse deviner qui doit être désignée du doigt. J'ai vu comment tu regardes ce marabout. Comme avec moi, comme avec les autres, tu vas coucher avec lui…

Je ne vis venir la gifle qu'au dernier moment. Elle éclata sur ma joue en mille feux. Me couvrant d'insultes, elle fonça vers la porte s'apprêtant manifestement à ameuter toute la maisonnée. Réagissant promptement, je me jetai sur elle et la plaquai au sol. Dans la lutte, son habit glissa. Son corps apparut sous l'éclairage, ferme et beau. Frappé au cœur par cette luxuriante nudité, je restai un laps de temps sans mouvement. Cette nudité tant rêvée m'hypnotisait comme un phalène devant une

lumière. Puis, un désir puissant et irréversible me saisit. Je la renversai. Voyant où je voulais en venir, elle se battit. Ses ongles tracèrent des sillons sanglants sur mon dos. Elle ne proférait aucun mot, mais luttait âprement, attentive à m'infliger le maximum de dégâts physiques possibles. Mais que pouvait-elle contre une furie faite de désirs accumulés et de frustrations ? Malgré sa farouche opposition, je lui imposai la force et la soumis à mes désirs…

IV

— Te sens-tu capable de le faire ?

Adja Tabara Fall, pour la première fois, évitait mon regard. Elle était tendue et anxieuse. Je sentais que mon accord était d'une importance primordiale. Je savais aussi que je n'avais aucune possibilité de refuser : c'eût été mon renvoi immédiat ! Un muscle frémissait d'une façon grotesque au-dessus de son œil droit. Ce tic, conséquence de plusieurs nuits d'insomnie, donnait au visage de la politicienne un aspect simiesque.

— Le feras-tu pour moi ?

La voix devenait suppliante, presque inaudible. La redoutable bretteuse politique se muait en une petite fille, quémandant un cadeau impossible. Conscient de ma soudaine importance, je me gardai pourtant d'en abuser. En ce moment, j'aurais demandé et exigé n'importe quoi, elle me l'eût accordé. Pour mettre en exergue ma valeur, je jouais la comédie de l'homme ordinaire se trouvant soudain confronté à un dilemme cornélien : accepter par reconnaissance de commettre une action répréhensible ou rester dans la légalité en faisant fi de son honneur. Mon visage, que j'avais réussi à rendre expressif, répercutait mon pseudo-débat intérieur. Performance suprême, j'arrivais à faire apparaître des perles de sueur sur mon front.

— Adja, ce que vous me demandez est non seulement illégal, mais dangereux !

— Tu ne fais que me défendre !

— Mme Ka est en permanence entourée et je ne vois pas comment, je pourrais monter dans son véhicule…

— En allant chez elle ! Elle habite dans un pavillon isolé de la cité universitaire. Sa voiture, à défaut de garage, reste dehors. Il n'y a pas de vigile… la nuit, il n'y a personne.

Je restais hésitant. Devant mon manque d'enthousiasme, elle ouvrit son sac et fourra une liasse de billets de banque dans ma main.

— Ce n'est qu'un acompte sur la récompense que je me propose de te faire.

Je me saisis de l'argent et masquai ma satisfaction en m'essuyant le visage. Hypocritement, je baissai la tête faisant montre d'une gêne que j'étais loin d'éprouver.

— Adja, ce n'est pas un problème d'argent. Je n'oublie pas que vous m'avez aidé quand j'étais seul et désemparé. Sans votre bon cœur et votre générosité, Dieu seul sait ce que je serais devenu. Vous rendre un service, même au péril de ma vie, est un devoir sacré pour moi. Ce soir, à la tombée de la nuit, je ferai ce que vous souhaitez, mais je vous en prie, reprenez votre argent.

Joignant le geste et la parole, je repoussai la liasse d'argent, tout en étant certain qu'elle n'y retoucherait plus. Soulagée par ma déclaration, la politicienne me couvait d'un regard presque enamouré.

— Tu ne le regretteras pas mon petit ! Garde cet argent, il te revient de droit, tu l'as bien mérité. Ceux qui me servent sont toujours royalement récompensés !

Après cette dernière phrase assénée sous forme de sentence, elle se recoucha sur son lit, me signifiant ainsi mon congé. De retour dans ma chambre, je cachai l'argent en attendant de le faire parvenir à mon banquier. Midi n'était pas très éloigné. Lorsque j'ouvris les fenêtres, un vent chargé de senteurs diverses se précipita dans la pièce. Les bruits de la demeure se ruèrent dans mes oreilles. Depuis une semaine, Adja Tabara Fall s'était calfeutrée chez elle. Des gens avec des airs de conspirateurs se succédaient à sa chambre. La maison tressaillait sous les vibrations des voitures qui entraient et repartaient. Les succès de Mariéme Ka avaient sonné le branle-passe de combat. Adja Tabara Fall avait sollicité une entrevue avec le Président de la République, comme elle le faisait chaque fois qu'elle se sentait en baisse de popularité. Dans sa réponse, le chef de l'État spécifia que si l'audience portait sur des problèmes intéressants les femmes, qu'il serait judicieux d'y associer la secrétaire générale du mouvement. Cette suggestion, fort juste au demeurant, fut accueillie avec hargne et colère. Ma patronne y vit une manifestation d'ingratitude et un début de trahison. Elle refusa cette rencontre avec fracas. Depuis lors, tout le monde tremblait devant elle. Elle n'épargna personne : ses alliées inconditionnelles comme ses ennemies affirmées. En l'espace d'une semaine, elle poussa dans le camp adverse bon nombre de ses fidèles. Ce ne fut que plusieurs jours après qu'elle se rendît

compte de l'immense préjudice qu'elle se faisait dans sa haine aveugle et injuste. Toujours aussi versatile que la mer, elle cessa toute hostilité et entreprit de ramener toutes les transfuges déçues à sa sympathie. Travail ardu ! Mais, quand ma patronne le voulait aussi, elle pouvait bercer et charmer un crocodile affamé… Connaissant son caractère vindicatif, je ne fus pas surpris de la tournure des événements. Elle peaufinait une vengeance qu'elle voulait éclatante et terrible. C'est dans cette perspective qu'elle sollicitait ma collaboration. Elle voulait que j'introduise la corne de taureau sacrifié dans la voiture de la secrétaire générale. Elle y tenait. Le non-fonctionnement de ce recours mystique n'était même pas envisagé. Elle restait convaincue de son pouvoir de destruction. Peut-être que son utilisation dans d'autres cas similaires n'avait jamais fourni matière à critique ?

En proie à une mauvaise conscience, je sortis de ma chambre. Au moment de passer aux actes, ma conscience regimbait. Elle me dissuadait de participer à cette pratique diabolique conçue pour attirer le malheur, voire la mort. Mais, le piège s'était refermé sur moi. Je ne pouvais plus revenir en arrière. Dans la salle à manger, je trouvai Fatim Bèye, attablée devant un plat de crudité. Elle n'esquissa pas un mouvement à mon approche. Était-ce nécessaire ? Chaque soir, je montais la rejoindre et toute la nuit elle se pâmait sous mes caresses. Je ne la quittais qu'au petit matin, la laissant assommée de plaisir. Je l'avais conquise et soumise. Nous observions d'une façon tacite une règle à laquelle nous ne dérogions jamais : l'intériorisation de nos sentiments. Le jour, nous nous

rencontrions dans la maison sans nous dire un mot, affectant devant les employés une hostilité ostentatoire. Malgré ce consensus, je la surprenais souvent à me regarder d'une façon vorace et possessive. Aujourd'hui, son regard était lourd et langoureux. Le souvenir récent de nos étreintes torrides s'y lisait ouvertement. Je dois avouer que j'étais dans le même état d'esprit. Je me sentais maître et en même temps esclave.Tout en triturant ses légumes, elle me fit un signe discret. Je m'assis loin d'elle, préoccupé par ma nouvelle mission qui, assurément, sortait de l'ordinaire. Bientôt, mes pensées se recentrèrent sur moi, sur ma vie, sur mon parcours si imprévisible. En l'espace d'une année, sortant d'une situation désespérée, je me retrouvais avec de l'argent plein les poches, un foyer, une femme à ma disposition, et surtout des perspectives d'avenir prometteuses. La providence, cette maîtresse volage, commençait par des voies surprenantes à m'admettre dans son aire de jeu. Après mon agression sur Fatim Bèye, j'avais cru que mon sort était scellé. Au lendemain de cet acte, je vécus toute la journée dans l'attente d'être renvoyé ou dans le pire des cas, précipité à nouveau dans les geôles. Il ne se passa rien. Tard dans la nuit, un boy vint m'avertir que la jeune femme m'attendait dans sa chambre. Ne comprenant pas très bien une telle attitude, je m'y rendis néanmoins, prêt à encaisser insultes et vexations. Mais, elle déjoua toutes mes prévisions. À peine la porte refermée, elle se jeta dans mes bras en pleurant. Avec moins de violence, nous fîmes l'amour. Toute la nuit, j'eus le loisir de découvrir une amante

généreuse et passionnée. Depuis, nous attendions avec impatience la nuit pour vivre des moments d'intense bonheur. Comment en était-elle arrivée là ? Je ne cherchai pas à comprendre. La seule ombre au tableau était Moranta, le jeune marabout. Avec la bienveillance de ma patronne, il continuait à faire sa cour. Ses cadeaux somptueux s'accumulaient de jour en jour. Chaque visite durait plus longtemps que l'autre. Se sentant soutenu, le prétendant devenait audacieux, allant jusqu'à donner ses propres audiences dans la maison. Tout en restant liée à moi, Fatim Beye recevait ses hommages avec un plaisir évident. Cette tournure ne me plaisait pas, mais je ne pouvais l'empêcher. Malgré mes exhortations, elle refusait de mettre un terme à cet envahissement perturbateur, prétextant que sa mère verrait cela d'un très mauvais œil. Ce qui était du reste pure vérité ! Je n'avais aucun recours contre une telle coalition de forces contraires. Insignifiant employé voué aux basses besognes, je n'avais aucune possibilité d'inverser le cours prévisible des événements. Lorsque la voiture américaine s'immobilisait et qu'elle dégorgeait ses passagers, je n'avais d'autre choix que de me lever et d'aller m'enfermer dans ma chambre, le cerveau en feu. Tremblant de colère, j'écoutais les éclats de rire provenant de la salle. Tard dans la nuit, en entendant se refermer le portail de la maison, je me glissais furtivement dans la chambre de la jeune femme et me jetais sur elle comme un fauve. Je lui faisais l'amour avec rage, essayant de la punir de sa légèreté.

V

Il faisait nuit noire. La cité des professeurs était noyée dans un silence de cathédrale. Seul le bruissement des acacias et des filaos se percevait. Dédaignant l'impressionnante et luxueuse villa mise à sa disposition, Mariéme Ka avait choisi de rester dans son modeste pavillon. Elle refusait de changer ses habitudes. La vanité qui était le poison de tout pouvoir semblait l'avoir épargnée. Le seul attribut de puissance qu'elle se força à accepter sur une panoplie de « hochets » de prestige offerte à sa discrétion était la rutilante voiture de fonction garée à quelques mètres de son logis. Son comportement avait suscité pas mal de controverses dans le landerneau politique dont la concupiscence ne pouvait admettre un tel choix. À quoi sert le pouvoir, si l'on n'use pas de ses symboles ? Dissimulé dans un bosquet, je guettais, surveillant les alentours, essayant de repérer la présence d'un garde. Rien ne bougeait. Le cœur battant, je m'approchai de la voiture. Je sortis de ma poche la clé plate qui devait déverrouiller les portières. Elle m'avait été remise par ma patronne. Par quel sortilège se l'était-elle procurée ? Je ne m'attardai pas sur ce mystère. Qu'elle fût celle qui ouvre, c'est tout ce que je souhaitais. Une légère torsion du poignet suivi d'un claquement caractéristique d'une serrure électrique me fit comprendre le succès de mon entreprise. Quand j'ouvris,

une chaude odeur de cuir et de parfum de femme me sauta au visage. Sans plus tarder, je me glissai à l'intérieur. Devenu soudain fébrile, je soulevai la banquette arrière et y coinçai l'horrible corne encore enrobée de sang séché. Au moment de sortir, tâche accomplie, je vis déboucher du coin de la rue une voiture de police, tous feux allumés. Tel un monstre antédiluvien, la camionnette bicolore venait directement vers moi, le moteur au ralenti. Je me jetai vivement sur le plancher, priant de tout cœur qu'elle ne s'arrêtât pas. Mais, mon vœu ne fut point exaucé. À quelques mètres de la limousine, la voiture de ronde s'immobilisa. Un policier corpulent armé d'une lampe torche en sortit. L'homme ne semblait pas presser. Après s'être soulagé sur un tronc d'arbre, il fit un parcours nonchalant autour du pavillon, donnant quelques coups de lumière épars de gauche à droite. Puis, toujours sans se presser, il remonta. Mais, au lieu de repartir, la voiture resta sur place. J'entendais des voix et entrevoyais des volutes de fumée qui s'échappaient de la cabine du conducteur. Dégoulinant de sueur, je me coulai au plus profond du plancher, coupant presque ma respiration.

Les informations de ma patronne n'étaient pas parfaites. Si Mariéme Ka ne se focalisait pas sur le prestige, elle prenait quand même soin de sa sécurité. La voiture de police ne partit qu'au petit matin, au moment où le ciel se fendillait de hachures blanchâtres. Une fois seul, je sortis précautionneusement et pris mes jambes à mon cou. Une sueur froide plaquait ma chemise sur ma peau. Je maudissais ces policiers, mais maudissais

davantage mes scrupules qui me poussaient à m'exposer de la sorte, alors qu'il m'aurait suffi de jeter cette maudite corne au diable et d'affirmer sans risque de démenti de m'être acquitté de ma mission. Mais, étais-je simplement animé de la philosophie du devoir accompli ou tout simplement d'une morbide curiosité qui me poussait à vouloir savoir « ce qui allait se passer... »

La fin de l'aube me trouva dans la demeure de la politicienne. Adja Tabara Fall, drapée dans une robe d'intérieur, m'attendait au salon. Au vu de son visage ravagé d'inquiétude, je sus qu'elle avait partagé les mêmes angoisses que moi. Sans fards, sans artifices, elle accusait son âge. Ce fut une vieille femme tremblante qui vint au-devant de moi, l'œil interrogateur, la bouche déformée par un rictus.

— Alors ?

La regardant droit dans les yeux, je lui pris la main et déposai sur sa paume le double de la clé. « C'est fait, Adja ! » Sa main se transforma en une serre de rapace et ses ongles pénétrèrent profondément dans ma chair, tandis que ses yeux dansaient une sarabande désordonnée.

— C'est vrai ? Merci, mon petit !… Merci !… Merci !

Elle me planta là et s'ébranla vers l'escalier, ses grosses jambes tremblant à chaque marche. Mon Dieu, qu'avais-je fait pour susciter tant d'émotion ? Même si je présumais des suites désastreuses de mon acte, je refusais de me culpabiliser. Mon sommeil fut peuplé de rêves inénarrables et de cauchemars horribles.

VI

— Seyni, je vous sens hostile. À la limite, je dirais que vous ne m'aimez pas. Vous observez, vis-à-vis de moi, une indifférence que pourtant rien ne justifie. C'est à penser que je vous ai fait du tort. Avons-nous un contentieux ?

Abasourdi, j'écoutais Moranta, le jeune chef religieux. Visage sérieux, il s'exprimait comme dans un délire. Sa voix prenait des accents juvéniles que démentait pourtant sa prestance. Ses intonations me faisaient penser aux récriminations indignées d'un gros garçon en butte à une punition injuste. C'était inattendu de la part d'une personne qui se prévalait de l'adoration d'une fraction importante de la population de ce pays. Depuis qu'il avait pris d'assaut la maison de la politicienne, le jeune marabout dans sa stratégie de conquête déployait mille et une amabilités envers domestiques et résidents. Devant sa générosité, tout le monde avait abdiqué. Sa fortune extraordinaire lui permettait toutes les folies. C'est ainsi qu'un soir, devant Fatim Bèye et ses amies éberluées, il remit une dizaine de billets pour La Mecque à la domesticité . Les invités de sa « fiancée » ne repartaient jamais sans avoir entre les mains des parures d'or ou des billets de banque flambant neufs. Avec le temps, les visites nocturnes du jeune chef religieux étaient devenues des moments particulièrement prisés. Les gens se bousculaient pour entrer dans les bonnes grâces de la jeune femme et par voie de conséquence assister à une de

ses soirées. Devant cette débauche de générosité frisant l'indécence, j'avais pris mes distances. Je ne participais à aucune fête et, encore moins, profitais des cadeaux. Chaque fois que les domestiques me donnaient ma « part », je la repoussais avec éclats. Ma position étonnait. Après tout, n'étais-je pas un employé comme eux ? À la longue, mes refus fracassants parvinrent au marabout. Celui-ci sembla s'en offusquer dans un premier temps. Mais, interprétant mon attitude comme provenant de ma différence de statut, il remit à un de ses suivants une enveloppe remplie de billets de banque avec mission de me les faire accepter. L'envoyé, un quadragénaire à la tête rasée, aux gestes onctueux de prélat, ne réussit pas à m'amadouer. À partir de ce moment, je fus considéré comme un esprit séditieux et malveillant. Je ne fus plus regardé qu'avec haine et mépris. Ma position était plus qu'imprudente, je le savais. Le marabout trainait dans sa suite des hommes fanatisés prêts à tout pour le satisfaire. Que pesait ma modeste personne devant un descendant de Samsidine Dème, un prophète de Dieu ? Une nuit, dans le lit de ma maîtresse, celle-ci m'interpela :

— Seyni, tu ne crois pas que tu en fais un peu trop ? Si Moranta veut t'offrir de l'argent et s'efforce d'obtenir ton amitié, je ne vois pas où se trouve le mal. Tu ferais mieux de changer de comportement. Je ne tiens pas à faire l'objet de scandale. Et puis, de quoi te plains-tu ? Moranta me fait la cour d'une façon princière, comble mes invités et mon entourage de cadeaux, alors que toi, tu m'as pour rien ! Mets de l'eau dans ton vin et de grâce cesse de croire que tu sors de la cuisse de Jupiter…

Je ne répondis pas. Mais, je ne me faisais plus d'illusions. Cette femme que j'avais soumise reprenait du poil de la bête. J'étais sur le point de la perdre. Ses paroles renfermaient une menace claire et nette : changer ou disparaître.

Revenant d'une entrevue avec ma patronne, j'avais trouvé donc le jeune marabout dans le salon. Visiblement, celui-ci semblait m'attendre. Aussitôt qu'il me vit, il me fit signe d'approcher. Après avoir salué, il s'était lancé dans cette déclaration étonnante que j'ai décrite plus haut. Moranta était habillé d'un magnifique grand boubou brodé d'arabesques. Sa main égrenait un petit chapelet fait de perles argentées.

— Tu sais qui je suis ! Dans cette maison, je veux épouser une femme, donc ma démarche ne peut aller que dans le sens de l'honneur et de la dignité. Je ne veux m'aliéner l'hostilité de personne. Je reconnais que j'ai agi avec toi avec légèreté, mais mes intentions n'étaient pas mauvaises. Le fait de t'offrir de l'argent avant de t'offrir mon amitié est une grave faute d'appréciation. Je m'en excuse ! Je te prie de me pardonner.

Joignant le geste à la parole, il me tendit la main. Il n'y avait aucune trace de malveillance sur son visage. Je fus soudain frappé par la beauté de ses traits et l'aura de sincérité qui rayonnait de son regard. Mon expérience des hommes alliée à un flair presque infaillible acquise en milieu carcéral m'indiquait que ce jeune homme au visage efféminé au regard de biche était incapable de méchanceté. Il me rassura tout d'un coup. Sa volonté de

ravir mon amitié ne m'irritait plus. Ne voulant pas être en reste, je lui serrai la main et lui répondis :

— Serigne-bi (révérend marabout), je suis vraiment confus. Je ne savais pas que je constituais pour vous une source de préoccupation. Je m'en veux beaucoup. Mais, je reste persuadé que mes faits et gestes ont été mal interprétés, pour ne pas dire dénaturés. Je vous prie de m'excuser de mon attitude passée, je peux vous certifier qu'il n'y aura plus de malentendu.

Le jeune chef religieux apprécia mes propos. En signe de réconciliation, il posa un bras sur mon épaule, comme soulagé d'un fardeau pénible.

— Ce soir, en l'honneur de notre amitié, je te prie d'assister à la petite fête que je compte donner. Il faut venir ! Ne me fais pas faux bond !

Ce brave homme ne pouvait pas savoir que j'étais le plus enclin à la réconciliation. La menace de Fatim Beye me faisait abandonner toute agressivité. Continuer à jouir du corps voluptueux de la « fiancée » me poussait dans les bras du fiancé.

Chapitre 4

I

Fatim Bèye était debout devant un grand miroir. Elle avait noué un léger pagne sur sa poitrine. Elle se regardait avec minutie. La maison, en ce début de week-end, demeurait silencieuse. À l'exception de deux ou trois domestiques, la majorité du personnel était absente. Conviée à une réception officielle, Adja Tabara Fall ne comptait revenir que très tard dans la nuit. Suivant ses habitudes, Moranta était reparti dans sa brousse rejoindre ses épouses et ses disciples. La jeune femme m'avait enjoint de la rejoindre dans sa chambre. Je ne comprenais pas cet empressement, ce besoin impérieux de me voir en dehors de nos règles habituelles. Elle savait bien que je ne réintégrais ma couchette qu'en passant d'abord par la sienne. Pourquoi cette précipitation ? J'entrai et refermai la porte.

— Qu'y a-t-il de si urgent ? Fatim, les boys surveillent mes faits et gestes ; je ne peux rester longtemps. Dis-moi vite ce qui te tracasse.

Sans se retourner, elle laissa choir son pagne et me demanda d'approcher.

— Tu ne trouves pas que j'ai changé ? Regarde mes seins ! Ils ont presque doublé de volume ; mes hanches se sont élargies de plusieurs centimètres.

Pendant qu'elle parlait, elle promenait sur son corps ses mains terminées d'ongles carminés. Cette image mobilisa d'emblée mes sens, jetant dans mes veines des flèches de feu. Je me plaçai derrière elle et l'enlaçai. Son corps frais, moelleux, me pénétra comme une drogue, distillant dans mes membres une fébrilité difficilement contrôlable. Cette femme dégageait une sensualité qui avait le don de balayer mes résolutions, ma personnalité, mes pensées et de me plonger dans une folle lubricité. Voyant la tournure que prenait cet enlacement, elle brisa l'étreinte de mes bras et me repoussa avec agacement.

— Seyni, je suis sérieuse ! Réponds à ma question… Tu trouves cela normal ?

— Mais enfin, que cherches-tu ? Tu es une femme merveilleuse. Ton corps est un appel permanent à l'amour…

— Je suis enceinte !

La nouvelle plana dans l'air un court instant, puis me frappa tel un couperet. Je reculai comme si j'avais devant moi un objet dangereux. Pendant plusieurs minutes, je demeurai muet, le cerveau en déroute. La jeune femme braquait sur moi un regard où se discernait une haine à l'état pur.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Mais tu prenais tes précautions… Enfin des pilules…

— Je n'en prends jamais !

— Comment es-tu sure que tu l'es ?

— L'absence de règles, voilà maintenant deux mois, et le diagnostic irréfutable d'un gynécologue au-dessus de tout soupçon te suffisent-ils comme preuve ?

— Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Te dire quoi ? Ce qui t'intéresse en moi, c'est de me posséder sans conséquence, sans problème ; mon corps n'est qu'un exutoire à ta salacité. La perspective d'engendrer un enfant a-t-elle une seule fois titillé ton esprit ?

Elle reprit son pagne, s'en drapa et alla s'asseoir sur le lit. Planté au milieu de la chambre, les bras ballants, j'essayais de discipliner mon esprit pour appréhender cette nouvelle. J'étais pris de court. Puis, quelque chose de terrible se passa en moi. En dépit de mes efforts, je me rendais compte que cette nouvelle me laissait indifférent. Je ne me sentais pas concerné. Aucun sentiment de culpabilité ou de remords ne m'interpelait. Recroquevillée dans son lit, la jeune femme laissait entrevoir ses seins gonflés et son ventre que la maternité annoncée n'avait pas encore outragés. En d'autres circonstances, ma libido se serait affolée. Mais, aucun désir charnel ne m'agressait. Cette soudaine tiédeur de mes sens m'étonnait par sa rapidité. Sans conviction, je lui dis :

— Un enfant, c'est merveilleux…

— Merveilleux ? Merveilleux en quoi ? Explique-moi ?

Elle était amère. Son instinct lui avait fait deviner mon état d'esprit. Une grande lassitude s'était installée en elle.

— Je suis père…

— Père ?

Elle laissa échapper un ricanement méprisant. Se redressant, elle planta ses yeux sur moi.

— Parce que tu penses que je veux de toi comme le père de mon enfant. Tu imagines le scandale, le ridicule dans lesquels je me retrouverais : Fatim Bèye engrossée comme une vulgaire bonniche par un garçon de courses. Jamais !

La véhémence de cette réponse réveilla en moi des instincts meurtriers. Je me sentais blessé dans mon orgueil. Tout de suite, j'eus envie de faire mal.

— Si la paternité d'un homme sans aveu, comme tu dis, te fait si mal, tu vas bien entendu te faire avorter…

— Pourquoi avorter ? Je vais épouser Moranta.

— Mais, il n'est pas le père de cet enfant !

Un sourire de triomphe s'étala sur son visage. Une lueur de méchanceté étincela dans ses yeux.

— Qu'en sais-tu ? Qui te fait croire qu'il ne bénéficie pas des mêmes faveurs que toi ? Tu te crois plus virile que lui ?

Un voile noir descendit sur mes yeux. Cette insinuation m'avait fait perdre l'usage de la parole. Une sourde jalousie émergea des abysses de mon être et se transforma en un impérieux besoin de détruire, d'humilier. Immobile sur le lit, le torse nu, Fatim me regardait avec, me semblait-il, un mélange de peur et de tristesse. Sans prévenir, des larmes se mirent à couler sur son beau visage. Un immense désespoir se peignit sur toute sa personne. Étrangement, ce chagrin me débarrassa de ma colère. Je me rapprochai. Les épaules nues de la jeune femme tressautaient d'une façon spasmodique. Soudain, elle se jeta dans mes bras et m'étreignit farouchement.

— C'est faux !...C'est faux ! Tu sais très bien que c'est faux ! Il n'y a que toi ! Toi seul… Que je suis malheureuse !

Elle pleurait sans retenue sur mon épaule. Sa peine, au lieu de soulever de la compassion, d'être un antidote au venin d'indifférence qui m'envahissait, renforça au contraire mon détachement. Ma propre personnalité m'étonnait et m'effrayait en même temps.

— Ce qui m'arrive est catastrophique. Moranta ne m'a jamais touchée. Toi, depuis que nous nous fréquentons, tu n'as jamais laissé échapper de ta bouche un seul mot d'amour ou d'attachement ; seule compte la satisfaction de tes instincts, comme d'ailleurs, tous les hommes auxquels j'ai eu le malheur de céder. Ton égoïsme et ton insensibilité ne te permettent pas de partager le désarroi de personne. Décidément, la vie est un éternel recommencement. J'ai déjà pâti d'une situation semblable et tout laisse croire que je subirais encore le même sort. Si la sagesse repose sur l'expérience du

passé, je dois reconnaître que je suis un cas désespéré. Comment vais-je me tirer de ce mauvais pas ? Je ne peux aller dans aucune clinique dans cette ville maudite, où la délation est devenue une règle de vie, sans que ma mère soit au courant dans la minute qui suit. Que dois-je faire mon Dieu ?

Je restais de marbre. Elle me prit la main et chercha mon regard.

— Maintenant que le mal est fait, dis-moi ce qu'il faut faire ? Tu es suffisamment intelligent pour comprendre que je ne peux t'épouser. Et d'ailleurs, je ne pense pas que tu le veuilles ! Je te connais suffisamment pour savoir que tu nous fréquentes, abuses de nos biens, ris avec nous, mais en réalité tu ne nous portes pas dans ton cœur. Ma famille n'est pour toi qu'un pis-aller. Mais, ce n'est pas le moment d'analyser tes motivations profondes ni de se lamenter sur le passé. Je t'écoute.

L'interrogation anxieuse et pressante de la jeune femme m'indisposait. Je me refusais à m'impliquer dans cette affaire. Mon mutisme fit naître sur le visage de mon interlocutrice une haine presque tangible. Cela me décida. Des mots jaillirent de mon subconscient, des mots que je n'aurais jamais pensé prononcer. Je les jetais avec une absence d'émotion qui ne cessa tout le long de ma vie de m'étonner :

— Tu n'as que l'embarras du choix : épouser ton marabout ou avorter. À toi de voir !

Elle rejeta mes mains comme si elle tenait un serpent venimeux. Le visage défait, elle me regardait avec horreur. Ses yeux ressemblaient à des braises ardentes.

— Mon Dieu ! De quoi es-tu donc fait ? Pas un sentiment de compassion ; pas de scrupules ; une sécheresse de cœur inimaginable. Je maudis le jour où je t'ai connu. Tu es foncièrement mauvais. Maintenant, sors de ma chambre ! Tu as bien raison : mon fils ne peut avoir pour père une âme aussi basse.

Je sortis sans me retourner. Les vitupérations de cette femme me laissaient de marbre. Déjà, je l'avais éliminée de mes préoccupations. La précarité de ma situation justifiait ce comportement. Fatim Beye pouvait devenir pour moi un danger et un handicap insurmontable. Le mieux pour moi était de m'en éloigner.

II

Adja Tabara Fall, dans sa croisade contre sa rivale, avait réussi à perturber la bonne marche du mouvement des femmes. Avec une habileté diabolique, elle sema la zizanie en dressant dans une guerre sans merci des alliées réputées inséparables. Rompue à ce genre d'exercice, elle s'y mouvait avec aisance, sans se compromettre. Le poison qu'elle distillait se faisait par personne interposée et il était difficile de l'incriminer, tant tout cela s'élaborait avec virtuosité. Dans cette débauche d'abjections, j'en arrivais à l'admirer et à l'applaudir devant certaines ignominies de haute facture que n'aurait manqué d'approuver chaleureusement Machiavel en personne. Sa stratégie destructrice reposait pourtant sur des principes que n'eût compris un politicien blanchi sous le harnais. Et pour cause, ils étaient d'une affligeante simplicité. Mais, les résultats s'apparentaient à une bombe incendiaire. La politicienne avait répertorié toutes les femmes « hostiles » évoluant dans l'entourage direct de la secrétaire générale. Ne pouvant les attaquer de front, elle usa du subterfuge cher à tous les dynastes et autres mégalomanes de ce monde : la division. Elle invitait les unes à la maison et s'évertuait à les amener à sa cause en promettant aides financières ou autres facilités que son statut lui permettait d'accorder au sein du gouvernement et auprès de ses multiples obligés. Très souvent, ces

braves dames mordaient à l'hameçon. Quand on se lance dans la politique, n'est-ce pas pour s'enrichir ou bénéficier de certains privilèges ? L'esprit de sacrifice vient seulement après. À partir de ce moment, ces nouveaux prosélytes, sermonnés avec adresse, se muaient en « vecteurs de transmission » d'une redoutable virulence. Quand on sait ce dont est capable la langue d'une femme sénégalaise, on imagine aisément l'étendue des dégâts.Les autres, celles qui constituaient le noyau dur autour de la secrétaire générale, arrivaient difficilement à contenir les attaques multiformes et sournoises d'Adja Tabara Fall. Prises dans un engrenage qui dépassait leur entendement, elles se retrouvèrent empêtrées dans des scandales conçus dans le seul but de jeter dans leur rang le déshonneur et le discrédit. Ces « affaires », frelatées par des journaux complices, même si elles se révélaient fausses, les poussaient dans des positions défensives où elles perdaient des temps précieux à se justifier et à essayer de se blanchir de certaines accusations ignominieuses. « Qui se justifie s'accuse… » Ce truisme allait au-delà de toutes espérances. Des alliances se désagrégèrent. Des ménages volèrent en éclats. Des maris outrés ou blessés par des « révélations » portant atteinte à la moralité de leurs épouses imposèrent le retrait immédiat du mouvement. Le diable se cache dans les détails et le mensonge même éventé laisse toujours sur son passage des traces de suspicion. Mariéme Ka se voyait contestée dans son entourage immédiat. Elle ne rencontrait pas encore une sédition ouverte, mais les prémisses se dessinaient. Ses

apparitions à la télévision, bien que faites avec le brio habituel, manquaient de conviction. Sa mine crispée renforçait cette impression. Ma patronne, assise dans son salon, regardait sa rivale en égrenant son chapelet. Elle se rengorgeait de plaisir. La déconfiture de cette femme, n'était-ce pas son œuvre ? De temps en temps, sur un ton apitoyé, elle laissait tomber : « Oh ! La pauvre, elle n'a vraiment pas bonne mine… » De sa maison qui était devenue le siège de la conspiration, Adja Tabara Fall ne sortait plus. « Veuve noire » au centre de ses rets, elle provoquait les catastrophes ou selon son bon vouloir laissait souffler un vent d'accalmie. Le rôle qu'elle jouait lui donnait des satisfactions inégalées, et je la soupçonnais de s'y complaire, souhaitant à sa rivale affaiblie de tenir encore pour faire durer le plaisir. Le savoir-faire de cette femme, son cynisme absolu, sa haine dévastatrice constituaient pour moi une source d'étonnement sans fin.

III

Diyé Barry régnait sur une immense fortune. Voulant participer à la dépense familiale, elle avait ouvert, il y a une vingtaine d'années, une échoppe au marché Guelaw où elle revendait des tissus imprimés en provenance de Hollande ou d'Angleterre. Douée et travailleuse, elle transforma sa petite affaire en un empire aux multiples ramifications. Elle possédait un patrimoine immobilier impressionnant et importait par bateaux entiers ses tissus d'Europe. À l'heure actuelle, elle était considérée comme l'une des femmes les plus riches du pays et surtout l'une des plus influentes sur le plan politique. Bien que tout les séparât, elle était le soutien indéfectible de Mariéme Ka au sein du mouvement des femmes. Elle y assumait le rôle ingrat de trésorière nationale. Ce qui lui valait des haines féroces. En effet, depuis que l'argent du parti passait entre ses mains, elle y veillait avec le soin et le désintéressement que confère la fortune. Comme pour la gestion de ses affaires, elle y imposa une comptabilité rigoureuse. L'argent ne sortait qu'avec des justifications sérieuses. Cette pratique inhabituelle généra l'incompréhension et la colère. À quoi servait le militantisme si l'argent qui en est l'attraction principale devient difficile à obtenir ? Diyé Barry, au même titre que son alliée, était dans le collimateur de la présidente du mouvement des femmes. Elle était une

personne à abattre. Pour les besoins de ses études, Mariéme Ka avait longtemps vécu en Europe. Elle résonnait avec le pragmatisme des Occidentaux. Ses idées, bien que généreuses et progressistes, ne trouvaient pas d'écho auprès des militantes dont la majorité analphabète ne comprenait pas toujours son discours. Et puis, ses meetings trop austères manquaient de gaité, de frénésie, de bruit, de fureur. Les griots, cheville ouvrière de toute manifestation, n'étaient pas conviés. Ils voyaient dans cet ostracisme les signes de leur future marginalisation. L'animation et le dithyrambe étant la source de leurs revenus, les leur refuser s'apparentait à un aveu de défiance et de mépris. La trésorière nationale, imprégnée des réalités du pays, comprenait cet état d'esprit et y remédiait par ses moyens propres. Ses innombrables interventions sauvèrent plus d'une fois des situations jugées comme perdues. Je n'avais pas connaissance du différend qui opposait la commerçante à ma patronne, mais elle lui vouait une haine flamboyante. À chaque fois qu'on lui rapportait un traquenard éventé par l'intervention judicieuse de cette femme, Adja Tabara Fall entrait dans une rage abominable.

Un jour, je surpris une conversation qui m'édifia davantage sur les multiples possibilités de destruction de ma patronne. Un homme que je reconnus tout de suite était sagement assis devant elle dans le salon. Le visiteur se nommait Lemtoro Ronat Diop. Il dirigeait la première banque du pays, et on le disait proche du Chef de l'État. Les politologues de salon lui prédisaient une entrée dans le gouvernement au prochain remaniement ministériel.

Ce personnage de première importance semblait être dans ses petits souliers devant Adja Tabara Fall. Cette dernière le toisait et le traitait plus bas que terre. Sans tenir compte de ma présence, elle attaqua :

— Ronat, je t'ai fait venir pour te poser une seule question. Dans quel camp es-tu ?

L'interpellé ouvrit de grands yeux étonnés. Elle ne lui laissa pas le temps de répondre. Elle enchaina d'un ton encore plus hargneux.

— Ronat, tu me dois tout ! Je t'ai sorti de la misère et de l'obscurité d'un bureau minable pour te jeter en plein sous les projecteurs de l'actualité. Tu es devenu important et mieux je t'ai ouvert les portes du palais présidentiel où tu dînes souvent avec le chef de l'État en personne.

Devant cet assaut, le banquier se tassa dans son fauteuil et je crus voir passer dans ses yeux des lueurs de panique et d'inquiétude.

— Mais, je trouve que tu me payes bien mal ma bonté…

— Comment Adja ? … je ne comprends pas…

— Diyé Barry n'est-elle pas ta cliente ?

— Si ! Un de mes plus gros clients, mais, enfin… Que se passe-t-il ? Je ne comprends toujours pas…

— Je veux que tu gèles ses comptes et que tu arrêtes tous les crédits que ta banque lui consent. Je veux que son nom figure pour bientôt dans la rubrique des « annonces légales » du quotidien national à la place des faillis, elle et ses diverses sociétés.

La stupeur se peignit sur les traits du financier.

— Mais, je ne peux pas faire ça… Mais, pourquoi ?

Imperturbable, ma patronne dardait son regard sur son invité dont le visage se contractait d'émotion.

— Tu ne peux pas faire quoi ?

— Mais…

— Tu me fatigues avec tes « mais ». Diyé Barry doit à ta banque une somme colossale. Je le sais ! Celui qui te coiffe directement ne s'est pas fait prier pour me transmettre la situation exacte de ses engagements bancaires. Il faut suspendre tous les crédits et exiger aussi bien pour elle que pour ses sociétés le remboursement de tes débours. Ce n'est pas plus compliqué que de boire une tasse de café. Néanmoins, si tu estimes que cela est au-dessus de tes capacités, tu le dis tout de suite. Sans façon ! Ceux qui ont encore l'honneur dans le sang et qui veulent par reconnaissance me rendre service ne manquent pas dans ce pays.

La menace sous-jacente que renfermait ce petit discours n'échappa pas à notre visiteur. Son visage se chiffonna davantage.

— Mais comment ?

— C'est ton problème ! Je ne vais quand même pas t'apprendre ton métier. Je veux des résultats rapides. Tu peux partir. Mais, sois certain que tout ce que tu feras me sera rapporté. Pas plus de trois mois !

Elle se leva, signifiant son congé à son visiteur. De son regard sourdait un danger presque palpable.

Pour faire prospérer ses affaires, Diyé Barry avait eu recours à l'aide massive de la banque. Cette institution finançait toutes ses opérations commerciales. La suspension intempestive des crédits équivalait à un étranglement immédiat et sans possibilité de recours. La totalité du patrimoine immobilier était sous hypothèque, ce qui éliminait toute autre possibilité de financement, quand on sait que les banques sénégalaises se moquaient de la valeur individuelle et n'octroyaient leurs crédits que sur la base d'une sureté réelle. Me remémorant mes cours de droit bancaire, je trouvais que les exigences de ma patronne péchaient par leur excès. Une cliente de l'envergure de Diyé Barry dont la réputation d'intégrité était sans faille ne pouvait être sacrifiée pour satisfaire uniquement les envies vengeresses d'une marraine vindicative. Personne ne pouvait parrainer un tel forfait. En exécutant les ordres de ma patronne, Ronat risquait tout simplement d'ôter toute fiabilité à sa banque. Je ne pensais pas que les autorités chargées de la surveillance du milieu financier pouvaient cautionner une telle forfaiture. Je ne doutais plus des immenses pouvoirs d'Adja Tabara Fall, mais pour ce cas précis, elle donnait dans la paranoïa.

Lemtoro Ronat Diop était de sang royal. Après la destruction de toutes les dynasties traditionnelles, son aïeul qui était de la petite noblesse se rallia opportunément à l'envahisseur français. Il fut placé sur le trône du Cayor où il joua un rôle déterminant dans la pacification du pays. La loi-cadre de Gaston Deferre et surtout l'accession du pays à l'indépendance réduisirent à

néant les privilèges acquis. Comme héritage, Ronat n'eut que le souvenir d'un passé de grandeur qui d'ailleurs ne lui conférait aucune distinction spéciale. Sa famille réduite à commercer vivait tant bien que mal. Il se consacra aux études. Après un doctorat en Droit, il préféra l'Administration à l'enseignement. Mais, l'épaisseur de ses diplômes le désavantageait plus qu'elle ne le privilégiait. En butte souvent aux tracasseries de petits chefs jaloux et prétentieux, il y travailla difficilement. Au bout de deux années, n'en pouvant plus, il démissionna. Voulant parfaire ses connaissances, il obtint une modeste bourse pour la France. Il se spécialisa en finances. Ayant obtenu la nationalité française, il s'installa à Paris où un de ses condisciples, ministre giscardien, lui trouva une place dans une banque nationalisée. Travailleur sérieux, il y connut une promotion rapide en devenant l'adjoint tout puissant du contrôleur général. Cette brillante carrière achoppa malheureusement quelques années plus tard sur de nouvelles directives privilégiant les autochtones « pure souche » pour certains postes réputés « sensibles ». Il se retrouva sans aucune attribution définie. . pendant cette période difficile, il eut le loisir de constater auprès de ses collègues français une absence de solidarité inouïe et une froideur distante. Il démissionna.

Ronat quitta cette banque pour une autre où il obtint un poste de consultant. Il y végéta longtemps, travaillant sans enthousiasme. Son salut vint d'un parent proche récemment nommé ministre des Finances. Ce dernier l'aida à revenir au pays. Mais, ne voulant pas se créer des

ennemis supplémentaires, il le nomma simple conseiller tout en lui intimant l'ordre de « se fondre dans le décor », de se faire oublier. Il s'y conforma littéralement. Sa chance arriva par ma patronne qui s'était égarée dans les dédales poussiéreux du ministère. En cherchant son chemin, elle pénétra dans un petit bureau croulant de paperasse. L'ayant tout de suite reconnue, Ronat la combla de prévenance. Quadragénaire séduisant et fort soigné de sa personne, il réussit à se faire apprécier. Mieux, il s'aménagea une place de choix dans le cercle très fermé des intimes de la politicienne. Il avait vite compris que cette femme impérieuse aux manières grossières pouvait infléchir sa destinée. Bien qu'échaudé par plusieurs blessures d'amour propre, il se contraignit à la fréquenter et à subir son langage outrancier. Grâce à sa bonne éducation, sa disponibilité, son absence de réaction devant les humiliations, il parvint à s'incruster durablement dans ce milieu.

Chaque soir, Ronat venait à la résidence. On le voyait assis à proximité de la maîtresse de maison, un sourire niais sur le visage, une expression servile et l'adoration dans le regard. Cette attitude fausse ou sincère était de toute façon la seule que tolérât mon irascible patronne.

Lorsque le poste de directeur général de la Banque africaine du Commerce et de l'Industrie (BACI) fut proposé à la « sénégalisation », la vie politique connut des moments forts tumultueux. En raison des multiples possibilités qu'il offrait, ce strapontin devint l'enjeu d'une bataille acharnée. Le parti au pouvoir proposa son candidat. L'opposition soutint que l'équité républicaine

lui conférait ce poste de droit. Les diverses confréries religieuses avancèrent leurs hommes. D'anciens ministres et même des ministres en exercice se signalèrent pour présider aux destinées de cet organisme financier. Face à ce tohu-bohu, le chef de l'État, nullement dupe, décida d'ajourner toute nomination. Cela calma le vacarme, mais ouvrit une campagne souterraine de lobbying intense.

Ronat ne participa pas à cette joute. Pourtant, il se surprenait à rêver de ce poste d'autant plus qu'il entrait en droit fil dans ses compétences. Mais dans une compétition de cette envergure, il le savait, le critère d'aptitude ne venait qu'en dernier lieu. Fort de cet enseignement, il ne se berça pas d'illusions. Avalant sa rancœur, il continua à faire sa cour sans pour autant ôter de son esprit ce poste considérable. Il fallut la remarque salutaire d'un pique-assiette pour attirer l'attention de ma patronne sur ses ambitions.

Ousmane Dieng était un personnage mystérieux, une créature générée comme beaucoup d'autres par les nouveaux pouvoirs africains. On ne lui connaissait aucun domicile précis. Marié ? Veuf ? Célibataire ? Nul ne pouvait y apporter un renseignement fiable. Richement habillé en permanence, on le rencontrait dans les couloirs lambrissés des ministères, dans les villas cossues des marabouts, dans les halls luxueux des sociétés d'État. Que faisait-il ? Qui était-il ? Il savait tout avant tout le monde. Partout où il allait, il s'y comportait en maître absolu. Il s'installait dans un salon, toujours à la meilleure place, tenait le crachoir ou s'immisçait à la hussarde dans toute conversation. Personne ne s'offusquait de ses

interventions inopportunes, ni de son outrecuidance excessive, ni de son monstrueux culot. Tout le monde se méfiait de lui, mais aucun ne prenait l'initiative de le chasser. Il soutenait que ne plus le voir dans son entourage pour une personnalité était la meilleure preuve de sa disgrâce prochaine.

Donc, ce personnage énigmatique s'adressa à Adja Tabara Fall en ces termes : « Présidente, savais-tu que Ronat a dirigé une banque en France pendant des années ? »

La maîtresse de maison posa un regard interrogateur sur le prince qui, embarrassé, essayait par réflexe conditionné de disparaitre dans le décor. Mais, osait-on ne pas répondre à une interpellation de Mme la Présidente ? C'eût été discourtois ! Ronat s'arma de courage et répondit :

— Adja, Ousmane se trompe. J'ai effectivement travaillé à la Banque de France, mais pas comme dirigeant. J'étais inspecteur dans le service de contrôle.

La présidente des femmes ne dit rien sur-le-champ. Tard dans la nuit, en raccompagnant ses invités, elle demanda à Ronat de rester. Elle ne posa qu'une seule question : « Es-tu capable de diriger la BACI ? » Cueilli à froid, le prince réussit à dire « oui ». Devant l'homme éberlué, elle décrocha le téléphone et réveilla le ministre de la Fonction publique. Elle lui enjoignit de lui faire parvenir d'urgence la copie du dossier personnel de Lemtoro Ronat Diop. Ma patronne était à l'époque au début de son ascension. Elle avait besoin de toutes les énergies, de toutes les compétences pour étendre sa

trame sur le monde politique. Une banque dans son escarcelle ne pouvait qu'être déterminante dans l'édification de son pouvoir. Faire nommer Ronat n'était pas un acte de charité ou encore moins de philanthropie. Au contraire, cela rentrait dans ses objectifs et à ce titre le prince ne pouvait être qu'un rouage, une pièce nécessaire à un engrenage dont elle seule impulsait le mécanisme. Quoique rongé de convoitises, Ronat n'était pas un idiot. Il comprenait que son éventuelle nomination n'avait aucun caractère gratuit. Elle sous-entendait une soumission à toute épreuve et des servitudes plus ou moins avouables. Mais, il était prêt à pactiser avec le diable, s'il le fallait, pour sortir de la médiocrité et reprendre sa véritable place au sein de la société.

Une semaine après, Adja Tabara Fall se rendit à la présidence. Trois jours plus tard, à la stupeur générale, le conseil des ministres approuva la nomination de Lemtoro Ronat Diop comme directeur général de la BACI.

Voilà donc les relations qui unissaient le banquier à ma patronne. Mais le temps, facteur d'oubli inexorable, avait fait son chemin. Ronat, devenu un « apparatchik » important du régime, pouvait se passer de tutelle. Ma patronne, en baisse de puissance, avait-elle les moyens de le forcer à l'obéissance ? J'en doutais. Mais, les mois qui suivirent me prouvèrent mon aveuglement.

IV

La résidence connaissait une affluence inhabituelle. De luxueuses voitures faisaient une noria effrénée, déversant dans la cour des marabouts engoncés dans de riches boubous. Ils venaient de toutes les régions, de toutes les confréries religieuses. Tous accouraient pour le mariage de Moranta et de Fatim Bèye. Le grand salon résonnait de chuchotis et un mélange violent de parfum stagnait dans l'air. Ces hommes coiffés de fez rouges et de chèches multicolores donnaient l'impression de participer à un conclave secret à l'issue duquel une décision d'une importance capitale allait être prise. Le mariage de Moranta, en tant que descendant d'une dynastie maraboutique vénérée, ne pouvait se faire à la sauvette : d'où ce déploiement de force. Adja Tabara Fall, bien que « maître d'œuvre » de cette cérémonie, restait cloîtrée dans sa chambre entourée de ses amies et alliées. Le mariage religieux reste une affaire d'homme. Elle avait accueilli la décision du jeune marabout comme une bénédiction divine, un signe du destin. Lier sa famille à la puissante confrérie des Baye était un élément essentiel dans ses priorités. Les perspectives d'avenir s'annonçaient extrêmement fructueuses. Que pouvait-elle demander de plus ? Après mon dernier entretien avec Fatim Bèye, j'avais pris la décision de l'éviter. Je ne voulais plus me compromettre

davantage. Vis-à-vis d'elle, j'adoptais une attitude indifférente, voire hostile. Ce comportement avait tué dans l'œuf plusieurs tentatives de communication. La veille de l'annonce officielle du mariage, je l'avais surprise la nuit devant ma porte. Elle portait une légère chemise et ses formes sous le halo du plafonnier se dessinaient d'une façon troublante. Bien qu'ému par cette vision, je ne fis rien. Je ne pouvais revenir en arrière. La rupture restait ma sauvegarde. La révélation de ma liaison avec sa fille pouvait me valoir de la part d'Adja Tabara Fall de sérieux ennuis. J'étais bien placé pour connaitre sa rancune impitoyable et ravageuse. Sans sourciller, elle me renverrait manu militari au camp maudit de Sibessou. Cela ne faisait aucun doute ! C'est pourquoi, caché derrière un pilier, je regardais la jeune femme sans esquisser un geste. Elle cogna à ma porte et appela. Poussant la poignée, elle entra timidement. Quelques minutes plus tard, je la vis ressortir avec sur le visage une profonde impression de déception. En entrant, je trouvai sur le lit une note. Elle contenait une phrase qui me bouleversa profondément : « Viens, je t'en prie ». Cet appel pressant réveilla mille souvenirs dans ma tête : la douceur veloutée de sa peau, ses râles de plaisir, le naufrage de ses yeux sous l'emprise de la volupté. Toute la nuit, je dus lutter farouchement pour ne pas la rejoindre, aidé en cela par la sagesse et surtout par la peur.

Les limousines continuaient à affluer et à vomir leurs passagers. Les dignitaires religieux furent bientôt remplacés par les célébrités de la politique, du commerce,

des arts. Toutes les sommités du pays convergeaient au domicile d'Adja Tabara Fall. Dehors, contenu par un cordon de policiers, se massaient les habitants du quartier, impressionnés par la ronde des voitures de prestige. Le tapage qu'ils menaient faisait exploser le bruit ambiant. À l'intérieur, les boys et les extras reconnaissables à leur livrée bicolore s'épuisaient à calmer la soif inextinguible des invités. Les bouteilles vides jonchaient les allées et salissaient les tapis précieux. En d'autres circonstances, cette négligence eût entrainé de dures sanctions. Mais aujourd'hui, personne ne s'en souciait. Toutes les pensées restaient accrochées au mariage, ou plutôt aux événements l'accompagnant. De mémoire de Dakarois, on n'avait jamais vu de pareils faits. En guise de dot pour une femme déjà divorcée de surcroit, le jeune chef religieux avait mis sur la balance un coffret à bijoux de grande valeur et cinquante millions de Francs en espèces. Ce geste extraordinaire bouleversait les esprits et divisait l'opinion. Un journal s'empara de l'affaire et pondit un article au vitriol sur la « richesse éhontée des marabouts ». Mal lui en prit ! Des disciples fanatiques et vindicatifs crurent lire à travers cette diatribe une offense grave à leur confrérie. Ils se regroupèrent et fondirent sur les locaux du quotidien et détruisirent tout sur leur passage sans oublier de rosser les personnes présentes. Cet acte fut à l'origine d'une vague de violence sans précédent dans l'histoire de la ville. Durant une semaine, la capitale fut quadrillée par la police. Les autorités multiplièrent démarches et palabres pour imposer le calme. Enchantée par cette tournure

inattendue des événements qui ramenait les projecteurs de l'actualité sur sa personne même de façon indirecte, Adja Tabara Fall l'exploita à fond. Elle s'investit dans les radios, démentant par là, clarifiant par ici, justifiant, gesticulant. Finalement, la fièvre s'estompa comme elle était apparue laissant cependant des rancœurs et des haines inassouvies. Un mariage sous de tels auspices ne pouvait que susciter curiosité et affluence. Voir la femme qui avait soulevé une telle passion devint une gageure. L'objet de tant de controverses n'était pourtant pas à la maison. Très tôt, Fatim Bèye avait pris ses quartiers dans la suite d'un hôtel luxueux. Elle ne reparaitrait qu'après la célébration religieuse du mariage.

Après la prière de fin de journée exécutée dans l'immense jardin, le rituel du mariage fut abordé. Un quinquagénaire barbu et solennel représentait la famille maraboutique. De conciliabule en conciliabule, il finit par annoncer d'une voix de stentor :

— Remercions Dieu et son prophète Mohamed ! Nous sommes réunis aujourd'hui pour conclure un mariage. Il s'agit de celui de mon neveu Moranta Dème et de Fatim Bèye. Quand deux personnes s'aiment et que leurs familles vivent en parfaite entente, le mariage s'en trouve fort simplifié et devient une agréable formalité. En tant que représentant de la famille Dème, je ne peux que vous dire que je me réjouis du choix de mon neveu…

Un parent proche défendait les intérêts de la famille Bèye. Habillé d'un boubou « Lagos » décoloré, il faisait triste figure devant l'impressionnant marabout qui pour

la circonstance arborait un bel habit blanc luisant à force d'amidon. Mais, quelle qu'eût été la prestance de son interlocuteur, voire de son statut, ce parent fluet, insignifiant était en position de force. La tradition lui octroyait la prééminence. Le chef religieux était le solliciteur. Ayant accepté la demande officielle de mariage, le représentant des Bèye prit la parole :

— Tout à l'heure, honorable marabout, vous disiez que cette union vous remplissait de joie. Pour notre part, que pouvons-nous dire de plus ? Avoir pour gendre le descendant du vénéré Samsidine Dème, paladin incontestable de l'Islam, n'est-ce pas pour un disciple la réalisation du plus grand des vœux ?

Un murmure d'approbation telle une vague courut dans l'auditoire. Le marabout fort touché par cette marque de considération se rengorgea de plaisir. Il redressa sa tête léonine et son regard brilla d'une suffisance presque tangible. L'allusion fort à propos faite à son illustre parent le ravissait d'aise.

Les formalités furent brèves. Le mariage fut scellé et chaque partie y alla de ses bénédictions. Des versets de coran furent déclamés pendant que des vans remplis de kolas circulaient dans la foule. La cérémonie se termina dans la satisfaction générale et dans le soulagement. Les deux parties, d'un commun accord, n'avaient pas abordé en public le problème scabreux de la dot, alors qu'elle constitue l'élément fondamental dans un mariage musulman. Cette entorse aux règles rigides du Droit islamique semblait avoir rencontré l'adhésion de tous. Fatim Bèye, en ce jour, devenait la nième femme du

jeune marabout. Mais, elle pouvait se targuer d'être la femme la mieux dotée de sa génération. La résidence ne retrouva son calme que très tard dans la nuit. Adja Tabara Fall, installée dans le salon désert, ne cachait pas sa satisfaction. À ses amies restées encore, elle clamait, d'une voix prophétique : « Les neuf femmes de Moranta ne pèsent pas lourd. Des paysannes sans raffinement ! Ma fille s'imposera tout de suite… »

V

Deux mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Fatim Bèye. La résidence enregistrait de nouvelles pratiques. Chaque soir, elle devenait un cirque où se produisaient les invités du jeune chef religieux. Griots, hauts fonctionnaires, disciples, artistes défilaient sous le regard hautain de sa femme qui semblait trouver dans ces soirées l'occasion d'affirmer sa particularité et accessoirement sa beauté. À penser qu'elle se faisait un devoir de justifier sa fabuleuse dot qui continuait d'alimenter encore plusieurs conversations. À demi adossée sur son mari, dans des atours dignes d'une reine biblique, elle recevait compliments et hommages en distribuant des sourires éclatants. Moranta appréciait ces témoignages d'admiration et ne se privait pas d'affirmer à qui voulait l'entendre sa bonne fortune. Replié dans mon coin, j'assistais à ces manifestations et, de temps à autre, éprouvais des envies de meurtre. Cette inconstance de mes sentiments me torturait, semant dans ma tête des regrets que mon égo ne pouvait reconnaitre. Les remarques flagorneuses claironnées à haute voix sur la beauté et la générosité de la jeune mariée m'arrachaient de muettes insultes.

Absorbé par mes réminiscences, je ne vis pas arriver le facteur qui, trempé jusqu'aux os, frissonnait de froid. Jacques Ndiaye, sérère bon teint, était le facteur le plus

diplômé de sa génération. Titulaire d'une maîtrise en philosophie, il se préparait au doctorat. Ce travail temporaire lui permettait d'améliorer sa modeste bourse d'études. Après qu'il eut bu le café que j'avais l'habitude de lui offrir, il ouvrit son sac et me tendit le courrier.

— Je dois partir. Aujourd'hui, je suis surchargé. Quand il pleut, c'est les temporaires comme moi qui trinquent. À propos, tu as lu les journaux ?

— Ils m'ennuient, ils ne parlent que de politique et de sauteries d'artistes. Y a-t-il du nouveau ?

— La COSINE est en dépôt de bilan ! Qui l'aurait cru ? Comment une firme de cette envergure peut-elle connaitre un sort aussi peu reluisant ? Bizarre ! Bizarre ! Le cerveau soudain en ébullition, je lui saisis la main.

— Tu as des journaux ?

— Des abonnements…

Je plongeai ma main dans la poche et lui tendis un billet de mille francs.

— Donne-moi en quelques-uns ; en sortant, tu les remplaceras.

— Mais, quelle mouche te pique ? Ne me dis pas que tu as des actions dans cette société. OK ! Voilà…

Il me céda un paquet de quotidiens. Faisant rapidement le tri du courrier, je l'envoyai à ma patronne qui ce jour-là n'était pas allée à son bureau de l'Assemblée nationale. Libéré de toute contrainte, je m'enfermai dans ma chambre et me jetai avidement sur les journaux.

La Compagnie d'importation et de négoce (COSINE) était une ancienne antenne d'une multinationale française rachetée vers les années 90 par le groupe de Diyé Barry. Spécialisée dans l'importation de denrées de première nécessité et de diverses marchandises, elle avait plusieurs succursales dans toutes les régions. Hormis l'État, elle était la deuxième employeuse du pays. Une concession du gouvernement lui donnait l'exclusivité de l'importation et de la distribution sur l'ensemble du territoire de thé, de riz, de lait en poudre et de sucre. Ce contrat faisait d'elle la société la plus prospère de la sous-région. La BACI, la banque-chef de file du consortium bancaire finançant traditionnellement toutes ses opérations commerciales, avait arrêté ses concours et exigeait le remboursement de ses crédits. Ce que voyant, tous les autres établissements financiers s'empressèrent de lui emboiter le pas.

La gabegie qui prévalait dans cette entreprise et qui mettait en péril leurs financements était avancée comme raison. La COSINE atteinte de gigantisme n'arrivait plus à contrôler sa gestion et à prendre les mesures d'assainissement qui s'imposaient. Dans une interview accordée à un journal, le Directeur général de la banque d'État, Lemtoro Ronat Diop dénonçait d'une part l'incurie des dirigeants actuels et, d'autres parts, il fustigeait le choix des orientations commerciales qui avaient pour résultat des déficits abyssaux. Interrogé sur les solutions à prendre pour sauver cette entité économique qui en sombrant risquait d'entrainer des pertes d'emplois massives, le directeur général

préconisait, compte tenu de ses énormes engagements financiers et de l'impasse dans laquelle elle se trouvait, une seule solution : la liquidation. Il proposait en outre d'annuler le monopole d'importation et d'autoriser certaines sociétés commerciales suivant des critères à définir à reprendre ses activités. Le personnel sera réparti entre les sociétés bénéficiaires.

Dans d'autres pages, je trouvais un long entretien de Diyé Barry sur ces événements. Tout en déplorant l'attitude incompréhensible de son principal bailleur de fonds, elle soutenait la solvabilité de sa société et dénonçait cette soudaine diabolisation de sa gestion qui avait pourtant fait de cette firme l'une des plus importantes du pays. Avant de saisir les tribunaux, elle se proposait de voir les autorités financières pour trouver un modus vivendi. La lecture des journaux me laissa méditatif. En dehors des principaux protagonistes et de quelques rares initiés, personne ne pouvait comprendre les motivations profondes d'une telle « mise à mort ». Le cynisme et la lâcheté de Ronat dépassaient toute compréhension. J'avais toujours pensé qu'il ne se soumettrait jamais aux exigences exorbitantes d'Adja Tabara Fall, alors que sa position actuelle lui permettait de se démarquer d'une telle ignominie. Il fallait croire que la politicienne le tenait bien ! Diyé Barry m'inspirait de la pitié. Elle avait du courage, mais elle faisait preuve d'un angélisme impardonnable pour une femme d'affaires de son envergure. Je lisais qu'elle entendait interpeller le ministre des Finances sur les agissements de son subalterne. Ce qu'elle ne savait peut-être pas c'est

que ce haut fonctionnaire, ami d'enfance de ma patronne, ne restait pas une journée sans téléphoner ou venir à la résidence. D'aucuns disaient qu'il lui devait son portefeuille et son étrange longévité dans l'échiquier du pouvoir. La commerçante ne pouvait ignorer qu'une attaque aussi sournoise et aussi dévastatrice ne pouvait se faire qu'avec la complicité de cadres de hauts niveaux. Devant ces événements qui se suivaient et s'enchainaient, reconstituant peu à peu un puzzle voué à la puissance, je ne pouvais plus nier que ma patronne, telle une araignée géante, régnait sur un réseau de relations d'une dangereuse efficacité. Apparemment, elle seule en connaissait les ramifications et les limites.

Le téléphone interrompit mes réflexions. Adja Tabara Fall me demandait de la rejoindre d'urgence. Cet appel allait me permettre de découvrir sur son visage l'expression de sa victoire. Animé d'une curiosité morbide, je frappai à la porte de sa chambre. Mais, une surprise désagréable m'attendait. Assise sur son lit, la politicienne tenait une lettre. Le regard dénué d'aménité qu'elle posa sur moi me mit tout de suite en alerte. Elle avait le visage de ses mauvais jours. Ce qui n'augurait rien de bon !

— Sais-tu que Babacar est aux États-Unis ?

Elle était à cran, prête à exploser dans une de ses colères monumentales que rien ne pouvait endiguer. Et dans cette disposition d'esprit, elle donnait souvent dans l'arbitraire. Je me résignai d'avance : sa déception et sa rancœur trouvaient en moi un exutoire idéal, un bouc émissaire convenable.BB, peu après notre conversation,

avait endormi la méfiance de sa mère en obtenant la permission d'aller passer ses vacances dans le Sud. En cours de route, il bifurqua vers Banjul où il prit un avion pour Atlanta. Pendant que sa mère le croyait sous le charme du paysage luxuriant de la Casamance, mon jeune ami, avec le sérieux qui le caractérisait, s'inscrivait à l'une des universités de cette ville américaine et, sans plus attendre, entreprenait des cours de perfectionnement linguistiques.

— Tu n'oses pas me dire, toi, son confident ou son mauvais génie, que tu n'étais pas au courant de ses projets ? Seyni, je n'aime pas que l'on se moque de moi. Vas-tu me dire la vérité ?

La voix de ma patronne devenait sèche, tranchante, retrouvant cette âpreté qui semait sur ses contradicteurs la panique et l'inquiétude. Depuis la mort de son père, BB s'était emmuré dans une froide réserve et l'avait pratiquement exclue de sa vie. Quoique blessée par une telle attitude, Adja Tabara Fall s'en accommodait, misant sur le facteur temps pour ramener son garçon à la raison. Tant que ce dernier, même hostile, vivait dans sa proximité, elle ne désespérait pas de le voir s'amender. Mais, cette défection imprévue annihilait tout espoir. Malgré ses éclats, je la sentais meurtrie, éperdue. Les cris et les menaces qu'elle proférait n'étaient en fait que les râles d'un cœur pris dans la tourmente. Le départ de ce fils unique mettait en évidence la défiance de ce dernier à son endroit et cette situation, dont elle se sentait plus ou moins responsable, exacerbait sa hargne et son agressivité.

Le mensonge restait mon seul recours.

— Je suis désolé pour cette situation ! Mais, je vous prie de croire que je suis le premier surpris. Babacar m'a caché ses intentions. Pas une fois, je n'ai soupçonné ce qu'il tramait.

Cette déclaration augmenta sa rancœur. Elle me couvrit d'insultes et me menaça de tous les châtiments. La connaissant, j'adoptai une attitude silencieuse et soumise. La seule façon de désamorcer sa colère était de courber l'échine et de se taire. La vieille femme s'était levée. À moitié nue, le buste en avant, elle se livra autour de moi à une cérémonie sauvage. J'avais l'impression d'être une victime propitiatoire livrée à une sorcière ivre de rage et impatiente de me plonger dans la jugulaire le couteau sacrificiel. Au bout de plusieurs minutes de cris et de vitupération, le souffle court et les yeux ruisselants de larmes, elle me désigna la porte. Soulagé de m'en tirer à si bon compte, je réintégrai ma chambre non sans rencontrer les visages goguenards de quelques domestiques que cette mercuriale, manifestement, enchantait.

Adja Tabara Fall resta enfermée toute la journée, refusant toute nourriture et toute approche. Les visiteurs furent éconduits, tandis que les téléphones sonnaient désespérément. Pourtant, au petit matin, elle me fit venir. Je la trouvai assise devant son petit déjeuner. Son visage maquillé avec soin ne laissait deviner aucune trace de chagrin. Posant son regard sur moi, elle dit :

— Seyni, dit-elle avec douceur, j'ai été injuste avec toi. Tu n'es pas fautif. Considérons cet incident comme définitivement clos.

Elle était redevenue la maîtresse femme que j'admirais et détestais à la fois. « Terrible, mais vulnérable ! » ne pus-je m'empêcher de penser. Les journaux d'hier reposaient sur ses genoux. Elle ouvrit son téléphone portable et passa plusieurs communications. La justesse du raisonnement de son fils me frappa en ce moment avec force : « … le temps d'un autre défi, elle m'aura oublié ». Apparemment, c'était le cas !

— Préviens le chauffeur que nous sortons.

Pourtant, aucun triomphalisme ne transparaissait dans ses gestes. Elle se comportait comme si la déchéance de la souteneuse de sa rivale ne pouvait en être autrement. Le contraire ne faisait partie d'aucun scénario.

VI

Diyé Barry se battit comme une lionne, mais en vain. La description apocalyptique faite par certains journaux sur sa société avait rendu méfiants tous les gens susceptibles de l'aider. Dans cette ronde infernale, entrèrent bientôt les créanciers secondaires et les fournisseurs pour réclamer leurs dus. Lancés dans une grève sauvage pour non-paiement de salaires, les employés achevèrent de résorber le peu d'espoir qui subsistait. La COSINE, dépecée et amoindrie, rendit l'âme.

Obligée de sauver le reste de son patrimoine en danger, la commerçante délaissa le mouvement des femmes. Après plusieurs réunions où celle-ci brillait par ses absences, Adja Tabara Fall, sous le couvert d'un article du règlement intérieur portant sur les obligations des responsables du bureau exécutif, la fit démettre. Dans la foulée, elle en profita pour placer une de ses créatures comme nouvelle trésorière générale. Dès ce moment, l'hallali était sonné. Mariéme Ka connaissait l'origine de ces attaques sournoises et multiformes, mais elle ne pouvait rien faire. Les soutiens dont elle bénéficiait jusque-là s'étaient réfugiés dans une attente prudente. Victime désarmée dans une arène fermée devant un adversaire implacable, elle n'avait aucun recours.

Ces politiciens ressemblent à des rats de cale. Pressentant la fin prochaine de la secrétaire générale, les membres les plus proches de son bureau se débandèrent et foncèrent toute honte bue au domicile d'Adja Tabara Fall. Celle-ci en femme rouée les reçut grandement. Tout le monde vint à résipiscence. Le sort de la Peule n'était plus qu'une question de jours. Personne ne voulait la suivre dans sa chute. L'esprit de sacrifice de ces politiciens ne se quantifie pas. Il est inexistant ! Si ma patronne ne s'interrogeait plus sur sa victoire imminente, elle n'eut pas la satisfaction de la conclure avec éclats. De retour d'une tournée à l'intérieur du pays, Mariéme Ka trouva la mort dans un grave accident de circulation. Cette nouvelle me consterna et je restai des jours sans pouvoir trouver le sommeil. Je me sentais complice et acteur de cette mort. En introduisant cette maudite corne dans sa voiture, j'avais déchainé des forces maléfiques contre cette jeune femme dont le seul tort était d'avoir présumé de son importance en s'attaquant à une personne adoubée par le diable en personne.

Les funérailles de Mariéme Ka furent une apologie d'hypocrisie rarement égalée. Après la cérémonie d'enterrement, devant tout Dakar, Adja Tabara Fall fit un discours émouvant. D'une voix altérée, elle fit un hommage à sa malheureuse rivale qui dans le trépas devenait une « sœur aimée au destin éphémère… » Elle fit tant et si bien qu'elle arracha des larmes à une bonne partie de l'assistance.

L'adage populaire wolof dit : « Qui meurt perd ! ». Mariéme Ka avait perdu sur toute la ligne.

VII

Lors de l'assemblée générale extraordinaire qui suivit, sur proposition de la majorité du bureau exécutif, le poste de secrétaire générale fut dépouillé de la presque totalité de ses attributions pour ne redevenir qu'un simple poste administratif. L'essentiel du pouvoir revint entre les mains de la présidente nationale des femmes du parti. Recouvrant sa puissance, Adja Tabara Fall fit preuve dans les jours qui suivirent d'une incroyable dureté. Le comité directeur du mouvement connut des bouleversements profonds. Sympathisantes et proches de la défunte furent éliminées sans pitié. Récriminations et interventions en haut niveau n'y changèrent rien. Tout rentrait dans l'ordre !

Chapitre 5

I

La clé de réussite dans la politique repose sur un engagement permanent. Polariser l'attention sur sa personne est un des éléments essentiels de survie. Adja Tabara Fall avait bien assimilé sa leçon. Son laxisme et sa suffisance ne faillirent-ils pas lui être fatals ? La recette de longévité repose sur la faculté de se remettre en question, de se renouveler. L'activisme même s'il ne porte que sur de vaines choses reste un moyen de survie pour un politicien.

Forte de cet enseignement, elle s'était lancée dans un programme ambitieux de collectes de fonds à destination de l'enfance déshéritée. Cette entreprise dénommée « Un enfant, un kilo de riz » était devenue l'objet de toutes les conversations. Ce slogan, amplifié par les médias, appelait tout citoyen à donner en contribution soit un kilogramme de riz ou son équivalent en espèces. Ceux qui pouvaient faire plus étaient bien entendu largement accueillis. Durant une semaine, Adja Tabara Fall occupa le devant de la scène politique. Ses interventions multiples envahirent les radios et les médias, tant et si

bien que certains « barons » du parti au pouvoir s'en inquiétèrent.

Eux qui avaient considéré cette démarche comme une lubie de bonne femme. Craignant d'être à la traine d'autant plus que le secrétaire général du parti en l'occurrence le chef de l'état lui-même regardait d'un œil bienveillant une telle initiative, ils entrèrent dans la mêlée et invitèrent leurs militants à y répondre massivement. Des centres de collectes furent créés dans Dakar et dans toutes les régions. On instaura dans le quotidien national une rubrique destinée au recensement des dons et des donateurs. Ce fut la ruée. Chacun voulait que son nom figurât sur cette page. Ce désir, en apparence, innocent couvrait d'autres motifs inavouables. Par-delà le geste de générosité, il démontrait aussi le degré de militantisme et de patriotisme. D'ailleurs, le président de la République y figurait en première place. Ne pas donner devenait suspect ! Et puis, avoir son nom dans la liste des bienfaiteurs pouvait être un élément déterminant dans les critères de valeurs observés dans une carrière politique.

Les magasins loués pour la circonstance s'engorgèrent de riz. Les comptes bancaires et postaux enregistrèrent des sommes considérables. Assurément, tout concourait à l'éradication de la misère de l'enfance déshéritée. Cet élan national de solidarité en raison de son succès positionna ma patronne comme une figure emblématique du parti. Les rancœurs accumulées au cours de la reconquête de son pouvoir se résorbèrent d'elles-mêmes. Il n'était plus question que de son génie, de sa volonté à combattre pour le pauvre et l'orphelin.

Les journaux ne tarissaient pas d'éloges. Ce succès qui répondait au-delà de toute espérance ne fit pas perdre à Adja Tabara Fall son sens pratique. Dès la fin de cette campagne de solidarité, elle exigea et obtint la distribution de ce pactole, en dépit des protestations véhémentes du ministre de la Solidarité nationale qui en principe avait la haute main sur ce domaine. S'expliquant à la télévision, elle fustigea le comportement du responsable et s'étonna que ce dernier n'eût pas eu l'idée d'une telle initiative alors que son département regorgeait d'experts sociaux réputés prompts à défendre leurs propres privilèges. Elle ameuta les femmes du parti. Ces dernières, initiatrices de cette campagne n'entendaient pas laisser un tiers leur tirer les marrons du feu. Devant la justesse du raisonnement, le chef de l'État, dans un but d'apaisement et ne voulant pas désavouer son mandarin, préconisa une solution de compromis. Les produits de la collecte en nature comme en espèces seraient administrés et distribués par le mouvement des femmes du parti. Le ministère, tout en conservant un droit de regard, fournirait le personnel et la logistique. Ce problème réglé, ma patronne ordonna le transfert de tous les fonds collectés vers un compte unique sur lequel elle détenait tout pouvoir. Pour chaque région, elle nomma un gérant chargé de superviser les magasins de riz. Aucune sortie de marchandises ne pouvait se faire sans son autorisation. Ordonnatrice incontestée d'une fortune colossale qui déjà attirait mille convoitises, Adja Tabara Fall devint par la force des choses la personne la plus courtisée du pays. Marabouts, commerçants,

transporteurs, politiciens, responsables d'œuvres de bienfaisance, chefs de quartiers et de villages, édiles, bref tous prirent d'assaut la résidence, animés d'un esprit de lucre inénarrable. C'était malsain et obscène. Toutes ces personnes au ventre proéminent, à la mine cossue, se ruèrent à la curée. Une meute d'hyènes prêtes à dévorer tout ce qui se dressait sur leur passage. Mais, la politicienne qui connaissait son monde les regardait venir comme un toréador dans une arène, sure de son pouvoir, et sachant à l'avance la passe qu'il fallait exécuter avec chacun. Elle réussit facilement à contenir cette ménagerie à distance pendant quelques jours. Ce court moment lui permit de vendre plusieurs tonnages de riz. J'avais pour mission de récolter le produit des ventes auprès des commerçants. Ces ventes du reste déclarées par voie de presse ne suscitèrent aucune suspicion. La main dans le cœur, Adja Tabara Fall avait affirmé que l'argent obtenu serait intégralement versé dans les comptes bancaires ouverts à cet effet, et qu'en temps opportun il irait à qui de droit. Cette profession de foi ne fut pas respectée à la lettre. La politicienne empilait l'argent dans de grandes malles de fer qui la nuit étaient acheminées vers des destinations inconnues. Mais, on pouvait jurer sans risque de se tromper que cette fortune ne résorberait jamais une quelconque misère enfantine. Avant que le mois ne s'épuisât, j'avais versé dans les mains de ma patronne des sommes inimaginables. Plusieurs magasins furent vidés par mes soins. Le riz, vendu en dessous du cours officiel, prit le chemin des comptoirs de quelques commerçants affiliés au parti qui réalisèrent sur ces

opérations des bénéfices tout aussi inimaginables. À chaque versement, ma patronne me donnait en guise de récompense ou pour prix de mon silence des liasses de billets. Mon compte bancaire faisait de moi une personne importante si j'en jugeais les soins et attitudes serviles que me manifestait mon banquier.

Vers la fin du mois, Adja Tabara Fall secoua de nouveau le landerneau politique et la nation en invitant chaque chef de village, de quartier, etc. à envoyer à ses services les listes des ayants droit. La fièvre refit surface. Comme animée d'un don d'ubiquité, elle apparut partout, assortissant ses déplacements de discours fracassants et de gestes spectaculaires. On la voyait devant un parterre de miséreux fulminant contre les nantis au cœur de pierre, contre les politiciens véreux qui semblaient croire que l'État leur appartenait. Elle distribuait ensuite des enveloppes bourrées d'argent avec des gestes maternels qui soulevaient des clameurs de joie. Elle mena son affaire avec une telle virtuosité que ses apparitions s'assimilaient à des assemblées religieuses où l'on psalmodiait chants et prières. Propulsée au rang de mère providentielle qui, seule dans ce monde impitoyable, se penchait sur les maux de ses semblables. Elle donna à tour de bras. La cote de popularité de ma patronne atteignit des hauteurs vertigineuses. C'était l'apothéose !

II

À son quatrième mois de grossesse, deux mois pour son entourage, Fatim Bèye avait pris de l'embonpoint. Sans devenir tout à fait laid, son corps s'arrondissait et lui donnait l'aspect d'une grassouillette bourgeoise. Le ventre légèrement proéminent qu'elle exhibait dans des boubous amples de cotonnade, loin de la déparer, la rendait plus sereine. Aussitôt que mes yeux tombaient sur cette protubérance que je trouvais d'un volume impressionnant, je me sentais mal à l'aise. Je craignais qu'elle n'attirât la suspicion. Apparemment, j'étais le seul à m'alarmer. Moranta, son mari, évoluait en état de grâce. Nature simple, dénuée de calcul, il n'envisageait pas un instant que cette grossesse ne fût pas de lui. Depuis le commencement de la période caniculaire, la jeune femme vivait dans le jardin sous une case ouverte. Sur le sol recouvert de tapis et de matelas, elle se livrait avec ses amies à des débauches de nourritures incroyables. Les serveurs passaient leur journée à faire la navette entre le jardin et la cuisine. Un soir, alors que je me promenais dans les allées fleuries du jardin, je me sentis attiré par le toit ouvragé de la case. Il n'y avait personne aux alentours. Les rideaux-moustiquaires descendaient jusqu'à terre. Rien ne se devinait à l'intérieur. N'entendant aucun bruit et intrigué, j'entrebâillai un rideau. Fatim Bèye était là, dénudée,

allongée comme un cétacé échoué sur une grève. Ses seins lourds retombaient en monticules ambrés sur ses aisselles, dégageant son ventre renflé. Elle dormait le visage tourné vers le ciel. Surpris, j'esquissai un pas de recul, mais mes jambes restèrent figées sur place. Une force tyrannique m'obligeait à la regarder. Ce corps par sa brutale nudité me rivait sur place. Ma raison s'insurgeait contre cette attirance insensée. Mais, tous mes sens se tendaient vers cette nudité offerte. Dans son sommeil léthargique, elle bougea et déplia les genoux. Son ventre s'étala, devint un réceptacle, un appel muet, impérieux… La jeune femme se réveilla et s'accouda pour me regarder avec dans les yeux une invite claire. Devinait-elle mon bouleversement intérieur ? Elle se pencha, me saisit la main, et m'attira vers elle. Je voulais m'enfuir, briser ce sortilège qui distillait dans mes membres langueur et faiblesse. Mais, une rage de possession aiguë s'était infiltrée dans mes muscles. Je n'avais jamais atteint un tel degré d'éréthisme. Un sourire moqueur sur le visage, elle s'offrit. Quand je repris conscience, je vis que j'étais allongé sans force sur la jeune femme. Brisant l'étreinte de ses mains qui m'arrimaient à elle comme des tentacules, je me redressai. Triomphante, Fatim Bèye me regardait avec un air sarcastique. Toute sa personne repue de ma quintessence me narguait, se moquait de ma défaite, de mes belles résolutions. Je pris la fuite. Parvenu dans ma chambre, je m'enfermai à double tour, partagé entre le dégout et l'incompréhension. Je ne pouvais analyser cette pulsion qui m'avait transformé en une bête lubrique dénuée de raison. Étais-je devenu fou ?

Le lendemain matin, quand je rencontrai la fille de ma patronne, je fis mine de l'ignorer. Elle m'interpella d'une voix amicale :

— Seyni, comment vas-tu ? Tu as l'air d'être harassé ! Ça va ?

Habillée d'un grand boubou couleur arc-en-ciel, le cou ceint d'un lourd collier d'or, elle posait sur moi des yeux pleins d'ardeur. Je ne découvris aucune dérision sous-jacente dans son langage. Son mari, Moranta, qui venait de surgir me tendit la main et me salua d'une façon fort courtoise.

— Seyni, reprit-elle, je pars à Bayela pour quelques jours ; il est grand temps que je connaisse ma belle-famille…

Pendant qu'elle parlait, ses yeux restaient attachés aux miens. Essayait-elle d'y retrouver le personnage faunesque auquel elle s'était donnée avec tant de frénésie ? Malgré mon émotion, je lui opposai un visage sans expression. La présence de Moranta me culpabilisait. Sa droiture, sa bonhommie, son amitié, tout me faisait douloureusement prendre conscience de mon inqualifiable conduite, de ma bassesse, de mon ignominie. Sa femme, en revanche, continuait à me couvrir d'un regard possessif. La présence si proche de son mari ne l'empêchait pas d'afficher ses sentiments. L'audace d'une femme amoureuse, apprenais-je à mes dépens, était sans limites. Poser mes yeux sur Moranta devenait pour moi un supplice. Si, au moins, il m'avait manifesté de la malveillance, de l'antipathie, j'aurais pu me prévaloir d'un sentiment de vengeance et trouver dans ma forfaiture une espèce de justification. Mais, il n'en était rien ! Le jeune marabout, de nature

généreuse, était incapable d'éprouver un ressentiment pour quiconque. Je réussis à faire bonne figure et à entretenir une conversation normale. De cet assaut d'urbanité, je ne retenais qu'une chose : l'éloignement de Fatim Bèye. Son départ me libérait d'un grand poids.

— Ma mère étant en voyage, tu voudras bien l'informer ; je pense revenir dans une quinzaine de jours.

Les boys chargèrent les malles dans l'immense coffre de la Cadillac. Le véhicule s'ébranla. Un ineffable sentiment de soulagement descendit sur mes épaules.

III

Grisée par son succès sur la campagne de solidarité, Adja Tabara Fall avait relevé un nouveau défi : la conquête de la présidence de l'Assemblée nationale. L'actuel détenteur du poste, malade depuis un an, ne siégeait plus. Les mauvaises langues disaient qu'il avait essuyé un « missile sortilège » de haute puissance dont ses phalanges de guérisseurs et de marabouts ne pouvaient venir à bout. Maladie naturelle ou ensorcellement ? Ce qui était sûr, c'est que le remplacement de ce haut personnage était devenu la préoccupation principale du landerneau politique en ouvrant une lutte de succession sans merci. Adja Tabara Fall, en tant que première vice-présidente et conformément aux dispositions réglementaires de l'Assemblée nationale en matière de succession, était la remplaçante de fait. Elle avait plus d'une fois siégé par intérim et conduit des débats avec fermeté et compétence. Elle semblait y avoir pris goût. En principe, rien ne pouvait s'opposer à sa nomination. Mais, un obstacle se dressait. Un obstacle auquel le législateur n'avait pas songé : son statut de femme. Une partie importante du Parlement était constituée de musulmans fondamentalistes. Ces derniers appréhendaient négativement l'arrivée d'une femme sur ce siège avec le risque majeur de la voir remplacer le Président de la République en cas de vacance ou

d'empêchement. Faisant fi des textes, ce groupe opposait son véto. Ces parlementaires menés de main de maître par le deuxième vice-président avaient réussi à bloquer le processus de succession. Ils avaient rallié à leur cause des députés connus pour leur légalisme. Les chefs religieux, malgré mille gestes faits en leur faveur, refusaient d'avaliser la candidature de ma patronne. Fût-elle généreuse et toute dévouée à leur cause, une représentante du sexe faible ne pouvait, à leurs yeux, occuper une position aussi importante. Une autre personne aurait reculé devant une telle levée de boucliers. Mais, ma patronne était d'une autre trempe. Axant sa revendication sur la légitimité, elle fit front. Son égo ne lui permettait pas d'envisager cette situation avec objectivité. Ce travers, bien qu'il déchainât ses forces et ses facultés belliqueuses, réduisait sa perception juste des choses et des êtres. Pour elle, tout pouvait être bravé, vaincu. Il suffisait d'y mettre le prix et d'y investir toute son énergie.

Son adversaire, Amadou Kane, le deuxième vice-président était un vieux briscard de la politique. Au début de sa carrière parlementaire, alors questeur tout puissant de l'Assemblée nationale, il se compromit dans un coup d'État destiné à renverser le premier président de la République. Faisant recours à l'armée qui n'appréciait pas la dérive socialiste des putschistes, celui-ci réussit à sauvegarder son pouvoir. Amadou Kane et ses acolytes furent condamnés à perpétuité et gardés dans une des régions les plus insalubres du pays. Il y vécut dix longues années sous surveillance rigoureuse. Puis, sans état

d'âme, il retourna sa veste et par le biais du quotidien national étrangement complice, commença à fustiger ses anciens compagnons de parti. Il les immola dans des pamphlets dont la virulence effrayait à force de malveillance. C'était l'époque noire des partis uniques et des dénonciations spectaculaires. Cette conjoncture le servit. Ses « contributions » devinrent la hantise du bétail politique. Il frappa tout le monde, mettant amis et ennemis dans le même bucher. Les purges qui s'en suivirent se particularisèrent par leur ignominie. Un syndrome de peur roda longtemps dans les instances du parti. Amadou Kane fit tant et si bien que le pouvoir commua sa peine à quinze ans de réclusion. Ce premier acquis engrangé, le prisonnier devint enragé. De sa prison, des proses et des vers à la gloire du président de la République, gardien de la Constitution, fleurirent dans les journaux, ravalant les dithyrambes les plus extravagants à de simples miaulements de chat en rut. Ce fut lui qui donna à la postérité ces vers inoubliables :

« O pays béni d'entre tous,

Tu as l'infime privilège

D'engendrer, cet homme,

Dont le pouvoir Allège,

À l'instar du sauveur

Tous les maux de la terre… »

Le premier Président de la République, helléniste de renom, mais aussi monarque madré et cynique, favorisa cette littérature, curieux de voir jusqu'où pouvaient aller les frontières de l'abjection. Édifié, il s'en lassa d'autant

plus que ses pairs européens par journaux interposés commençaient à se gausser de lui. Une réputation d'humaniste se conserve et certains comportements ne peuvent que l'effriter. Il fit relâcher le politicien félon et en guise de cadeau lui régla l'intégralité de son salaire de parlementaire durant toutes ses années de détention. Homme habile, sans scrupules, doué d'un sens inné de l'intrigue, Amadou Kane se réinstalla dans la politique et parvint au bout de quelques années à s'incruster au parlement. Le deuxième Président de la République l'y trouva. Mais, ce dernier le maintint loin de lui. Une de ses fameuses « contributions » avait fait sombrer un oncle. Le nouveau chef de l'État fit interdire toute publication portant sa signature et refusa catégoriquement de le recevoir en audience privée. Pressentant sa destitution, Amadou Kane créa au sein du parlement un courant fondamentaliste en s'appuyant sur les autorités religieuses. Il devint leur représentant, leur homme lige. Brandissant la religion comme bannière, son mouvement connut rapidement le succès et le positionna au parlement comme un personnage incontournable. Il s'érigeait en défenseur de l'Islam dans un pays traversé de soubresauts d'incrédulité où les valeurs fondamentales s'étiolaient sous l'assaut d'idées païennes venues d'au-delà des mers. Sa popularité était grande. Le « jihad » qu'il déclencha à l'encontre d'Adja Tabara Fall prit bientôt une ampleur nationale. La presse islamique, sous son magistère, s'acharna sur elle. En très peu de temps, elle devint la femme la plus honnie du pays. On ne parlait plus que de son immense fortune mal acquise et de sa

propension à changer d'homme comme de chemise. On la dépeignit sous les traits d'une hétaïre vivant dans la luxure, prête à fondre sur tout mâle disponible. Devant ces attaques sournoises et ciblées, pour la première fois, je vis ma patronne vaciller. Son adversaire, aussi gluant qu'une anguille, n'offrait aucune prise. Il était loin de la brebis que l'on conduit docilement à l'abattoir. C'était plutôt un serpent venimeux, impitoyable. Aucune bassesse ne l'arrêtait. Bénéficiant d'un réseau de relations aussi efficient que celui de ma patronne et jouissant d'une fortune immense acquise lors de son passage à la questure, il s'avérait être à bien des égards plus redoutable. Sur le plan mystique, il entretenait dans sa vaste demeure sise dans la banlieue une escouade de marabouts-jeteurs de sort et de féticheurs originaires de la Guinée forestière capables de plonger n'importe quel esprit dans le désarroi le plus complet.Tout en utilisant les mêmes armes que ma patronne, à savoir le trafic d'influence, la manipulation, Amadou Kane disposait d'un avantage majeur : la religion. Sans être un pilier de mosquée, il avait su polariser la rancœur des autorités religieuses qui rêvaient d'instaurer un pouvoir théocratique. Le seul avantage qui restait entre les mains d'Adja Tabara Fall était son amitié indéfectible avec le Président de la République. Pourtant, ses nombreuses audiences avec ce dernier ne changèrent pas la situation. La légitimité qui demeurait son cheval de bataille ne semblait ne lui être d'aucun secours. Le chef de l'État malgré la grande estime qu'il vouait à ma patronne se cantonnait dans le statu quo. Son intervention eût été

définitive. Mais prudent, il refusait de tremper dans une affaire qui risquait de lui valoir des mésalliances non souhaitées. La promotion de la femme faisait partie de son credo politique, mais ce cas d'espèce l'indisposait. En imposant le respect de la loi en matière de succession, il s'attirerait immanquablement l'animosité des autorités religieuses qui représentaient son électorat le plus fidèle et le plus puissant. Ces dernières contrôlaient en plus la société civile et pouvaient déclencher quand ils le voulaient des troubles susceptibles de compromettre une paix sociale acquise au prix d'absurdes concessions. Sans donc désavouer Adja Tabara Fall, le président souhaitait qu'elle se désistât. Cela n'avait pas encore été exprimé avec clarté, mais les propos recueillis dans son entourage direct le laissaient croire. Adja Tabara Fall, avec un flair développé dans les querelles politico-politiciennes, subodorait son lâchage. Mais, sa pugnacité ou son aveuglement volontaire l'incitait encore à se battre, à rameuter des partisans de plus en plus fugaces. Le microcosme politique avait déjà pris son parti. Un candidat désavoué par le chef de l'État ne gagnerait pas.

La fièvre montait. Le parlement, devenu un champ clos de haine, de lutte et d'invectives, donnait une image déplorable. Cette situation, dénoncée par un journal français à grand tirage, souleva l'indignation. Un pays qui se veut démocratique se permet-il un tel scandale au niveau de sa deuxième institution ? Assurément non ! La présidence se vit obligée de sortir de sa neutralité et de trancher. Elle ne faillit pas à ses devoirs. Un samedi, Adja Tabara Fall fut conviée à passer le week-end à

Popenguine, la résidence secondaire du chef de l'État. Après un repas presque miséreux comparé à l'abondance de sa table, elle se vit invitée à une promenade dans les allées plantées de flamboyants en pleine floraison. Au retour de cette randonnée bucolique, la politicienne convoqua la presse et annonça son renoncement. La raison évoquée officiellement était l'impossibilité de cumuler deux postes de responsabilité de niveau aussi élevé sans que l'un pâtît par rapport à l'autre, alors que tous les deux requéraient une attention soutenue. Ce mensonge, tout en mettant un terme à cette bataille de succession, fut accueilli avec soulagement. Personne ne songea à la légitimité de cette revendication qui aurait permis pour la première fois dans l'histoire de voir une femme sur le plus haut perchoir de l'Assemblée nationale. Sous les lampes des projecteurs, Adja Tabara Fall présentait un visage serein. Quel argument avait-on employé pour la faire lâcher prise ? L'argent ? Des privilèges encore plus substantiels ? Ou tout simplement le bon sens ? Nul ne savait. Amadou Kane devint le Président de l'Assemblée nationale. Ma patronne refusa d'assister à la cérémonie d'investiture. Elle resta enfermée dans sa chambre durant plusieurs jours. Quand elle réapparut, ce fut pour prendre un avion à destination des États-Unis d'Amérique. Allait-elle rejoindre son fils ? Nous ne la revîmes que trois mois après.

IV

Décembre…

Traversée de brises glaciales provenant des mers gelées d'Europe, Dakar, la Sahélienne, se rapprochait d'une agglomération scandinave. Cette période, redoutée par les uns, mais accueillie avec enthousiasme et empressement par les autres, venait avec les fêtes de Noël et du Nouvel An. Les artères principales étaient tendues de guirlandes, de lampes multicolores et de réclames publicitaires. Les mains enfoncées dans un raglan anglais de laine, je déambulais dans le quartier résidentiel, résolu à échapper à mes pensées qui devenaient par trop morbides. J'entendais profiter de cette soirée du trente et un décembre. Je souhaitais me perdre dans une apothéose de couleurs, de plaisirs, de cris et de danses. Je voulais redevenir moi-même, vivre. Sur le point d'accoucher, Fatim Bèye avait rejoint le domicile conjugal à Bayela. À l'exception du personnel, il ne restait que ma patronne et moi dans l'immense demeure. Celle-ci, absorbée par ses multiples activités dans lesquelles je n'avais aucun rôle, ne m'accordait plus aucune attention. Je demeurais souvent seul. Cette situation me pesait et me faisait sentir d'une façon aiguë la précarité de ma position. Ne servant plus à rien, j'étais mis au rebut. Adja Tabara Fall revenait très tard le soir. Suivant son humeur, elle m'adressait la parole ou faisait

mine de ne pas me voir. J'étais réduit à quémander des signes de reconnaissance, d'intérêt, avec le ridicule d'un chien en mal de caresses. C'était tout juste s'il ne me fallait japper et frétiller de la queue pour me faire remarquer. Ma solitude se densifiait de jour en jour. La politicienne dans sa lutte implacable pour reprendre son pouvoir avait tout écrasé sur son passage. Elle n'avait plus d'opposition. Elle régnait sur un royaume conquis et pacifié. La victoire avait étalé partout son manteau d'oubli. Cette même victoire introduisait dans ma vie la marginalisation. L'ingratitude des grands n'est pas un vain mot ! Cette absence d'intérêt manifeste faite à dessein ou par inadvertance faisait monter du puits de mes rancunes des envies de meurtre, de destruction. Plusieurs fois, j'avais pris la décision de la quitter, mais connaissant sa capacité de nuisance, j'optai pour une solution de sagesse. Pourtant, cette situation ne pouvait durer. Quelle qu'en eût été l'issue, il devenait nécessaire que ma position fût clarifiée.

La place de l'indépendance, en cette nuit de la Saint-Sylvestre, résonnait comme un tambour géant. La fanfare militaire en sa « retraite aux Flambeaux » déchirait l'air de ses cuivres. Les maîtres-batteurs de tam-tams manifestaient leur différence par des percussions d'une sonorité envahissante. À travers le scintillement des pétards et des feux de Bengale, on apercevait des têtes qui moutonnaient à perte de vue. Un monde fou, avide de sensations, se pressait et se bousculait. Le froid intense qui régnait comme une maîtresse irascible n'arrivait pas à rebuter ces gens décidés à oublier les

désagréments d'une année et résolus à voir dans celle qui se levait les promesses d'une vie meilleure. La trouvaille des maîtres de Rome, traversant les siècles et les continents, se confirmait d'une façon irréfutable : « Au peuple ployant de misère, le pain et les jeux ! » Des femmes habillées à l'ancienne exécutaient des danses d'une salacité païenne. Cette ambiance carnavalesque débridait les esprits les plus rigoristes et distillait dans les cœurs toutes les audaces. Balloté par cette humanité en liesse, je me laissais aller, rempli, moi aussi, d'une joie sauvage. Rejoignant un groupe de danseurs qui animait les haltes de l'orchestre militaire, je me dépensai jusqu'à épuisement complet. Ma randonnée nocturne se termina dans une boite de nuit où des couples éméchés se soutenaient plus qu'ils ne dansaient sur la piste encombrée. Au prix d'insultes variées et de coups de coude, je réussis à m'approcher du comptoir. Diverses odeurs d'alcool me sautèrent au visage. Des barmen en sueur criaillaient à qui mieux mieux. Je dus hurler pour faire entendre ma commande. Elle me fut lancée à la volée. Serrant mon verre, je bataillai longtemps avant de trouver une place. Je m'y laissais choir les jambes flageolantes .L'endroit, un ancien dépôt de marchandises, était d'une laideur absolue, un monument de mauvais goût. Une décoration criarde faite de traits de peinture en zigzag donnait le tournis. Mais, apparemment, j'étais la seule personne dans ce caravansérail à percevoir cet aspect. Les gens qui gesticulaient comme des pantins désarticulés sur la piste avaient d'autres soucis que l'esthétique de ce lieu. Des filles presque déshabillées se

faufilaient partout offrant à la concupiscence des hommes leurs charmes défraichis. La dureté de leur regard et le dédain royal qu'elles affichaient ne laissaient aucun doute sur leur profession. À un certain moment de la nuit, un batteur de tam-tam bondit sur la piste et inonda la salle de percussions effrénées. Tous les danseurs d'un commun accord se retirèrent. Trois jeunes femmes nues à l'exception d'un minuscule pagne appelé « béthio » s'emparèrent de la scène. Manifestement, ce spectacle, hormis la boisson et la danse, était l'attraction principale de ce bouge. Les danseuses en ligne frétillaient comme des diablesses. De toutes les danses jamais conçues par l'homme, la version moderne du « Mapouka » est certainement la plus spectaculaire, la plus salace, la plus licencieuse. Inventée dans les quartiers chauds d'Abidjan, cette danse a envahi en un laps de temps toutes les boites de nuit d'Afrique. Les danseuses tournent le dos au public, se penchent et offrent au regard leur séant dénudé. En accord avec le rythme de la percussion, elles impriment à leur postérieur une danse giratoire d'une obscénité inénarrable. Les trois jeunes femmes s'immobilisèrent au milieu de la piste et entamèrent leurs prestations sous les cris paillards des spectateurs. Bien qu'habillées de la même façon, les danseuses se distinguaient l'une de l'autre. La plus grosse, malgré des efforts méritoires pour attirer l'attention, était desservie par un physique inadapté. En plus de la lasciveté, cette danse exige une certaine souplesse que la rigidité de son bassin ne permettait pas. La deuxième était pourvue d'une poitrine volumineuse, mais elle avait

un derrière pauvre : ce qui est dans l'imaginaire érotique du Noir une tare rédhibitoire. Quant à la troisième, elle était de grande taille, sculpturale, un visage d'une beauté à couper le souffle. En la regardant, on ne pouvait s'empêcher de se poser des questions. Que venait chercher une fille aussi gâtée par la nature dans ce lieu de perdition, alors que sa beauté lui ouvrait toutes les portes ? Elle avait des hanches larges, évasées, un buste d'athlète avec des seins fermes que les trémoussements faisaient à peine osciller. Des fesses denses accentuées par une taille fine se percevaient à travers le tissu transparent de son pagne. À chaque fois qu'elle se penchait pour se lancer dans une cascade de mouvements des plus évocateurs, elle déchainait un charivari indescriptible. Hiératique, elle dansait pourtant d'une façon détachée, comme indifférente à la ferveur enthousiaste qu'elle provoquait. À penser qu'elle cherchait tout au plus à remplir un contrat par trop contraignant.

« Laissez tomber les "béthios" ». Cette exigence vociférée par les plus excités devint bientôt un slogan scandé par tous. La plus grosse ne tergiversa pas longtemps, avide sans doute d'applaudissements. Après quelques contorsions, elle se pencha profondément et laissa choir son pagne. En guise de récompense, elle ne reçut que des cris animaliers. Consciente de son handicap fessier, la deuxième mima sur place une scène de copulation torride en faisant exécuter à ses seins énormes une sarabande effrénée, mais refusa de se défaire de son paréo. Des insultes saluèrent son service. La troisième, celle que tout le monde attendait, se contenta de danser

sans plus, nullement impressionnée par le grondement frustré de la foule. À la fin de la musique, elle bondit avec souplesse hors de la piste et disparut dans l'arrière-salle. Les spectateurs éméchés criaient et trépignaient de dépit.

Peu à peu, un semblant de calme revint. La piste de danse s'encombra de nouveau de fêtards avinés et braillards. Encore sous le choc de cette danse obscène que je voyais pour la première fois, je restais immobile, comme frappé d'hébétude. Je n'avais jamais imaginé que, poussées par le besoin, nos femmes arriveraient à un tel palier de dégradation. Une jeune femme habillée de façon masculine me bouscula et me tira de ma torpeur.

— Holà toi, lève-toi de ma place

— Comment ? Dis-je, prêt à la rabrouer.

— C'est ma place ! Dégage ou j'appelle le videur.

Elle se tenait droite devant moi et me regardait avec insolence, les mains sur les hanches dans une attitude de défi. Grande de taille, elle portait un pantalon de velours qui découpait admirablement ses formes. Un t-shirt rouge moulait sa poitrine saillante, faisant un contraste saisissant avec sa taille de guêpe. Le visage, quoique surchargé de poudre et de mascara, restait d'une beauté impressionnante. C'est en la regardant de près que je reconnus en elle la danseuse de « Mapouka » qui avait soulevé tant de colère auprès du public. Goguenard, je lui souris au nez et dis :

— Peux-tu prouver que cette place est la tienne ?

Ses yeux flamboyèrent. Me poussant sans ménagement, elle se pencha et envoya sa main sous le guéridon.

— Et ça ? N'est-ce pas mon sac ?

Elle brandissait devant moi un sac de toile informe. Sure de son bon droit, elle s'assit devant moi. Par l'entrebâillement de son minuscule habit, je voyais ses seins opulents qu'un tout aussi minuscule soutien-gorge tentait de contenir.

— OK ! Jeune fille, je m'excuse… Aujourd'hui, c'est le Saint Sylvestre, tout est permis…

— Au lieu de dégoiser, tu ferais mieux de me payer à boire.

— Oui, bien sûr !

Elle héla un serveur et lui réclama une bouteille de champagne. Se tournant vers moi, elle ajouta : « Si bien entendu la poche de ce Monsieur le permet ». Le ton était un tantinet méprisant. Au prix où devait se vendre une telle boisson, ma générosité risquait de devenir par trop chère. Mais, je me laissai piquer au jeu : n'étais-je pas prêt à tout sacrifier sur l'autel du plaisir ? J'acquiesçai. Cela sembla la surprendre. Elle murmura quelques mots dans l'oreille du loufiat, puis se tourna vers moi. Ses yeux me disséquèrent sans complaisance, me jaugeant comme un maquignon devant une bête. Cela se fit lentement. Mais, à en juger le sourire canaille qui se dessina sur ses lèvres, je devais représenter le gibier idéal. Un fils de famille en virée. Le serveur revint et posa devant nous une bouteille intacte. À ma grande surprise, la fille s'en saisit et, sans

façon, l'enfourna dans son sac. Plantant ses yeux dans les miens, elle me fit un large sourire et dit :

— J'aurais bien voulu partager cette fête avec toi, mais hélas, je dois partir de ce pas. Permets-moi de te souhaiter une bonne et heureuse année.

Elle se leva et se dirigea à grandes enjambées vers la porte de sortie. Partagé entre la surprise et la colère, je me jetai à sa poursuite. Lorsque je parvins à briser la barrière humaine qui obstruait le passage, je la vis à quelques mètres sur le bord de la chaussée hélant un taxi. Je courus jusqu'à elle et lui agrippai le bras. Elle se retourna. Son regard se durcit en me reconnaissant. Elle arracha sa main d'un coup sec.

— Toi, que veux-tu ? Fiche-moi la paix.

Soufflé par tant d'ingratitude, je fronçai les sourcils.

— Alors grand con, que crois-tu donc ? Que ta malheureuse bouteille de champagne te donne droit sur moi ? Bas les pattes, je ne t'ai pas forcé à l'acheter. Aller, ouste !

Sa voix éclatait dans cette nuit froide. Tous les autres bruits semblaient d'un commun accord se mettre en sourdine. La pensée d'avoir été grugé de surcroit par une fille de rien, sortie de nulle part, me rendait hargneux. Je m'avançai. Le regard insolent, la danseuse recula légèrement et sans prévenir me balança son sac en pleine figure. La douleur me cloua sur place, traversa mon cerveau et me transforma en un bloc de haine. Il me fallait punir cette fille ! À travers les éclairs de souffrance qui dansaient devant mes yeux, je l'entrevis, m'attendant,

les jambes fléchies, le sac enroulé dans sa main droite, prête à m'infliger un autre horion. À la voir si déterminée dans cette attitude belliqueuse, je compris que j'avais affaire à une forte partie. Habituée à défendre sa personne contre la police et les voyous des bas-fonds, elle m'observait sans aucune peur. Je ne devais pas représenter un danger pour elle. Des quolibets montaient des badauds qui ne perdaient pas un œil de notre altercation. « Hé ! La fille vise les couilles, c'est surement un de ces salauds de bureaucrates… Tape sur les parties, ça ne pardonne pas… » Mes oreilles bourdonnaient. Le sac lesté de la bouteille de brut constituait une arme redoutable et dangereuse. Puis, avec une soudaineté qui m'étonna, je perdis toute agressivité, d'autant plus qu'une vérité venait de s'installer dans mon cerveau : je n'étais pas en mesure de mettre cette femelle au pas. Ce constat me rendit toute ma lucidité. Je remis de l'ordre dans mes vêtements et ostensiblement, je tournai le dos à la jeune femme en y mettant le maximum de dignité possible, restant entendu qu'au sortir d'une pareille confrontation, il est difficile de se composer une attitude honorable. Je quittai l'aire de la bataille et me dirigeai droit devant. J'entendais derrière mon dos le chahut des spectateurs. Les invectives et les insultes me piquaient comme des dards. Courbant la tête, j'accélérai le pas, pris soudain par le besoin de disparaitre, de changer d'atmosphère. Quelle gloire aurais-je à me battre avec cette écervelée ? Je demeurais le seul responsable de ce qui m'arrivait. Qu'étais-je venu chercher dans ce coupe-gorge ? J'allais à l'aveuglette. Quelques enseignes lumineuses me firent

comprendre que je me trouvais dans Rebeuss, un quartier mal famé. Mes chaussures neuves s'enfonçaient dans la fange. Après que j'eus marché un quart d'heure, un taxi rutilant de lumière me dépassa et se rabattit devant moi. Une femme en descendit. La voiture repartit. C'est en arrivant à quelques mètres d'elle que je la reconnus : c'était la fille du bar. Appuyée sur une jambe, elle braquait sur moi ses yeux surchargés de fards. La perspective de l'affronter de nouveau ne m'enchantait pas. C'est pourquoi je pris le soin de la contourner.

— Hé homme, arrête-toi. Pour tout à l'heure, je m'excuse…

Elle trottait derrière moi. Ses talons claquaient sur la chaussée. Buté, je continuai ma marche. Excédée, elle finit par tirer le revers de mon pardessus et parvint à me retourner. Son visage éclairé par la lumière des réverbères ressemblait véritablement à un masque No : il était terrifiant et en même temps pathétique.

— Si c'est pour le champagne, je te le rends…

— Pourquoi tiens-tu à me courir après ? S'il s'agit de la bouteille, tu peux la garder, je n'ai pas eu le temps de la payer. Alors, tu vois, tu n'as aucune obligation vis-à-vis de moi. Rends-moi un service : disparais de ma vue.

Cette tirade sembla la clouer sur place. Je vis ses lourdes paupières frémir comme des ailes de papillon. Elle éclata de rire.

— Mais, alors, je risque d'avoir de sérieux problèmes avec Justin.

— Justin ?

— C'est le proprio de cette boite pourrie. Bon, c'est tant mieux ! Maintenant que tout est dit, on fait la paix…

Spontanément, elle me tendit sa main alourdie de bagues de pacotille. Ses dents brillaient comme de petites perles. Cette attitude volontaire brisa ma défense. Je regardai longuement cette paume ouverte, puis je finis par y glisser ma dextre. Cela sembla lui faire un immense plaisir. La logique de ces filles dépassait la compréhension du commun des mortels. Sans lâcher ma main, elle se rapprocha et se colla à moi.

— J'habite à côté, j'aimerais que tu viennes chez moi, on pourrait faire plus ample connaissance…

Je restais méfiant, cherchant à comprendre ce brusque retournement de situation. Dans quel guêpier allait-elle me fourrer ? Perplexe, je sondai son regard, essayant de deviner ce qui se tramait sous ce front résolu.

— Allons, viens…

Je sentais son corps musclé à travers mes habits. Devant l'insistance de ses yeux, mes sens s'émurent. Une agréable chaleur me monta au visage. Sans proférer un mot, je la suivis. Je ne la suivais pas par curiosité, mais plutôt par désœuvrement. Terminer la soirée dans la solitude devenait pour moi un fardeau lourd à porter. J'avais besoin de rompre avec la morosité qu'était devenue ma vie. Nous marchâmes longtemps, en silence, bras dessus, bras dessous. De temps en temps, elle levait vers moi son visage comme pour prévenir tout changement. Il faisait un froid intense. Des gouttelettes d'eau s'échappaient du ciel et donnaient à la chaussée une

brillance hivernale. Malgré l'heure tardive, des couples déambulaient. Des groupes de jeunes enhardis par leur nombre menaient un boucan infernal, sous l'œil bienveillant des policiers emmitouflés dans des cirés noirs. Cette nuit, tout était toléré.

Nos pas nous menèrent devant un vieil immeuble aux murs surchargés de graffitis. Nous empruntâmes un escalier jonché de détritus. Au troisième étage, elle ouvrit une porte et m'invita à entrer. La pièce était d'un dénuement spartiate. À l'exception d'un matelas jeté à même le sol, il n'y avait aucun meuble. Plusieurs chaussures empilées pêle-mêle dans un coin et des habits suspendus à des cintres renforçaient cette impression de nudité.

— Installe-toi, je n'ai pas de chaise… Donne-moi ton manteau.

Je m'exécutai. Elle suspendit l'habit et disparut derrière un rideau en plastique. Précautionneusement, je me glissai sur le lit. Un bruit d'eau avait remplacé le silence de la chambre. Quand elle réapparut, elle avait troqué son pantalon contre une jupe ample et son visage débarrassé d'artifices offrait un aspect juvénile frappant : elle semblait avoir rajeuni d'un coup de plusieurs années.

— Je m'appelle Rose, et toi…

— Seyni, dis-je après un moment d'hésitation.

— Tu veux du café ? Je suis désolée, je n'ai rien d'autre.

— Un café, ça ira !

Elle attira un petit réchaud à gaz et y posa une petite bouilloire. Pendant que le feu ronflait, elle s'accouda sur un oreiller et orienta son visage sur moi. Un sourire moqueur s'y affichait.

— Je ne t'ai pas trop fait mal avec mon sac ?

— dire plutôt, avec ta massue !

Cette réponse provoqua un fou rire. Ce rire par sa clarté, sa spontanéité me détendit. L'espèce d'appréhension, d'angoisse, qui s'était installée dans mon ventre se désagrégea. D'un mouvement souple, sans appui, la jeune femme se leva. Je fus frappé par sa force et sa souplesse : une vraie athlète. Elle mit entre mes mains une petite tasse de café et tout aussi soudainement se laissa choir sur ses talons, exposant à mes yeux ses larges cuisses cuivrées.

— Et toi, tu ne bois pas ?

— Seulement le matin ; la nuit, je ne bois rien d'autre que de l'eau !

— Mais…

— Ah ! Je vois ! Tu penses à la bouteille de champagne ? Alors là, je crains de te décevoir ; je ne bois pas ! Les bouteilles de champagnes ou de liqueur que je récupère sur les « gogos » me servent à payer mon loyer. Je les vends à l'épicerie du coin.

— Merci pour les « gogos » ! Une chose m'intrigue, pourquoi m'as-tu suivi ? Du moment que tu avais ta bouteille et tu m'avais dissuadé de la reprendre, quel intérêt avais-tu à me suivre ?

Elle resta silencieuse un instant, puis elle haussa les épaules.

— À dire vrai, je ne sais pas ! Disons plutôt que ton absence de réaction m'a donné mauvaise conscience. Je ne suis pas habituée à voir un tel geste. Dans mon milieu, les hommes ne se comportent pas comme ça ! Tu es différent des voyous bien habillés de la Médina. Et puis quelque chose me poussait impérieusement vers toi… Je crois que tu m'as impressionnée…

— Voilà qui est flatteur !

À l'improviste, elle noua ses bras autour de mon cou et ses lèvres se posèrent avec douceur sur mon oreille. Par touches rapides et sensuelles, sa langue se déplaça le long de mon cou. Cette caresse inattendue me pénétra comme une ondée de fraicheur. Je fermai les yeux, appréciant le bouleversement de mes sens, le réveil de ma chair. Ses mains s'activèrent et me dépouillèrent de mes habits. Se déshabillant à son tour, elle me recouvrit de son corps chaud et ferme.

V

Il faisait grand jour quand je me réveillai. Un soleil timide éclairait la chambre, accentuant davantage sa vétusté. Lovée comme une chatte dans mes bras, Rose dormait. En la regardant, je ne pus m'empêcher d'éprouver un sentiment de tendresse. La veille, dans la frénésie qui nous emportait, elle m'avait murmuré à l'oreille : « Je ne suis pas une pute ! Je ne suis qu'une danseuse reconvertie dans le "Mapouka" ; promets-moi après de ne pas me regarder avec mépris… » Ses yeux me fixaient avec une telle confiance, une telle avidité que je dus la rassurer en la serrant très fort dans mes bras. Un petit transistor chinois était posé à proximité du matelas. Mû par l'habitude, je l'allumai. C'est ainsi que je sus l'affreuse nouvelle. La voix enrouée surement par une nuit de beuverie, le journaliste lisait les informations du jour :

— … nuit de fête, nuit de liesse, nuit de ripaille, mais aussi nuit de tragédie. Adja Tabara Fall, la présidente des femmes du parti et vice-présidente de l'Assemblée nationale a été trouvée elle et son chauffeur assassinée. Les corps ont été retrouvés dans sa voiture abandonnée dans la zone portuaire. Mme Fall et son chauffeur, d'après les premiers constats, ont été tués à coups de couteau. Leurs corps atrocement mutilés témoignent de la sauvagerie du crime. D'après les premiers constats, ce double meurtre a été perpétré par une équipe de

tueurs. Dans nos prochaines éditions, nous vous parlerons plus amplement de cette triste affaire…

La nouvelle me propulsa hors du lit. Je m'habillai en vitesse. Après avoir glissé plusieurs billets de banque sous l'oreiller de la jeune femme, je sortis de la chambre et dévalai l'escalier en vitesse. Un taxi me déposa devant la résidence. En pénétrant dans le jardin, je vis plusieurs voitures garées. Les domestiques affichaient une mine de circonstance. Dans le grand salon, je trouvai presque tous les proches de ma patronne : Ronat, le banquier, Mme Ndiaye, son adjointe, etc. … Des sanglots se faisaient entendre. Ne sachant que faire, je rentrai dans ma chambre. Je ne pouvais concevoir le trépas de ma patronne dans des conditions aussi absurdes. Qui avait ordonné sa mort ? D'après les informations, il ne faisait aucun doute que c'était un meurtre prémédité. L'hypothèse d'un crime crapuleux ne venait même pas à l'esprit. Un règlement de compte ou un crime politique ? Tout se bousculait dans ma tête. Qui avait-elle offensé pour le pousser à une telle extrémité ? Certes, Adja Tabara Fall n'était pas sans reproche : sa réussite politique reposait sur un lit d'inimitiés et de haines féroces. En politique, n'est-ce pas tout à fait naturel ? Mais de là à la tuer comme un animal nuisible, cela dépassait l'entendement. Ce crime ouvrait une ère nouvelle dans les mœurs du pouvoir. C'était inédit ! Décidément, tout était exceptionnel dans la vie de cette femme redoutable, même dans la mort !

L'entrée d'un boy mit fin à mes cogitations. On me réclamait au salon. De nouveaux visages étaient apparus.

Un murmure confus oscillait dans l'atmosphère. Le boy m'indiqua un homme bien habillé en conversation avec l'adjointe de la défunte. À mon approche, il vint au-devant de moi et me demanda de le suivre dans le jardin. Les allées étaient encombrées de voitures récemment arrivées.

— Où pourrait-on être seuls ?

Je désignai à mon interlocuteur la case, celle qui avait abrité ma démence sexuelle d'un soir. Nous nous assîmes sur les chaises d'osier, protégés de l'extérieur par les rideaux-moustiquaires. Mon visiteur avec des gestes empruntés alluma une cigarette et posa sur moi des yeux rouges d'alcoolique.

— Je suis le commissaire divisionnaire Samba Ndiaye. Je suis chargé de l'enquête. On m'a dit que vous étiez le secrétaire particulier de la défunte. Que savez-vous de votre patronne ?

Le personnage m'irritait et je trouvais sa question saugrenue. Une onde de colère me traversa le cerveau. Je ne voyais pas la raison de cet interrogatoire. Je me contenais difficilement.

— Qui vous a raconté cette histoire de secrétaire particulier ? Je n'ai jamais occupé un tel rôle dans cette maison…

— Toujours est-il que vous étiez son plus proche collaborateur ! Que savez-vous d'elle ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je n'ai pas encore passé suffisamment de temps à son service pour la connaitre à fond. Elle m'assignait des tâches et je me

contentais de les exécuter. Mes attributions ne dépassaient pas celui d'un simple commissionnaire.

— Allons ! Allons ! Mr Séne, ne poussez pas la modestie jusque-là. Vous étiez quand même son homme de confiance ! Je crois que j'ai mal formulé ma question. Connaissez-vous des ennemis à votre employeur ?

— Elle me faisait confiance, c'est vrai, mais ne me faisait pas des confidences. Mon travail se limitait à cette maison, si bien que j'ignore ses relations.

Le policier m'observait avec attention. Il semblait guetter dans mes gestes des indices de culpabilité. Le commissaire Samba Ndiaye était un personnage très connu. Ses exploits contre le grand banditisme souvent à la une des journaux faisaient de lui une célébrité. Formé dans l'ancienne URSS, il avait des méthodes d'une extrême brutalité. Ses interventions étaient souvent au seuil de la légalité. Plusieurs suspensions et mises à pied émaillaient sa carrière. S'il n'avait pas eu de parrains politiques puissants, sa vie professionnelle eût été des plus courtes.

— Mr Séne, je vous sens nerveux ! Il ne s'agit que d'une simple enquête de routine. Le crime s'étant produit dans ma juridiction et compte tenu du statut de la défunte, vous comprendrez que je veuille recueillir le maximum de renseignements possibles. Personne n'est visé spécialement. À vous voir, je sais que vous n'avez aucun lien avec ce crime. Donc, vous voyez bien que vous avez intérêt à m'aider.

J'eusse menti si j'affirmais que ces propos m'ôtaient un grand poids. L'esprit libéré, je consentis à répondre à

ses questions. Le policier jetait de temps à autre quelques notes sur son carnet. Une seule question réveilla en moi la révolte :

— Mr Séne, d'habitude vous passez la nuit dans cette maison, pourquoi avez-vous découché la veille ?

Sans me troubler, je répondis :

— C'est vrai ! Je suis allé fêter le Nouvel An.

— Seul ?

Faisant mine de ne pas comprendre, je me levai et lui tendis la main.

— Vous voudrez bien m'excuser, on a besoin de moi à l'intérieur. J'espère que mes réponses vous aideront dans votre enquête. Au revoir Mr le Commissaire.

Il se leva en même temps que moi. Ignorant ma main, il réajusta sa cravate et, sans me regarder, me précéda à la sortie. Au moment de franchir le seuil, il se retourna et planta ses yeux sanguinolents sur les miens :

— Cela vous gêne de me dire avec qui vous avez passé la nuit ?

VI

La mort d'Adja Tabara Fall déclencha dans les rues de Dakar une rafle d'une ampleur jamais vue. Des milliers de policiers bouclèrent les principales artères de la ville. Des paniers à salade firent une ronde ininterrompue entre les quartiers douteux et les divers commissariats. Marginaux, prostituées, simples citoyens connurent des moments difficiles. Bavures policières et autres excès s'étalèrent à la une des journaux. Cet état de siège dura une semaine. Les prisons se remplirent à ras bord. Mais, toute cette entreprise ne servit à rien. Il ne fut relevé aucune trace des tueurs. Tous les gens avertis se doutaient bien que cette action spectaculaire n'était qu'un leurre destiné à apaiser les esprits. En haut lieu, on savait pertinemment que l'on ne pouvait retrouver les assassins de cette manière. Cette exécution froide, précise et brutale n'était pas le fait de la pègre locale. Cela ne rentrait pas dans leurs habitudes. On avait retrouvé sur le cadavre de ma patronne des bijoux de grande valeur et, dans son sac à main, une somme d'argent tellement importante que l'hypothèse d'un crime crapuleux s'écartait d'elle-même. Il s'agissait d'un crime organisé dont les assassins n'avaient pour soucis que de tuer et d'éliminer tout ce qui pouvait contribuer à les identifier. Vautré dans mon lit, j'écoutais la radio à longueur de journée. La mort d'Adja Tabara Fall commençait insidieusement à me tourmenter. Je n'éprouvais pas de

chagrin, mais une désagréable impression de vide. À force d'avoir vécu à côté de cette femme exceptionnelle, ce parangon d'égoïsme, j'en étais arrivé à croire à son immortalité. Cette femme tonitruante, inépuisable, à la rage de vivre incommensurable, capable des pires bassesses ou de la générosité la plus insensée, m'avait marqué d'une façon indélébile. Elle m'avait révélé à moi-même, extirpant de mes entrailles des audaces et des travers jusque-là inconnus. Je ne l'aimais pas. D'ailleurs, qui pouvait l'aimait ? Ce sentiment n'avait aucun sens pour elle. Pourtant, je me surprenais à la regretter. Sa disparition soudaine constituait pour moi une fracture brutale dans l'équilibre de ma vie. Le huitième jour du décès, la justice autorisa l'inhumation. Une foule nombreuse s'installa dans la maison en début d'après-midi. Une grande photo d'Adja Tabara Fall fut accrochée dans le salon. Toute personne qui entrait se heurtait à son sourire. Ce sourire semblait narguer tous ceux qui avaient eu à subir son implacabilité, sa générosité ou son mépris. Dans le jardin envahi de monde, des mélopées religieuses montaient. Ces paroles funèbres, d'une tristesse poignante, arrachaient des larmes et des pleurs étouffés. La première personnalité politique à apparaître fut Amadou Kane, l'actuel président de l'Assemblée nationale, l'ennemi juré de la défunte. Le bonhomme sournois à souhait était en compagnie d'une forte délégation. Il étonna d'emblée l'assistance en s'asseyant à même le sol, détériorant le miroir étincelant de son grand boubou de basin ultra amidonné. S'agissait-il là d'un acte de repentir à rebours ? Personne ne pouvait m'ôter de la tête que cette mort « arrangeait » ses affaires. Un

adversaire politique aussi redoutable et imprévisible qu'Adja Tabara Fall dans son voisinage ne prédisposait pas au repos. Je le soupçonnais d'avoir ordonné ce meurtre. Il en avait le profil et le mobile. S'étant assuré de l'effet de son geste, l'ancien questeur entonna d'une voix grave une sourate coranique. La longue prière, déclamée dans un style flamboyant, s'éleva crescendo et bientôt régna sur tout bruit ambiant. La voix s'enfla. Les strophes se précipitèrent avec fracas, donnant l'impression d'une cavalcade éperdue et désespérée. Quand le verset mourut dans les lèvres du tribun, il laissa toute l'assistance prostrée en proie soudain à des angoisses existentialistes. Amadou Kane qui était avant tout un « Hafiz » venait de révéler une de ses multiples facettes. Cette prestation par sa solennité engourdissait les esprits les moins oublieux. Je pouvais affirmer avec certitude que j'étais la seule personne à avoir en mémoire en cet instant précis les pièges impitoyables, la duplicité et la férocité qu'il déploya naguère pour abattre ma patronne. Par esprit de solidarité, je détestais cet homme, mais force m'était de reconnaitre qu'il était d'une dimension supérieure. Ayant réussi son entrée, l'ancien prisonnier promena sur l'assistance un regard dominateur, le regard d'un homme profondément imbu de lui-même et pour qui rien n'avait de grâce que sa propre personne.

Il y eut soudain un mouvement de foule. Plusieurs véhicules dont un corbillard, se rangèrent. Des hommes enturbannés en groupe compact se dirigèrent vers la résidence. Au milieu d'eux se détachait dans un boubou d'une blancheur immaculée Moranta. Le jeune chef

religieux ne feignait pas son chagrin. Sa nature droite ne pouvait se complaire dans l'hypocrisie. Les yeux ruisselants de larmes, il m'embrassa et me tint longtemps dans ses bras. Cette marque d'affection me conférait à cet instant un rang dans la famille de la disparue. Il glissa dans mon oreille : « Depuis cette terrible nouvelle, Fatim est malade ; je crains qu'elle ne perde notre bébé… » Il semblait s'excuser de cette nouvelle épreuve. Je hochai la tête d'un air entendu.La délégation maraboutique vint avec le corps. Sa vue déclencha des crises d'hystérie. Les griots, qui tout le long de la vie de la morte avaient été ses alliés et ses complices, rompirent la solennité du moment en entonnant des poèmes guerriers : « Adja, mère des femmes, cœur de lion. Ta colère faisait le vide et le plus brave devenait un enfant apeuré. Tu ne pouvais mourir que par la trahison. Ton courage gênait ; ta générosité dérangeait ceux qui ne savent qu'engranger. Mais qu'importe ! Même dans la mort, tu restes plus grande que tes adversaires… » La dépouille enveloppée dans un pagne « Diago » de grande valeur fut déposée précautionneusement au bout du jardin. Tous les regards s'y fixèrent. La mort, adversaire inexorable, semblait se moquer de cette foule silencieuse en exposant d'une manière si ostentatoire sa victoire.Tard dans la soirée, après la toilette et la prière mortuaires, un cortège impressionnant de voitures prit la direction du cimetière musulman de Yoff. Adja Tabara Fall allait connaitre, elle qui durant toute sa vie n'avait œuvré que pour attirer l'attention sur elle, l'injure suprême : l'anonymat.

Chapitre 6

I

La vie continuait…

Deux mois après la disparition d'Adja Tabara Fall, les choses se précipitèrent. L'État, avec une impatience mesquine, reprit les voitures de fonction et réquisitionna la résidence. Le personnel se dispersa. Ne sachant où aller, j'avais squatté la chambre de Rose. Je passai le plus clair de mon temps à visiter les anciennes relations de ma patronne dans l'espoir de trouver une nouvelle occupation. Au début, on me recevait avec chaleur. On me faisait des promesses tellement rassurantes que j'évoluais dans une espèce d'euphorie permanente. Mais, du jour au lendemain, cela changea. Je ne fus plus le bienvenu. Les portes et les visages se fermèrent hermétiquement. Des propos malveillants m'accueillirent le plus souvent. Les gens les plus disposés du vivant de ma patronne devinrent les plus hostiles. La seule personne qui me manifesta de la sympathie fut la vice-présidente des femmes du parti, l'ancienne adjointe

d'Adja Tabara Fall. Elle m'ouvrit les portes de son domicile et déploya à mon endroit mille gestes de gentillesse. Madame Fatou Ndiaye assumait l'intérim de la présidence du mouvement des femmes. Elle sortait de l'École Nationale d'Administration. Haute fonctionnaire ayant servi dans plusieurs postes de prestige, elle en avait gardé l'afféterie et le ridicule. Dénuée d'envergure et de charisme, mais animée d'une ambition démesurée, elle avait très tôt fait acte d'allégeance et lié son sort à celui de ma patronne en étant sure que cette dernière la hisserait au pinacle. Ce choix s'avéra dans le temps comme l'une de ses plus heureuses initiatives. C'était une femme résolument moderne. Enveloppée, voire grassouillette, elle s'habillait le plus souvent à l'occidentale. Mais, les meilleurs produits des modélistes français devenaient sur elle des oripeaux informes et sans grâce. Pendant plusieurs jours, j'eus la naïveté de croire que son intérêt pour moi n'était qu'une manifestation de reconnaissance vis-à-vis de son ex-protectrice. Mais, le temps aidant, je compris ma méprise. Elle me posait souvent des questions sur ma défunte patronne. Au fil des jours, ses interrogations devinrent insidieuses, voire outrageantes. Finalement, je fus édifié sur toute cette mise en scène qui n'était destinée qu'à me soutirer des renseignements d'ordre confidentiel sur les activités cachées de la morte. À quelle fin ? Je ne cherchai pas à en savoir plus. Je mis un terme à notre relation, d'autant plus que son mari, un haut magistrat détaché à la présidence, semblait s'intéresser singulièrement à nos conversations. Les jours s'effilochaient. J'errais sans but. Mon état de vacuité me

pesait. L'impression de vulnérabilité que j'avais éprouvée le jour du décès de la politicienne s'accentuait. Dakar devenait un immense piège. Cette ville se repliait une fois de plus sur elle-même et par divers signes me signifiait sa défiance, son rejet. La mort d'Adja Tabara Fall ne me ramenait-elle pas brutalement à la case départ, c'est-à-dire à rien ? J'en éprouvais de la colère et de sérieux soucis pour l'avenir. Le sort continuait à s'acharner sur moi en supprimant toutes les personnes qui me manifestaient un peu d'intérêt. Dans sa volonté de m'isoler, il avait éliminé mon père, ma mère, ma grand-mère et cette infortunée Adja Tabara Fall. Étais-je né sous le sceau de la violence et de la destruction ? Je déambulais sans but. À chaque pas, ma fureur augmentait et des pensées blasphématoires s'entrechoquaient dans mon esprit enfiévré. En état d'hébétude et de fatigue, je ne sus comment, mais je me retrouvai devant les grilles de l'ancienne résidence de ma patronne. Elle était silencieuse. Une espèce de langueur planait dans le jardin. Les bougainvilliers et les frangipaniers, naguère si rutilants, faute de soin, exposaient leur ramure desséchée. Les choses plus que les êtres savent revêtir le deuil. De la splendeur du passé, il ne restait rien. Incapable de supporter cette ambiance de tristesse, je tournai les talons et replongeai dans le ventre de Dakar.

II

Le building des « Industries Yacoub » resplendissait comme un joyau. De ses portes géantes, entrait et sortait une humanité pressée et affairée. J'étais devant ce bâtiment depuis plusieurs heures, hésitant sur la conduite à suivre. Entre la peur d'être éconduit ou humilié et l'espoir d'être reçu et écouté, mon cœur balançait. Après maintes tergiversations, je finis par me décider. Je réajustai ma cravate et fonçai résolument vers le portail électrique. Je connaissais les lieux. L'ascenseur me déposa au dernier étage là où se situait la direction. La salle d'attente était comme toujours noire de monde : la faune habituelle de quémandeurs, de clients, de fournisseurs. La secrétaire me reconnut aussitôt. Cela me rassura.

— Vous voulez voir, Mr Yacoub ? Ce ne sera pas facile, mais asseyez-vous. Je vais le prévenir.

J'obtempérai. Un frisson de plaisir se glissa le long de ma colonne vertébrale. L'accueil de la jeune femme me ramenait à un passé de respect et de puissance. Le nom d'Adja Tabara Fall était alors un sésame difficilement récusable. La grande porte capitonnée du bureau du Libanais s'ouvrait de temps en temps pour laisser échapper un visiteur, puis elle se refermait en soupirant. Le manège continua toute la matinée. À force d'attendre, je m'étais assoupi dans mon siège. On me bouscula.

J'ouvris les yeux. La secrétaire me faisait signe d'approcher. Embauchée plus pour impressionner que pour faire un vil travail de bureau, elle était une blonde nordique sculpturale. Ses cheveux balayaient ses reins et ses yeux par leur étrangeté rendaient timides nombre de visiteurs.

— Mr Yacoub va vous recevoir.

Elle me désigna une porte derrière elle. Heckmed Yacoub était vautré dans son fauteuil, le ventre barré par des bretelles fantaisistes. Cette touche de coquetterie ramenée des USA demeurait son signe distinctif. Il ne fit aucun geste d'amabilité pour me recevoir. Nullement froissé, je m'assis devant lui et soutins son regard de mépris.

— Monsieur le collecteur d'impôts occultes, pour qui roulez-vous maintenant ? Quand on m'a annoncé la mort de votre patronne, j'avais cru que le cauchemar était enfin fini. Que voulez-vous ?

N'importe qui aurait été désarçonné par un tel accueil, mais moi, je connaissais mon interlocuteur. C'était plutôt l'absence de causticité dans son langage qui m'eût alarmé. Je répliquai :

— Mr Yacoub, je ne suis pas sûr de comprendre vos propos, mais je suppose que vous savez de quoi vous parlez. Je suis venu vous entretenir d'un sujet.

— Ha bon ! dit-il en se levant de son bureau.

Il se planta devant une baie vitrée où s'apercevaient le port, la mer et l'île rocailleuse de Gorée.

— Je cherche du travail.

Le Levantin éclata d'un rire moqueur. Ne voyant pas ce qui pouvait déclencher son hilarité, je me sentis pénétré d'une soudaine colère. Les mains dans les poches, Heckmed Yacoub s'avança vers moi et s'esclaffa de nouveau.

— Je ne dispose pas d'emploi de collecteur.

Le visage en feu, je me levai et lui fis face. Cela sembla augmenter sa gaité. Étudiant, il fut quatre fois médaillé au championnat d'Afrique en judo. Sourire narquois, il m'observait, prêt manifestement à m'estropier. En dépit de ses yeux gris d'acier qui me mettaient mal à l'aise, je maintins mon regard sur lui. Un laps de temps passa. Puis, je compris que j'étais en train de me faire manipuler. En jouant le jeu du Libanais, je risquais d'oublier les raisons qui m'avaient amené en ce lieu. La colère obturait mon esprit et m'empêchait de voir ma situation avec objectivité. J'étais là pour chercher une activité et non pour me battre. D'ailleurs, étais-je en mesure d'imposer quoi que ce soit ? Je ne représentais plus rien. Du chargé de mission redouté, que restait-il ? Rien ! L'homme que je défiais me surpassait en tout. Il était physiquement plus fort que moi, plus instruit que moi et il disposait de moyens considérables. Il pouvait à l'heure actuelle me détruire en toute impunité. Mon coup de sang à l'instar d'une révolte de coq me rendait ridicule. Heckmed Yacoub brisa le mur de rancœur qui nous séparait en me tapotant pacifiquement l'épaule.

— Assieds-toi, Seyni ; tu me donnes le tournis.

Il revint derrière son bureau et se pencha vers moi :

— Seyni, tu me surprends et me déçois en même temps. Combien de fois es-tu entré dans ce bureau pour en ressortir avec d'importantes sommes d'argent ? Tu ne t'es jamais posé la question de savoir si cet argent ne provenait pas de chantage ou de transactions délictueuses. Tu n'étais qu'un envoyé. Mais as-tu pensé que la disparition de ta patronne fait de toi un témoin gênant ? Tu restes le seul lien qui l'unissait à tous ses « bailleurs de fonds ». Ce lourd privilège fait de toi un danger pour tous. Et ce qui est navrant dans cette histoire, tu en es inconscient. La candeur a quand même ses limites ! Si je ne te connaissais pas, j'aurais interprété ta visite comme une tentative d'extorsion.

J'étais abasourdi.

— Une enquête a été ordonnée sur la gestion de ta patronne. Le geste est discourtois, voire ingrat, mais dans la morale politique le mot reconnaissance a une autre définition. Cette enquête entreprise sous le couvert de l'assassinat s'intéresse singulièrement à la fortune de ta patronne, comme si l'on n'en connaissait pas la provenance…

Sur ces derniers mots, il se leva et me reconduisit à la porte. Avant d'ouvrir, il me tint par le coude et dit :

— Seyni, je ne peux rien faire pour toi, du moins dans la situation actuelle. Il est dorénavant inutile de me contacter. Un dernier conseil, fais-toi oublier ! Disparais !

La porte se referma derrière moi en chuintant.

En sortant des « Industries Yacoub », je me précipitai comme un fou à la gare routière. Une peur panique me tétanisait. Depuis que le Libanais m'avait fait part de l'enquête portant sur les biens de mon ex-patronne, je vivais sur des charbons ardents. Il me fallait d'urgence récupérer mon argent et effacer tous liens me rapprochant à la défunte. Fatalement, l'on ne manquerait pas de découvrir ma situation d'évadé. Je connaissais la prison et la perspective d'y retourner me glaçait le sang. Les marécages de la région forestière avec ses bestioles immondes, ses matons pervers, et la mort qui se manifestait tous les jours représentaient une expérience difficilement oubliable. Il n'était plus question que je retourne dans ces endroits maudits. Par ses paroles méprisantes, le Libanais m'avait tiré de l'hébétude dans laquelle j'évoluais depuis la disparition de ma patronne pour me faire renouer avec la dure réalité. Et accessoirement, il avait réveillé ma combativité. J'étais redevenu le paria, le marginal que je n'avais jamais cessé d'être. La parenthèse avec Adja Tabara Fall venait de se refermer d'une façon définitive.

Après trois heures de route, j'arrivai à destination. Je fonçai à la banque. Afin d'éviter toute conversation, je plaquai sur mon visage un masque rébarbatif. Le sourire du directeur d'agence s'effaça lorsque je lui annonçai le retrait de mes avoirs et la fermeture de mon compte. « Mais, où vais-je trouver soixante-dix millions à cette heure ? Vous auriez dû me prévenir. Ne pourriez-vous pas attendre demain matin ? » Je refusai catégoriquement. L'argent fut réuni en petites coupures. Il fallut le mettre

dans une grande valise en carton. Pendant tout le temps de la transaction, je vécus l'enfer. Tout me faisait sursauter. Toute personne qui entrait dans le salon de la banque me précipitait dans l'angoisse. Le spectre d'un appel téléphonique bloquant mon retrait ne cessait de me hanter. Quand je sortis de la banque, titubant sous le poids de la valise, un sentiment de triomphe faillit me faire pousser des cris de joie. Un taxi loué à prix d'or me ramena à Dakar. Il me fallut une semaine pour changer cet argent en dollars américains. Je mis les billets verts dans une petite mallette de fer et brouillai la combinaison. À moins d'être ciblé par la malchance, je ne voyais pas comment je pourrais me faire déposséder de cet argent. L'intensité de mon soulagement s'apparentait à un plaisir orgasmique.

III

Rose était un véritable oiseau de nuit. Elle ne réintégrait l'appartement qu'au petit matin. La mine fatiguée, elle se jetait sur le matelas et tombait tout de suite dans un sommeil léthargique. Ma présence ne semblait pas la gêner. Pendant tout le long de mon séjour chez elle, elle s'abstint d'y amener une autre personne. Elle faisait tout pour ne pas m'indisposer. Cette prévenance me touchait. Un autre aspect de sa personnalité ne cessait de m'étonner : c'était son honnêteté. De la part d'une femme évoluant dans un milieu aussi pernicieux, ce comportement était rarissime. Dans une autre tranche de ma vie, j'avais eu à fréquenter le milieu et les personnes que j'y avais découvertes ne possédaient aucune once d'humanité, à fortiori une quelconque valeur morale. Tout en se mouvant dans cet univers, Rose échappait à ses travers pernicieux. Avant de devenir prostituée et danseuse de « Mapouka », Rose avait connu une vie horrible. Elle venait du fin fond de la Casamance, attirée comme toutes les filles de la campagne par l'appel irrésistible de la grande ville sans en connaitre malheureusement les pièges dangereux. Après une scolarité sanctionnée par un brevet d'études. Elle partit pour Dakar. Elle servit longtemps comme bonne à tout faire dans une famille aisée. Appréciée, elle y était considérée comme un membre à part entière. Cette vie

tranquille aurait pu continuer si le diable ne s'en était mêlé. Le diable avait pour figure le père de famille, un chef religieux. Rendu fou par sa beauté, ce dernier la harcela et la traqua partout. Sûr de son impunité et fort de son statut qui le protégeait de toute accusation, il multiplia toutes les occasions pour la suborner. En désespoir de cause, Rose se confia à la mère de famille qui pour tuer le scandale dans l'œuf la mit dans un car en partance pour son village d'origine. Passés les premiers jours de retrouvailles, son père l'appela pour l'informer des multiples demandes en mariage que sa position de notable ne pouvait ignorer. Quelques jours après, il l'unit à une célébrité du village, le vieux Timothée Bassene. Ancien militaire, il possédait la plus grande concession, plusieurs troupeaux de bovidés, et d'immenses champs d'arachides. Malgré son état de catholique fervent, il disposait de plusieurs femmes. Sa notoriété provenait avant tout de son statut de champion national de lutte invaincu. Vigoureux encore, il passait pour être l'homme le plus beau de la contrée. Rose le connaissait depuis toujours. Elle avait joué avec ses propres enfants. Son père ne cachait pas sa fierté d'être le beau-père d'un tel personnage. Lorsque Rose eut l'imprudence d'émettre quelques réserves sur ce mariage qu'elle considérait comme inapproprié, mal lui en prit. Son père à son habitude devint silencieux. Il sortit de la case et revint armé d'un solide gourdin. La correction fut sévère. Rose tut ses sentiments et alla rejoindre le domicile conjugal. Pourtant, contrairement à ses appréhensions, elle fut reçue et traitée avec égards et délicatesse. De la part d'un

soudard de la coloniale, cela surprenait… Quand elle se retrouva seule avec son mari, tremblante de peur et de… curiosité, il se contenta de lui parler avec douceur, tandis que ses grosses mains s'activaient sur son dos, sur ses hanches. Rassérénée, elle se laissa faire, attendant l'assaut fatidique qui la ferait femme. Timothée, dont le passé n'était que viol et pillage sous le couvert d'un drapeau prédateur, n'avait pas gardé certains travers fâcheux. L'expérience lui avait appris à dompter les animaux sauvages et à apprivoiser les filles nubiles. Pendant des jours, il s'évertua à la rassurer. Il la couvrit de cadeaux. Ses caresses devinrent si précises, si intenses, si sensuelles que la jeune fille arrivait difficilement à se contenir. Bientôt, l'image du vieil homme aux cheveux grisonnant s'estompa pour être remplacée par un mâle attirant et viril. Et puis, un soir, consentante, elle perdit sa virginité et connut entre les bras de cet homme rusé des plaisirs que son imagination ne pouvait envisager. Ce fut le grand amour. Elle aima cet homme sans réserve. Cela dura sept ans. Même, l'absence d'un enfant, s'il préoccupait un temps fugace, ne parvint pas à ternir son bonheur. Mais, un jour, tout bascula. Le bonheur s'envola subrepticement et le malheur s'installa pour longtemps. Le vieux soldat fut trouvé mort sur son hamac. Sitôt l'enterrement expédié, ses frères enfiévrés de convoitise se ruèrent sur ses biens comme des criquets pèlerins. Ils se partagèrent sa fortune et héritèrent des femmes. Rose, à cause de sa jeunesse et de sa beauté, fut la plus disputée. Elle échut finalement au plus âgé des frères, un cultivateur noueux réputé pour sa tyrannique autorité. Ce

fut la descente aux enfers. Durant tout le long de son mariage avec Timothée, Rose n'avait accompli que des travaux domestiques dans l'enceinte de la concession. Elle connut bientôt la dureté et les remugles nauséabonds des rizières. Son nouveau mari n'avait pas l'intelligence madrée de son ainé et encore moins sa délicatesse. Sa sexualité s'assimilait plutôt à une copulation bestiale qu'à un jeu raffiné d'exaltation de sens. Cela commençait, se déroulait et se terminait toujours de la même manière : frénétique et brutale. Puis, le corps rompu, le cœur frustré, la tête pleine de réminiscences, Rose refluait au fond du lit où l'insomnie la ballottait toute une partie de la nuit. Éphrem, son nouveau mari, n'agissait pas par esprit de malveillance. Il était simplement fruste. Sa plus longue randonnée n'avait pas dépassé les limites de sa contrée. N'étant pas instruit, il ne faisait qu'appliquer ses propres connaissances de la vie telles qu'il les avait reçues de ses pères. La femme est un outil de travail et une terre qu'on ensemence pour obtenir de vigoureux rejetons. Sa connaissance de la femme n'allait pas au-delà. Mais, dans le fond, même s'il était incapable de le manifester, il aimait Rose à sa façon. La jeunesse et la beauté de sa jeune femme étaient un hommage à son orgueil de mâle. Quand il la regardait et la comparait à ses femmes sèches et acariâtres, il ne pouvait s'empêcher de remercier la providence. Et puis, Rose ne se plaignait jamais. Cette soumission le confortait et lui donnait un sentiment de triomphe : elle démentait toutes les mauvaises prévisions. N'avait-on pas dit qu'elle ne resterait pas, qu'elle s'enfuirait à la première

occasion ? Pourtant, elle demeurait encore sous son toit. Le pauvre homme dénué de profondeur d'esprit ne voyait pas que sa compagne était à bout. Elle supportait cette existence uniquement pour ne pas jeter l'opprobre sur son père. Ce dernier ne se relèverait jamais d'une défection de sa part. La mentalité villageoise condamne sans rémission et définitivement. Rose s'accommodait difficilement du travail harassant des rizières et encore moins de l'absence de tendresse de la part de son mari. Cet état perpétuel de frustration la transformait en zombie. Elle obéissait à tout de façon mécanique.

Un jour, alors qu'elle travaillait à côté de son mari, elle éprouva un malaise. Tout s'était mis à tourner. Elle fut secouée de nausée et comme une masse tomba évanouie. En se réveillant, elle vit Éphrem accroupi, le visage en larmes. Il soutenait sa tête de sa main calleuse et son odeur corporelle faite de sueur et d'haleine chargée la pénétrait avec violence. Son estomac se révulsa, elle vomit. Quand elle se remit d'aplomb, on lui annonça sa grossesse. Cette nouvelle enchantait son mari. Mais dans le tréfonds de son être, Rose sentit une espèce de révolte, un refus viscéral de cette situation. Un profond dégoût mêlé de peur la submergea. Elle ne voulait pas de cet enfant. Ce fœtus en gestation annonçait une prison définitive. Tout son être se rebella. La perspective de vivre le reste de son existence, telle une bête de somme, avec à ses basques une ribambelle d'enfants lui causait une peur panique. C'est à ce moment que naquit dans son cerveau sa détermination de quitter ce mariage qui ne lui avait jusqu'alors apporté que douleur et frustration. À

peine rétablie, elle réunit ses maigres affaires, en fit un ballot et l'achemina en cachette vers la grande route. Elle se cacha dans un bosquet et attendit. Le brouillard matinal, sous les rayons naissants du soleil, s'effilochait. Les oiseaux chantaient. Bien qu'elle s'en défende, elle se sentait investie petit à petit d'une impression de culpabilité. Le scandale de sa fuite serait un déshonneur pour sa famille. Mais, devant l'urgence de la situation, cela devenait un problème mineur. Son père, témoin oculaire des dures conditions d'existence dans lesquelles elle vivait, n'avait jamais rien fait. Sous le couvert d'une certaine éthique, il n'avait jamais voulu intervenir pour la soulager de sa misère physique et morale, alors qu'il en avait les moyens. Qu'importe si les conséquences de sa fuite se traduisaient par sa déchéance dans l'échelle des valeurs communautaires ! Elle n'en avait cure ! Fiévreuse, mais déterminée, elle resta assise longtemps. Quand elle perçut dans le lointain le grondement d'un véhicule, elle sortit de sa cachette et se tint au milieu de la route. Un vieux camion de sable environné de fumée noire s'arrêta devant elle. Elle arriva à Ziguinchor, la grande ville du sud dans un état nauséeux, au bord de l'évanouissement. Ne sachant où aller et privée d'argent, elle s'installa sous l'auvent d'une boutique où déjà une famille de mendiants avait pris ses quartiers. Affamée, la tête bourdonnante, elle s'appuya sur un pilier de soutènement et s'endormit. Plus tard, des hululements de sirène et des claquements de chaussures sur la chaussée la tirèrent de son sommeil. Il faisait nuit noire. Des ombres fuyaient, s'égaillaient un peu partout, poursuivies par des coups de sifflet rageurs.

Les mendiants avaient disparu. Elle se retrouvait seule. Des voix rudes se dirigèrent vers elle. Une lampe puissante l'éblouit et l'encadra pour ne plus la lâcher. Abasourdie, elle restait immobile, clignant des yeux comme un oiseau de nuit. Des poignes solides se saisirent d'elle et la trainèrent de force. Elle fut projetée dans un car à moitié rempli de filles habillées de façon tapageuse. Folle de peur, elle restait muette. Le car se remplissait toujours de jeunes femmes au maquillage excessif et au verbe ordurier. Le panier à salade s'ébranla. Il s'arrêta une demi-heure plus tard dans une vaste cour cernée de policiers armés de bâton de caoutchouc. Rose qui ne comprenait pas plaquait son balluchon sur elle. Elle fut bientôt poussée dans une grande salle éclairée où siégeaient derrière des bureaux des fonctionnaires au visage effrayant de sévérité. La foule fut mise en rang. Les femmes défilèrent devant les bureaux où revenait comme un leitmotiv une question : « Carte ? » Plusieurs femmes présentèrent des rectangles de carton vert sur lesquels les policiers se penchaient avec minutie pour décréter ensuite à haute voix : « Périmée ! » ou « Amende de trois mille francs ! » Suivant le verdict, les femmes étaient triées. Rose se retrouva devant le bureau d'un policier les jambes flageolantes. Le visage brutal du fonctionnaire s'encadra dans son champ de vision. « Et, toi, où est ta carte ? » Elle entendit, mais ne comprit pas. Le facies du policier s'enfla. Des postillons tombèrent sur son front. « Ne joue pas avec moi, la pute, tu as oui ou non ta carte ? Si tu ne l'as pas, ce sera quinze jours de taule. Alors ? » La jeune paysanne n'arrivait pas à sortir

une phrase de sa bouche. Ses lèvres semblaient être engluées par une colle épaisse. Une peur intense la paralysait. Un autre « Alors ? » claqua comme un coup de fusil. Rose sentit un liquide chaud descendre de ses jambes. Une flaque d'urine s'étala à ses pieds.

— La salope ! Elle a pissé…

La jeune femme reçut dans le dos un choc terrible qui la propulsa jusqu'à l'extrémité de la salle. Elle se retrouva entourée de femmes accoutrées d'habits chatoyants. Ces dernières la regardaient avec dégoût. L'une d'elles se détacha du groupe. Elle se planta devant Rose et posément lui cracha au visage, sous les lazzis joyeux de ses consœurs. Rose dont le corps n'était que douleur se contenta d'essuyer les crachats. Une boule de souffrance s'était formée au bas de son abdomen et remontait en force vers sa poitrine. De faiblesse, ses jambes ployaient inexorablement sous elle. Soudain, un poinçon incandescent lui traversa l'estomac. Elle partit à la renverse et s'étala de tout son long. Dans le lointain, elle entendit des cris. Elle venait d'avorter en plein commissariat. Elle se réveilla à l'hôpital. Elle était dans une immense salle surchargée de lits où gisaient des gens en détresse. L'endroit sentait mauvais et résonnait de cris et de gémissements. Rose découvrit qu'elle avait le bas-ventre couvert de bandages. Elle sentait des picotements dans sa main droite. Celle-ci était immobilisée et un long tuyau relié à une bouteille suspendue sortait d'elle, faisant pénétrer dans son corps un liquide blanchâtre. C'était une sensation désagréable. Le nombre de bouteilles qui se vidèrent dans ses veines, elle ne pouvait les compter.

Ses avant-bras portaient plusieurs meurtrissures. Sa chair sous le viol incessant des aiguilles avait perdu toute sensibilité.À peine avait-elle commencé à marcher, qu'on la mit dehors. Rose soulagée d'échapper à cette ambiance ne se posa pas de questions. Elle s'éloigna rapidement. Ziguinchor est bâtie à proximité de la mer. Elle était adossée à des marécages verdoyants de mangroves. Le soir, au coucher du soleil, elle donne l'impression de se mouvoir sur un immense radeau. L'air marin circule entre les artères, imprègne de sel les murs de pierre et dépose une couche de rouille sur les ouvrages métalliques. En cette période de janvier, ce vent marin rendait les nuits froides et humides. La jeune paysanne erra toute la journée. Épuisée, elle alla se réfugier dans un magasin vide. Son corps fiévreux grelottait de froid et de privation. Elle se recroquevilla sur elle-même et tenta de dormir. Ce fut impossible. Un ventre vide ne se prête pas à ce genre de complaisance. Ayant vainement essayé de fermer les yeux, elle se leva. À proximité de là se trouvait un restaurant guinéen d'où sortaient des effluves de repas chauds. Elle s'y dirigea en somnambule. Devant la porte recouverte d'un rideau graisseux, elle s'arrêta et s'accroupit. L'odeur si proche de viande grillée créait une révolte tumultueuse dans son ventre. Sa bouche se remplissait de salive désagréable. Elle resta là longtemps. Les gens entraient et sortaient, insouciants, la mine réjouie. Des spasmes de douleur secouaient ses entrailles. Une impression de fraicheur sur son visage lui fit comprendre qu'elle pleurait. Malgré sa détresse, elle se refusait à interpeler ces dîneurs joyeux pour leur

demander de soulager sa faim. Des larmes se mirent à couler de plus belle, traçant sur sa figure sale des sillons brillants. Toute à sa peine, elle ne vit pas la femme qui la regardait avec la plus grande attention. Quand cette dernière se pencha sur elle et lui mit une main sur l'épaule, elle eut un mouvement de recul qui la déséquilibra. Rose se retrouva sur ses fesses, les habits imprégnés de boue putride et les yeux pleins de terreur. L'étrangère se tenait devant elle et posait sur elle un regard plein de pitié. Elle lui parlait. Le dialecte wolof que la femme utilisait ne lui était pas inconnu. Depuis son retour de Dakar, elle n'avait pas eu l'occasion de l'utiliser. Sa langue s'en était déshabituée. L'attitude de l'inconnue ne paraissait pas hostile. Ce constat la rasséréna. Elle se redressa sur son séant et esquissa un sourire. Ce sourire augmenta la faconde de la femme. Encore sous la défensive, Rose écoutait sans bouger. Elle ne comprenait pas l'intérêt que lui manifestait cette femme si bien habillée. S'agissait-il d'un nouveau piège ? S'étant rendu compte du peu de résultats de son intervention, l'inconnue se tut. Elle la regardait avec une inquiétude douloureuse. Rose eut soudain peur. Cette femme semblait être animée de bonnes intentions. Son absence de réaction avait dû la décourager. Elle porta la main sur sa poitrine et dit : « Je suis Diola ! » L'inconnue eut un large sourire et sans transition s'exprima dans cette langue.

— N'es-tu pas la femme qui avait accouché à la police ?

Rose acquiesça de la tête.

— Mais, que fais-tu là ? Tu ne connais personne ici ? Tu risques de te faire interpeler encore par la police…

Au mot de police, Rose bondit sur ses pieds en proie à une peur panique. L'idée de revoir les faciès durs des agents de l'ordre lui inspirait une terreur sans nom.

— Du calme ! Regarde-moi et reprends tes esprits. Tu vas venir avec moi. Je t'emmènerai, là où personne ne te fera plus de mal.

L'inconnue s'exprimait avec autorité. Ses gestes dénotaient une personne habituée au respect. Rassurée, Rose se calma. La femme était richement habillée. Elle portait un grand boubou brodé et des bracelets d'argent cliquaient sur ses poignets. Il émanait d'elle une impression d'aisance et de confiance. Dans l'état d'esprit où se trouvait la jeune paysanne, elle était prête à trouver toutes les qualités possibles à toute personne s'intéressant à elle. Toutefois, le visage de l'inconnue l'indisposait. Il était maquillé à outrance. L'abondance de poudre et de rimmel ne parvenait pas à atténuer la dureté des traits. Cette impression était renforcée par les stigmates d'une vieillesse qui se manifestait et qui résistait à tous les combats. Rose prit le parti de ne plus la dévisager. D'autorité, la vieille femme se saisit du bras de la paysanne et arrêta un taxi. Au moment d'y monter ensemble, elle arracha des mains de Rose le ballot informe qui contenait tout son trésor et le jeta au loin. Dans la voiture, elle orienta vers sa protégée sa face implacable et dit :

— Depuis quand ne t'es-tu pas lavée ? Nous allons remédier tout de suite à cela ; apparemment, tu es guérie. Mon Dieu, comme tu es maigre ! Tu dois manger de la viande et beaucoup de légumes.

La vieille femme continuait à l'ausculter du regard. Et, comme si elle se parlait à elle-même, elle ajouta en français : « Quelle fille splendide ! Une fois remplumée, elle risque de faire un malheur. Une perle ! » Même si elle ne pouvait les interpréter, ces propos furent bien compris par Rose.

Le taxi roula longtemps. Les lumières de la ville disparurent. Rompue de fatigue, Rose parvenait difficilement à maintenir ses yeux ouverts. La bonne chaleur du véhicule l'engourdissait, délayant sa méfiance. La voiture finit par s'arrêter devant une grande maison violemment éclairée. Sur le toit brillait par intermittence une enseigne lumineuse. Plusieurs voitures étaient garées et de la musique s'échappait des portillons décorés. Délaissant cet endroit, la vieille femme suivie de Rose se dirigea vers un autre bâtiment perdu dans une frondaison d'arbres. Elles entrèrent et se retrouvèrent dans une grande pièce. Quatre lits de bois s'y alignaient. Sans s'arrêter, l'inconnue lui fit signe de la suivre. Elles traversèrent le dortoir et s'engouffrèrent dans une porte. Une petite chambre s'offrit à leur regard. Les murs y supportaient plusieurs photos en sous-verre. Une table surchargée de produits de beauté était accolée à un grand lit de fer ouvragé. Un brasero de terre cuite distillait dans l'air des volutes d'encens.

— Voilà ! Ici, c'est chez moi. Tout le monde m'appelle Tata. Tu m'appelleras ainsi. Mais, en attendant, tu vas aller prendre un bain. Quand tu auras bien mangé, tu dormiras. Inch'Allah, demain nous ferons plus largement connaissance. À propos, tes habits tu les laisseras dans la salle de bain… ils ne sont plus portables. Quel est ton nom ?

Rose écoutait et observait. Ce soudain changement dans sa vie même s'il augurait des temps meilleurs la plongeait dans une grande perplexité. C'était trop rapide. Elle n'avait pas eu le temps de préparer son esprit à un à tel bouleversement.

— Je me nomme Rose Diatta.

— Rose ! Tu es catholique ! C'est très bien ! Attends-moi, je vais appeler la bonne, elle est Diola comme toi.

La vieille femme sortit, la laissant seule. La chambre était chaude et confortable. Une moquette verte recouvrait le sol. Rose n'osait pas bouger. Elle avait peur de déranger l'ordonnancement de l'endroit. Mais, sa curiosité était attirée par les photos qui s'étalaient sur les murs. Sur presque tous les clichés, elle reconnaissait Tata, en différentes poses. Ici, souriante, elle dansait entre les bras d'un homme élégant. Là-bas, toute seule, elle exposait sa denture parfaite. Toutes ces images dépeignaient son passé à une période où elle n'avait pas ce visage si terrifiant. Des bruits de voix ramenèrent son regard au sol. Tata entra suivie d'une jeune femme aux yeux de chien battu.

— Désirée, tu vas conduire ta parente à la salle de bain. Après, tu feras le nécessaire pour qu'elle mange. Tu lui donneras le lit de Boury. Je retourne en ville pour ramener les autres.

En dépit de ses protestations, la bonne tint à l'aider à se laver. Armée d'une poignée de fibres végétales pleine de mousse de savon, elle étrilla Rose de la tête aux pieds, laissant sur le carrelage blanc des traînées noires de saleté. La jeune paysanne ne savait pas comment cacher sa honte. La bonne lui fit subir plusieurs lavages. Sa peau, sous ces assauts vigoureux, devint très sensible, charriant la douleur dans ses terminaisons les plus intimes. Désirée lui remit une chemise d'homme et un pagne de cotonnade indigo. Rose se sentit légère, comme délivrée d'un poids oppressant. Devant le plat de riz blanc arrosé de sauce d'arachide, elle oublia ses dernières appréhensions. La bonne la regardait manger en silence, un sourire énigmatique sur les lèvres.

— D'où viens-tu ? questionna-t-elle.

Rose s'interrompit et la dévisagea, partagée entre le désir de lui être agréable et le refus viscéral de lui communiquer un quelconque renseignement sur sa vie. Son interlocutrice était Diola comme elle. Elle pouvait révéler son existence à ses parents ou à ses amis, et cela pourrait faciliter sa recherche. Elle restait persuadée que son mari et son père s'étaient lancés à sa poursuite. Non, elle ne répondrait pas ! Fermée, elle replongea la main dans le bol et s'appliqua à manger. L'autre se contenta de hausser les épaules avec dans le visage une expression désolée. Cependant, elle ajouta :

— C'est parce qu'on est de la même ethnie que je te parle. N'eût été ce lien de parenté qui implique entre nous solidarité et assistance, je ne l'aurais pas fait. Je ne sais pas d'où tu viens, mais si tu veux mon avis, tu ferais mieux de partir et de t'éloigner au loin. En restant, tu risques de le payer très cher !

Rose ne se départit pas de son silence. De quel droit cette femme se mêlait-elle de sa vie ? Savait-elle de quel enfer elle venait ? La bonne se leva et lui désigna un lit et s'éclipsa. Elle fut réveillée le lendemain par des chants d'oiseaux. Le soleil envahissait le dortoir et donnait à chaque objet un relief particulier. Les trois autres lits étaient occupés par de jeunes femmes. Leurs ronflements se confondaient à la cacophonie extérieure. Elle ne distinguait pas leur visage, mais elle sentait leur odeur : un mélange de tabac, de cuir et de produits de beauté. La maisonnée ne se leva qu'aux environs de midi. La voix autoritaire de Tata se fit entendre. Les compagnes de Rose bondirent sur leurs pieds et se ruèrent dans la salle d'eau. Ne voulant pas se marginaliser, elle les suivit. Sans aucune pudeur, les filles se déshabillèrent, exposant leurs seins et leurs fesses rebondies. La jeune paysanne ne savait où poser le regard. Les baigneuses firent leurs ablutions rapidement. Dos au mur, Rose les observait avec étonnement. Comment une femme pouvait-elle se promener toute nue devant d'autres personnes ? Ce manque de pudeur l'effarait. Les filles sortirent sans lui accorder un regard. Restée seule, elle se débarbouilla le visage. À peine avait-elle fini de s'essuyer, que Tata fit son apparition dans la pièce. Elle avait un visage avenant.

Un sourire qui se voulait bienveillant étirait ses lèvres minces.

— Alors ma fille, comment te sens-tu ? Mais, tu n'as pas pris ton bain. Pourquoi ? Il faut te laver chaque matin. Ne sais-tu pas que l'eau froide du matin donne au corps sa vigueur et sa beauté ? Allez…

La vieille femme ouvrit le robinet de la douche et l'invita à se mettre sous l'eau glaciale. Devant cette invite autoritaire, Rose se débarrassa de ses habits et s'approcha timidement. La lumière crue de l'ampoule révélait son corps au regard inquisiteur de la quinquagénaire. Pendant que l'eau froide se déversait sur ses épaules, Tata l'examinait avec attention. Les mains plaquées sur ses seins, Rose n'osait relever la tête. Le froid la pénétrait jusqu'aux os, provoquant des frissons involontaires. La vieille femme lui tendit enfin une serviette. Elle s'en saisit précipitamment, comme si ce léger rempart de tissu pouvait la soustraire des yeux durs de cette dernière. Pendant que la jeune femme se rhabillait, Tata la regardait, pensive. Elle avait dans les yeux une impression de satisfaction profonde. Comme pour la dernière fois, Rose l'entendit murmurer en français :

— Quelle belle créature ! Mon Dieu, cette fille ne sait même pas qu'elle est d'une beauté exceptionnelle ! Quelle taille, quelle proportion, mon Dieu !

Il s'agissait surement d'une réflexion personnelle malencontreusement échappée. Rose considérait ces propos comme des compliments.

— Va prendre ton petit déjeuner et rejoins-moi après dans ma chambre.

La cuisine sentait l'huile de palme et une forte odeur de poisson boucané. La bonne mit devant Rose du pain chaud et une tasse de café au lait. Ses compagnes de chambre l'observaient, plutôt, la disséquaient de part en part. Gênée, elle mangea avec difficulté. Cependant, en dépit de son émotion, elle entendait parfaitement les propos qu'elles lui adressaient. « Une paysanne ! » Relevant la tête, elle surprit leur regard méprisant sur elle. « Tu as vu ses pieds ? Ce ne sont pas des pieds qu'elle a, mais, des pelles et avec ça, fendus jusqu'à l'os. D'où vient-elle ? » Cette attaque la blessa parce que vraie. Ses pieds informes et durs comme de la corne, séquelles de ses séjours prolongés dans la boue des mares, étaient en vérité laids et rébarbatifs. Le front brulant de confusion et de honte, elle essaya de les soustraire au regard critique en les ramenant sous sa chaise. Voulant échapper aux sarcasmes de ses compagnes, elle vida sa tasse d'un trait et sortit de la cuisine.Tata l'attendait dans sa chambre. De l'encens flottait dans l'atmosphère étriquée. La vieille femme la fit assoir devant elle et sans préambule commença :

— Tu es en fuite ! N'est-ce pas ?

Rose acquiesça de la tête.

— Et, je suppose que tu ne souhaites pas être retrouvée ?

Elle courba l'échine.

— Bien ! Voilà qui règle beaucoup de questions. Tu vas rester ici. En aucun cas, tu ne dois sortir de cette maison. C'est clair ! À la première désobéissance, je te ramène là où je t'ai trouvée.

Rose se taisait. Toutes ces recommandations lui paraissaient superflues. Elle n'avait aucune raison de fuir.

— Maintenant que tout est clarifié, je t'invite à reprendre goût à la vie. Il faut bien manger et bien te reposer. Il faut surtout te rassurer. Si Dieu le veut, tu ne regretteras pas de m'avoir rencontrée.

Cette déclaration se révéla fausse. Rose eut tout le temps de la vérifier.

Tata, maquerelle notoire, était une célébrité des bas-fonds. Mais, dans une autre vie, elle apparaissait comme une femme qui faisait l'unanimité pour sa piété et son dévouement à sa famille. À Dakar, dans le quartier résidentiel du Plateau, elle menait une existence tranquille de commerçante prospère. Tous les deux mois, avec une régularité de métronome, elle disparaissait pour ses affaires. On ne la revoyait qu'au bout d'une dizaine de jours, harassée, mais chargée de richesse et de présents. Cette grande habituée des routes de La Mecque, qui venait si facilement en aide à son prochain, vivait dans la plus abjecte des impostures. Dès qu'elle franchissait le seuil de l'aéroport de Ziguinchor, elle se métamorphosait en une femme âpre au gain et impitoyable. Pour faire marcher ses bars, elle choisissait de naïves jeunes filles à qui elle faisait miroiter des lendemains meilleurs. Elle les dressait au dur métier de la prostitution, puis les faisait travailler à un rythme d'enfer. Cette femme madrée menait son affaire avec la complicité agissante des autorités locales. Elle leur rétrocédait des pots-de-vin importants. L'éducation de Rose se fit par touches successives. Tata se comporta avec elle comme un

peintre devant sa toile. Tout d'abord, elle combattit l'état anorexique de la jeune femme en la bourrant d'aliments survitaminés. Chaque matin, Rose ingurgitait une pleine tasse de lait caillé sucré, suivie d'un pain imbibé de beurre. À midi, elle recevait une solide portion de riz à la sauce d'arachide jonchée de viande ou du riz au poisson. Le soir, après avoir mangé un ragout épicé, elle buvait immanquablement un bol de bouillie de sorgho dont les vertus de reconstituant ne sont plus à démontrer. Après un séjour de quatre mois, Tata la fit venir une fois de plus dans sa chambre et lui ordonna de se déshabiller. Rose se tint nue devant elle. La vieille femme se leva, tourna autour d'elle, l'œil critique. Ses mains caressaient, soupesaient, pinçaient. La jeune paysanne n'osait esquisser un mouvement. Ce viol régulier de son intimité, de sa personne, faisait partie d'un rituel qu'elle ne pouvait refuser. Elle l'acceptait sans chercher à en savoir la raison. La maquerelle arrêta son inspection et se tint les hanches d'un air satisfait.

— Parfait ! C'est très bien ! Maintenant, il est grand temps de passer aux choses sérieuses. Rose, tu es claire de peau, c'est vrai, mais pas suffisamment. Je dirais même que tu es un tantinet un peu trop noire. De nos jours, c'est un handicap sérieux. Une belle femme ne se conçoit que claire ; c'est le diktat des hommes. Proportionnée comme tu es, tu deviendras sensationnelle. Je t'ai préparé un cocktail de crèmes de ma composition ; j'en assume le résultat. Tu te le mettras sur tout le corps après chaque bain, matin et soir.

Dans sa chambre, Rose ouvrit le bocal renfermant le produit blanchissant. La crème était épaisse, onctueuse, d'apparence verdâtre. Il s'en dégageait une forte odeur, presque désagréable. Elle s'en oignit le corps.Au bout de quelques jours, elle s'inquiéta de voir son corps se desquamer de partout. Des pellicules blanches, diaphanes comme des toiles d'araignée se détachaient de sa peau, laissant voir des zones de chair d'une extrême sensibilité. Elle souffrit le martyre avant que ces lésions ne devinssent indolores. La vieille femme, pour l'avoir sans doute expérimenté, connaissait les traitrises de ces pommades provenant des USA et du Nigéria. Ces produits chimiques sanctionnaient de façon affreuse les femmes qui s'y adonnaient sans en connaitre leur potentiel destructeur. Tata savait comment les combiner, les doser, et corriger à temps leur trahison. Deux mois plus tard, Rose obtint un teint ambré du plus bel effet. Le blanchissement ou « Khessal » est un art difficile. Grâce au savoir-faire de la maquerelle, elle n'eut pas comme beaucoup de malheureuses un corps tavelé, couperosé, ou suprême désagrément, couvert de poils. Devant le miroir, elle ne pouvait s'empêcher de se regarder. Ce corps et ce visage qui étaient désormais les siens la remplissaient de confusion… et de plaisir. N'eût été l'extrême vulnérabilité qu'avait acquise sa peau, elle aurait pavoisé. Un choc bénin ou une piqure d'insecte occasionnait un hématome d'une couleur lie de vin difficilement résorbable. Elle vivait dans la hantise de se cogner. Tata lui confectionna des habits qui l'enserraient et mettaient en évidence toute sa féminité. Elle intima à

la jeune paysanne de s'habiller avec le plus grand chic et lui donna l'autorisation de sortir de la maison. C'est ainsi que Rose découvrit qu'elle vivait dans une grande propriété plantée de manguiers et de cocotiers. Au milieu du domaine se dressait un bar-dancing d'où le soir sortaient des bribes de musique, de rires et d'éclats de voix. Derrière le bar s'alignaient plusieurs cases de luxe où des couples disparaissaient pour ressortir quelque temps après. Tout cela fascinait Rose. Elle aurait voulu en savoir plus, mais personne n'était en mesure de l'informer. Ses compagnes de chambrée lui opposaient toujours une hostilité inexplicable. Elles saisissaient toute occasion pour la blesser. Au retour de leurs virées nocturnes, elles ne manquaient jamais de lui envoyer des remarques insultantes : « Regardez dormir cette folle heureuse ; elle ne perd rien pour attendre ! Quand son jour viendra, elle saura qui est Tata et elle comprendra sa douleur ».Ces paroles sibyllines obscurcissaient son cerveau et l'amenaient dans une ronde d'interrogations. Mais sa nature alerte reprenait le dessus et elle arrivait à trouver des excuses à un tel déploiement de malveillance. Elle restait persuadée que cette animosité provenait de l'intérêt que lui manifestait la vieille femme. Autant cette dernière avait pour elle des gestes dignes d'une mère, autant elle se montrait dure, voire odieuse avec ses compagnes. Elle ne les ménageait pas. Quelle que fût l'heure tardive de la nuit, les filles ne revenaient jamais de leurs excursions sans passer dans la chambre de sa protectrice. Souvent, Rose entendait la voix de la vieille femme claquer comme un fouet et rouler en un torrent

violent. C'est souvent en hoquetant de sanglots ou en murmurant des insultes qu'elles rentraient dans le dortoir. Qu'est-ce qui pouvait bien susciter tant de violence de la part d'une personne aussi bonne, aussi généreuse ? Ces filles n'avaient aucun respect, encore moins de la reconnaissance. Rose se mit à les détester.

Hormis Tata qui disparaissait toute la journée, Rose n'échangeait de paroles qu'avec la bonne. Désirée, refroidie par son attitude, parlait peu. D'ailleurs, elle n'avait pas le temps, occupée qu'elle était par les multitudes travaux de la maison. Rose se souvenait de sa mise en garde. Pourtant, même si elle n'y attachait aucune importance, sa raison était titillée par plusieurs faits bizarres. L'observation qu'elle faisait de son entourage lui révélait des choses assez singulières. Mais, son analyse n'allait pas plus loin. Elle se refusait d'admettre certaines évidences qui pourtant juraient par leur vérité. Sous la férule de la vieille femme, Rose se transforma en une femme aux hanches pleines, à la poitrine lourde, au teint éclatant. Sur sa tête, une coiffeuse habile avait exécuté une coupe égyptienne. Ses mèches noires serties de fines perles la faisaient ressembler à une princesse nilotique. Tata, en la regardant, perdait le rictus implacable qui ramassait ses joues flétries et son visage revêtait une bienveillance inattendue. Un puissant sentiment d'autosatisfaction se saisissait de sa personne : l'orgueil du démiurge face à sa création. Estimant que sa pupille était arrivée à point, la maquerelle la fit venir dans sa chambre.

— Rose, reconnais que tu te portes comme un charme ! Tu es bien différente de cette fille brisée que j'avais ramassée dans un caniveau. Maintenant, il est temps de parler sérieusement. Ton entretien et ta guérison m'ont coûté cher, très cher. Mais, avant de commencer, il faut que tu saches qui je suis. De toute façon, tôt ou tard, une âme charitable te parlera de moi. Je suis une femme d'affaires. Mon travail, c'est le plaisir. Plus précisément, je vends du plaisir. Cette propriété, entre autres, m'appartient. Ce bar-dancing que tu as dû certainement remarquer attire chaque soir des hommes et des femmes assoiffées de plaisir, d'alcool et de sexe. Ils savent qu'ils trouveront tout cela chez moi. Je leur donne à boire, je mets entre leurs mains les plus beaux hommes et les plus belles filles dont ils puissent rêver. Bref, je satisfais toutes les envies, toutes les lubies, tous les fantasmes. Tu sembles choquée ? C'est pourtant ainsi ! Alors, trêve d'hypocrisie ! Je ne suis pas une œuvre de charité. Maintenant que tu es guérie, il faut songer à me rembourser.

Cette révélation ne surprit qu'à moitié Rose. On ne vit pas avec une personne pendant un certain temps sans surprendre quelques traits cachés de sa personnalité. Elle savait en son for intérieur que tant de sollicitude ne pouvait être gratuite et qu'arriverait fatalement le jour du paiement. Et d'ailleurs, ses compagnes de chambre ne se privaient pas de faire des commentaires sur leur métier et sur la rapacité de leur logeuse. En revanche, ce qui constituait pour elle une énigme c'était la place que comptait lui assigner la maquerelle dans son organisation de vie : fille adoptive ou future travailleuse du sexe. Maintenant, elle était édifiée. L'idée lui était odieuse, mais

l'expérience lui avait appris que la vieille femme ne se contenterait pas d'un simple refus. Elle la livrerait sans sourciller à la police ou pire lui ferait subir des sévices cruels. Par les confidences volées à ses compagnes, elle avait su la tragique histoire de Boury, l'ancienne propriétaire du lit qu'elle occupait. Cette jeune femme avait un jour pris la décision de quitter Tata et de prendre sa destinée en main. Ne pouvant la convaincre de renoncer à ce projet qui risquait de créer un précédent, la maquerelle la fit battre par ses videurs. Battre était un euphémisme. La jeune femme fut défigurée et eut les membres brisés. Quand elle fut retrouvée, agonisante dans le dépotoir public, elle était presque dans les limbes de la mort. Cette histoire effroyable, bien qu'elle ne pût en affirmer l'authenticité, l'avait glacée de terreur. Si Tata était capable de perpétrer un tel acte en toute impunité, elle ne voyait pas ce qui pourrait la gêner dans son cas. Étant un parfait inconnu, personne ne se dresserait pour la défendre. Rose avait réfléchi rapidement. Elle ne voyait aucune possibilité de s'en sortir que le chemin que lui balisait la vieille maquerelle. Cette dernière aux aguets semblait suivre le cheminement de sa pensée. Pour enlever la décision, elle déclara :

— Disposes-tu d'argent pour me payer ?

Rose lui opposa le silence.

— Dieu a mis entre les mains de la femme un moyen pour la libérer de toute contrainte et accessoirement d'accéder à la gloire et à la fortune. C'est sa personne ! Tu ne seras ni la première ni la dernière à mettre son corps en valeur pour sauvegarder son honneur. Et puis,

j'ai de la sympathie pour toi. Le travail que je te propose ne présente pas que des inconvénients. Si tu y mets de l'intelligence, tu verras qu'on s'y fait agréablement. Je compte veiller sur toi. Tu percevras sur tout ce que tu gagnes une part substantielle.

Le cœur brisé, mais animé d'une volonté farouche, elle accepta ce marché tout en sachant par avance qu'il ne serait jamais respecté à la lettre.

IV

Rose travailla deux années sous la surveillance intéressée de la maquerelle. Des hommes de toutes sortes se repurent de son corps. Prise dans un engrenage sans fin, elle ne pouvait plus s'arrêter. Sa vie n'était plus que coucherie, bruit et fureur. Son corps se prêtait à toutes les extravagances. Tata eut tout le loisir de récolter les fruits de son investissement. Plus la réputation de la jeune femme grandissait, plus la cupidité de la vieille femme s'exaspérait. Elle oublia toute promesse, n'ayant plus qu'une seule idée : exploiter au maximum cette jeune femme avant que la faveur de la clientèle ne s'en détourne. Tant que son corps susciterait désir et luxure, Rose savait que la tenancière ne la lâcherait jamais. Ses tentatives de révolte furent réprimées avec cruauté : elle portait des traces de brulure à l'intérieur des cuisses qui lui rappelaient jusqu'où pouvait aller la méchanceté de Tata. Cette période fut l'une des plus humiliantes de sa vie. Elle se souvenait avec horreur de certains hommes que sa tutrice précipitait dans sa couche : des soulards puants pleins d'exigences, des détraqués aux besoins inénarrables, des touristes blancs en quête d'exotisme. Tous les jours, elle était un peu plus souillée, vidée de sa dignité par des bouches avides, flétrie par des mains frénétiques. Rien ne semblait pouvoir arrêter ce carrousel infernal. Son sort paraissait scellé d'une façon

irrémédiable. Mais, comme le dit le sage, tout a une fin ! Sa délivrance vint de là où qu'aucune imagination ne pût envisager : le sida. Cette maladie décrétée incurable et ravageuse fut à l'origine de sa liberté. Un soir, malgré les objurgations de la vieille femme, Rose ne pouvait s'arracher du lit. Une fièvre violente incendiait son corps. Des quintes de toux sèche déchiraient sa poitrine. Après une nuit de veille, elle fut assaillie de nausées suivies de vomissements. Tata, malgré sa pingrerie, dépensa des sommes conséquentes pour la rétablir. Ce geste n'était pas un acte de pure charité. Rose était devenue sa plus grosse source de revenus. Les médicaments ingérés à profusion ne purent endiguer le mal. Au contraire, l'état de la jeune femme devenait de jour en jour plus critique. Elle perdit en l'espace de quelques jours plusieurs kilos. Ne pouvant plus contrôler ses muscles, elle se libérait sous elle. L'atmosphère de la chambre devint irrespirable. La bonne s'occupait d'elle sans paraître être incommodée par l'odeur pestilentielle qu'elle dégageait. Cela en fut autrement avec ses compagnes de chambrée. Les prostituées ne cachaient pas leur dégoût. Ce fut par elle que Rose, grabataire, entendit pour la première fois le mot « sida ». Les jeunes prostituées la regardaient avec horreur. « Ce n'est pas juste, disait l'une d'elles, Tata ne peut tout de même pas nous imposer une malade atteinte de sida. Cette maladie est mortelle et elle se propage comme le feu. Regardez-la, elle va se vider comme une mangue pourrie et mourir ».

Le sida ? C'était quoi ? Rose ne savait pas. Pour ses voisines, elle était déjà un cadavre en sursis. Tata ne

rentrait plus dans le dortoir. Elle s'arrêtait sur le seuil de la porte et posait sur elle un regard lourd de pensées. Devant l'état grave de la jeune paysanne et surtout alarmée par les propos de ses pensionnaires, la vieille femme opta pour une solution de prudence. La mort de cette inconnue dans sa maison pouvait amener des investigations policières inopportunes. De cela, elle ne voulait pas. C'est pourquoi, une nuit, elle fit envelopper Rose dans une vieille couverture et la fit déposer discrètement devant l'hôpital régional. Cela se passa pendant la saison de pluies. Durant toute une nuit, la jeune paysanne fut exposée aux intempéries. Trop faible pour crier, elle subit durant toute une nuit l'eau et les vents d'un orage. On la découvrit le lendemain, comateuse, le corps flottant dans une mare de boue. L'hôpital était dirigé à cette époque par une mission chinoise. Le docteur Wang, qui avait la haute main sur les services de réanimation, fut intrigué par son cas. La curiosité céda bientôt le pas à l'intérêt. Cette femme si belle, si jeune, à l'article de la mort, abandonnée dans des circonstances si mystérieuses, enflamma son imagination. Cela le changeait de la sempiternelle routine des malades qui assiégeaient son bureau. Dans son diagnostic, il repéra en plus d'une infection pulmonaire, un choléra avancé. L'état général de la jeune femme s'était en conséquence dangereusement péjoré. Elle avait frôlé le pire. Sans qu'il puisse l'expliquer, il éprouva un profond soulagement. Il mit aussitôt son équipe en branle. Rose fut tirée d'affaire quelques semaines après. La guérison de Rose fut pour le docteur Wang une véritable joie.

Chaque matin, il se plantait devant le lit de la jeune femme et essayait de lier conversation en baragouinant le dialecte du pays. Rose voulait bien répondre à ces marques d'amitié, mais la haine l'emplissait toute entière. Tata polarisait toutes ses pensées. Il fallait qu'elle paye ! Elle lui avait tout pris : sa jeunesse, sa santé, son argent. Elle restait des heures à ruminer sa vengeance, immobile sur son lit. Le médecin chinois la croyant en état de choc s'en retournait dans son bureau, déçu. Elle demeura ainsi pendant plusieurs jours. Elle n'émergea de cet état qu'à la venue de Désirée. La bonne tenait un sac de voyage gonflé. Elle s'assit en face de la malade et conserva le silence. Il n'y avait aucun triomphalisme dans son attitude, seulement une peine profonde. Quand des larmes s'épanchèrent sur les joues de Rose, elle se pencha et les essuya avec délicatesse.

— Désirée, Désirée, que ne t'ai-je pas écouté ? Pardonne-moi. Mais, je te jure que cette vieille sorcière va payer ! Je vais me venger…

Un sourire de pitié naquit sur les lèvres de la bonne.

— Ma pauvre Rose, je vois que tu délires. Comme tu es naïve ! Que peux-tu contre cette femme ? Elle est puissante et riche. Elle a des amitiés partout. Que vaut ta parole contre celle d'une femme pareille ? Et d'ailleurs, tu risques cette fois-ci de perdre la vie. Remercie la providence d'avoir échappé à ses griffes.

Frappée par la justesse de ces propos, Rose cessa de pleurer. Que pouvait-elle en réalité contre cette mégère ? La dénoncer aux autorités ? D'ailleurs qui étaient les autorités ? Le savait-elle ? Désirée avait raison. S'il y avait

quelqu'un que l'on devait punir, c'était bien elle. Elle méritait son châtiment. N'avait-elle pas contribué à sa propre destruction ?

La domestique reprit :

— Écoute, tu es jeune. La vie infernale que tu as menée ces dernières années ne t'a nullement marquée. Si tu veux mon avis, pendant qu'il est encore temps, il faut quitter cette ville et recommencer ta vie ailleurs. J'ai récupéré tes affaires. Maintenant, il faut faire preuve de sagesse ! Dès que tu seras sur pieds, vas à la gare routière et disparais. Si tu estimes pour des raisons qui te sont propres que tu ne peux pas retourner chez toi, auprès des tiens, je te suggère d'aller à Dakar ou à Banjul. Là-bas, j'en suis sure, personne ne pourra te retrouver.

Rose éprouvait des remords. Cette femme effacée qu'elle avait toujours négligée était en train de lui faire une véritable leçon de sagesse et de survie. Pourquoi avait-elle refusé de l'écouter ? Soudain, une pensée la traversa. Et si la maquerelle remarquait la disparition de ses affaires ? Cette pauvre fille risquait d'en pâtir. Elle s'en ouvrit à la bonne. Cette dernière ne montra aucune inquiétude.

— Tata sera surement très fâchée, mais elle ne fera rien ! Elle a trop besoin de moi pour m'indisposer. Rassure-toi, elle et moi, nous nous connaissons bien !

Rose ne put réprimer un soupir de soulagement. Au moment de partir, la bonne se pencha et murmura :

— Tu trouveras dans le sac quelque chose qui t'est très personnel. Encore une fois, ne t'attarde pas dans cet endroit.

Rose resta seule. L'obscurité envahissait lentement le pavillon. Bientôt, la nuit s'installerait. L'hôpital, par manque d'entretien, ne possédait plus une bonne installation électrique. Le sac rouge vif se remarquait de loin. Sa présence était insolite dans ce milieu misérable. La jeune femme l'approcha du lit. Gagnée par la curiosité, elle l'ouvrit. Ce qu'elle vit généra un tremblement nerveux de tout son corps. Il y avait une boite de fer-blanc sur lequel adhérait encore de la terre fraiche. Cet objet lui appartenait. Il renfermait toutes ses économies, de l'argent qu'elle avait réussi à soustraire des griffes de la maquerelle. Elle l'avait caché dans un endroit qu'elle pensait indétectable. Comment avait-il atterri entre les mains de Désirée ? Pour se rendre dans l'endroit où elle l'avait caché, elle s'était toujours entourée de mille précautions. Elle eut soudain une peur rétroactive. Elle imaginait la méchante punition que lui aurait infligée Tata, si elle avait découvert cet argent. Le geste de la bonne la remplissait de honte. Elle se reprochait amèrement son immaturité. Des larmes mouillèrent de nouveau son visage. Une semaine après, le médecin chinois la trouva habillée et prête à partir. Une grande contrariété se peignit sur son visage.

— Tu ne peux pas partir comme ça ; tu n'es pas tout à fait guérie, dit-il en français.

Rose, imperturbable, lui tendit la main et dit :

— Je vous remercie du fond du cœur Dr Wang, jamais je ne vous oublierai, mais il faut que je parte tout de suite. Je vous prie de me pardonner. Merci !

Elle ne voyait pas l'utilité de lui expliquer le danger qu'elle encourait en restant là-bas. Elle se saisit de son sac et partit sans se retourner sous l'œil réprobateur et triste du Chinois. Arrivée à Dakar, elle chercha désespérément un travail honorable pour vivre, mais en vain. Sa trop grande beauté était un facteur déstabilisant pour les ménages. Les maris les plus tranquilles en sa présence se transformaient en des créatures imprévisibles et lubriques. En désespoir de cause, elle se vit contrainte et forcée de renouer avec ce qu'elle connaissait de mieux : la prostitution, l'atmosphère enfumée des bars. Cependant, elle reprit ce métier avec cette fois-ci la prudence et l'expérience que donne la maturité. Le malheur et la douleur lui avaient forgé un cœur apte à combattre dorénavant toutes les vicissitudes de la vie.

Cette terrible confession me fut livrée par bribes. Chaque mot rouvrait une blessure dont la cicatrisation avait exigé temps et souffrance. Sans me manifester ouvertement un sentiment d'affection, je savais que Rose me réservait une place dans son cœur. Son intuition lui avait révélé nos similitudes de vie. Au commencement de nos relations, elle ne représentait pour moi qu'une planque, une cachette provisoire. Mais, sa discrétion et sa générosité avaient changé ma vision et mes sentiments. Tous les deux, n'étions-nous pas les laissés-pour-compte de cette société impitoyable créée par nos propres congénères et dont les hypothétiques bienfaits ne vont

qu'à une certaine élite ? Cette jeune femme n'attendait rien de personne. La vie sordide qu'elle menait en dépit de la morale lui conférait, n'en déplaise aux esprits chagrins, la liberté et l'indépendance. Elle m'avait confié l'histoire obscure de sa vie sans attendre en retour la réciproque. Mon intrusion dans sa vie n'était soumise à aucune contrepartie. Cette générosité et cette confiance aveugle ne couraient pas les rues. Elles n'existaient pas dans les milieux que j'avais fréquentés jusqu'ici. Cela la magnifiait à mes yeux. C'est à partir de cette confession que je commençai à la voir non pas comme une « occasion », mais comme une femme pouvant aimer et être aimée.

Des coups rudes résonnèrent sur la porte. Des voix impatientes et dures traversèrent le mince panneau de bois. Je me réveillai en catastrophe. Rose que ce charivari avait tirée de sommeil me regardait avec effarement.

— Police ! Ouvrez !

Je m'habillai et m'approchai de la porte qui continuait à frémir sous les chocs rageurs.

— Ouvrez tout de suite…

Je m'exécutai. Deux solides gaillards firent irruption dans la pièce. Comme des chiens de traque, ils fouillèrent tous les coins de la chambre. Celui qui semblait être le meneur, un géant au ventre proéminent et au visage lourd s'arrêta finalement devant moi.

— C'est toi qu'on cherche ! On t'embarque !

— Pourquoi ? Qu'ai-je fait ?

Ma question déclencha le mécanisme de sa main musculeuse. Il me saisit au collet et me postillonna le visage :

— Ne fais pas le malin ! Si tu étais blanc comme neige, on ne serait pas ici. Tu la fermes et tu nous suis sans un mot.

Effarée, Rose nous regardait avec effroi. Enveloppée dans sa couverture, elle ouvrait sur nous des yeux exorbités. Je suivis les policiers jusqu'à une fourgonnette noire. Ouvrant la portière de la malle arrière, ils m'y jetèrent sans ménagement. Pendant que le véhicule tressautait sur les inégalités de la chaussée, j'essayais de comprendre la raison de cette interpellation. Plusieurs hypothèses se formulèrent dans mon cerveau. J'en rejetai beaucoup pour leur irrationalité. Était-ce pour l'argent ? Non ! Personne ne pouvait savoir. Mon statut d'évadé avait-il été découvert ? L'ignorance des motifs de cette arrestation me rendait plein d'inquiétude et de peur. Soudain, je pensai à la mise en garde de l'industriel libanais. Voulait-on me faire disparaître ? La fourgonnette s'immobilisa. J'étais couvert de sueur et noyé d'angoisse. Le sourire immonde de satisfaction que je lus dans le visage du policier venu m'ouvrir me fit comprendre dans quel état je me trouvais : échevelé et misérable. On me poussa dans un long couloir carrelé jonché de saleté. Nous étions au Commissariat central. Ce constat augmenta ma frayeur. Mon cas devenait sérieux. Arrivés devant une porte close aux vitres striées de chiures de mouche, nous nous arrêtâmes. Le policier frappa et sans attendre entra. Il ressortit une minute

après et fit signe à son coéquipier de m'amener. La pénombre qui régnait dans la pièce m'empêcha dans un premier temps de voir. Puis, les choses se précisèrent. Devant moi était assis un jeune homme un peu plus âgé que moi. Sur ses épaulettes s'entrelaçaient des fils d'argent le définissant comme un commissaire. Un sourire bienveillant étirait son visage. Il me désigna courtoisement une chaise. Cet accueil plein de civilité m'intrigua. Sans m'accorder autre attention, il reporta ses yeux sur un volumineux dossier étalé devant lui. Le bureau était étroit. Il n'avait pour ameublement qu'une table surchargée de dossiers poussiéreux et trois chaises fatiguées. Au plafond, les pales rouillées d'un ventilateur datant surement de l'époque coloniale tournaient avec une telle lenteur, que j'en déduisis qu'elles n'étaient mues que par le courant d'air. L'homme assis devant moi était d'après ses traits fins et racés un Peul. Il était beau. Une distinction naturelle auréolait toute sa personne. Mais, la réputation bien établie de férocité attachée à cette race ne contribuait pas à me rassurer. Après une demi-heure d'attente, le fonctionnaire se racla la gorge et braqua ses yeux sur moi.

— Vous êtes bien Seyni Séne ?

— Oui ! dis-je.

— Je suis le commissaire Amadou Sow de la brigade criminelle. Je vous ai fait venir pour vous entendre sur la mort d'Adja Tabara Fall, votre ancienne patronne. Le dossier vient de me parvenir.

Il s'arrêta pour s'assurer de l'effet de ses révélations. Ses doigts fins jouaient avec un stylo à encre « Mont Blanc », un objet de prix. Le salaire d'un commissaire pouvait-il acheter une écritoire de cette catégorie ? Un cadeau ? Mes yeux s'y fixèrent. Cette diversion m'empêchait de réfléchir sur mon propre sort. Cependant, une question me taraudait l'esprit. Comment la police avait-elle fait pour me localiser ? Étais-je à mon insu sous surveillance ? Cette question gagnerait à être éclaircie ! Jouant d'audace, je l'interrogeai.

— Mr le commissaire, je ne crois pas avoir communiqué mon adresse à vos services. Je ne m'explique pas comment vous m'avez trouvé.

Un sourire se dessina sur ses lèvres. Une expression de dureté traversa sa prunelle.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? À quoi faites-vous allusion ?

— À rien ! Je trouve tout simplement que c'est prodigieux ! Tout le monde sait que vos services sont efficaces, mais que je sache, ils n'ont pas encore acquis le pouvoir divinatoire.

— Très drôle ! Vraiment très drôle ! Puisque vous avez réponse à tout, faites votre propre conclusion.

La réplique était on ne peut plus âpre. Visiblement, les bonnes dispositions, qu'il entendait me manifester, n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Je n'avais plus devant moi qu'un fonctionnaire hostile et déterminé à me montrer son autorité. Il ajouta :

— M. Séne, ici moi seul pose des questions ! Vos diplômes en Droit ne vous donnent pas le privilège de tourner la police en ridicule. Moi aussi j'ai été à la faculté de Droit.

La voix du fonctionnaire restait posée malgré une sourde colère sous-jacente. Cette attitude, loin de m'effrayer, me rendit mon aplomb et toute ma lucidité. J'avais affaire à un fonctionnaire ambitieux qui voulait se faire un nom sur un crime extraordinaire. Il faisait de l'excès de zèle. Je me promis de lui rabattre le caquet. J'attaquai :

— Mes diplômes en Droit n'ont rien à voir ici, tout au plus, ils me permettent de connaître mes obligations de citoyen et en même temps vos limites. Pour une simple entente, je ne peux comprendre que vous m'ayez fait interpeler comme un malfaiteur, alors qu'il vous suffisait de me convoquer puisque vous détenez mon adresse…

Le policier m'écoutait parler. Sa main crispée sur son stylo luxueux témoignait de sa colère. Il restait cependant calme. Mais, il me regardait maintenant avec la méfiance que l'on a vis-à-vis d'un animal dangereux aux réactions imprévisibles. Je le sentais ébranlé. N'était-il pas allé trop loin ? Mes accointances avérées avec le milieu de la politique ne lui étaient pas inconnues. Je pouvais être une source de problèmes. Je sentais ses interrogations défiler dans son cerveau. Ses yeux me réévaluèrent, hésitant sur la conduite à suivre. Finalement, il opta pour l'apaisement.

— M. Séne, je vous fais mes excuses pour le comportement de mes hommes. Il faut les comprendre, ils vous ont trouvé chez une prostituée fichée et ils ont pensé peut-être que vous étiez son… souteneur.

Le dernier mot fut dit lentement. C'était une insulte. Je ne pouvais y opposer aucune réplique. Le policier tenait là une échappatoire inexpugnable et en même temps dissuasive. Un honnête citoyen ne séjourne pas dans la chambre d'une prostituée. Je perçus le danger. Ma stratégie pouvait se retourner contre moi. Je me calmai.

— Bon ! Cela dit, revenons maintenant à notre interrogatoire. Vous étiez, m'a-t-on dit, son secrétaire particulier, vous vous occupiez de quoi ?

— Mais, j'ai déjà tout dit à votre collègue ; je n'ai rien à dire de plus.

— M. Séne, cessez vos enfantillages. Il s'agit d'un crime. Pour les besoins de l'enquête, sachez que l'on vous posera des questions tant que ce sera nécessaire.

Je passai toute la matinée dans les locaux de la police. Le commissaire ne m'épargna aucune question. Je dois reconnaître que tout son interrogatoire, contrairement à mes craintes, ne portait que sur le meurtre. Les biens de la défunte ne furent pas une seule fois évoqués. Cela pouvait signifier que les instructions données en haut lieu ne concernaient pas la police criminelle. Le commissaire me libéra non sans m'avoir recommandé de demeurer à Dakar et de prévenir pour tout changement d'adresse. Tout cela était fort inquiétant. Il suffisait de tomber sur un policier fureteur pour que mon passé me ressaute au

nez. La suite logique d'une telle éventualité était l'incarcération d'office. De là à établir un lien avec mon passé de prisonnier et le meurtre de la politicienne, il n'y avait qu'un pas. Véritablement, j'avais une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Que faire ? Mon esprit encore sous le choc des questions restait comme traumatisé. Inquiet, jusqu'à l'écœurement, je me trainai jusqu'à la chambre de Rose. Je m'écroulai sur le matelas et m'endormis.

Chapitre 7

Rose se tenait nue, immobile devant la fenêtre ouverte. L'air frais entrait et charriait dans la chambre les rumeurs de la ville. Quand elle revenait d'une de ses excursions nocturnes, elle s'empressait de se débarrasser de ses habits et d'exposer son corps à la caresse du vent, comme si elle voulait effacer le souvenir ou les traces des mains d'hommes qui l'avaient ployée et avilie. En dépit du froid intense qui durcissait ses seins jusqu'à la douleur, elle restait ainsi, indifférente et lointaine. Ce soir-là, elle n'était pas dans son état normal. Tout l'affirmait : sa démarche, sa gestuelle, ses silences. Le retour brutal de la police dans sa vie la rendait inquiète et pleine d'appréhension. J'en étais la cause. Ne faisant pas partie de son univers, où une interpellation de la maréchaussée pouvait être valorisante, je n'en étais que plus suspect à ses yeux. Pourquoi les forces d'ordre s'intéressaient-elles à moi ? Qui étais-je en réalité ? Sans qu'elle le dise, je devinais le cheminement de ses pensées et percevais ses peurs et ses angoisses. Mais, je restais ferme dans ma décision. En aucun cas, je ne devais la mêler dans cet imbroglio qu'était le meurtre d'Adja Tabara Fall. Ma conscience s'y refusait. Déjà, je m'en voulais de lui avoir fait subir les effets collatéraux de cette sordide affaire.

Quittant la fenêtre, elle prit place à côté de moi sur le lit. Ses yeux fuyaient les miens. Malgré son immense désir d'être informée, je savais que sa retenue naturelle l'empêcherait de m'interroger. Ses muscles jouaient harmonieusement sous sa peau veloutée. Je ne cessais de m'étonner de sa beauté. Les hommes passaient, mais la laissaient intacte, sans flétrissure. À quel miracle devait-elle cette grâce ? Lorsque Rose arriva à Dakar, en observant le milieu de la prostitution, elle y avait discerné deux catégories de femmes : les traditionnelles, appelées « driankés », et les modernes. Les premières cultivaient l'embonpoint et recouraient aux artifices de séductions ancestraux. Elles portaient des boubous chatoyants et exhalaient des effluves aphrodisiaques de « Thiouraye ». Autour de leurs reins bruissaient plusieurs rangées de perles odorantes. Ces « driankés » étaient le gibier préféré des pères de famille en maraude. Les autres, les modernes ou « disquettes », dénommées ainsi à cause de leur fréquentation des pistes de danse « disco » étaient sportives et minces. Habillées le plus souvent à l'occidentale, elles fumaient et ne dédaignaient pas de lever le coude si l'occasion se présentait. En dépit des tares attachées à leur légende, Rose comprit qu'elles constituaient néanmoins l'élite dans la hiérarchie des péripatéticiennes. La clientèle européenne des hôtels de luxe frayait le plus souvent avec elles. Attirée plus par leur relative aisance financière et leur liberté, Rose se joignit à elles en évitant toutefois de tomber dans leurs travers : le tabac, l'alcool, et la drogue. La danse

quotidienne avait musclé ses membres et affiné sa démarche.

— Ta journée n'a pas été trop difficile ?

Cette question me tira de mes digressions. Quand, elle s'adressait à moi, Rose me donnait toujours l'impression de s'excuser. À l'exception de nos premiers moments de rencontre, elle adoptait avec moi un ton calme et se comportait comme si elle redoutait de me déplaire. Elle agissait en servante dévouée. Rose m'émouvait par sa docilité, sa douceur, et son'attachement profond qui sourdait de son regard. Dans le naufrage de sa vie, je suppose qu'elle voyait en moi un radeau providentiel ou une bouée de sauvetage qui l'empêchait de sombrer. Dans l'état actuel des choses, bien que je ne pusse nier que j'avais de l'affection pour elle, je ne pouvais l'aider. D'ailleurs, à y regarder de près, la meilleure façon de lui venir en aide était de sortir de sa vie.

— Ça va ! dis-je, laconique.

Elle se laissa aller sur moi, déçue. Elle avait compris que je ne parlerais pas.

— Rose, ne t'arrive-t-il pas de vouloir changer de vie, de repartir à zéro, de retrouver les tiens ?

Mes propos eurent le don de la figer dans mes bras. Ses muscles crispés me donnaient l'impression de tenir un mannequin. Elle me repoussa et s'allongea.

— Pourquoi ces questions ?

— Pour rien ! dis-je.

Le silence de la nuit s'installa. Rose ne bougeait pas, mais je savais que son cerveau était en ébullition. Réfléchissait-elle sur le gâchis de son existence, sur sa jeunesse qui se dissolvait en pure perte ? Je m'accoudai pour la regarder. Des larmes roulaient de ses yeux ouverts et s'épanchaient sur ses tempes. Ses narines pincées et sa bouche close donnaient à son visage la douloureuse expression d'un masque de cérémonie mortuaire. Quoiqu'ébranlé par son chagrin, je me gardai de faire un geste de consolation, sachant par expérience que la meilleure façon d'exorciser la douleur est de la laisser s'exprimer. Rose pleurait en silence. À l'exception de ses reniflements, rien ne troublait la quiétude de la chambre. Cela dura longtemps. Puis, je la vis se lever et disparaître dans la salle d'eau. Lorsqu'elle en sortit, elle était habillée de la tête aux pieds. Elle s'assit à mes côtés et dit :

— Seyni, il y a des questions que l'on ne pose pas à une femme de ma condition ; c'est comme lui enfoncer un couteau dans le flanc. La question lancinante qui hante mes pensées est : où va me mener cette vie ? J'y pense tout le temps. Jusqu'à une époque récente, je me sentais coincée et je n'avais aucune réponse à apporter à cette interrogation. Recommencer ma vie n'est pas quelque chose de facile pour moi. Mais, depuis que je te connais, j'entrevois des lueurs d'espoir. Tu es le seul homme qui m'ait manifesté un peu d'égards et de respect. Toi seul m'as acceptée comme je suis, sans éprouver de la répugnance à me prendre dans ses bras, tout en sachant que mon corps est une bauge où quantité d'hommes s'ébrouent. Si je dois changer de

vie, je ne souhaite la faire qu'avec toi. Mais, j'ai pris ma décision, cette existence ne peut plus continuer.

Rose branlait la tête en parlant.

— J'ai beaucoup réfléchi. Jusqu'à présent, j'ai toujours réussi à faire cavalier seul, sans être sous la coupe de personne. Mais, dans notre milieu, les dangers sont innombrables et, tôt ou tard, je risque de tomber sous la férule d'un souteneur ou dans les rets d'une maquerelle. Cette expérience n'arrivera pas. J'ai décidé de rompre et de partir. C'est pourquoi, malgré le déshonneur que je vais créer à ma famille, je retourne chez moi, en Casamance. Ton attitude, ta gentillesse, ta générosité m'ont fait comprendre que la vie n'avait pas qu'un seul visage.

Ses beaux yeux ne quittaient pas les miens. J'y lisais un appel muet, profond. Je me sentais mal à l'aise. Cette femme m'aimait d'une façon puissante et désespérée. À l'exception de ma grand-mère, personne ne m'avait manifesté un tel sentiment. L'amour de cette femme me réconfortait et en même temps me faisait prendre conscience de mon incohérence. Autant, je voulais qu'elle restât, autant je voulais, pour la soustraire à tout danger, qu'elle partît.

Les yeux de Rose ne quittaient pas mon visage. Elle était triste. Elle devinait mon embarras.

— Rose, je ne peux rien pour toi, hélas ! Pour des raisons que je ne peux expliquer, je te préfère éloignée de moi. Ta décision de rompre avec cette existence minable et dangereuse me soulage et me fait un plaisir immense. Je sais que je laisse beaucoup de questions sans réponses, mais ne t'en préoccupe plus. C'est mieux comme ça !

Son cou sembla ployer comme si elle venait de recevoir une lourde charge sur la tête. Puis, une détermination durcit ses traits. Allongé sur le lit, je la vis remplir deux valises. Elle allait et venait dans la chambre, semblant exécuter un ballet décousu. L'aube la trouva prête. Elle me tendit la main et murmura :

— Je m'en vais ! Je te souhaite bonne chance.

Je lui tendis un rouleau de gros billets de banque. Elle le regarda avec effarement.

— Prends, c'est pour ton voyage et tu ne sais pas ce que tu vas trouver…

— Mais, c'est trop ! Je n'en ai pas besoin, mes économies suffisent largement.

— Fais-moi plaisir, accepte. Je t'en prie.

Elle rangea l'argent dans son sac à main. Au moment de franchir la porte, elle posa ses deux valises et se précipita sur moi. Je reçus son corps chaud. Elle m'étreignit avec force, tandis que des larmes coulaient de ses yeux.

— Je t'aime !

Essuyant ses larmes, elle ajouta :

— J'ai passé des moments inoubliables avec toi. Tu m'as réconciliée avec moi-même. Le nom de mon village est Adéane. Si jamais, tu éprouvais le besoin de me voir, tu sauras où me trouver… Je t'attendrai aussi longtemps que possible. Dieu qui est le maître des destinées, j'en suis sure, saura nous réunir.

Elle sortit. J'entendais claquer ses talons dans l'escalier. Puis, le bruit s'amenuisa et cessa. La chambre devint triste et oppressante comme une geôle.

II

Depuis une semaine, Dakar connaissait une effervescence inhabituelle. Le microcosme politique, tiré brutalement d'une torpeur bienveillante, se démenait tel un cheval en furie. Une main invisible secouait la ville et dressait les hommes les uns contre les autres. Les rancœurs, les cris de rage, les anathèmes explosaient comme des bombes déclenchées par un dément. La ville était devenue un creuset de haine, de délation, de vitupération. Les passions s'exaspéraient. La cause de cette bourrasque aussi imprévisible que destructrice provenait d'une banale interview à la radio. Cette émission n'aurait pas attiré l'attention si la personnalité interrogée n'était autre que Me Moussa Thior, l'opposant principal du régime en place. Ce personnage haut en couleur, tonitruant, courageux et intrépide, comme seuls savent l'être les êtres d'exception, bouleversait périodiquement le climat politique. À la tête du plus important parti d'opposition, il était devenu au fil des ans le cauchemar et le croquemitaine du pouvoir. L'homme, charpenté comme un cargo avec une tête nue comme une boule de billard, donnait l'impression de vouloir percuter tout ce qui se trouvait sur son chemin. À ce physique de taureau, il alliait une intelligence flamboyante et un sens de la répartie d'une rare habileté. La soixantaine dynamique, les narines ouvertes comme

les naseaux d'un buffle sauvage, il dégageait une formidable impression de puissance et d'invulnérabilité. Familier des cachots, il n'en sortait que pour se lancer dans de nouvelles croisades qui le ramenaient fatalement en prison. Ses procès attiraient un monde fou. C'étaient des moments choisis dans la vie de la nation. Dans le box des accusés, faisant fi des rappels à l'ordre, il interpellait d'une façon intempestive le juge ou le procureur :

— Monsieur le Juge, ce n'est pas exactement ce que je vous ai enseigné à la faculté. Dans ce cas d'espèce, la loi, en ses articles…

Et il récitait de mémoire les textes de loi incriminés. La majeure partie du personnel judiciaire avait été formé par ses soins, et c'est pourquoi, pour éviter le ridicule, beaucoup de magistrats trouvaient mille prétextes pour se désister. Maître Moussa Thior, professeur de Droit, avocat célèbre, avait fait une belle carrière internationale comme consultant aux Nations Unies. Ses innombrables diplômes et distinctions donnaient le tournis. Son parti regroupait tous les mécontents, les laissés pour compte, et naturellement toute la jeunesse contestataire. Son âge et son prestige international lui épargnaient peur et hésitation. Le condamner était plus préoccupant que de le laisser en liberté. Dès qu'on le mettait en prison, des voix s'élevaient du monde entier pour crier au scandale. Me Moussa Thior avait réussi – ce qui est un exploit en Afrique – à s'octroyer une impunité totale. En désespoir de cause, le pouvoir avait renoncé à l'importuner. Ne pouvant pas l'acheter, ni le faire disparaître ou encore moins l'empêcher de « gueuler », les autorités politiques

s'étaient résignées à le laisser faire, gémissant de temps en temps sous ses piques meurtrières. Quand elles étaient excédées, elles criaient au fou. Cela ne voulait pas dire que les interventions de l'opposant manquaient de cohérence ou de vérité. Quoique frisant l'outrance, elles restaient cependant circonscrites dans la sphère de la légalité. La force de Me Moussa Thior reposait sur la véracité de ses propos. L'homme ne faisait pas dans la dentelle certes, mais toutes ses attaques s'étayaient de faits authentiques.

Donc, ce bruyant personnage, à travers les ondes, souleva cette tempête en déclarant :

— Le pouvoir actuel, nonobstant son incurie notoire, inaugure une nouvelle pratique dans nos mœurs politiques : le meurtre pour se débarrasser d'un adversaire encombrant. Vous savez tous à quoi je fais allusion : à la tuerie du port. Personne n'oserait prétendre qu'il s'agit là d'un crime crapuleux. N'en doutez pas, il est question ici d'un règlement de comptes sanglant, perpétré par ceux qui sont à l'heure actuelle au pouvoir. Cela explique le laxisme inadmissible et inqualifiable appliqué dans la recherche des assassins. Bientôt, si l'on y prend garde, nous allons assister à des meurtres en série dans les coulisses du pouvoir. Députés, ministres et autres élus locaux, je vous conseille de vous armer. Ce pouvoir que vous servez ne vous garantit plus la sécurité…

L'interview fut brutalement coupée. La voix chevrotante de peur, le journaliste se saisit du micro et ânonna : « Nous nous excusons, mais une panne nous oblige à surseoir à cet entretien ». C'était trop tard ! Mais,

tout cela aurait été sans conséquence si le porte-parole du gouvernement – un nullard en matière de communication – ne s'était évertué à disculper le pouvoir. Il le fit avec tellement de maladresse que tout le monde crut comprendre le contraire. D'erreur en erreur, de démenti en démenti, le syndrome de suspicion étendit ses nuages au-dessus du pouvoir. Les gouvernements occidentaux, partenaires au développement, exigèrent des éclaircissements sur cette affaire. Crime d'État ! criait-on. Les accusations naissaient de partout. Profitant de ce tohu-bohu, les partis d'opposition retrouvèrent l'unité et, par le biais de leurs journaux, tirèrent à boulets rouges sur les membres du gouvernement et du parlement. Des plaintes en diffamations connurent leur apogée. L'affaire Adja Tabara Fall, que l'opinion avait presque enterrée, rebondissait avec force, et soufflait de son haleine pestilentielle les allées du pouvoir. Ces événements, que je suivais de loin avec le sentiment supérieur d'en savoir plus que le commun des mortels, dévalèrent jusqu'à ma porte. Ils y arrivèrent sous la forme d'une convocation du tribunal régional. Le coursier me fit signer une décharge et m'invita à me présenter chez le procureur de la République le lendemain matin. Convocation ou ordre impératif, je ne pus réprimer un geste d'agacement. J'en avais assez que ma vie fut ballotée de cette façon. Cet exploit d'huissier indiquait que le dossier reposait désormais entre les mains du parquet. Ce qui ouvrait pour moi la porte à tous les dangers.

Le lendemain matin, je me retrouvai faisant le pied de grue devant la porte du bureau du procureur Diouf. Une

modeste carte de visite punaisée sur le panneau l'indiquait. Le tribunal régional se situait dans l'impasse d'une rue du Plateau, à proximité de la mer. Ce vieux bâtiment était fait de couloirs interminables et de portes closes. Les gens y chuchotaient et s'y déplaçaient presque sur la pointe des pieds. Une ambiance feutrée que troublait parfois la haute voix d'un maître du barreau. Devant moi étaient assises des personnes à la mine inquiète. Une grosse femme étreignait avec énergie un dossier crasseux. Lorsqu'elle levait la tête, ses yeux semblaient lancer des éclairs de triomphe. La porte s'ouvrit. Un personnage balzacien s'y encadra. Il portait un costume carrelé d'une laideur inouïe. De grosses lunettes de myope chevauchaient son nez épaté. Sa tête de fouine se tapissait d'une chevelure huileuse de brillantine. La grosse femme se précipita et entama une longue explication. L'homme écoutait avec condescendance, approuvant de la tête d'un air supérieur. Il finit par arrêter le débit verbal par : « Bien ! On verra tout de suite, ce n'est pas un problème ! »

Ce trait de suffisance me convainquit qu'il n'était pas la personne que j'attendais. « M. Séne, est-il là ? » Lança-t-il à la ronde. Sachant par expérience combien pouvait être dangereuse cette engeance d'auxiliaire de justice si l'on commettait l'erreur de les sous-estimer, je montrai profil bas. Je choisis de ne lui répondre qu'en langue vernaculaire.

— Oui, monsieur, c'est moi !

Ses yeux de rongeur me détaillèrent. Mon humilité le rassura de son importance, il se rengorgea et dit :

— M. le procureur vous attend !

Il referma la porte. Après s'être assuré de mon identité, il me désigna un couloir étroit. Celui-ci débouchait dans une grande pièce occupée sur toute sa largeur par un bureau imposant. Un homme se tenait derrière. C'était un quinquagénaire au visage lunaire. Deux yeux intelligents tapis sous les replis de sa face m'observaient. Il était habillé avec élégance. Une odeur de parfum cher dénonçait le sybarite qu'il était. J'avais devant moi une célébrité de la magistrature.

« Asseyez-vous, Mr Séne », me dit-il, en me désignant une chaise. Je m'installai. J'eus tout de suite une bizarre impression de rapetisser. Effet du hasard ou fait à dessein, le siège était au ras du sol et m'exposait complètement au regard scrutateur du magistrat.

Je vous remercie d'être venu. Je suppose que vous savez ce qui amène ici. C'est à propos de votre ex-patronne, Adja Tabara Fall. Je vais vous donner à relire vos déclarations que vous avez faites à la police. Si vous êtes toujours d'accord avec ce que vous aviez dit, vous les résignez en mettant la mention « lu et approuvé »

Il me passa plusieurs feuillets. Je reconnus ma signature. La lecture me prit un laps de temps. Je fis comme indiqué. Le juge les reprit et les classa soigneusement dans un dossier ouvert devant lui.

— M. Séne, êtes-vous certain que vous n'avez rien d'autre à ajouter ?

— Non ! dis-je soudain, alarmé.

Le magistrat semblait être en proie à une joie secrète, jubilatoire. Quelque chose le remplissait d'aise. Cette exultation intempestive et subite n'augurait rien de bon. Confusément, je subodorais une menace diffuse.

— En êtes-vous sûr ?

Il tenait dans sa main grassouillette une feuille couverte d'écritures. Où voulait-il en venir ?

— M. Séne, vous avez omis de me dire que vous avez déjà été condamné.

Des picotements désagréables m'envahirent le corps. Une vague de chaleur naquit de ma nuque et descendit dans mes reins. La peur surgit des abysses de mes entrailles et explosa avec force dans mon bas-ventre. Un besoin urgent d'uriner s'imposa. La gorge sèche, j'essayais de lutter contre mon désarroi. Le magistrat m'observait comme un entomologiste assistant au trépas d'un papillon rarissime. À la seule différence, que lui, son visage ne reflétait aucune tristesse, mais une allégresse sadique.

Avant de venir répondre à la convocation de ce magistrat, je le connaissais déjà. En raison des dossiers retentissants qu'il traitait, il faisait souvent la une des journaux. D'aucuns disaient que de toute la classe des magistrats, il était le pire. Il adorait les mondanités et la bonne chère. Partout, il se distinguait par sa bonne humeur et son élégance. Sa compagnie était recherchée et les femmes lui faisaient un véritable plébiscite. Mais, cette urbanité s'arrêtait au seuil de son cabinet. Confortablement installé dans son fauteuil, il devenait un

disciple pur et dur de Fouquier-Tinville. Sous les dehors inoffensifs d'un gros débonnaire, il piégeait ses interlocuteurs et tout en souriant les expédiait d'un trait de plume dans les geôles de la prison centrale. Esprit tortueux, il était redoutable et imprévisible. Avant d'embrasser la carrière de magistrat, il fut d'abord un obscur moniteur d'école. Pour devenir le bras armé de la justice qu'il était, il lui avait fallu passer par pas mal de sacrifices, et de blessures d'amour-propre. Des couleuvres, il en avait avalé jusqu'à l'écœurement. Cette alimentation quotidienne au fil des années l'avait rendu plus que venimeux. Toute mon émotion s'affichait sur mon visage. D'ailleurs, l'œil perspicace du magistrat me mettait à nu.

— Je vous écoute, M. Séne.

— Dans le cours de ma vie, j'ai eu à commettre quelques erreurs de jeunesse, mais je ne pense pas qu'il faille le mentionner ici, ce n'est pas la même chose…

— J'en suis seul juge ! Dites plutôt que vous ne teniez pas à faire savoir votre situation de fugitif. Je me trompe ?

Je courbai la tête. Ce geste n'était pas une capitulation, mais je ne voulais pas qu'il décryptât ma haine. Que savait-il d'autre et que cachait-il ? Je ne me faisais plus d'illusion sur ce qui m'attendait. Si cet homme était à la hauteur de sa réputation, mes ennuis allaient devenir sérieux. À moins d'un miracle, je ne voyais plus comment je me tirerais de ce mauvais pas. La prison s'ouvrait de nouveau devant moi. La saleté des cachots et la promiscuité dangereuse des asociaux allaient de nouveau pourrir ma vie. Maudite soit cette justice qui ne peut

comprendre et pardonner les gestes maladroits d'un adolescent en colère. Toute ma vie, je paierais l'erreur d'un jour. J'avais des larmes aux yeux.

— M. Séne, vous venez de commettre un mensonge par omission. Quel crédit alors voulez-vous que j'accorde à vos déclarations signées et contresignées sous le sceau de la vérité ? Assurément, leur concéder cette vertu serait d'une grande imprudence, n'est-ce pas ?

L'homme aimait s'entendre. Il se gargarisait de mots. Sadique, il jouait à m'effrayer, se repaissant de mes émotions. Devant mon silence, il reprit :

— M. Séne, pour nous préserver de toute négligence ultérieure, nous allons reprendre vos déclarations.

Il appuya sur un timbre et son greffier apparut.

— Greffier, prenez votre machine. Nous allons entendre ce monsieur.

Et les questions fusèrent…

Le procureur Diouf, s'il était un adepte des salons mondains de Dakar, restait avant tout un magistrat patient, méticuleux et consciencieux. Je répondis à toutes ses questions, désamorçant les chausse-trapes et replaçant certains errements volontaires dans leur véritable contexte. Le respect survient dans la pratique. Devant l'insuccès de ses pièges, le magistrat finit par me regarder autrement. Nous nous acheminions allégrement vers une ambiance meilleure, quand survint un différend. Cet incident dû à un lapsus de langage fortuit me permit de comprendre les périls qui me guettaient. À la question de savoir le nom de la personne qui avait partagé ma nuit le jour du meurtre, j'opposai une fois de plus un refus

catégorique. Le procureur se débarrassa de sa jovialité factice et tonna :

— Vous devez répondre à cette question !

Je restai fermé.

— Êtes-vous bête ? Cette personne pourrait vous disculper de tout soupçon.

Mettre Rose hors de tout désagrément, de toute atteinte, était pour moi un impératif sur lequel ma conscience refusait de transiger. Je n'envisageai nullement de répondre à cette question.

— M. Séne, votre esprit chevaleresque vous honore, mais il n'est pas de mise en ce lieu. À votre place, je parlerais. Vous ne comprenez pas que de toutes les personnes interrogées, vous avez le profil le plus ambigu. D'un, vous êtes un condamné évadé, de deux, beaucoup de choses louches vous lient à la victime…

Ces dernières paroles déchirèrent le voile de mystère et la vérité se présenta dans toute sa nudité. Je faisais donc partie des personnes suspectées dans l'assassinat de la politicienne. D'ailleurs, à y regarder de prés, je devais être le principal suspect, si l'on tenait compte de mon passé et de mes connaissances supposées des secrets de la victime. Que l'on découvrît maintenant l'argent que je détenais ou ses traces pour que la boucle fût bouclée. Les mètres qui me séparaient du gouffre se rapetissaient comme une peau de chagrin. Je réussis à m'imposer un semblant de calme avant de rétorquer :

— M. le Procureur, je ne vois pas pourquoi vous insistez tant. J'ai comme l'impression que vous êtes en train de me demander de vous fournir une preuve d'innocence.

Mais, en ai-je besoin ? Je n'ai rien à voir avec cette histoire. La nuit du meurtre, j'ai passé la nuit avec une fille rencontrée au hasard ; je ne suis même pas sûr de la reconnaître quand je la vois. Dites-moi, suis-je là pour répondre à une accusation de meurtre ?

Le visage de l'homme de loi se rembrunit. La contrariété lui burina le visage. Interpellant son auxiliaire, il enchaina :

— Greffier, notez que M. Séne refuse de répondre à cette question.

La machine crépita. L'interrogatoire reprit cette fois-ci sur un ton âpre et discourtois. Le procureur ne dissimulait plus son animosité et par osmose son greffier me décochait des regards dénués de toute charité chrétienne. Deux vipères impatientes de me planter leurs crocs venimeux. Mes antécédents faisaient de moi un coupable idéal. Si je ne prenais garde, je risquais de me retrouver ficelé et bâillonné avec un large écriteau sur le dos me désignant comme l'assassin. Cette perspective me faisait suer de peur. Devant la levée de boucliers provoquée par la mort de la politicienne, le pouvoir cherchait désespérément à retrouver sa crédibilité. Il importait de calmer les esprits, et de donner une bonne image de stabilité et de sérieux. Il fallait montrer à ces Occidentaux trop enclins au jugement hâtif que l'État n'encourageait ni ne soutenait l'impunité et qu'il était très éloigné des pays coutumiers de telles pratiques. Trouver un coupable devenait une nécessité absolue ! Que représentait le sacrifice d'un individu devant les exigences supérieures de la nation ? Rien ! Je ne serais ni le premier

ni le dernier que l'État immole sur l'autel de ses intérêts. Ce magistrat, me disais-je, avait été commis pour cette sale besogne.

Mon cerveau défaillait sous mille hypothèses. En fin d'après-midi, le procureur récupéra les feuillets constituant ma nouvelle déposition, les relut minutieusement et les poussa ensuite devant moi.

— M. Séne, voulez-vous lire et signer.

À quoi rimait cette mascarade ? Qui s'intéressait à la vérité ? Que représentait ma version des faits devant un verdict déterminé à l'avance ? La mort dans l'âme, je parcourus les diverses feuilles dactylographiées, m'attendant à y trouver des ajouts étrangers destinés à me perdre. Il n'en fut rien ! Rassuré, je signai. Le magistrat rangea le dossier et fit signe à son auxiliaire de disposer. Celui-ci se leva et réintégra son bureau non sans m'avoir jeté un regard chargé de mépris.

— M. Séne, j'espère pour vous que nous ne reviendrons pas sur ces déclarations. Si d'aventure, cela arrivait, vous l'apprendriez à vos dépens. Vous pouvez partir. Dans les jours à venir, un juge d'instruction vous convoquera. Bien entendu, en aucun cas, vous ne devez quitter la ville.

Je restai collé sur ma chaise. Je ne comprenais plus rien. Pourquoi ne m'arrêtait-il pas ? À défaut de m'incriminer dans le meurtre de la politicienne, il détenait la preuve de mon évasion. À quoi jouait-il ? Le magistrat consulta sa montre et me regarda avec agacement.

— Qu'y a-t-il encore ? Qu'attendez-vous pour sortir de mon bureau ? Allez-vous-en !

— Vous ne m'arrêtez pas ? dis-je, me jetant à l'eau.

— Croyez-le bien, ce n'est pas l'envie qui me manque. Mais, en l'état actuel de l'instruction, je n'ai pas le pouvoir de le faire…

— Mais, mon évasion…

— Ah, cela ! Mais, je n'ai aucun motif pour vous retenir, vous le savez aussi bien que moi. Votre ancienne patronne ne vous avait-elle pas obtenu une remise de peine ? Bon, assez discuté ! Je suis pressé, je dois partir.

Sans plus s'occuper de moi, le magistrat s'affairait dans ses tiroirs. Une remise de peine, je n'en croyais pas à mes oreilles.

Il était cinq heures de l'après-midi, l'heure de la descente. Les bureaux avaient libéré sur la chaussée des fonctionnaires pressés. Les embouteillages se formaient dans les grands boulevards. Je marchais sans me retourner, bousculant sans ménagement les gens. Une colère faite d'amertume et d'impuissance m'obscurcissait le cerveau. Je vouais aux enfers mon ex-patronne. Je la maudissais pour sa duplicité. Elle savait parfaitement ma hantise de retourner en prison. En m'informant de mon amnistie, elle aurait pu changer ma vie et faire de moi un éternel obligé ! Mais, machiavélique, elle m'avait volontairement caché mon nouveau statut, préférant me laisser à mes angoisses et peurs dans le seul but de me réduire à sa merci. Elle avait bien réussi, la salope ! Je ne me serais jamais douté que ma fidélité eût eu comme récompense une telle forfaiture. Maudite soit-elle !

III

Je passai tout le reste de l'après-midi à dormir et à ruminer ma rancœur. Seule la faim me poussa dehors. Il faisait nuit. Les muezzins rivalisaient de vocalise, appelant les fidèles à la prière. Cela me fit penser à mon impiété. Mais, j'en étais arrivé à la conclusion que la religion ne m'apporterait aucune aide. L'Afrique est un continent de prières par excellence, mais toutes les misères, toutes les haines, et toutes les catastrophes s'y incrustaient comme si les millions de suppliques adressées quotidiennement laissaient Dieu indifférent. Existait-il ou était-il sourd aux lamentations ? Tout à mes ratiocinations, je pénétrai dans le restaurant de Yaye Faye. L'endroit était lugubre. Sous le plafond, des toiles d'araignées pendaient comme des stalactites noires. Tables et chaises, recouvertes de crasse, branlaient. Pourtant, en dépit de cet aspect maussade, le restaurant de cette Sérère du Sine était le plus couru du quartier. Il devait sa réputation à deux spécialités culinaires : le riz au poisson et la fricassée de poulet. La tenancière, une grosse femme noire comme de l'anthracite, aux yeux rieurs, à la bouche éclatante de blancheur, y officiait en maîtresse. Assise en permanence devant ses foyers, elle exposait ses membres éléphantesques et meublait la gargote de ses plaisanteries grivoises. De jeunes femmes, ses filles vraisemblablement, servaient les clients. Elles constituaient en dehors des mets le second pôle

d'attraction. Légèrement habillées, la fesse agressive, les servantes se laissaient lutiner ou acceptaient en gloussant des attouchements osés. D'aucuns disaient que si elles y trouvaient leur compte, elles consentaient à meubler la solitude d'un client.

Yaye Faye m'avait adopté dès le premier jour de mon entrée chez elle. Mes plats étaient plus soignés et plus abondants que les autres. Elle ne s'était jamais enquise de mon nom. Lorsque je restais absent quelques jours, elle me rabrouait gentiment : « Où étais-tu toi ? Tu étais malade ? Va vite t'installer… » Et, immanquablement, s'en suivait un repas gargantuesque. En réalité, ma venue dans ce restaurant n'était pas fortuite. Quelques jours, après le départ de Rose, j'étais sorti me promener un soir. M'arrêtant à la boutique du coin, une jeune femme m'y trouva. Je ne l'aurais pas remarquée si dans sa précipitation elle n'avait heurté le rebord de la porte d'entrée et n'était tombée, tète la première dans un échafaudage d'ustensiles de cuisine. La chute déclencha un bruit assourdissant de verres brisés. Je me précipitai pour la relever. Elle saignait des mains. S'accrochant à moi, elle parvint à se relever. Le boutiquier, un ressortissant du Baol, que cette scène rocambolesque n'enchantait pas, jurait comme un charretier. Déjà, en homme pratique, il faisait l'estimation des dégâts. L'homme faisait partie d'une race réputée âpre au gain et immunisée contre tout état d'âme en matière de commerce. Leur réussite légendaire dans les affaires reposait sur ce trait de caractère. La jeune femme tremblait d'énervement. En l'aidant, ses doigts blessés

avaient laissé sur ma chemise des traces de sang. L'inattendu de la situation m'empêchait de m'en désoler. Le boutiquier se retourna vers elle et l'interpella abruptement.

— Toi, Khady, tu en fais toujours trop. Ne peux-tu pas marcher comme tout le monde ? Regarde ce que tu as fait. Tu m'as brisé quatre carafes de verre et bosselé presque tous les bols. Pour les bols, je peux te les pardonner, mais pour les carafes, tu dois les payer !La jeune femme que cette sortie avait indignée le regardait avec mépris.

— Je ne veux pas de ta charité ! Si Dieu le veut, je paierai tout ! Saliou, qu'est-ce que tu as à la place du cœur ? Avant de t'inquiéter de ta marchandise, la moindre des choses, si tu étais un bon musulman, c'est de t'enquérir de mes blessures. Pour toi, l'argent seul compte !

Devant cette situation qui menaçait de s'envenimer, je voulus intervenir. Mais, l'atrabilaire Baol-Baol me coupa la parole.

— Homme, cette affaire ne te regarde pas ! Elle et moi, nous nous connaissons bien...

— Il a raison, ceci n'est pas ton affaire. Ne rentre pas dans ce différend, tu risques de te salir, car cet individu est la bassesse personnifiée. S'adressant de nouveau au commerçant, elle enchaina : vas-y, chiffre-moi le prix de ton infamie.

Sans se troubler, le commerçant répliqua :

— Écoute, Khady, tu n'es qu'une femme ! En tant que telle, tu devrais modérer ton langage. J'en ai deux comme toi à la maison. Sur mon ordre, elles peuvent te

rabattre le caquet tout de suite. Alors, tes insultes et tes grands mots, tu peux te les garder. Les quatre carafes te feront six mille francs.

Le chiffre sembla effarer la jeune femme. Ses yeux fulgurèrent de colère.

— Six mille francs ! Mais, avec ce montant, je m'offre ta sale boutique. C'est du vol ! Puisqu'il en est ainsi, je ne paierai rien…

— Alors, tu ne sortiras pas d'ici !

Joignant le geste à la parole, le commerçant se campa devant la porte. La détermination que je lisais sur son front bas n'augurait rien de bon. Je le sentais prêt au pire. La jeune femme avait la lèvre qui tremblait. Je percevais en elle un début de panique. Elle me faisait penser à un oiseau pris au piège. Le boutiquier Baol-Baol avait les reins et les bras encombrés d'une impressionnante panoplie de gris-gris. Il ressemblait à un lutteur d'arène, hargneux et redoutable. Ne pouvant plus supporter ce spectacle, je sortis de ma poche un billet de dix mille francs et le lui tendis.

— Mon ami, laisse partir cette femme. Prends ton argent.

L'homme m'arracha l'argent des mains, et, imperturbable, regagna son comptoir se désintéressant complètement de nous. La jeune femme à qui mon geste n'avait pas échappé sembla se tirer de son état d'hébétude. Elle s'ébroua, puis se porta au-devant du boutiquier.

— Puisqu'il en est ainsi, tu vas me donner tout de suite mes carafes ; même brisées, elles m'appartiennent

dorénavant. Cupide et voleur comme tu es, tu es capable de les vendre. Je te signale que tu n'as pas encore rendu la monnaie à cet homme et manifestement ton intention est de le voler lui aussi... Allez ! Allez !...

Nullement impressionné, le Baol-Baol la coupa :

— Inutile de m'échauffer davantage les oreilles ; tes tessons sont là, prends-les et file. Me regardant, il déclara : pour ta monnaie, tu repasseras, je n'en ai pas pour le moment.

Les doigts dégoulinant de sang, la jeune femme se saisit tant bien que mal des morceaux de carafes. Elle n'en avait pas besoin. Mais, sa dignité ne lui permettait pas de se voir ravir le dernier mot. Il lui fallait sauver la face. Elle sortit de la boutique en proférant des insultes. La jeune femme était légèrement habillée. De sa chemisette entrouverte, je voyais son ventre sillonné de fines vergetures. Elle avait un séant impressionnant sous son pagne taché de graisse. Sa démarche lui impulsait un roulis profond, lascif et d'une grande sensualité. Elle marchait tête baissée. Soudain, elle s'arrêta comme si elle avait oublié quelque chose. Se retournant, ses yeux rencontrèrent les miens. Elle me fixa longtemps, puis un sourire éclatant, rehaussé par une gencive tatouée de bleu foncé, se dessina dans sa bouche.

— Mon homme, tu dois m'excuser ; j'étais troublée ! Je n'ai pas eu le temps de te remercier. Tu es gentil. Mais, tu pouvais me laisser me débrouiller avec ce grippe-sou, il n'aurait rien eu de moi. Me connais-tu ? Je ne pense pas !

Et, tu paies une telle somme pour une personne que tu ne connais pas ? C'est vraiment généreux ! Merci !

— Ce n'est rien ! Je n'aime pas l'injustice.

Elle s'était rapprochée de moi. Je percevais son odeur faite de sueur et d'épices. Ses seins lourds, dont les mamelons épais se détachaient avec netteté sur son mince habit, se soulevaient avec précipitation, encore sous le coup de l'émotion.

— Je m'appelle Khady Wagne, je suis Laobé. Je travaille chez mère Yaye Faye, c'est le restaurant d'à côté. Ma patronne doit s'inquiéter, il faut que je parte, et toi, tu habites dans le quartier ?

Je hochai de la tête.

— J'espère que tu viendras au restaurant…

Ses lèvres bleutées, pareilles à sa gencive, exposaient sa belle denture et lui conféraient une beauté insolite, ancestrale…

Voilà comment j'avais connu le restaurant de Yaye Faye. Depuis presque un mois, je fréquentais l'endroit. La tenancière, sans doute informée de mon geste, me manifestait sympathie et générosité. En revanche, Khady se contentait de me servir en me gratifiant de mille sourires, mais ne cherchait pas à aller plus loin. J'éprouvais des pincements au cœur quand je voyais les hommes la lutiner ou poser leurs mains sur ses fesses épanouies.

Ce jour-là, je me sentais malheureux, abandonné, exclu. Mon entrevue avec le procureur m'avait laissé un gout de cendre dans la bouche. Le stress et le

découragement se mélangeaient pour m'ôter la joie de vivre. Le besoin d'affection et de compréhension se faisait sentir d'une façon poignante. Il me fallait sortir de mon isolement. Il me fallait une personne pour me soutenir, pour effacer le vide béant qui s'ouvrait devant moi. L'absence de Rose me pesait et je me reprochais amèrement mon laxisme vis-à-vis d'elle. Contre vents et marées, j'aurais dû la garder à mes côtés. Après avoir fini de manger difficilement un plat de viande trop assaisonné, je fis signe à Khady de m'apporter une boisson rafraichissante. Elle accourut et me servit avec empressement. Ses dents, comme une parure de nacre, illuminaient sa bouche. Quand, je l'invitai à s'asseoir, une impression de surprise et de curiosité avide se peignit sur son visage. Mon attitude était inhabituelle. Depuis que j'avais commencé à prendre mes repas dans le restaurant, notre conversation n'avait jamais dépassé le seuil d'un échange de politesse. Ce n'était pas l'envie qui me manquait, mais la promiscuité de l'endroit ne prédisposait à aucun dialogue sérieux. Ce jour-là, à cause de l'heure tardive, la salle était presque vide. Les clients bruyants et paillards s'étaient retirés. Les servantes commençaient à ranger les ustensiles, se préparant à la fermeture. Yaye Faye avait défait sa bourse crasseuse sur ses genoux, et la mine soucieuse comptait sa recette. Khady m'observait toujours, attendant mes paroles. Ses seins gonflés attiraient irrésistiblement mon regard.

— Que fais-tu ce soir ? Dis-je la voix enrouée.

La question ne semblait pas la surprendre. Elle me donnait l'impression de l'attendre et de l'espérer depuis toujours. Ses yeux devinrent troubles.

— Je rentre chez moi ; c'est pourquoi ?

Décontenancé par cette réponse, je baissai la tête, maudissant ma timidité. Sous l'œil narquois, mais intéressé de la jeune femme, je répliquai :

— Je voulais t'inviter, mais vu l'heure tardive, je ne pense pas que ce soit le moment approprié…

— C'est vrai, il est tard. Tu aurais pu me le dire plus tôt.

Elle se tut et posa sur moi un regard interrogateur. Après une minute d'observation, elle fit la moue et se pencha vers moi en murmurant :

— Qu'importe ! J'accepte ! Tu peux m'attendre devant la boutique de Saliou, le temps de me changer…

La période de froid perdurait d'une façon anormale et inexplicable. On était au mois d'avril, mais Dakar continuait à être traversée de brises et de bourrasques glaciales. Pour me réchauffer, je sautillais sur place. Lorsque Khady se présenta au bout d'une heure d'attente, j'étais transi de froid. La lumière du lampadaire me permit de voir qu'elle avait changé d'aspect. Un court boubou s'évasait sur son buste, tandis qu'un pagne de fabrication artisanale moulait ses hanches et accentuait davantage la largeur de son bassin. En la regardant de prés, je constatai avec plaisir qu'elle s'était livrée à une toilette minutieuse. J'imaginais difficilement que la personne qui se présentait devant moi avait des liens avec cette servante couverte d'oripeaux graisseux,

industrieuse, environnée de senteurs diverses, et trottant à longueur de journée dans la salle du restaurant. Sa métamorphose était surprenante. Ses yeux soulignés de khôl brillaient d'un éclat particulier. La sensualité qui enrobait toute sa personne s'affichait avec force.

— Je m'excuse du retard, mais Yaye Faye ne nous libère pas tôt. Quelle heure est-il ?

— Il est presque minuit !

Nous fîmes quelques pas en silence. J'hésitai à lui proposer de l'emmener chez moi. Mes tempes battaient de confusion. Après quelques minutes de marche silencieuse, elle s'arrêta et leva vers moi un visage où l'ironie se devinait.

— Nous n'allons pas marcher ainsi toute la nuit sans but. Où comptes-tu m'amener ?

Comme si elle ne le devinait pas !

Cette rouerie tout à fait féminine me délivra de mes inhibitions et me rendit mon audace habituelle. Je lui pris la main, l'attirai et la serrai contre moi. Habituée à ce genre d'assaut, elle ne chercha pas à se dérober. Au contraire, elle avança son bassin vers moi.

— Khady, j'ai besoin de toi, allons chez moi, c'est juste à côté.

Elle laissa échapper un rire de gorge, consciente de son emprise et sure de ses charmes.

— Ce ne serait pas convenable ! Allons plutôt chez moi !

La servante habitait le quartier Rebeuss, dans la partie miséreuse. Un endroit souvent dévasté par les incendies

et les inondations. Terrains de prédilection des marginaux et des voyous, il se singularisait par ses habitations de fortune faites de planches de bois, de cartons de récupération, de tôles de fûts aplaties. L'absence de canalisation créait en permanence des mares fétides de boue et de détritus. Tout au long de l'année, cet îlot de misère, accroché comme une plaie scrofuleuse sur le flanc de Dakar, incommodait de ses émanations méphitiques l'atmosphère avoisinante. Pourtant, dans ce lieu maudit, une humanité grouillante avide de vivre s'y bousculait, s'entredéchirait et s'aimait. Des débits de boisson clandestins foisonnaient. Des prostituées se dandinaient sous les réverbères rarissimes, l'œil vigilant, prêtes à fondre sur tout client potentiel. Khady me précédait. Elle avait relevé son pagne et enjambait adroitement flaques d'eau et tas d'immondices. Elle ne se retournait pas pour vérifier si je la suivais ni ne m'encourageait d'un geste. C'est comme si elle tenait à me faire découvrir les réalités de son existence, et juger par la même occasion la densité de ma passion. Le monde glauque qui défilait devant mes yeux ne m'était pas inconnu. Je le côtoyais tous les jours, mais je ne l'avais jamais pénétré si intimement, foulant la misère à chaque pas et ressentant dans mes terminaisons nerveuses sa violence latente, prête à exploser à tout moment. Des ombres se déplaçaient, s'estompaient dans l'obscurité. Des voix, des rires fusaient de façon lugubre et menaçante. Chaque pas semblait me mener au-devant d'une confrontation fatale. Des images atroces traversaient mon imagination. Je me voyais en cadavre, le

ventre ouvert, à demi immergé dans un fossé rempli de corps en décomposition. En dépit de ce délire visuel, j'avançais tel un automate, l'œil rivé sur l'habit clair de la jeune femme. De détour en détour, de ruelle en ruelle, la jeune femme finit par s'arrêter devant une vieille bâtisse de bois, faiblement éclairée. Elle se retourna. Un sourire découvrit la blancheur de ses dents.

— J'habite ici !

Sans m'inviter à entrer, elle disparut derrière un épais rideau de toile. Je restai seul. La nuit m'enveloppa comme un linceul. Des chuchotements étouffés me parvenaient à travers les interstices de la baraque. Ne pouvant me décider à la suivre, je restai debout, frissonnant de froid, les chaussures trempées d'humidité. Pourquoi m'étais-je infligé cette randonnée aussi dangereuse ? Par concupiscence ? Par curiosité morbide ? Par peur de la solitude ? Je ne savais que penser. Le rideau se souleva et la tête de Khady apparut.

— Mais, qu'attends-tu ?

Le ridicule de mon attitude me propulsa en avant. J'entrai. Je fus accueilli par une bienveillante chaleur. La chambre à moitié plongée dans l'obscurité était vaste. Des ronflements provenant de plusieurs corps allongés, enroulés dans des pagnes, faisaient régner dans la pièce une étrange polyphonie. Quelques têtes étonnées se soulevèrent et se braquèrent avec curiosité sur moi. J'étais dans un immense dortoir. Au milieu de la chambre, du charbon se consumait dans un âtre. Au fond de la pièce s'étalait un grand lit de fer sur lequel était

assise Khady. Elle me regardait en souriant. Je crus lire sur ses lèvres une espèce de moquerie. Elle avait la poitrine ouverte. Un gros bébé suçait un de ses seins avec avidité. Le bruit de succion et ses onomatopées de plaisir s'entendaient dans toute la chambre. Ce poupon dans sa mainmise si totale me donna une désagréable impression de frustration. Mon image dégingandée, debout, impuissante devant ce spectacle, ployant de déception, secréta du fond de mon subconscient une hilarité incoercible. Un rire se fracassa sur mes lèvres et s'échappa en force. Riant à gorge déployée, je réussis à m'asseoir à côté de la jeune femme. Celle-ci me regardait avec effarement. Avait-elle invité un fou ? Pourquoi riais-je si stupidement ? Toute la maisonnée s'était réveillée. Les dormeuses posaient sur moi des regards effarés. Il y avait une douzaine de femmes. Mon rire de source nerveuse s'arrêta de lui-même. Les yeux noirs m'interrogeaient. Des têtes échevelées comme celles de brebis inquiètes d'un troupeau m'entouraient de leur silence. La poitrine assaillie par l'insatiable bébé, Khady me scrutait avec attention, se posant des questions sur le bien-fondé de son invitation. Après quelques minutes d'observation, son fameux sourire réapparut.

— Qu'est-ce qui te fait rire de la sorte ?

« Rien ! » Dis-je, conscient soudain de l'impudence de mon comportement et de l'effarement que j'avais semé dans ces esprits simples. Il me fallait tout de suite rassurer, sous peine de passer pour un fou dangereux.

— Je riais parce que je n'avais jamais pensé que tu allaitais un bébé.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de risible ; j'ai deux autres enfants.

Désignant du menton les dormeuses qui nous entouraient, elle dit :

— Nous sommes toutes originaires d'une même contrée. Nous nous cotisons pour payer cette baraque. La misère dans les campagnes a fait refluer tous les gens vers Dakar. Moi, personnellement, je ne retournerai plus dans mon village. Mes parents sont morts et mon mari a été emporté l'année dernière par une sale maladie des poumons attrapée dans l'usine où il travaillait. Faute de mieux, nous vivons ainsi…

Cette tirade était, me semblait-il, destinée à lever toute équivoque sur ce que sa vie ou son comportement pouvait inspirer. J'avoue que j'en fus soulagé. D'un signe de tête, elle ordonna à ses compagnes de se recoucher. Avec précaution, elle détacha le nourrisson de sa poitrine et l'allongea au fond du lit. Les seins nus, elle se retourna et me fit face. Des effluves de lait et d'odeurs corporelles me remplirent les narines, ressuscitant de mon subconscient des images et des senteurs presque oubliées. Mes sens s'émurent. Une douloureuse et délicieuse faiblesse se coula dans mes veines. Le besoin d'étreindre, de ployer le corps moelleux d'une femme

devint une impérieuse nécessité. La jeune femme me fixait intensément. Je devinais en elle une espèce de reddition, une offrande totale de toute sa personne. Dans ses yeux, je voyais le reflet du désir danser à l'état brut. Sa bouche légèrement entrouverte, ses gestes d'une lascive langueur dénonçaient plus qu'il n'en fallait son trouble intérieur. Ce constat chassa de mon esprit la mauvaise impression que sa docilité avait engendrée. Elle venait à moi, non pas par reconnaissance, mais poussée par son propre désir, spontanément. Pathétiques et immobiles, les jeunes filles s'étaient rendormies. L'âtre ne se devinait plus que par l'incandescence de quelques charbons rebelles que recouvrait la blancheur de la cendre.

— Je dois partir…

Ma voix, bien que murmurée, sembla exploser dans le silence de la chambre.

— Partir, maintenant ? Tu n'y penses pas ! À pareille heure, tu risques de te faire agresser.

— Mais, je ne peux pas rester ici, dis-je, désignant les filles couchées.

Un sourire illumina sa bouche. Ma réaction l'amusait.

— Tu coucheras dans le lit !

— Et toi ? Et l'enfant ?

— Sur le lit aussi !

— Mais, les filles…

— Holà ! Arrête de poser des questions. Tu es décidément un homme compliqué. Ces filles ne savent rien de moi.

Elles proviennent de différents villages et très tôt elles apprennent à ne pas se mêler des affaires des autres.

Bien que mon corps fût envahi de désir, je me sentais bridé. La promiscuité des dormeuses, la présence de ce gros bébé qui sans que je le voulusse me donnait mauvaise conscience, l'ambiance sordide de cette baraque, bref, tout m'incommodait.

— Mets-toi à l'aise.

La voix de la jeune femme se voulait apaisante, soucieuse de me rasséréner. Elle percevait mon désarroi. Elle se leva, alluma une lampe tempête, puis étira devant moi un rideau de toile sombre, isolant de ce fait l'emplacement du lit du reste de la chambre. Comme par enchantement, nous nous retrouvâmes seuls. Les ronflements des dormeuses se muèrent en rumeurs lointaines. Les bruits extérieurs se diluèrent dans le murmure du vent. Khady s'accroupit devant moi et enleva mes chaussures. La nuque ployée, elle m'offrait la masse bronzée de ses épaules lisses. Après m'avoir installé dans le lit, elle se déshabilla. Un petit pagne grillagé enserrait tant bien que mal la splendeur abondante de son postérieur. De fines rangées de perles odorantes couraient autour de ses reins. Leur odeur me submergea avec violence et porta mon désir à son paroxysme. Mes appréhensions, mon inconfort disparurent d'un coup. Il ne subsistait dans mon esprit que cette femme qui s'offrait s'apprêtant à subir les exigences de mon corps. Elle se coucha et m'étreignit en soupirant.

IV

Les premiers chants de coq me réveillèrent. À tâtons, je me rhabillai. La bouche entrouverte, ma compagne ronflait, le bébé serré contre elle. Je sortis subrepticement de la baraque et me dirigeai tout droit vers la baie de Soumbédioune, non loin de là. Comme à l'accoutumée, après une nuit d'amour, je me sentais léger, plein de mansuétude et enclin à enjoliver toutes les laideurs de la terre. Les rats fuyant en grappes épaisses devant moi, abandonnant sournoisement le cadavre d'un chien en décomposition, ne parvinrent pas à vaincre mon euphorie. L'acte d'amour me rapprochait de la sainteté.

Lorsque j'arrivai à la plage, les pêcheurs apprêtaient leurs pirogues. Ils allaient affronter la mer, ruser avec sa puissance, et lui subtiliser ses richesses. Je me mis à l'écart, me débarrassai de mes habits, et me laissai glisser dans l'eau frémissante. Tard dans la matinée, je retournai chez moi, le cerveau vide et les membres agréablement endoloris. Mon ventre criait famine. En pénétrant dans le hall de l'immeuble, je vis le concierge qui me faisait de grands signes. C'était inhabituel ! Les sens en alerte, je m'approchai.

— Séne, où étais-tu ? La police te cherche partout ; ils sont venus à deux reprises. Ils sont furieux… Qu'as-tu fait ?

Mon cœur eut plusieurs bonds désordonnés. La police ? Mais, pourquoi la police ? Je me contins et lui demandai :

— Ils n'ont rien dit ?

— Non ! Ils sont venus aux aurores. Je leur ai expliqué que tu étais ailleurs, mais ils n'ont rien voulu savoir. Ils ont ouvert ta chambre…

Je n'attendis pas la suite. J'escaladai l'escalier d'une traite. L'intervention de la police ne pouvait être fortuite. Elle augurait des désagréments, voire des dangers desquels il me serait difficile de me dépêtrer. La peur libérait dans ma bouche une giclée d'acide. La porte de ma chambre béait. Refusant de céder à la panique, je rentrai. À première vue, rien ne semblait être dérangé. Je m'élançai dans la salle d'eau, impatient de soulever la dalle de douche où j'avais caché ma mallette d'argent. Elle y était intacte. Mon soulagement me coupa presque l'usage des jambes. Que pouvait bien signifier ce coup de force ? Le procureur en personne n'avait pas estimé devoir m'arrêter. Que s'était-il passé entre-temps ? Me fiant plus à un instinct de survie qu'à une démarche rationnelle, je pris ma valise, y coinçai ma mallette, et y entassai, pêle-mêle, chemises, pantalons, chaussures, effets de toilette. Ployant sous le poids de mon bagage, je sortis. En descendant l'escalier, je vis le concierge pendu à son téléphone. Il n'y avait aucun doute : il était en train de me « cafarder » ! Me voyant arriver à sa hauteur, il sortit de sa loge et s'avança vers moi.

— Mais, Séne, la police va revenir ! Où vas-tu comme ça ? Tu dois les attendre…

— J'y vais de ce pas !

Ce mensonge ne le trompa pas. Il fit demi-tour et repartit en direction de sa loge, impatient de balancer cette nouvelle. On m'avait toujours dit qu'il était un indicateur de la police ; cette fois-ci, j'en avais le cœur net. Je ne m'attardai pas. Je hélai un taxi et lui demandai de m'amener, non pas à la gare routière principale, que la police quadrillerait en premier, mais au croisement de la Patte d'Oie où des cars en maraude partaient dans toutes les directions du Sénégal. C'est en descendant du taxi et en entendant les appels des rabatteurs que le nom de Bayela s'imposa dans mon esprit. La ville sainte des Baye, le fief de Moranta, le jeune chef religieux, me paraissait à tout point de vue comme le refuge idéal. À l'intérieur du sanctuaire de la redoutable confrérie, veillé par la puissance tutélaire des marabouts, je ne voyais pas ce qui pourrait m'en déloger. Résolu, je pris un ticket pour la ville religieuse.

Le Car remontait vers le nord, traversant d'immenses champs d'arachide dénudés et semi-désertiques où se déployaient de temps en temps de brusques bourrasques de poussière. Ce paysage désolé, rendu stérile par la tyrannie d'une monoculture, exposait au ciel implacable sa détresse. Pendant que mes yeux parcouraient ces étendues de sables à l'agonie, je ne pouvais m'empêcher de penser à Khady, la servante du restaurant. Son accueil et son obligeance m'avaient épargné des exactions policières. Sans elle, j'eus connu en ce moment un sort désagréable. Le soulagement de mon esprit mêlé aux souvenirs de son corps plantureux générait dans mon esprit une étrange excitation. Cette sensation malgré mes

efforts persista longtemps. Elle s'exacerba quand l'image de Fatim Bèye s'interféra dans mes pensées. Mon cerveau s'imbibait de sensations, de senteurs, de frénésie. C'était incompréhensible. Le sentiment d'avoir échappé à un piège implacable avait développé dans mon subconscient une sarabande extraordinaire : le syndrome du vent du boulet... Imperturbable, entourée d'un nuage de sable ocre, le car maintenait son cap. Mes compagnons de voyage sommeillaient, écrasés de chaleur. Mes pensées continuaient à s'enchevêtrer, à se chevaucher d'une façon décousue et déconcertante. Pourquoi mon insignifiante personne avait-elle cette propension à s'attirer si facilement désagrément et malheur ? Avant la tombée de la nuit, nous arrivâmes devant Bayela. De loin se détachaient ses minarets cyclopéens et ses coupoles dorées. Le soleil couchant dardait ses derniers rayons et enrobait la ville sainte d'un halo pourpre, dégageant avec netteté les arabesques et les décorations des édifices religieux. Une étoile, tel un signal de détresse, brillait de mille feux au fronton du plus haut minaret. Celui-ci semblait défier les forces de la nature et les turpitudes des hommes. Construite à la lisière du désert, Bayela donnait l'impression de surgir du néant. La grande mosquée, le symbole emblématique de la communauté Baye, telle une pieuvre géante, s'érigeait au milieu de la ville, rapetissant toute construction alentour. Sa masse imposante n'enlaidissait pourtant pas le paysage. Au contraire, par le génie de ses architectes, elle frappait le regard par la finesse et la beauté de ses formes épurées. Ses murs grimpaient à l'assaut du ciel, donnant

une profonde impression d'éternité. Bayela me surprit par sa modernité. Des antennes de télévision foisonnaient sur les toits des maisons. Des routes bitumées parcouraient toute la ville. Des cabines téléphoniques se lovaient à chaque coin de rue. La particularité de cette agglomération religieuse était qu'elle échappait complètement au contrôle de l'Administration. Ici, seules comptaient les directives du calife général des Baye. Ce statut particulier en avait fait un refuge pour toute personne craignant les foudres de la justice de l'État. S'y réfugier conférait une immunité totale. La concession de la famille de Moranta se situait juste à l'est de la grande mosquée. Cette position indiquait d'emblée son importance dans la hiérarchie Baye. En effet, seuls les descendants directs du fondateur de la confrérie avaient leurs maisons à proximité de l'édifice religieux. Le père du jeune marabout était le deuxième fils de Samsidine Dème, et à l'heure actuelle, le successeur potentiel du calife général.

Un taxi me déposa dans une cour encombrée de voitures de luxe : Cadillac, Mercedes, Jaguar, Lincoln… Ces carrosses de rêve, abandonnés à la poussière, exposaient au soleil finissant leur rutilance. Parqués pêle-mêle, ces véhicules de prestige perdaient en ce lieu le mythe et le mystère qui faisaient d'eux des rêves impossibles. Ce luxe, offert en pâture au soleil et au vent, suggérait plus qu'une publicité la puissance et l'aisance des maîtres de ces lieux. À Bayela, quelle qu'eût été la valeur d'une limousine, elle n'était aux yeux des chefs religieux qu'un simple instrument de transport. En

panne, elle était remisée quelque part et oubliée. C'était le sort le plus glorieux qui pouvait lui arriver. Sinon, elle se retrouvait la propriété d'un disciple favorisé qui, à l'instar d'un destrier offert par un suzerain à son vassal, se hâterait de la chevaucher jusqu'à ce qu'elle rende l'âme, en laissant sur toutes les pistes de brousse ses chromes, son cuir précieux, ses entrailles onéreuses. Chaque année, les meilleures voitures de la production mondiale prenaient le chemin de Bayela, envoyées par les disciples fortunés, soucieux de bénéficier de l'influx sacré ou de la sympathie agissante des descendants du grand Samsidine Dème. Un mur séparait la cour des résidences. La porte d'entrée, gardée par deux disciples à l'air farouche, était assiégée par une foule de visiteurs. Mais, elle restait close malgré objurgation et supplique. Impassibles, les gardes promenaient sur l'assistance des regards hostiles. Ne sachant que faire, je me mis à l'écart, guettant la venue d'un membre connu de la suite de Moranta. La lumière du jour fut bientôt remplacée par l'éclat violent des lampadaires. Les visiteurs continuaient d'affluer. La cour résonnait de bruits, de cris, et d'interpellations. Tard dans la nuit, une clameur s'éleva. Hommes, femmes et enfants s'empoignèrent dans une confusion indescriptible. La porte s'ouvrit largement. Moranta apparut. Les gardes et plusieurs personnes se jetèrent à ses pieds. Le jeune chef religieux, indifférent à ces marques de dévotion se dirigea vers sa Cadillac, suivi d'un groupe de personnes à l'air compassé. Je me précipitai. Allait-il me reconnaître ? Bataillant ferme, je parvins à m'approcher. Mais, au moment où je m'apprêtai à le saisir par le manche, je fus

violemment repoussé par un membre de sa suite. Renversé, piétiné, couvert de sable, je réussis à me redresser. La limousine, vitres fermées, s'ébranlait lentement. Je bondis de nouveau et me mis devant le long museau chromé de la voiture américaine, agitant fébrilement les bras. À tue-tête, je hurlais le nom du jeune chef religieux : « Serigne Moranta… Serigne Moranta… » Ébouriffé et poussiéreux, j'exécutai une danse endiablée devant une foule éberluée. La voiture finit par s'immobiliser. Des bras vigoureux se saisirent de moi et tentèrent de me soulever. Je résistai, clamant de plus belle le nom du chef religieux comme une formule incantatoire. Une voix impérieuse claqua : « Laissez-le ! » Exténué, je courus vers la vitre ouverte. La tête de Moranta s'encadra. D'un air ennuyé, il s'enquit : « Qu'y a-t-il, homme ? » Puis, son visage perdit toute sévérité. Une expression de joie sincère s'alluma dans ses yeux. Il m'avait reconnu. Il sortit de voiture et Sans-façon, m'enlaça dans ses bras. Ce geste qui dérogeait à toute étiquette me fit regarder d'une autre façon. Le descendant du fondateur de la confrérie Baye ne pouvait donner l'accolade qu'à une personne respectable. Des sourires et des marques de considérations fleurirent autour de moi.

Chapitre 8

I

Le calife Abdoul Kader, le père de Moranta, était de grande taille. Malgré son grand âge, son corps délié laissait deviner une parfaite robustesse. De grands yeux noirs dévoraient son visage, mettant en évidence les pommettes osseuses, le front large et le menton impérieux. L'intransigeance s'exhalait de sa personne et agressait de prime abord. Sa gestuelle abrupte et son débit verbal tranchant inspiraient plus la crainte que l'adoration mystique. Les longues veillées de prières couplées à des jeûnes quotidiens avaient transformé son corps, jadis puissant, en une anguleuse carcasse. Pourtant, cette mortification régulière ne lui enlevait ni souplesse ni alacrité. Il ne dormait presque pas. Tout l'édifice de la confrérie des Baye reposait sur ses épaules. Le père de Moranta avait fréquenté dans sa jeunesse la prestigieuse université Al Azar du Caire, en Égypte. Il y obtint un doctorat en Droit islamique et, chose rarissime, y ajouta une Maîtrise en philosophie dans une faculté anglaise. Il parlait à la perfection l'arabe, le français et l'anglais. Mais de rares personnes l'entendaient s'exprimer dans les deux

dernières langues. Il préférait les utiliser dans ses multiples correspondances qui allaient aux quatre coins de la terre, suivant la diaspora Baye. Rien ne pouvait se faire ou se défaire dans la confrérie sans son blanc-seing. Aucun dignitaire religieux, fut-il le plus éminent, n'osait prendre une décision sans en référer à lui.

Une semaine après mon arrivée à Bayela, Moranta me mena à lui. Quand nous pénétrâmes dans son salon, il faisait minuit. Le calife Abdoul Kader buvait du café. Quelques visiteurs attardés, l'échine courbée, attendaient visiblement ses instructions. À notre entrée, il ne leva pas la tête. Moranta, en dépit de sa corpulence, se jeta à ses pieds et lui baisa le dos de la main. Résolu à jouer mon rôle de néophyte à la perfection, je rejoignis le jeune chef religieux à terre. Je me saisis moi aussi de la main nerveuse du calife et y appliquai mes lèvres. En relevant la tête, mes prunelles furent accrochées par son regard. Ses yeux acérés répandaient une incommodante impression d'implacabilité et de férocité. Ils me sondaient sans ménagement, transperçant mes défenses. Vu de prés, le calife Abdoul Kader avait un visage déroutant. Le mélange de sang peul et maure qui coulait dans ses veines avait presque chassé tous les traits négroïdes de son visage. Moranta fit les présentations. Le vieil homme ne me quittait pas du regard. Devinait-il mes sentiments les plus cachés, mes pensées secrètes ? Il m'intimidait. D'un geste, il renvoya ses visiteurs. Nous restâmes seuls dans son modeste salon. L'endroit ne reflétait en rien la formidable puissance du maître de céans. Le sol, recouvert d'un vieux tapis d'Arabie usé et s'effilochant

par endroits, ne supportait aucun meuble de valeur. Tout était d'une sobriété monacale. Des braseros d'encens en bronze stylisé offraient la seule note de luxe dans cette grisaille. Le calife Abdoul Kader se saisit de la cafetière et nous servit d'autorité. Le breuvage à peine sucré était désagréable. Mais, je le bus avec stoïcisme, attentif à ne pas déplaire. Quand je déposai ma tasse, le chef religieux qui, me semblait-il, n'attendait que cet instant m'interpella brutalement :

— L'as-tu tuée ?

La soudaineté de la question me prit de court. Je ne me ressaisis que difficilement. Avalant ma salive, je rétorquai :

— Non ! Je ne l'ai pas tuée !

— Pourquoi es-tu venu ici à Bayela ?

— Maître, à la vérité, je crains pour ma vie. J'ai peur de servir de bouc émissaire dans une affaire qui ne me concerne en rien et qui dépasse ma compréhension. C'est pourquoi j'ai pensé que votre protection pourrait me sauver…

— Qu'est-ce qui te fait croire que pour te protéger nous allons nous compromettre dans une affaire qui ne nous regarde en rien ? Tu n'es pas des nôtres ! En guise de gage de bonne foi, que nous donnes-tu ?

Moranta s'ébroua et tenta de répondre. La main impérieuse de son père l'en empêcha. L'incompréhension et la peur rampèrent dans mes veines. Mon cerveau s'affola. Je craignais de comprendre : était-ce un marché ? Que pouvais-je offrir ? Moi, un

homme aux abois, fuyant pour sa propre survie ? L'attitude du vieil homme me surprenait. Bayela, la capitale des Baye, métropole religieuse, avait été de tout temps un lieu de refuge pour tous ceux qui avaient maille à partir avec l'administration ou la justice. C'était ainsi que l'avait voulu son fondateur ! Du fond de mon être, une révolte naquit. Une colère faite d'amertume et de déception m'inonda le cerveau. Pourquoi ce vieillard voulait-il m'imposer des conditions pour ma protection ? Je relevai la tête et soutins son regard.

— Je ne savais pas que la protection d'un homme désemparé, de surcroit innocent, nécessitait de nos jours le paiement d'une dîme dans la ville sainte de Samsidine Dème.

L'insolence de ma réponse, à ma grande surprise, au lieu de mettre un terme à l'entretien, suscita de la part du chef religieux un rire profond. Le rire n'était pas moqueur, mais procédait d'une franche hilarité. Étonné par cette tournure, alors que je m'attendais au pire, je me tins coi. Mais, ce ne fut pas le cas de Moranta. Mon ami, soulagé, s'en donnait à cœur joie. Il mêla son rire à celui de son père. Cependant, je percevais un rien d'exagération dans ses éclats.

— Orgueilleux, fier et sans scrupules ! En vérité, mon fils, tu viens de faire une belle recrue ! Je ne retiens pas ton insolence. Un homme doit conserver en tout temps sa combativité et sa dignité. Nous savons bien que tu n'as pas tué cette femme. C'est tellement évident ! Cependant, ta question outrecuidante mérite une réponse. Apprends, jeune homme, que Bayela reste et restera un rempart inexpugnable pour le faible et l'orphelin, le refuge de tout homme traqué. Et, il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps ! Son ombre protectrice s'étendra aussi sur un ver de terre aussi insignifiant que toi ! Ta sincérité et ton dévouement seront le prix de ta sauvegarde. Tâche de t'en souvenir ! En attendant, tu peux partir, au moment opportun, je verrais à quoi tu pourrais servir.

II

Moranta m'avait attribué une petite chambre dans sa concession. J'y entreposai mes affaires. Dans une anfractuosité du parquet située sous mon lit, je cachai ma mallette d'argent. Désœuvré, je passai le plus clair de mon temps à lire, à me documenter sur cette secte religieuse que je ne connaissais pas et qui était venue si généreusement à mon secours. Le soir, accompagné d'un disciple mis à ma disposition, je m'assignai le devoir de connaître Bayela, cette ville religieuse qui pour son pèlerinage annuel servait de point de ralliement à des millions de fidèles. En raison de ses multiples charges au sein de la confrérie, le jeune chef religieux ne revenait dans sa maison que fort tard dans la nuit. Mais, quelle que fût l'heure avancée, il me faisait appeler pour partager son dîner.

La vie sociale des Baye se singularisait par l'absence de femmes dans leur entourage immédiat. C'était une communauté d'hommes. En dehors des moments d'audience où elles apparaissaient emmitouflées jusqu'aux yeux dans d'immenses châles, les femmes se retrouvaient entassées dans des espèces de harems où peu d'hommes étaient admis. Généralement, construits derrière la demeure du chef religieux, suivant la coutume Baye, ils étaient séparés par un mur. Cette différence de traitement illustrait d'une façon symbolique le rôle

secondaire attribué au genre féminin dans le mode de vie Baye. Chez Moranta, la partie des femmes était constituée de deux bâtiments recouverts de zinc, séparés par une cour ombragée d'arbres. À la différence de la demeure du maître des lieux – une réussite architecturale –, ces constructions se caractérisaient par leur banalité. Chaque bâtiment alignait une succession de chambres dont l'inconfort se devinait malgré de beaux rideaux accrochés aux portes. Au fond de la cour s'érigeait la cuisine toute noire de fumée et de traces de graisse. Des femmes s'échinaient à longueur de journée devant des marmites géantes, bouillonnantes de sauces. Un monde impressionnant vivait en ces lieux : les femmes du jeune chef religieux, celles de ses disciples, des servantes, des enfants en bas âge. À mon arrivée à Bayela, malgré ma curiosité, je m'étais gardé de poser des questions sur Fatim Bèye. Je craignais que mon intérêt pour la jeune femme ne fût mal interprété. Je souhaitais la revoir. Mais, dans une société aussi rigide et austère que celle des Baye, s'enquérir d'une femme d'autrui, de surcroit la femme d'un chef religieux, découlait d'une imprudence suicidaire. Je bridai mes sentiments et optai pour la sagesse. La précarité de ma situation me dissuadait de commettre le moindre impair. Pourtant, un soir, après le dîner, Moranta me parla d'elle.

— Je m'étonne que tu ne me demandes pas des nouvelles de Fatim. Il me semblait pourtant qu'il y avait de l'amitié entre vous ? Bon, bref, Fatim a beaucoup changé ! Depuis la perte de notre enfant et de sa mère, elle n'est plus la même. Elle est agressive, ne s'intéresse à rien, et passe la majeure partie du temps emmurée

dans le silence. Ces événements l'ont fortement traumatisée. J'ai tout essayé : la médecine moderne, le savoir des thaumaturges, rien n'y fait ! Tu devrais aller la voir ! Peut-être que la présence d'un familier pourrait la ramener à la raison ?

La proposition spontanée du jeune chef religieux me combla de joie dans un premier temps. La méfiance s'installa après. Pourquoi me faisait-il une telle offre ? Est-ce dans ma démarche, j'avais laissé entrevoir la nature de notre véritable relation ? S'agissait-il d'un piège destiné à me confondre ? Non ! Me rassurai-je, cette perfidie était aux antipodes de sa personnalité. Moranta, j'en étais convaincu, pensait sincèrement que ma présence pouvait être bénéfique à sa femme.

Le lendemain matin, accompagné d'un disciple, je me rendis dans la demeure des femmes. On m'introduisit dans une salle sommairement meublée. Des photos encadrées tapissaient les murs ternes. En m'asseyant, je ne pus m'empêcher de penser à l'incohérence de la nature humaine. Comment cette jeune femme si raffinée, si pleine de vie, pouvait-elle vivre dans cette promiscuité révoltante, et dans un pareil décor ? Il m'était difficile de croire qu'elle agissait de son propre gré. Non ! Cet assujettissement ne procédait pas du naturel ! Il devait surement avoir autre chose ! Les marabouts sont supposés détenir des pouvoirs leur permettant de soumettre n'importe quel esprit. Ce laisser-aller, cette abdication ne pouvaient qu'être imposés. Je refusais de croire que cette situation pût provenir tout simplement

de l'amour. Cela ne cadrait pas avec la personnalité et le tempérament de la fille de la politicienne.

Un rideau s'écarta. Fatim Bèye, habillée de la tête aux pieds d'une longue djellaba blanche, pénétra dans le salon. Un foulard vert recouvrait ses cheveux et dégageait d'une façon saisissante son visage émacié. Elle conservait sa beauté, mais une profonde lassitude en atténuait l'éclat. Au sourire qui se dessina sur ses lèvres, je sus que ma visite était, non seulement appréciée, mais attendue.

— Seyni, enfin ! J'attendais ta visite depuis si longtemps. Moranta m'a informé de ton arrivée dès le premier jour ; comment vas-tu ? Et Dakar ?

Elle s'assit devant moi et spontanément posa sa main sur mon bras. Ce geste me fit sursauter.

— Mais, non Seyni, tu n'as pas à t'inquiéter ! Personne n'ose pénétrer ici sans ma permission.

Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Elle me donnait l'impression d'une personne longtemps privée de paroles et qui trouve soudain la possibilité de s'exprimer. Sa proximité me troublait. Je sentais son parfum et percevais presque ses battements de cœur.

— Comment te sens-tu ?

Une ombre passa dans ses yeux et un pli amer barra son front. Elle ôta sa main de la mienne, puis devint subitement lointaine.

— Comment je vais ? Quelle question saugrenue ! Mais, je vais mal, cela ne se voit pas ?

Je me gardai de répondre. Je la sentais à cran, prête à exploser.

— Tu es toujours aussi belle…

— C'est vrai ? Malheureusement, je me demande à quoi cela sert en ce lieu. Ici, la beauté d'une femme est une chose abstraite, sans valeur. La seule vraie beauté, c'est l'art de survivre, la capacité de dissimulation, l'hypocrisie à toute épreuve. Mais, ouvre les yeux ! Ne vois-tu pas que je vis dans un harem, soumise au bon vouloir du maître de céans et de… Bineta Dème.

— Bineta Dème ?

— Oui, Bineta Dème, la première femme de Moranta, sa cousine germaine, la seule vraie Dème parmi nous autres roturières. Rien ne se fait ici sans son bon plaisir. Elle régente la vie de notre respectable mari.

Ces paroles renfermaient beaucoup d'amertume. Le visage de la jeune femme s'était transformé en un masque de haine.

— Devant cette « Lucrèce Borgia », Moranta perd tous ses moyens ; elle le manipule comme un pantin. Nous n'avons droit à notre seigneur et maître que quand elle s'en lasse. Et encore…

Je crus bon d'intervenir :

— Moranta est foncièrement honnête et incapable d'imposture ; je ne crois pas qu'il accepte d'ignorer ses devoirs à cause d'une femme…

— Qu'en sais-tu ? Mon mari est différent de l'image qu'il donne. Tout Bayela sait que le véritable maître de cette concession est sa cousine. Ses devoirs, laisse-moi rire…

La tournure de cette conversation même si elle était pleine d'enseignements me gênait. Mais, je ne pouvais

endiguer le débit verbal de cette femme en pleine désillusion.

— En acceptant ce mariage, je ne me leurrais pas. Je l'ai fait de mon propre gré même s'il est vrai que cela rentrait dans les intérêts de ma mère. Mais, en donnant mon consentement, tout en sachant qu'être la femme d'un chef religieux n'était pas une sinécure, je ne me doutais pas qu'il comportât tant de bassesse, de frustration. Moranta n'a aucune dignité ! Il est incapable d'avoir un comportement digne d'un homme. Une carpette !

Je connaissais Bineta Dème de réputation. Elle était la nièce de l'actuel maître de la confrérie. Son père, cousin éloigné du calife Abdoul Kader, « régnait » sur Salam, la deuxième ville Baye. Cette agglomération prospère se situait à une centaine de kilomètres de Bayela, au cœur du bassin arachidier. Cette position drainait vers elle toutes les richesses de la région. La première femme de Moranta jouissait d'un double statut. Par sa mère, elle était descendante directe du fondateur de la confrérie au même titre que son mari, et en conséquence, était vénérée comme une princesse. D'autres parts, étant fille unique – un cas rarissime dans le milieu Baye où les chefs religieux se distinguaient par leur nombreuse progéniture – elle était la seule héritière de la fortune colossale de son père. Son mariage avec Moranta, sans nier une idylle probable, procédait davantage d'un calcul stratégique que d'une alliance matrimoniale normale. En effet, le père de Bineta Dème, quoiqu'apparenté à la dynastie maraboutique, ne pouvait accéder au cercle restreint des dirigeants de la confrérie : son père n'était

que le frère du fondateur. Il provenait d'une lignée destinée à la vassalité, quelle qu'eût été sa puissance ou sa prépondérance. Le pouvoir califal était l'apanage des descendants directs de Samsidine Dème. Or, l'ambition de ce chef religieux était de faire de sa ville en sus de sa prospérité un centre d'influence incontournable.

C'est pourquoi certains intellectuels Baye, issus de l'école occidentale, murmuraient en pensant à l'épouse de Moranta qu'un cheval de Troie de Salam était d'ores et déjà introduit au cœur du pouvoir. L'accession d'Abdoul Kader, le père de Moranta, au califat suprême – ce qui ne saurait tarder, vu la vieillesse avancée du calife général actuel – ferait accessoirement de mon ami l'une des personnes les plus influentes du pays. Le père de Bineta Dème, en plus de sa qualité de chef religieux, représentait dans le milieu Baye le parti politique aux affaires. Le formidable pouvoir spirituel et temporel qui inéluctablement échoirait entre les mains malhabiles de son gendre ne le laissait pas indifférent. Par le biais de sa fille, il entendait capter cette puissance et l'asservir à ses propres desseins. Cela était devenu un enjeu d'une extrême importance.

Bineta Dème vivait dans une luxueuse villa, en dehors de la concession de son mari. Une nuée de serviteurs s'occupait de son confort. Mais, malgré cet éloignement, son influence se faisait sentir d'une façon prégnante dans l'entourage immédiat de Moranta. Tous les serviteurs ou disciples, à quelques rares exceptions, étaient originaires de Salam. Rien ne pouvait se faire sans que la première femme du jeune marabout ne fût au courant.

Fatim Bèye était une étrangère, une intruse, épousée par bravade, par révolte. Cette sédition aurait pu être couronnée de succès si la fille de la politicienne avait hérité du tempérament de la mère. En l'épousant, Moranta cherchait à briser ou du moins à amoindrir le cercle habilement tissé autour de sa personne. Mais, s'étant rendu compte de l'inaptitude de la nouvelle mariée à l'intrigue, aux querelles byzantines, il l'avait purement et simplement délaissée. Cette trahison avait poussé la jeune citadine dans l'œil du cyclone. Sans le savoir ? Fatim Bèye se retrouvait au centre d'une lutte d'influence impitoyable. Elle représentait une menace même si son ascendance réelle ou supposée sur Moranta n'était pas évidente. Son élimination semblait être déjà préparée, programmée, voire en cours d'exécution.

Les renseignements que j'avais, habillement recueilli, çà et là, me permettaient de comprendre les dangers qui guettaient la jeune femme. Formée à l'occidentale, dans une vie facile, Fatim Bèye était désarmée devant les complots et les perfidies d'un harem. Sa culture ne l'avait pas préparée à affronter des obstacles de cette nature dans un ménage. Surveillée de prés, entourée d'hostilité, privée d'amour et de compréhension, elle était devenue cette femme aux abois et au cœur plein de désillusion.

En autorisant ma visite, Moranta savait ce qu'il faisait. Trop lâche pour régler cette situation, il entendait me faire jouer le rôle ingrat de conciliateur. Ce constat me remplit de colère. Que pouvais-je lui conseiller ? La rupture ? La fuite ? Quel langage voulait-il que je tinsse à sa femme ?

L'appel du muezzin interrompit les confidences de mon interlocutrice. Elle me regardait avec désespoir :

— Seyni, que dois-je faire ? Je ne supporte plus cet endroit et encore moins Moranta. Je n'ai pas besoin que l'on me fasse un dessin pour comprendre que ma présence ici est devenue inopportune. Je n'ai personne sur qui m'appuyer. Mon frère BB m'a fait savoir dans ses rares lettres qu'il n'entendait pas revenir dans ce pays, donc il ne me reste que toi…

— Je te conseille la patience ; ne reste pas isolée, cela favorise ta faiblesse et ta vulnérabilité. Moranta est ton mari, il te doit assistance et protection. Il faut le forcer à prendre ses responsabilités.

Trop préoccupée par sa propre personne, écartelée par ses désillusions et ses blessures d'amour propre, elle ne s'était en aucun moment étonnée de ma présence à Bayela.

III

Répondant à son statut de ville religieuse, Bayela recevait en permanence des délégations de fidèles venus en « ziara ». La demeure du calife Abdoul Kader ne désemplissait jamais. Chaque jour apportait de longues processions de cars et de voitures pavoisés aux couleurs de la confrérie. Pour ces audiences publiques, Moranta y jouait le rôle de grand chambellan. À côté de son père, il introduisait les personnalités et accessoirement s'occupait de leur confort tout le long de leur séjour à Bayela. Le rôle de Moranta ne pouvait se définir d'une façon précise. Il servait de secrétaire, et de souffre-douleur. Ses activités ne finissaient jamais. Depuis plusieurs jours, je ne le voyais plus. Il revenait exténué et allait directement s'enfermer dans ses appartements. Vis-à-vis de moi, ce n'était pas un signe de relâchement d'intérêt, mais plutôt le résultat d'un excès d'activités. Ces temps derniers, son emploi de temps était des plus chargés : missions nocturnes, gestion des dons apportés par la communauté Baye, médiations. Une nuit, après que je fus couché, un de ses suivants me réveilla et me demanda de le suivre. Je trouvai le jeune marabout dans une pièce très éloignée de la demeure principale. Il était couché sur une natte étendue à même le sol. Un disciple zélé lui massait les pieds.

— Seyni, j'ai eu une journée infernale. À force d'avoir marché, j'ai les membres endoloris.

Je pris place à ses côtés. Il présentait toutes les apparences d'une personne extrêmement fatiguée, au seuil de ses capacités physiques.

— Tu as eu le temps de discuter avec Fatim ? Une nature singulière, n'est-ce pas ?

Sautant du coq-à-l'âne, il enchaina :

— Je dois retourner voir mon père dans une heure. Il m'a enjoint de t'amener.

— Comment ? Mais, pourquoi ?

— Il te le dira lui-même !

IV

Nous trouvâmes le calife Abdoul Kader assis dans son salon sur un tapis de prière, la main égrenant un chapelet. Il psalmodiait un long verset de Coran. Nous attendîmes longtemps. Finalement, il réunit ses deux mains et les appliqua sur son front dans un profond recueillement. Moranta se précipita pour lui verser une petite tasse de café. Le chef suprême des Baye but le breuvage d'un trait et sans préambule m'interrogea :

— As-tu des connaissances juridiques en matière domaniale ?

Sa voix était âpre. Des stigmates de vieillesse tapissaient son visage, et le rendaient plus implacable que d'habitude.

— En matière domaniale ? Heu ! … oui ! … enfin, il faut que je me replonge dans mes manuels de droit…

— Te replonger dans tes manuels de droit ? Voilà une connaissance bien mal maîtrisée ! Quand on sait, on sait !

Moranta me jetait des coups d'œil désespérés. Prenant son courage, il vint à mon secours :

— Mais, père, il est titulaire d'une maîtrise en droit…

Le vieil homme le fusilla du regard.

— Cela ne veut rien dire ! Être titulaire d'un diplôme quelconque n'est qu'une présomption de compétence ou de connaissance !

S'adressant de nouveau à moi, il dit :

— Mon fils, as-tu une idée sur cette question ?

Le calife Abdoul Kader était un homme de rigueur et de vérité. On ne biaisait pas avec lui. Je l'avais appris en assistant à ses multiples audiences. C'est pourquoi, refusant de céder à la panique, je fis front et répondis clairement :

— J'ai appris le Droit, mais je ne suis pas spécialisé en droit domanial !

Le vieil homme enregistra cette réponse, le visage impassible. Ses yeux ne me quittaient pas. Sa fine main s'éleva, épousant sa barbe blanche. Il méditait. Puis, un sourire découvrit ses dents :

— De nos jours, nous vivons des situations réellement cocasses. A-t-on idée d'avoir une maîtrise dans une discipline et ne pas en connaître les différents aspects ? Je commence à comprendre maintenant pourquoi le gouvernement tient en si peu d'estime ses universitaires.

Le ton était volontairement sarcastique, moqueur. Bien qu'irrité et blessé dans mon orgueil, je réussis à me contenir. Je ne pris pas la peine de lui expliquer que le meilleur des juristes ne pouvait mémoriser tous les articles de droit. Tout en continuant à me regarder, le chef religieux se caressait la barbe d'un air dubitatif.

— Ce qui m'étonne, c'est que tu ne manifestes aucun zèle, aucune volonté de bien faire. Je finirais par croire que tu caches une âme basse ; tu vis à mes dépens, mais tu ne fais aucun geste pour justifier ta pitance.

Cette provocation insultante et délibérée libéra de nouveau en moi une profonde colère que je me gardai de dissimuler.

— Maître, pour vous plaire, faut-il que j'emploie le mensonge en me donnant des capacités que je ne possède pas ?

Étrangement, cette répartie sembla l'enchanter.

— Tout bien considéré, les professeurs de l'université de Dakar n'ont pas planté en pure perte ! Ils t'ont au moins inculqué la modestie. C'est encore heureux ! Rassure-toi, jeune insolent, ton incompétence n'est pas une catastrophe. La communauté Baye renferme des multitudes de têtes remplies et bien faites et, surement, il en existe un spécialiste en droit domanial.

Je me gardais de répondre. Le silence s'installa dans la salle. Seul le tic-tac d'une grosse pendule suisse s'entendait. Le calife Abdoul Kader affectionnait cette attitude provocatrice. Il aimait pousser ses interlocuteurs jusqu'à leurs derniers retranchements, les laissant se débattre dans un océan d'interrogations. Cette tactique avait la faculté d'exaspérer, d'irriter, de faire basculer les résolutions les plus déterminées, et de mettre à jour les sentiments les mieux dissimulés. Je refusai de tomber dans ce piège. Plaquant mon attitude sur lui, je restai de marbre, silencieux, mais alerte. Ce ne fut pas le cas de Moranta. Désemparé, il nous regardait tour à tour.

— Je pensais que les expériences difficiles auxquelles tu t'es heurté très tôt t'avaient rendu plus malléable, moins arrogant, mais je constate que ton parcours ne t'a rien enseigné. Il est grand temps d'y mettre bon ordre ! À compter de ce jour, tu feras partie de mon entourage direct. Cela me permettra d'avoir l'œil sur toi. Tu remplaceras mon ancien secrétaire !

Ainsi, par décision arbitraire du maître incontesté des Baye, je devins l'un de ses collaborateurs proches. Ayant étudié les us et coutumes de la confrérie depuis mon arrivée, je savais que faire partie de l'entourage immédiat du chef religieux était un honneur que toutes les grandes familles recherchaient avec diligence. En me faisant admettre dans ce cercle restreint, moi, un étranger, le calife Abdoul Kader dérogeait à un ordre établi qui eût soulevé un chapelet de protestations si sa forte personnalité n'eut découragé toute idée de révolte. Cette charge était d'une grande importance et je ne comprenais pas qu'elle m'échût. Je ne faisais pas partie de la confrérie ; je n'étais ni un parent proche, ni un postulant. Cet honneur, généralement réservé aux descendants directs du fondateur de la secte, ne devait en aucun cas me revenir. Sur quel critère s'était basé le chef religieux pour m'élever à une telle dignité ? Décelait-il en moi des qualités exceptionnelles que nul ne pouvait percevoir ? Où alors, s'agissait-il d'un simple caprice de vieillard ? Plusieurs hypothèses et questions se partagèrent mon cerveau, sans qu'aucune ne me parût sensée. Mais, une telle distinction venant d'un personnage aussi considérable que le maître de la confrérie ne pouvait se refuser. Sans aucune préparation, je pris fonction.

Cette nomination, comme je m'y attendais, m'attira plus de haine que de sympathie. Une bonne partie de mes nouvelles amitiés se détournèrent de moi. Certes, mes salutations étaient reçues et rendues avec politesse, mais les sentiments qui s'affichaient sur les visages ne laissaient aucun doute sur leur nature. Aux yeux de mes contempteurs, je n'étais qu'un intriguant, un étranger parvenu au sommet par, on ne savait, quelle cabale. Mais, je ne m'inquiétais pas de cet ostracisme, car je savais que ces ressentiments n'avaient aucune chance de dégénérer en action violente. Tant que le maître de Bayela m'honorerait de sa confiance, personne ne s'aviserait à me manquer de respect, ou encore moins, à m'opposer ouvertement une quelconque animosité.

Dans les jours qui suivirent, Moranta fut déchargé d'une bonne partie de ses attributions, disons de la partie ingrate et contraignante : courrier, comptes rendus d'audiences, etc.… Je pris ma tâche à cœur. Tôt levé. Tard couché. Je calquai mon emploi de temps sur celui du calife. Si une certaine opinion soutient que les marabouts passent le plus clair de leur temps à ripailler, à s'adonner à tous les plaisirs de la terre, je peux affirmer que cette image d'Épinal était très éloignée de la réalité, du moins en ce qui concernait le calife Abdoul Kader. Véritable bourreau du travail, les affaires de la confrérie le prenaient tout entier. Il dormait peu, recevait jusque tard dans la nuit. Mais, quelle qu'eût été la dureté de sa journée, l'aube le trouvait assis devant son chevalet supportant le Coran. Là, extatique et humble, il récitait en sourdine les versets du livre sacré. Il ne s'arrêtait qu'à

l'annonce de la première prière du matin. Après l'avoir présidée dans la petite mosquée attenante, il se retirait dans ses appartements pour ne réapparaître qu'en début d'après-midi. Aucune trace des fatigues de la veille ne subsistait sur son visage cénobitique. Cette résistance et cette faculté de récupération pour un septuagénaire procédaient du miracle.

Le père de Moranta était un être d'exception. C'est en le fréquentant que je découvris les multiples facettes de cet homme hors du commun. Il arbitrait de basses querelles ou statuait de façon magistrale sur les points de doctrine religieuse. Assis devant une marée humaine, il distillait recommandations et prières sur un ton courtois et élégant. Son auditoire semblait être hypnotisé par ses mains fines, ses yeux de feu, son visage ascétique, et surtout par sa beauté. Moranta était son antithèse. Autant, le père restait en toute circonstance séduisant, grand et délié, autant le fils semblait terne, râblé, pataud. N'eût été leur similitude de traits, l'on imaginerait à peine quelque lien de parenté entre eux.

Travailler sous l'égide d'un tel personnage vous pousse au dépassement. Passés les premiers jours où je cafouillais lamentablement, je pris le pli. Je crois qu'il fut impressionné par ma rapidité d'adaptation et par la qualité de mes services. Bien entendu, il n'en laissa rien paraitre. Le contraire eût été étonnant !

V

Étrangement, au Sénégal, les confréries religieuses musulmanes ne prospérèrent qu'après la conquête coloniale. En détruisant les États wolof païens qui, en raison de leur structure organisationnelle et philosophique, étaient réfractaires à toute expansion islamique, le pouvoir colonial français avait créé un terrain propice à l'émergence des mouvements confrériques. Ces derniers, tout en restant sous leur surveillance, remplacèrent au pied levé les dynasties fétichistes. Utilisant un islam soufi qui donne un pouvoir quasi divin aux guides religieux, les marabouts obtinrent rapidement la soumission d'une grande partie de la population. Cette population, traumatisée d'une part par un long passé d'exactions commises sur elle par les rois destitués, et d'autres parts par la brutalité du pouvoir colonial, rallia massivement ces regroupements religieux, espérant y trouver un réconfort à sa détresse. Le succès de ces confréries provenait aussi de leur élasticité et de leur capacité d'adaptation. Sans se détourner de leur but originel qui était avant tout de créer une dynamique prosélytique de grande envergure, elles s'accommodèrent des pratiques et croyances païennes préexistantes sans y opposer aucun dogmatisme. Détenteurs de la parole divine et de l'Écriture sainte, les maîtres de confrérie furent rapidement le point de focalisation de toutes les couches de population.

Les Baye n'échappaient pas à cette règle. Samsidine Dème, le fondateur, édifia un mouvement religieux puissant et résolument nationaliste, à la limite hostile au pouvoir colonial. Mais, il évita toute confrontation. Ses connaissances et l'expérience qu'il acquit de ses multiples emprisonnements lui permettaient de comprendre très tôt qu'une rébellion ouverte briserait l'élan religieux qui était en train de faire de lui une figure emblématique de l'Islam. C'est pourquoi, sans donner dans une honteuse collaboration comme le firent certains chefs religieux, il réussit à soustraire son mouvement de toute influence en appliquant une politique de neutralité totale vis-à-vis du colon, sans pour autant refuser ses édits et règlements. Comprenant la précarité de toute institution sans moyens financiers, il se lança dans l'agriculture, aidé en cela par les milliers de fidèles à sa dévotion. L'arachide, une spéculation introduite par les Français, lui permit de faire de sa secte, au bout de quelques décennies, une puissance agricole et financière sans équivalent sur le continent noir.

Les événements malheureux survenus au début de l'indépendance du pays augmentèrent son audience sur le plan national et international et renforcèrent considérablement les effectifs de son mouvement religieux. En effet, les nouveaux dirigeants plus propagandistes que gestionnaires se distinguèrent par leur intransigeance et leur impéritie en matière d'administration publique. Le « devoir de modernité » avait poussé ces politiciens à rompre avec un système agricole éprouvé, mais à leurs yeux obsolètes, pour des méthodes culturales révolutionnaires et novatrices. Le résultat se traduisit par une disette et une misère

généralisée dans les campagnes. En dépit de cette faillite spectaculaire, le gouvernement, incontinent, imposa l'application de ces modes de production modernes. « Cela a marché dans d'autres pays, il n'y a pas de raison que cela ne marche pas chez nous ; ils ne sont pas plus intelligents que nous ! » Bientôt, des jacqueries éclatèrent de partout. Au lieu de réfléchir sur les raisons de cet échec, le pouvoir se radicalisa. Des mesures coercitives furent prises à l'encontre du paysannat. La misère devint endémique.

Aux abois, les malheureux paysans se tournèrent vers les confréries religieuses. Les Baye en accueillirent une grande partie, mettant à leur disposition leur nourriture qui grâce à une gestion saine existait en abondance. Ils offrirent en plus à ces damnés de la terre ce qu'ils étaient en droit d'attendre d'un État : la sécurité. Bayela devint un centre religieux de première importance, un Havre de salut pour tous les laissés-pour-compte, les réfugiés, les pauvres. Des familles, des villages entiers s'y réfugièrent. On y trouvait aide et assistance. De simple hameau, de simple retraite religieuse, la cité des Dèmes se transforma en une immense métropole moderne.

À l'heure actuelle, sous la poigne de fer du calife régent Abdoul Kader, la confrérie Baye était à son apogée. Formé à l'Occidentale, mais aussi, dans les canons de l'Islam, le père de Moranta avait fait du mouvement religieux une entité économique puissante et tentaculaire. Sur le plan politique, grâce à son audience et sa prospérité, il était devenu incontournable. La confrérie Baye étendait ses ramifications dans toutes les régions du pays. À la différence des autres sectes, ce mouvement

religieux ne connaissait aucune crise d'autorité. Le calife général, une fois intronisé, devenait inexpugnable. Ses recommandations et décisions avaient force de loi et, quel qu'eût été leur caractère contraignant, elles s'appliquaient sans discussion.

De leurs terres, les Baye tiraient des revenus considérables. Mais, leurs richesses véritables provenaient surtout de deux activités. La première était l'envoi d'argent par les disciples éparpillés aux quatre coins de la terre dont la foi imposait la cession d'une parcelle de leurs revenus à la confrérie. Cette diaspora, contrainte à l'exil par un pouvoir politique à la gestion calamiteuse, mobilisait, nonobstant cet envoi régulier, d'importantes sommes d'argent pour tout événement religieux. Ce flux financier était si important qu'il figurait pour une part non négligeable dans le budget de l'État. La deuxième activité portait sur le financement des particuliers et entreprises. Les énormes capitaux thésaurisés ne pouvaient être placés dans le circuit financier classique en raison de l'interdit religieux qui considère comme impur tout placement d'argent produisant des intérêts. Mais, ils étaient mis à la disposition des hommes d'affaires de la confrérie. Cette banque informelle rigoureusement gérée donnait à ses clients des possibilités quasi illimitées. En ces périodes d'austérité où les organismes financiers et bancaires étaient sous surveillance drastique en raison d'un passé récent émaillé de banqueroutes, seules les firmes Baye se permettaient d'investir et de prospérer. La particularité de cette banque était son taux exceptionnel de recouvrement. L'argent distribué revenait toujours dans les caisses, augmenté d'une part de bénéfice cédé

par l'utilisateur : c'était le patrimoine de la confrérie et par extrapolation celui de Dieu.

La découverte de cette puissance financière m'effara par sa diversité et sa densité. Toute cette organisation aux multiples ramifications était méticuleusement régie par le calife Abdoul Kader. L'utilisation des moyens modernes de gestion lui permettait de connaître le détail le plus infime. Ma seconde découverte fut son influence politique. Les nominations des hauts fonctionnaires, ministres ou directeurs de sociétés d'État étaient certes le privilège du pouvoir, mais l'esquisse s'ébauchait dans le salon du chef religieux. Toutes les personnalités politiques en exercice, en « veilleuse », ou aux oubliettes rampaient devant le septuagénaire. Si l'adage veut que tous les chemins mènent à Rome, il était tout aussi vrai que les arcanes du pouvoir passaient par Bayela.

Une fois mon effarement surmonté, le temps d'interrogation s'imposa. Je n'arrivais pas à comprendre les raisons qui poussaient le chef religieux à me faire connaître les secrets aussi sensibles de la confrérie, moi, un paria, un fugitif. Que cachait cette soudaine confiance ? Qu'avais-je fait pour mériter une telle faveur ? L'amour filial n'aveuglait pas le calife au point d'attribuer des responsabilités aussi élevées à un inconnu présenté simplement par son fils ? J'étais mieux placé que quiconque pour savoir que le vieil homme échappait à ce genre de complaisance. Dieu seul connaissait ses véritables mobiles. L'ignorance des motifs de ma distinction altérait ma sérénité. Sans que je m'en rendisse compte, je me trouvais bel et bien pris dans les rets d'un filet.

VI

Six mois passèrent…

Maintenant, libre de mouvement, Moranta visitait villes et villages Baye. Il préparait activement le pèlerinage annuel de Bayela. Une équipe composée de responsables religieux, d'hommes d'affaires, de représentant de l'État l'accompagnait dans ses déplacements. L'organisation d'une manifestation recevant plus de trois millions de personnes mobilisait tout son temps et toute son énergie. L'hébergement, la nourriture, la logistique et autres constituaient d'une façon récurrente un casse-tête chinois sur lequel butait chaque année le comité d'organisation. C'était la première fois que le jeune marabout supervisait le pèlerinage. Cette responsabilité était d'autant plus lourde qu'elle s'affirmait comme être un test d'évaluation de ses capacités dans l'échiquier du pouvoir Baye. La rivalité existant entre frères issus de la polygamie était d'une terrible férocité. Un échec le marginaliserait. Il était condamné à réussir. Ne se fiant pas à son entourage, Moranta émit le désir de m'intégrer dans son équipe, mais son père lui opposa un refus catégorique. Cette sortie mettait un terme à toute sujétion. Par esprit de reconnaissance, j'avais pris l'habitude de faire en cachette quelques menus travaux pour le jeune chef religieux, en sus de mes nombreuses occupations. L'intervention du

calife me libérait de cette tâche qui, du reste, m'oppressait par son caractère clandestin.

Le calife Abdoul Kader, en dehors du travail, était un homme distant. Sa figure austère n'encourageait aucune conversation. D'ailleurs, nous n'avions pas besoin d'échanger des paroles pour nous comprendre. J'avais pris grand soin de l'étudier. Je devinais tout de par sa mimique, sa gestuelle, ou l'expression de ses yeux. Je crois que ma faveur auprès de lui provenait de ma faculté de comprendre et de matérialiser promptement ses désirs. Mon expérience des hommes de pouvoir acquise au service d'Adja Tabara Fall me servait beaucoup. Assistant à un entretien avec un politicien, un haut fonctionnaire, un commerçant, ou tout simplement un humble disciple, je savais tout de suite ce qu'il fallait faire et ce qu'on attendait de moi. Souvent, après une entrevue, quand il levait les yeux vers moi, je lui tendais une feuille sur laquelle se trouvait consigné le renseignement ou la proposition appropriée. J'eus plusieurs fois le plaisir de le surprendre.

Le chef religieux menait une vie monacale. Profondément croyant, il avait banni de sa vie les plaisirs les plus anodins. La gloire, la bonne chère, les délices de la chair, les louanges — tous ces pièges pernicieux où tombent si souvent dignitaires religieux et princes politiques — n'avaient aucune prise sur lui. Il menait une existence rude et monotone : travail, prière, macération. Le vendredi, jour de prière commune, il allait tout seul, humble, à la grande mosquée, au grand dam de ses suivants.

Le seul plaisir que je lui connaissais était la lecture et… la déclamation des poèmes de Byron, Longfellow, Shakespeare. Cette entorse dans sa vie austère – une résurgence de son passé d'étudiant en littérature anglaise – ne se faisait que quand, seul, assailli de problèmes aussi urgents qu'épineux, il se laissait gagner par la mélancolie. La première fois que je le surpris, debout devant une baie vitrée donnant sur la ville, les strophes d'Othello s'échappant de sa bouche comme un torrent impétueux, je fus saisi par l'insolite du spectacle et de son caractère majestueux :

> « … j'ai vu le jour où, avec ce faible bras et cette bonne lame, je me suis fait un chemin à travers des obstacles, vingt fois plus puissants que votre résistance. Mais, ô vaine forfanterie ! Qui peut maîtriser sa destinée?... »

La langue anglaise se prête par excellence à la tragédie. La voix puissante du marabout résonnait sous la coupole luminescente de l'immense salle. Othello, induit en erreur par l'ignoble Iago, se lamente sur la dépouille de Desdemona. Le More de Venise semblait revivre dans ce fastueux décor. Tout à son interprétation, le calife ne me prêtait aucune attention. Sa poitrine se gonflait d'une joie mystérieuse, tandis que son visage empruntait les traits tourmentés d'un portrait de Velasquez. Tout son être était traversé d'une jubilation intense et profonde. Cette joie sauvage, presque païenne, se répercutait dans sa gestuelle et dans la formulation sensuelle des vers. Que de telles phrases flamboyantes de passion, impies, puissent germer dans cette bouche plutôt habituée aux

mille et une circonvolutions des versets du saint Coran avaient de quoi désorienter l'esprit le plus fort.

Toutefois, un peu de lucidité me permettait de comprendre que cette démonstration n'était pas fortuite. Pour des raisons connues de lui seul, le chef religieux tenait à ce que je fusse témoin d'une telle prestation. Tenait-il à me faire savoir que tout puissant qu'il était, il n'en demeurait pas moins un simple mortel, un homme comme les autres, soumis aux mêmes lois de la nature : l'amour, la haine.

Il se tut. Le visage qu'il tourna vers moi était plein de mansuétude et un tantinet moqueur.

— J'ai eu l'honneur d'être Othello devant Lord Mountbatten, il y a de cela bien longtemps. Connais-tu Shakespeare ?

J'acquiesçai de la tête.

— C'est une bonne chose ! Mais, il faut le lire dans le texte ; transcrit dans une autre langue, il perd sa dimension magique. Mon fils, je te souhaite le bonsoir.

D'un geste ample, il referma devant moi les larges vantaux de la porte de la salle.

VII

Serigne Moustapha Dème était un homme affable, facile à vivre, serviable. Comme moi, il évoluait dans le cercle restreint du calife Abdoul Kader. Son père, l'ainé de Samsidine Dème, fut le premier à enfiler le turban du califat des Baye après la mort du fondateur de la confrérie. Pourtant, ce statut considérable ne lui conférait aucune morgue, aucun air de supériorité. Il fut le premier à m'adopter et à guider mes premiers pas dans le cercle du chef religieux. De grande taille, il était mince et racé. Son visage toujours souriant, empreint de bienveillance, était pétri d'une autorité naturelle. Après avoir suivi un enseignement coranique poussé, il parachevait ses connaissances auprès de son oncle en apprenant la difficile science de la gestion des hommes.

En attendant la venue du calife, on était assis dans une pièce attenante au salon d'honneur. Le climat lourd annonçait les pluies prochaines. Bayela ployait sous la chaleur. Un air chaud pénétrait par intermittence dans la chambre, asséchant lèvres et gorge. Un peu de fraicheur nous parvenait d'un ventilateur. Serigne Moustapha me tendit un verre de gingembre glacé et dit :

— À la première pluie, mon oncle met tout en veilleuse et retourne dans son village pour s'adonner aux travaux champêtres. Bayela va être vide pour au moins deux mois. Cela me permettra de retourner moi aussi dans mon fief.

— Mais, pourquoi le calife Abdoul Kader éprouverait-il le besoin de cultiver alors qu'il a des bras pour ça ?

Un sourire naquit sur les lèvres du jeune marabout, amusé par mon ignorance.

— Je vais t'apprendre aujourd'hui ce que beaucoup de personnes ignorent. En conformité avec un hadith de notre vénéré prophète Mohamed qui soutient que le juste ne mange que le produit de sa sueur, mon oncle ne recourt qu'à ses biens personnels. Pendant les périodes de pluies, il se débarrasse de ses oripeaux de calife et retourne à la terre. Il laboure et défriche. Accompagné de ses enfants et de ses talibés, il redevient un humble paysan, subissant les ardeurs du soleil, les pluies diluviennes, et les attaques des insectes. Plus qu'un rituel, c'est une profession de foi sur laquelle, il ne déroge pas.

Observant l'incrédulité qui transparaissait dans mes yeux, il enchaina :

— Je puis t'affirmer avec certitude que les immenses fortunes qui se déversent sur la confrérie ne sont utilisées que pour son renforcement et sa pérennité. Mon oncle, en dehors de les gérer avec une méticulosité tatillonne, ne les utilise jamais à de fins personnels.

La modestie du train de vie du chef religieux venait de trouver une explication. Connaissant les immenses possibilités financières de la confrérie et surtout les rentrées quotidiennes d'argent qu'apportaient les disciples qui venaient en consultation, je m'étais toujours étonné de la frugalité des repas et de l'indigence de

l'ameublement. On ne faisait pas bonne chère dans la maison du calife Abdoul Kader.

— Si je comprends bien, il ne reste plus qu'à attacher nos affaires et à le suivre dans sa campagne agricole…

— Je ne suis pas sûr qu'il t'amène avec lui, mais, rassure-toi, tu seras mon hôte… si tu le veux bien.

Des bouffées de chaleur annonciatrices d'orage se faufilaient dans la pièce. Serigne Moustapha se redressa sur son séant et posa sur moi un regard énigmatique.

— Je viens d'apprendre l'arrivée du fils ainé de mon oncle. À l'heure actuelle, il séjourne dans un hôtel de Dakar. Je ne serais pas étonné, connaissant son audace, qu'il vienne ici à Bayela.

— Le fils ainé du calife Abdoul Kader ? J'ai toujours pensé que Moranta était son premier fils.

— Hélas, non !

— Hélas ?

— Mohamed Fadel est un être particulier ! Je vais te donner un bon conseil : ne prononce jamais ce nom devant mon oncle.

— Mais, pourquoi ? Dis-je soudain, intéressé.

— Fadel est une légende ! De toute la descendance Dème, il est le seul que le calife Abdoul Kader n'impressionne pas. Dans le passé, il a eu à défier ouvertement l'autorité de son père, hélas… jusqu'à la rupture. Puisqu'il est dans le pays, tu ne manqueras pas de le rencontrer…

— J'ai comme l'impression que tu ne l'estimes pas beaucoup…

— Mais non ! Mon cousin Fadel est une personne atypique, déconcertante… Attends de le voir, tu comprendras !

Le jeune chef religieux se tut comme si le sujet abordé faisait l'objet d'un pacte secret dont par inadvertance il venait de jeter les termes en pâture. Bridant ma curiosité, je respectai son silence. En fin de soirée, le chauffeur personnel du calife apparut.

— Excusez-moi d'interrompre votre repos, mais le calife m'envoie. Il veut que toi, Seyni, que tu viennes le voir d'urgence ; quant à vous, Serigne Moustapha, il vous demande de faire rassembler ses bagages, car il compte partir dès ce soir pour le village.

Sans plus attendre, je me levai, fis une rapide toilette, et me précipitai dans les appartements privés du chef religieux. C'était la première fois que je pénétrais dans ce sanctuaire. À l'intérieur, je fus accueilli par un adolescent aux yeux pétillants d'intelligence. La maison était fraiche. Le parquet, recouvert de nattes de roseaux finement tressés, présentait un agréable contraste avec la peinture murale.

Le calife Abdoul Kader était seul dans un petit salon. Son visage trahissait les signes d'une profonde lassitude. Je m'accroupis devant lui. Nous travaillâmes jusqu'à la prière du crépuscule. Une fois de plus, il m'impressionna par sa vivacité d'esprit et sa mémoire prodigieuse.

— Je vais être absent de Bayela pendant quelque temps. Je te ferais venir plus tard.

Son visage devint soudain sévère tandis que ses yeux se muèrent en foyers incandescents.

— Je veux que tu mettes à profit cette période de viduité pour réfléchir et faire le travail que je t'ai confié. Cette tâche est essentielle ! Discrétion et discernement doivent guider ton action. En aucun cas, l'on ne doit soupçonner la nature de ton travail. Je veux un travail de haute synthèse.

Le vieil homme me congédia. Sur le point de sortir, il me rappela et mit dans ma main une épaisse liasse de billets de banque, commettant ainsi avec moi une entorse rare dans les us et coutumes Baye. Il m'avait fait un don de main à main alors que l'étiquette voulait que cela se fasse par personne interposée. Le marabout ne procédait de la sorte qu'avec ses parents proches. Ce geste par son symbolisme équivalait à une véritable marque d'estime. Cela me revigora.

Dès son départ, je me lançai dans le travail. Avec les renseignements que j'avais déjà accumulés et la masse de documentation que m'avait fournie le calife, l'élaboration du dossier ne me prit que quelques jours.

Quand j'eus terminé, il faisait tard dans la soirée. Une brise adoucissait l'atmosphère. La demeure califale était déserte. Apparemment, les visiteurs connaissaient l'absence du maître des lieux. Le silence de la salle d'audience me déprima. Ma soudaine liberté me pesait. Qu'allais-je faire pendant toute cette période d'inactivité ? Fort heureusement, Serigne Moustapha réapparut. À la vue de son visage satisfait, je compris qu'il ne m'avait pas oublié.

— Seyni, je suis venu te chercher ! Nous partons…

— Où ?

— Quelle question ! Mais, chez moi…

Depuis mon départ de la résidence d'Adja Tabara Fall, je n'avais plus dormi dans une literie aussi luxueuse. La demeure de Serigne Moustapha avait de quoi surprendre. Conçue dans un style soudano-sahélien, elle était agencée d'une façon moderne, confortable. La chambre que j'occupais était austère et en même temps luxueuse. Les murs supportaient de jolis tableaux d'inspiration arabe, dont certains exposaient des scènes osées : odalisques presque nues enlevées par de farouches guerriers tout aussi nus. Une climatisation sophistiquée maintenait la chambre dans une fraicheur constante. Je me sentais bien. Cela faisait deux jours que je paressais au lit. Je n'en sortais que pour me gaver de nourriture. La chère était de qualité, et je me surprenais à attendre avec impatience les heures de repas.

En sa qualité de fils ainé et héritier du premier calife général de la confrérie, Serigne Moustapha disposait manifestement d'une rente plus que confortable. Son effacement volontaire et sa grande discrétion m'avaient empêché de voir sa véritable place dans la hiérarchie des Baye. À côté du calife régent, son oncle, il jouait le modeste rôle de chambellan, indifférent aux inévitables manifestations de respect que son statut inspirait. Cette humilité n'était pas ostentatoire : c'était le vrai reflet de sa personnalité. En tant que descendant direct du fondateur de la confrérie, futur légataire de charges religieuses

importantes, il faisait son apprentissage de guide religieux. Son rôle au sein de la communauté religieuse créée par son grand-père exigeait un comportement et un profil en rapport avec les immenses responsabilités qui l'attendaient.

Dès mon arrivée dans sa concession, Serigne Moustapha m'avait confié à un vieux disciple avec ordre de me traiter comme si c'était lui. Il faut reconnaître que ses instructions furent respectées à la lettre. Mes moindres désirs trouvaient satisfaction sur le champ. Déshabitué par tant de sollicitude, j'en perdais mes repères. Mais, passés les premiers moments de gêne, je me coulai avec délice dans la peau de l'invité de marque qui sait que rien ne peut lui être refusé. Le vieux serviteur mis à ma disposition était un pur produit du sérail : madré, rusé, fin psychologue. Toutes ses conversations s'émaillaient de sous-entendus suggérant le possible, voire l'impossible. Il devinait les besoins les plus intimes et donnait l'impression de pouvoir y remédier. Il ne semblait attendre que la formulation d'un vœu difficile, scabreux, pour donner la pleine mesure de ses compétences.

Enfoncé dans mes draps, j'avais perdu la notion du temps. Je réfléchissais. Mon parcours ne cessait de m'étonner. D'étudiant en rupture de ban, de secrétaire particulier d'une sommité politique, d'homme pourchassé pour soupçon de meurtre, me voilà collaborateur occulte d'une des personnalités les plus importantes du pays. À tout bien considérer, la plus importante ! Ce nouvel avatar me conférait une

considération que n'eût désavouée un dignitaire friand d'honneurs. Absorbé par mes tâches quotidiennes, soucieux de plaire à mon nouveau protecteur, je n'avais pas mesuré l'importance de ma position et de sa singularité : j'étais le seul étranger présent dans le premier cercle d'intimes du chef religieux. C'est en conversant avec le vieux serviteur que je compris ce que je représentais au sein de la confrérie. « Seyni, être distingué par le calife général de la confrérie, jouir de sa confiance, fait de toi une créature à part. Tu as le même rang qu'un descendant authentique Dème, Wolahi ! »

Cette proclamation n'était pas tout à fait fausse même si elle provenait d'une bouche rompue à la courtisanerie. À mon arrivée, guidée par Serigne Moustapha, une foule s'était emparée de nous. Quelle ne fut ma surprise d'entendre mon nom lancé çà et là ! Des yeux pleins de curiosité me dévisageaient, me jaugeaient, essayant de discerner en travers ma personne ce qui me valait une distinction aussi grande. Cette soudaine notoriété, loin de me rassurer, me précipitait dans mes peurs anciennes. Les dynasties religieuses, étant par nature jalouses de leur statut, détestent tout étranger qui veut revêtir leurs habits. Se singulariser dans leur patrimoine, c'est attirer tôt ou tard leur courroux. Cette nouvelle position qui me prédisposait à l'antagonisme des descendants du fondateur était une situation grosse de danger. La protection du calife Abdoul Kader, aussi efficace fût-elle, ne pouvait me soustraire à la vindicte d'une coalition maraboutique : ma misérable personne n'en valait pas la peine.

Quelques jours après ma fuite éperdue vers Bayela, le quotidien national avait titré : « Le suspect principal dans le meurtre d'Adja Tabara Fall disparait… » J'avais une épée de Damoclès au dessus de la tête… Même ma nomination dans l'entourage immédiat et sécurisé du marabout n'avait pas réussi à éteindre mes angoisses. Nanti d'une position aussi délicate, je me devais de faire attention et surtout de ne pas trop attirer l'attention sur moi.

Galaye, le vieux disciple, me trouva aplati sur mon matelas. Avec lui entrèrent des odeurs fortes et pestilentielles. L'atmosphère de la chambre devint nauséabonde. Galaye portait en permanence une blouse raide de crasse, maintenue à la taille par un large ceinturon de cuir clouté. Il ne se lavait presque jamais. D'ailleurs, il disait en s'esclaffant que les seuls bains qu'il prenait venaient du ciel : c'est-à-dire une exposition accidentelle sous la pluie. Chaque fois qu'il le pouvait, il humanisait ses senteurs terribles par des aspersions d'eau de Cologne. Malheureusement, le résultat étant très éphémère, il renouait assez vite avec sa vraie nature. Comme un putois en chaleur, il trainait une odeur atroce, mais, en esprit séditieux, il se moquait éperdument de ceux qui s'en offusquaient. D'ailleurs, personne n'osait lui faire une critique. Les réparties du vieil homme étaient non seulement spectaculaires, mais d'une rare salacité.

— Debout, paresseux ! Il est trois heures de l'après-midi ! Serigne Moustapha t'attend…

La salle où m'attendait mon hôte, une immense pièce aux murs entrelacés de carreaux de faïence en style

azulejos, était encombrée de monde. Quand je franchis le seuil, plusieurs visages noirs se tournèrent vers moi, pleins de curiosité. Serigne Moustapha, assis sur une espèce de bergère, me regardait venir en souriant. Des disciples, accroupis dans une attitude de respect et de détermination fanatique, l'entouraient, suspendus à ses lèvres. Au sein de sa famille dont il était l'ainé, il avait hérité, non seulement des biens matériels, mais aussi de l'ensemble des disciples assujettis à son père.

La confrérie Baye se divisait en huit familles religieuses dirigées chacune par un fils du fondateur de la secte. Avant d'être sous le magistère suprême du calife général, tout disciple se recommandait d'abord d'une branche familiale. Le père de Serigne Moustapha, premier calife de la confrérie, après la disparition de Samsidine Dème, ne fit qu'un bref passage sur le trône du califat. Son avènement coïncida avec les dures périodes de l'après-indépendance, époque où le pays libéré du colonialiste voyait son premier gouvernement national s'exercer au pouvoir. Erreurs, incompétence, et corruption poussèrent les populations dans le désarroi. Beaucoup s'enrôlèrent dans les rangs Baye. La branche religieuse de Serigne Moustapha pouvait être considérée comme la plus importante de la confrérie. La totalité des disciples du calife consacré, ajoutée à celle déjà considérable de son cadet et maître actuel de la confrérie, arrivait à peine à sa hauteur. C'est ce qui expliquait en partie la présence du jeune marabout dans le cercle restreint du calife régent. Une aussi grande concentration de richesses, de disciples et de puissance, entre les seules

mains d'un adolescent, ne pouvait se laisser sans surveillance. Tous ces renseignements m'avaient été fournis par le vieux Galaye qui prenait un plaisir fanfaron à me révéler la véritable personnalité de mon hôte.

Serigne Moustapha portait un grand boubou blanc brodé à la main, d'une rare splendeur. Cet habit le métamorphosait complètement. Son visage, d'habitude avenant, reflétait en plus un feu intérieur qui rejaillissait sur toute sa personne, lui conférant une majesté grave, presque inaccessible. Un adage populaire soutenait qu'un descendant du grand wali Samsidine Dème n'était jamais un homme ordinaire. Il est vrai qu'une véritable légende faite d'exploits surnaturels, de pouvoirs thaumaturgiques, tournait autour du fondateur de la secte et de sa descendance. La plupart des hauts faits popularisés, en raison de leur invraisemblance, prêtaient à rire. Il s'agissait de récits fantastiques forgés par le fanatisme et l'imagination débridée de quelques disciples qui, à force d'être ressassés, étaient rentrés dans le patrimoine historique de la famille religieuse, sans qu'aucune volonté ne s'avisât à relever leur caractère extravagant.

À mon entrée, aucun sentiment ne transparut sur son visage. Une éducation de fer lui avait très tôt appris à intérioriser ses sentiments. D'autre part, quel que fût notre degré d'amitié, l'étiquette Baye lui interdisait de se lever pour m'accueillir. On venait au marabout, non l'inverse ! Devant cette assemblée de fanatiques et de thuriféraires, je compris tout de suite qu'il me fallait accomplir un geste fort qui puisse marquer les esprits et accessoirement faire taire toute velléité d'animosité à

mon endroit. La place privilégiée que j'occupais au sein de la confrérie ne devait pas me faire oublier que je ne la devais qu'à la complaisance d'un homme. Ma connaissance des us et coutumes Baye m'inspira à marquer vis-à-vis de cette assistance la différence fondamentale qui me séparait de mon hôte. Je m'avançai, mis un genou à terre, et lui baisai la main avec respect. Le geste le surprit, mais la foule approuva bruyamment. La curiosité hostile se mua en chaleureuse sympathie. J'étais un homme qui savait rester à sa place. Les yeux du jeune chef religieux se vêtirent de plaisir. Il me prit la main et me fit une place à ses pieds. Imposant le silence, il proclama :

— « Cet homme s'appelle Seyni Séne. Dieu, le prophète, et la bénédiction de notre vénéré Samsidine Dème l'ont fait venir jusqu'à nous, à Bayela. Ce disciple a fait de hautes études "nassaranes" et son savoir est à l'heure actuelle au service de notre foi ; comme moi, il sert notre calife. Mon oncle l'honore de son amitié et de sa confiance. Il est mon invité ; je veux que vous le perceviez comme un ami, un frère, un talibé… »

— « Eskeye ! Allah est grand ! »

Toutes les poitrines, d'un seul accord, prononcèrent cette profession de foi. Tout le monde voulut me toucher, me saluer, imprimer sur sa rétine mon image. J'accueillis cette manifestation avec joie, car elle était la preuve évidente de mon acceptation.

Le salon ne cessait de se remplir. Chaque nouveau venu s'accroupissait devant le jeune chef religieux, parlait un court instant, et déposait dans sa main une offrande.

Ce manège ne finit qu'aux dernières lueurs du jour, à l'orée du crépuscule. L'audience s'acheva par une prière et une bénédiction collective. Le chef religieux réintégra ses appartements. Une demi-heure après, je le retrouvai. En chemise légère, il était assis devant plusieurs bols remplis de nourriture. Il me fit signe de le rejoindre.

— Alors mon ami, pas trop fatigué ?

— Non, simplement étonné !

— Étonné ? Mais, pourquoi ?

— Serigne Moustapha, je crois que je me suis mépris sur ton compte. Je t'ai côtoyé, voire manqué de respect, sans savoir qui tu étais en réalité…

Le jeune chef religieux éleva la main et d'autorité m'imposa le silence.

— Je t'arrête. Tu es en train de me faire un mauvais procès. Depuis que nous nous connaissons, tu ne m'as jamais manqué de respect. Crois-moi, tu es un modèle de correction. S'il en était autrement, tu ne serais pas ici ! Cependant, puisque nous parlons de personnalité, c'est toi qui es déroutant. Je t'ai observé attentivement. Je te sens en permanence sur le qui-vive. Que redoutes-tu ? Tu passes la majeure partie de ton temps à t'excuser, à chercher à ne pas déplaire, alors que tout cela ne t'est nullement imposé. Que caches-tu ?

Je perdis la voix. J'étais impressionné par la clairvoyance du jeune marabout. Je le savais intelligent, mais j'étais loin d'imaginer qu'il couvait en lui la subtilité de son oncle.

VIII

Quand je quittai les appartements de Serigne Moustapha, il était fort tard dans la nuit. Je m'étais jeté dans mon lit et avais dormi d'une traite. Je ne me réveillai qu'en début d'après-midi. Aussitôt que j'eus terminé un plantureux petit déjeuner, le vieux Galaye, précédé de ses odeurs violentes, entra dans la chambre. Sur sa tête bouillonnaient des nattes de cheveux en jachère. Au regard sournois qu'il me décocha, je compris qu'il avait échafaudé une machination sur ma personne. Après un long moment de silence, interrompu par des onomatopées et des raclements de gorge, le vieil homme finit par me dire :

— Seyni, j'ai un service à te demander… plus précisément, j'ai une personne qui veut que je lui rende un petit service…

— De quoi s'agit-il ? Demandai-je, prudent.

— C'est Sokhna Bène, la tante de notre maître. Elle m'a appelé ce matin pour lui trouver un érudit en nassarane. Elle a une lettre très importante à envoyer. J'ai pensé que tu pouvais lui rendre ce service…

Pendant qu'il parlait, le vieil homme regardait obstinément le sol, refusant de me livrer la fausseté de son regard. Ce service, d'apparence anodine, avait, je n'en doutais pas, une implication que lui seul

connaissait. Mais, laquelle ? Pour le savoir, il n'y avait qu'une solution : entrer dans son jeu.

— Galaye, une simple lettre me dis-tu ? Mais, pourquoi pas ! Qu'elle vienne quand elle voudra.

Le vieux serviteur releva la tête et m'offrit un regard misérable.

— Elle ne peut pas venir ici ! Elle nous attend dans sa demeure.

« Ah bon ! » Dis-je, regrettant déjà mon engagement. Depuis ma venue dans cette maison, j'avais pris l'habitude, après le petit déjeuner, de me recoucher jusqu'à l'apparition du repas consistant de l'après-midi. Le changement de cet emploi de temps me dérangeait.

— Sokhna Bène nous attend voilà au moins une heure…

La perspective d'aller dans le quartier des femmes et de me soumettre à leur curiosité ne m'enchantait pas. Galaye sentait ma réticence. Le désarroi envahissait son visage. J'avais la prémonition que mon refus n'avait pas été envisagé dans la mouture de son scénario, et qu'il pourrait lui valoir quelques désagréments.

— Quinze minutes tout au plus !

Sa voix chevrotait comme celle d'un vieux bouc. Le voyant si désemparé, je sortis du lit. Il eût été discourtois de ma part de refuser cet infime service à un homme qui se dépensait tant pour mon confort. Je m'habillai et le suivis.

Sokhna Bène, une vieille femme très soignée de sa personne, diffusait la condescendance et le mépris. Elle

me regarda comme une chose insignifiante et attendit mon salut. Elle me déplut d'emblée. Assise sur un fauteuil de velours, elle présentait au regard ses petits pieds teints au henné. Un grand boubou de voile indienne recouvrait sa maigre carcasse. La voie Baye ne reconnaissait et ne donnait aucune responsabilité à la femme, quel que fût son rang dans la lignée du fondateur de la confrérie. Les hommes devenaient dès leur naissance des chefs religieux en puissance, alors que la descendance féminine n'avait aucun statut et ne bénéficiait, à quelques rares exceptions, d'aucune considération d'ordre religieux. Ne pouvant rien contre cet ordre établi, elles devenaient soit de bonnes épouses dans la pure tradition islamique, soit dans le pire des cas, des révoltées, des aigries qui se singularisaient par leurs frasques, leurs penchants pour les fastes, et leur instabilité avérée en relation matrimoniale.

La vieille femme, surement une révoltée, dardait toujours sur moi son regard méprisant. Elle renvoya Galaye d'une chiquenaude. D'un air ennuyé, elle parla :

— Peux-tu transcrire fidèlement ma pensée ?

Profondément outré, je réussis à grimacer un sourire. Devant mon attitude silencieuse, la douairière me considéra de nouveau et lança du bout des lèvres :

— As-tu de quoi écrire ?

Je remuai négativement la tête. J'eus le plaisir de découvrir dans ses yeux un éclair d'exaspération. Habituée à être obéie et à voir ses désirs exécutés immédiatement, mon comportement devait être à ses yeux un crime de lèse-majesté. Elle appela :

— Gansiré, Gansiré…

Du fond de la salle, une voix de femme répondit :

— Oui, ma tante, j'arrive !

La salle où je me trouvais était parsemée de meubles hétéroclites. Le fauteuil moderne voisinait avec le crapaud colonial, tandis que la chaise en bois précieux côtoyait le vulgaire pliant de jardin chinois. Une ancienne bibliothèque sans aucun livre dégorgeait de bibelots multicolores et multiformes. Le décor évoquait à la fois l'antre d'un collectionneur fou et le capharnaüm d'un mont de piété. Chaque objet devait rappeler un souvenir précis que l'on entendait conserver, quel qu'en fût le prix. La seule note gaie dans cette atmosphère oppressante était la présence de splendides tapis d'Orient accrochés aux murs.

Une porte claqua. Une jeune femme s'avança dans mon champ de vision. Elle marchait nonchalamment avec sur le visage une impression d'ennui non dissimulée. Ses hanches généreuses enveloppées dans un pagne artisanal et ses seins libres dans une marinière légère mobilisèrent tout de suite mon attention. Elle se pencha et mit son oreille à la portée de la bouche de Sokhna Bène, dans une attitude de profond respect. Cette proximité me permit de voir qu'elle avait le faciès

caractéristique des Dèmes, mais, de par sa mère, surement une Mauresque, elle avait la peau cuivrée. Du haut de ma chaise, le spectacle de sa poitrine nue, par l'échancrure de son habit, s'offrait à mes yeux. Ses seins, deux masses de chair harmonieuses, se mouvant avec sensualité, effacèrent les regrets de ma venue. La tête qu'elle inclinait avec résignation était tressée en fines nattes sinueuses. Un chignon fait de cheveux et d'un morceau de velours noir dégageait sa nuque et lui donnait le profil d'une médaille grecque. Sans atteindre la beauté de Rose qui était plus déliée, elle avait une élégance naturelle agressive.

Ayant enregistré les murmures de la maîtresse des lieux, la jeune femme se redressa et partit, laissant derrière elle une chaude émanation de jeune femelle bien portante. Quelques minutes après, elle reparut et posa sur mes genoux un stylo à encre et des feuilles blanches. Sans me manifester autre attention, elle s'éclipsa. Le sourire que je lui fis ne rencontra aucun écho.

Quand j'eus terminé ce travail, à bout de nerfs, je réintégrai ma chambre. Pas un mot de remerciement. Cette descendante du wali Samsidine Dème attendait presque que je me jetasse à ses pieds pour avoir eu le privilège de lui parler et surtout de me voir par elle assigné une tâche aussi importante que de matérialiser son auguste pensée. Je ne pouvais que m'estimer heureux !

Galaye me raccompagna dans une attitude servile, pleine de componction. Ce qui était aux antipodes de sa tonitruance habituelle. Le rusé renard avait deviné que je ne manquerais pas de lui poser des questions sur la jeune

femme que je venais de voir. Il attendait visiblement que je m'avance sur ce terrain. Il se laissa choir sur un pouf, répandant plus que jamais ses odeurs malodorantes. Conscient de sa nouvelle importance, il emboucha sans ma permission sa pipe maure, l'alluma, et transforma la pièce en une mégisserie. Il attendait. Des bouffées de fumée s'échappaient par jets saccadés de ses narines poilues. Sans y toucher, j'attaquai :

— Cette vieille femme m'a coupé l'appétit !

— Elle t'a donné à manger ? Sokhna Bène Dème est d'une grande générosité.

Il se tut. Il était à tuer ! Le fourbe jouait avec sa pipe, l'air absent. Je me sentais pris au piège.

— Qui est cette jeune femme ?

— Ah ! Tu parles de Gansiré ? Une bien belle femme, un morceau de roi !

Le vieux bouc dodelina de la tête comme à regret. Cette attitude dissipa toute ma prudence. « Galaye, dis-je, d'un ton cinglant, je ne te demande pas ce qu'elle vaut, je te demande qui elle est. » Ma répartie violente fit disparaitre son air condescendant.

— Holà du calme ! J'ai comme l'impression que le mâle a enfin trouvé une femelle à sa convenance ! Cesse de piaffer ! Formule clairement tes questions et tu auras toutes les explications que tu désires.

Je me ressaisis, maudissant mon impétuosité qui me mettait à la merci d'un personnage aussi douteux. Cette rencontre, maintenant, j'en étais convaincu, ne procédait pas du hasard. Plusieurs signes me confortaient dans

cette idée. Galaye, serviteur blanchi sous le harnais, maitre en intrigues de cour, fin connaisseur d'âmes, m'avait piégé et ferré comme un dadais. En m'étudiant, il avait conclu que ma réserve fondrait comme neige au soleil devant la torride féminité de la jeune femme. Je devais admettre qu'il avait raison sur toute la ligne. Non seulement je donnais à fond dans ce traquenard grossier, mais, comme un masochiste, je me livrais à son bon plaisir.

Le vieux serviteur me scrutait. Comme un lutteur expérimenté, il m'auscultait, essayant de trouver la faille la plus vulnérable dans ma défense pour y porter un coup définitif. Sa tête léonine, couverte de tresses fripées entrelacées de cheveux blancs, oscillait de satisfaction.

— Gansiré est la cousine de Serigne Moustapha. Elle a été élevée dans cette maison. À l'heure actuelle, elle est la femme la plus convoitée de Bayela. Elle est en état de se marier, mais c'est une femme difficile. Des fortunes ont été déposées à ses pieds, des fils de chefs religieux célèbres se sont présentés, des politiciens, des hommes d'affaires, bref tout le monde, mais aucun n'a retenu son attention.

— Peut-être qu'elle se réserve pour son cousin Serigne Moustapha ?

— Alors là non ! J'en suis sûr ! Notre maître ne la considère que comme une sœur, une parente proche.

Une brusque colère s'empara de moi. Je me retins difficilement de lui marteler le visage.

— Mais alors, qu'attends-tu de moi ? Que j'aille à mon tour me ridiculiser ? Si dans tes combinaisons scabreuses, je devais jouer un rôle dans cette comédie, je te signale que je ne suis pas, tant s'en faut, intéressé.

Le vieil homme se dilata de rire. Ses lèvres lippues se retroussèrent sur ses grandes dents jaunes et lui donnèrent un aspect chevalin.

— Seyni Séne, tu me déçois ! Tu as beau être une tête pensante et respectée du grand calife, un cerveau brillant, mais laisses moi te dire qu'en matière de femme, tu es un âne ! Première leçon, apprends que rien n'est impossible dans la vie ! Chaque chose, chaque homme, chaque femme, chaque forteresse présentent une vulnérabilité dès sa conception. Il suffit de trouver la faille et de savoir l'exploiter !

Désarçonné, je me réfugiai dans l'hypocrisie :

— Tu sais Galaye, je ne m'intéresse pas tant que ça à cette femme ! Sa présence à côté d'une personne aussi désagréable que Sokhna Bène me semblait, comment dirais-je… déplacée…

— Puisque cette personne ne suscite aucun enthousiasme en toi, alors que le monde entier s'accorde à lui reconnaitre charme et beauté, je pense qu'il serait plus sage pour ta quiétude de ne plus en parler !

Le visage plissé de malice, il téta avidement sa pipe et s'enveloppa d'un nuage de fumée.

Par, je ne savais quel phénomène, le souvenir de la jeune femme ne cessait de me poursuivre. Mon imagination, déjà sérieusement émoustillée par sa vue et les révélations faites sur sa vie, projetait mille et un

scénarios dans lesquels je jouais des rôles avantageux. Je souhaitais la rencontrer. Il me fallait trouver rapidement une solution avant d'être rappelé par le calife. Ce qui pouvait arriver à tout moment. Galaye, ce vieux forban, détenait la clé de la solution, mais, par haine, je me refusais à me confier à lui. Ce dernier savait qu'il était indispensable, et devinant mon état d'esprit, attendait avec délectation mon abdication. La puissance et l'entregent des gens de son espèce étaient immenses dans le milieu maraboutique. Tout le monde passait par leurs fourches caudines. Ils avaient l'oreille du maître. Leur formidable expérience de l'intrigue, jointe à leur connaissance inégalée des êtres et des choses, des secrets les mieux gardés, les faisait redouter de tous.

Galaye, souple et madré, redoublait de gentillesse et de prévenance à mon endroit. De Gansiré, il ne fit aucune allusion, alors que je savais qu'il n'attendait qu'une sollicitation de ma part pour jouer une partition digne de ses talents. J'étais sur le point de céder quand un événement survint et me sauva des sortilèges du vieil homme. Je venais de finir mon petit déjeuner, lorsque Serigne Moustapha me fit convoquer. Sans préambule, il me dit :

— Le calife te réclame d'urgence. Il te demande de le rejoindre. Moranta t'attend d'ailleurs pour te mener à lui.

Précipitamment, je retournai dans ma chambre pour assembler mes affaires. Galaye me trouva habillé et fin prêt. Je crus lire une espèce de consternation sincère dans

ses yeux rouges. Apparemment, ce dénouement n'était pas dans ses prévisions.

— Où vas-tu comme ça ?

— Ah ! Tu n'es pas au courant ? Le calife me réclame !

Je ne puis affirmer qu'il jouait la comédie, mais mon départ semblait lui déplaire. Il n'avait plus son assurance et sa gouaillerie habituelle. Il se saisit de mon bagage et décréta :

— Je t'accompagne !

Au moment de monter dans la voiture, il se pencha vers moi et lâcha :

— Et Gansiré, tu ne passes pas lui dire au revoir ? Sais-tu que j'avais balisé le chemin pour toi ? Je lui ai tellement parlé de toi que j'ai soulevé sa curiosité. Crois-moi, ce n'est pas une chose aisée. Et maintenant que vais-je lui dire ?

Cette révélation me remplit de joie. Voulant alors me venger de ses intrigues et cachotteries, je lui dis sur le même ton de confidence :

— Cela ne doit pas être un problème pour toi. Propose-la au prochain invité de Serigne Moustapha. Tu sais y faire comme entremetteur !

Le vieil homme ouvrit une grande bouche sous le coup de la surprise. Un rictus modifia son visage, tandis que ses yeux se chargeaient d'orage. Il éructa à mon endroit une insulte d'une rare virulence : « Yaye domou haram… »

Chapitre 9

I

Le village de Tawfekh se trouvait au milieu d'une vaste exploitation agricole. Les terres récemment labourées s'alignaient en sillons d'une parfaite régularité. Des arbres fruitiers ombrageaient les toits des maisons. Le ciel couvert de nuages étendait sur ce paysage une profonde impression de paix que troublait de temps en temps une brusque envolée d'oiseaux granivores.

La voiture s'immobilisa au bord d'un immense champ d'arachide où une multitude de cultivateurs travaillait. Des chevaux attelés à des semoirs mécaniques, conduits par des hommes en sueur, piaffaient, les naseaux ouverts, sous les cris d'encouragement des conducteurs. De loin, je reconnus la mince silhouette du calife Abdoul Kader. Il avait les bras rivés sur les manches d'une machine et s'arcboutait derrière un cheval, le regard fixé sur la terre. Il était habillé d'un vieux « sabador » et ses pieds pataugeaient dans des bottes de caoutchouc vert. À l'exception d'un jeune garçon qui guidait le cheval, personne ne l'assistait dans son travail. Il ne se distinguait en rien des autres travailleurs. Ses longues mains

nerveuses se mouvaient avec aisance, démontrant une longue expérience dans le travail de la terre. On avait peine à imaginer que cet homme, qui s'échinait sous ce ciel orageux, était l'une des personnalités les plus puissantes du pays, et qu'il pouvait, en un laps de temps, mobiliser des millions d'hommes et les jeter dans n'importe quelle aventure. Sans donner aucune justification, il avait la possibilité d'exiger de ses milliers de disciples la constitution d'une fortune inouïe. À le regarder évoluer, nerfs et muscles tendus, d'un bout à l'autre de son champ, aidé simplement par quelques éléments de sa propre famille, je ne pus m'empêcher d'éprouver une espèce de malaise. À son âge, pourquoi s'imposait-il un travail aussi harassant ?

Quand je m'approchai, le vieil homme arrêta son attelage. Avec le large manche de son habit, il s'essuya le front, et posa sur moi son regard sagace. Devina-t-il le fond de ma pensée ? Toujours est-il, qu'après m'avoir salué courtoisement, il me fit ce petit discours :

— Ce champ m'a été attribué par mon père avec obligation de le cultiver moi-même. Depuis mon enfance, je me suis toujours acquis de cette tache, sans jamais faillir une seule saison. Même quand j'étais étudiant en Europe, je faisais tout pour venir prendre part aux premiers labours. En fait, cultiver ce champ est devenu un rituel auquel je ne peux sursoir. Avec l'aide de Dieu, je continuerais à le faire jusqu'à épuisement de mes forces.

Cette explication donnée sans passion, comme une chose sans importance, me rendit presque honteux. La

sincérité que je décelais sur le visage ascétique du chef religieux me fit abandonner toutes les préventions que j'avais contre lui. Dans cette profession de foi, je discernais autre chose, comme une interpellation personnelle : tout en étant conscient de son appartenance et de ses attributions, il entendait rester un homme simple parmi tant d'autres.

Regardant le ciel où s'accumulaient des nuages chargés d'eau, le calife reprit les manches de sa machine et excita le cheval d'un cri guttural.

— Retourne dans la voiture, l'orage s'approche. Il nous reste quelques arpents de terre à ensemencer.

Le ciel s'obscurcissait. La fébrilité gagna les travailleurs. Les gestes devinrent saccadés, précipités. Précédé d'un vent violent qui fit courber la cime des arbres, la pluie s'abattit, drue. La terre devint rapidement boueuse et des flaques d'eau se dessinèrent dans toute la surface du champ. Gênés dans leur travail par la nervosité des chevaux que les coups d'éclairs effrayaient, les cultivateurs s'arrêtèrent et coururent s'abriter. Sous l'orage, la campagne sembla se ramasser sur elle-même pour tendre l'échine à l'impétuosité des éléments déchainés.

Comprenant sans doute que la pluie ne comptait pas s'arrêter de si tôt, le chauffeur alluma le moteur et extirpa le véhicule de la glaise qui s'agrippait à ses roues. Louvoyant entre les mares et les biefs débordant d'eau, il parvint à s'abriter dans le village. Il plut toute la nuit. Je ne revis le calife que le lendemain.

Quand je le rejoignis au champ, le ciel, lavé de toute impureté, s'éclairait d'une pâle lumière et étalait avec acuité son immensité. De la pluie nocturne, il ne restait que de multitudes de mares éparpillées dans la campagne. Le Calife Abdoul Kader était assis sous un gigantesque figuier centenaire. Seul, un disciple accroupi à quelques mètres de son hamac lui tenait compagnie. Il me regardait venir, le visage détendu, souriant. Sa tête rasée se couvrait d'une calotte blanche. Un léger habit flottait sur ses épaules. Il me désigna un tabouret à ses côtés. Aussitôt installé, je sortis le dossier de ma serviette, prêt à me lancer dans l'exposé de mes cogitations. Le chef religieux m'arrêta d'un geste. « Rien ne presse ! Nous avons tout le temps d'en discuter ! »

Sur un signe, le disciple se leva et vint vers nous, les mains tenant une soupière recouverte d'un morceau de tissu. Il mit le récipient devant moi et se retira sans proférer un mot.

— Bois, c'est du lait de chamelle, trait il y a seulement un quart d'heure à peine. C'est excellent pour la santé !

Je m'exécutai, non sans appréhension. C'était la première fois que je buvais un tel breuvage. Le lait avait un gout légèrement salé, mais se particularisait surtout par une odeur entêtante de bête. Le vieil homme m'observait en souriant. Je le sentais sur le point de rire devant mes mimiques de dégout.

— Le lait de chamelle rebute toujours la première fois, mais une fois l'habitude prise, on s'en passe difficilement. Ses bienfaits ont été chantés par des

générations de poètes et, crois-moi, cette apologie n'est pas surfaite.

Le marabout se tut, mais ses yeux restèrent fixés sur moi. Au faite du grand arbre, des oiseaux se chamaillaient. Leurs jacassements mêlés de battements d'ailes frénétiques troublaient la paix des lieux.

— Que penses-tu de notre confrérie ?

La question me surprit. Le chef religieux se penchait sur moi. Ses yeux brillants témoignaient de l'intérêt qu'il accordait à ma réponse. Que répondre ? Connaissant son horreur des faux-fuyants et des circonvolutions verbales creuses et inutiles, je me sentais piégé. Devant l'insistance de son regard, j'improvisai une réponse :

— C'est une bonne organisation…

De la stupeur transparut dans ses yeux. Ma réponse ne pouvait être que malheureuse si j'en jugeais les traits de colère qui fulgurèrent un bref instant dans les prunelles du vieil homme. Puis, je le vis se forcer au calme et ses lèvres retrouvèrent le sourire. Visiblement, il ne souhaitait pas que notre conversation s'interrompît de sitôt.

— Seyni, rassure-toi ! Cette question ne véhicule aucune arrière-pensée, elle procède d'une simple curiosité personnelle ; ton avis, toi, un étranger, que j'ai placé au cœur de la confrérie, m'intéresse particulièrement. Je connais ton impiété et le peu d'estime que tu portes à la corporation maraboutique. Je souhaite que tu me répondes avec franchise, en rapport avec ta sensibilité propre…

Cette sollicitation impromptue m'embarrassait. Le chef religieux m'invitait, ni plus, ni moins à émettre un jugement de valeur sur ce qu'il avait de plus cher, sur la voie religieuse tracée par son père. Il attendait de moi une critique personnelle de ce qui représentait sa raison de vivre. Dans le but surement d'orienter ma réponse, il ajouta :

— Aucune œuvre humaine n'est parfaite. Tout créateur, aussi talentueux qu'il soit, éprouve à un certain moment le doute, voire l'insatisfaction, et il se tourne vers les autres pour quémander des avis sur son œuvre. Rassure-toi, nous ne nous trouvons pas dans un tel cas de figure. L'utilité spirituelle et caritative de la secte est une chose établie. Il n'y a aucun doute là-dessus !

Bien que cette demande ne manquât pas d'ambigüité, je me refusais de croire que ma réponse pouvait avoir une quelconque importance. Le calife Abdoul Kader était un homme cultivé et d'une intelligence largement supérieure à la moyenne. Il connaissait sa confrérie mieux que personne et sa question ne pouvait être innocente. La parole, moyen de communication par excellence, est malheureusement un révélateur d'âme et de conscience imparable. L'adage soutient : « Qui parle, se dévoile ! ». Esprit fin, aiguisé comme une lame, et surtout expérimenté dans ce genre de joute, le chef religieux aurait tôt fait de me mettre à nue. Mais à quelle fin ?

— Mon fils, n'aie aucune crainte ! Quelle que soit ta réponse, elle restera sans conséquence ! Oublie un instant que je suis le calife, ne vois en moi qu'un ami

curieux à qui tu livres spontanément tes impressions, le fond de ta réflexion.

Où voulait-il en venir ? S'agissait-il d'une espèce de catharsis ? Pourquoi tenait-il à me faire parler. Ma vision de la confrérie pouvait s'interpréter facilement, d'autant plus qu'il savait que mon introduction dans le mouvement religieux n'était due qu'à un malheureux concours de circonstances. Il connaissait mes tendances antireligieuses. Je méditai un laps de temps, puis je franchis le Rubicon :

— Maître, puisqu'il en est ainsi, je peux répondre à votre question ; mais, ne m'en veuillez pas, si dans mes divagations, je heurte votre sensibilité. Je vous demande pardon à l'avance. J'aborde un domaine que je ne connais que d'une façon sommaire et incomplète. Il s'agit d'une réflexion de néophyte. Pour moi, la confrérie des Baye est un modèle d'organisation et d'efficacité, mais qui accapare une trop grande place dans ce pays.

Le vieil homme esquissa un sourire et haussa légèrement les épaules. Manifestement, ce discours récurrent n'était pas étranger à ses oreilles.

— La confrérie Baye véhicule une doctrine qui gêne toute intelligence libre. À l'instar de toutes les autres sectes, les Baye instaurent un islam qui efface la personnalité, prône l'obéissance sans réserve, et une fidélité absolue. Le disciple se soumet entièrement à la volonté de son chef religieux, abandonnant son libre arbitre, sa fortune et va jusqu'au renoncement de ses prérogatives de père au sein de sa propre cellule familiale. Le marabout gère totalement sa vie. Je trouve cette forme

d'assujettissement indécente, indigne d'une société civilisée. Je considère cet abandon de personnalité comme l'une des plus pernicieuses dans le répertoire des contraintes inventées par l'homme pour exploiter son semblable, parce que construite sur l'imposture, la malhonnêteté.

Le calife Abdoul Kader, nullement indigné par mes propos, me fixait, les yeux brillant d'une joie intérieure.

— Après écoute de cette philippique, je me vois contraint de te poser cette autre question : crois-tu en Dieu, à l'Islam ?

Je baissais la tête pour éviter le choc de son regard.

— Je ne suis pas très religieux, disons que j'ai plutôt une tendance agnostique. J'estime que la connaissance de l'absolu est hors de portée de la connaissance humaine !

— Je ne suis pas sûr que tu connaisses exactement la définition de ce concept. Pour le moment, je veux que tu me parles de L'Islam, du moins de ce que tu en sais.

Avant de répondre, je m'imposai un temps de réflexion pour discipliner mes idées. Le chef religieux avait beau m'affirmer que mes dérives verbales seraient sans conséquence, mais, pouvais-je me permettre de critiquer et d'exposer ma conception de la religion sans le pousser à se dédire ? Sa promesse résisterait-elle à l'outrage de mes déclarations ?

— En vérité, je ne connais rien à l'Islam, sinon ses aspects négatifs, à savoir la mendicité, l'exploitation de la crédulité humaine, le parasitisme, et la violence. Je suppose que c'est une particularité inhérente à presque toutes les religions. Mais, il est établi que l'Islam se

distingue à l'heure actuelle par sa propension à la brutalité : les foyers de tension éparpillés sur notre planète lui sont crédités dans leur majorité. À l'orée du vingt et unième siècle, cette voie religieuse ne se fait entendre que dans la destruction et le meurtre. Pourquoi cette religion est-elle si dogmatique et si impitoyable ?

Le calife ne me fournit aucune réponse. Il se contentait de m'écouter en personne habituée à entendre toutes sortes d'élucubrations.

— Ma vie n'est qu'une suite de désagréments, d'injustice, et de fuites ignominieuses. Dans le quartier populaire où j'ai vu le jour, les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu se déclament à longueur de journée. Dès l'aube, les mosquées bruissent de litanies. Le crépuscule ne s'estompe qu'accompagné de magnifiques déclamations coraniques. Pourtant, ces adjurations et ces suppliques n'empêchent pas la misère de se développer, accompagnées de son cortège habituel de famine, de maladie, et de morts. Chaque nuit, les caniveaux reçoivent leurs lots de cadavres, de drogués, de poivrots. On s'adresse à un Dieu sourd ! C'est comme si l'on frappait indéfiniment à la porte d'un absent.

Le chef suprême des Baye ne parut pas offusqué par mes propos. Il lissait sa barbe, l'air absent. Comme aiguillonné par Satan, je poursuivis :

— Quoi qu'on en dise, la religion est une entreprise humaine destinée à asservir. C'est une invention intelligente et dangereuse. Elle permet aux rois et dynastes d'instaurer et de consolider leur pouvoir à moindres frais. Elle berce et neutralise le pauvre et en

même temps elle l'arme et le jette dans de sanglantes entreprises. Ici, dans notre pays, les gens sont des drogués de religion. Le paradis mis comme appât a une puissance d'attraction extraordinaire.

Apparemment amusé par mes propos outranciers et blasphématoires, le chef religieux se fendit d'un rire juvénile. D'un geste inattendu, il étendit la main et m'ébouriffa les cheveux.

— En voilà une personne qui en a gros sur le cœur ! Une combinaison d'ignorance, d'immaturité, de frustration. Une vraie plante sauvage !

Cette bienveillance chaleureuse me déconcertait, alors que je m'attendais malgré ses promesses à une sévère mercuriale.

— Le saint prophète Mohamed, paix sur lui, a toujours préconisé le pardon, la tolérance, la concorde. Mais aussi, il a privilégié l'enseignement, le devoir de remettre un égaré sur le droit chemin. Dans la première sourate du livre saint, il est dit « Ikra ! », c'est-à-dire : Apprend ! C'est pourquoi, avant que je ne déchire le voile d'obscurantisme qui plane sur ton esprit, nous allons demander pardon à Dieu. Répète après moi « Astafiroulahi » trois fois.

Sous son regard impérieux, nous formulâmes le rituel de pardon.

— Seyni, tu ne m'apprends rien d'extraordinaire ! Tu ressasses une vieille rengaine que l'on entend si souvent dans la bouche des antireligieux. Je sais que la vie n'a pas toujours été facile pour toi ; c'est pourquoi tu comprends tout à travers le prisme de tes frustrations. Un sérieux chaos subsiste dans ton esprit. Mais, je puis

t'assurer que les enseignements du prophète sont aux antipodes de la violence. Le Coran n'est pas un manuel dédié à la haine encore moins à la guerre. D'autres parts, pénètre-toi une fois pour toutes que Dieu existe ! N'en déplaise à ceux qui affirment le contraire en brandissant toutes sortes d'arguments fallacieux, il existe, et il est le créateur de l'univers. Dieu n'est pas une simple spéculation de l'esprit. Il est une réalité ! Il se manifeste à nous par plusieurs signes, mais il n'est perçu que par des esprits dénués de préjugés, de doute, de malveillance !

Le calife Abdoul Kader se retourna à moitié sur le hamac et me désigna les immenses étendues de terre retournée sur lesquelles planait une nuée d'oiseaux.

— Regarde ces terres labourées et ensemencées. Pourtant, il y a à peine six mois, elles étaient sauvages, inaccessibles. Maintenant, elles obéissent à la volonté de l'homme qui fera germer la plante de sa convenance. Cet exploit est une imitation à l'échelle humaine de l'œuvre de Dieu. En regardant l'agencement organisé, intelligent, efficace de notre univers, seul un esprit séditieux se permettrait de penser que cela procède simplement du hasard. Le ciel, la terre, la mer cohabitent harmonieusement. Cette merveille d'organisation, peut-on l'assimiler à un banal fait naturel ?

Le soleil à son zénith déversait sur la campagne une chaleur lourde et oppressante. De la terre retournée montait une chaude exhalaison de plantes en décomposition. Le rythme régulier d'un pilon écrasant le grain, hymne et pulsation de l'Afrique éternelle, montait du village. Tawfekh n'était pas grand si j'en jugeais le

nombre réduit de toitures. Cependant, une volonté de modernité manifeste la mettait très loin d'un village traditionnel. Un réseau de fils électriques, des antennes paraboliques disséminées sur les toits, des rues alignées d'arbres taillés avouaient, plus qu'un discours, l'esprit avant-gardiste du maitre des lieux.

Le vieil homme m'invita à reprendre du lait de chamelle. Ce que je déclinai, malgré son insistance. Ce breuvage était en train de semer un chaos indescriptible dans mes entrailles. Il n'insista pas, se contentant d'afficher un sourire sibyllin.

— La propriété principale du lait de chamelle est sa puissance laxative. Dans une heure, tu vivras quelques moments difficiles ; cette boisson te nettoiera les boyaux à fond, et souhaitons-le, le cœur et le cerveau aussi. Allons au village, c'est l'heure de la prière.

Comme annoncé, je fis plusieurs séjours au petit coin. Mes intestins semblaient se désagréger sous la tempête qui les secouait. Exténué et hagard, je me jetais sur le lit et dormis comme un loir. Je ne me réveillai que tard dans la soirée. Un disciple harnaché d'un baudrier de cuir blanc déposa sur mes genoux une tenue traditionnelle de basin. La broderie sophistiquée l'agrémentant dénonçait sa haute valeur. « Le calife vous attend, habillez-vous ! »

Le chef religieux se tenait devant une grande bibliothèque faite de verre et d'acier remplie de livres. Je me trouvais dans une salle aux murs lambrissés de bois précieux. Des fauteuils de cuir fauve posés sur une épaisse moquette de laine brute, du plus bel effet, rapprochaient ce salon d'une réclame publicitaire. La

haute silhouette du calife se dressait devant moi. Toute son attention se concentrait sur l'ouvrage qu'il tenait entre ses mains. Sans lever la tête, il me dit d'un ton calme :

— Je ne savais pas que tu pouvais avoir aussi fière allure dans un grand boubou. Tu dois avoir faim, généralement, le lait de chamelle ouvre l'appétit.

Plus qu'une supposition, c'était une vérité ! J'avais le ventre sur les talons. Déposant son livre, le marabout me guida dans un coin du salon où une nappe était étalée. De la viande grillée, du couscous, des mets inconnus, des paniers de fruits, de la boisson, toutes ces merveilles s'offraient à ma convoitise. Le vieil homme s'assit et m'invita à me restaurer. Il se contenta d'une portion de millet bouilli arrosé de lait caillé. Ce ne fut pas mon cas. Une faim indécente me faisait oublier toute réserve. Je me goinfrai à satiété. Le marabout me regardait en souriant. Quand nous eûmes terminé, il m'invita à le joindre au salon.

Un disciple nous servit du café. Le maître des lieux s'assit devant moi. Débarrassé de ses lourds boubous habituels, il me parut plus jeune, plus alerte.

— Seyni, dans notre conversation de tout à l'heure, tu as émis beaucoup de griefs contre l'Islam qui, selon toi, est porteur d'arriération et de violence. À première vue, si l'on se réfère aux médias de l'Occident judéo-chrétien, prompts à jeter en pâture tout fait négatif crédité islamique, je peux comprendre ta réaction. Tout n'est pas faux dans cet étalage quotidien de violence et de meurtre. Au nom d'Allah, des forcenés lancent des

bombes dans des écoles, des crèches. Au nom de Dieu, des illuminés criblent de balles d'innocents vieillards en croisière. Cette violence gratuite et inhumaine n'est pas un enseignement du prophète Mohamed. Elle est le résultat d'une profonde désorganisation d'une autre société islamique qui a perdu ses repères et sa foi.

Le vieil homme s'interrompit pour siroter sa tasse de café. Ses yeux et son front marqué d'un cal de prière se braquaient sur moi comme pour m'appeler à un surcroit d'attention.

— L'Islam professé par les confréries d'Afrique est exempt de violence et il ne fait pas la une des journaux occidentaux. La voie que nous avons choisie cherche à se rapprocher le plus possible des enseignements de notre prophète vénéré. L'application stricte du coran et de la charia, sous ses aspects acceptables, est notre préoccupation de tous les jours. Nous les Baye nous prônons la foi, l'obéissance, et le travail. Ce trinôme reste le soubassement sur lequel repose notre mouvement religieux. Il est à l'origine de ces réalisations que nous envie toute la « Umah » blanche qui, naguère, se gaussait pourtant de notre Islam qu'elle considère comme un sous-produit, un ersatz de la vraie foi.

Me voyant sourire, il éleva sa main comme pour me demander la permission de continuer son monologue.

— Dans ta diatribe, tu as dénoncé l'assujettissement du disciple que tu assimiles à une nouvelle forme d'esclavage. Ce n'est pas exact ! Cette soumission qui heurte ta conscience n'est pourtant que le respect d'un contrat moral qui lie tout disciple à la confrérie. Il n'y a

pas d'esclaves dans nos rangs. Tout disciple peut arrêter son compagnonnage et reprendre sa parole à tout moment, sans aucune conséquence.

Le chef religieux se tut et posa ses yeux sur moi comme pour s'assurer du succès de son argumentation. En fin pédagogue, il s'assurait de ma perméabilité. Il ne cherchait pas à changer ma vision des choses, mais il se contentait d'y ajouter des éclaircissements qui lui donnaient un nouvel aspect, une autre dimension.

— On reproche souvent à la confrérie Baye d'être un instrument d'enrichissement, de puissance, de chantage politique, et de bien d'autres choses… Mais, notre souci majeur est de conserver l'esprit qui a engendré sa création. Notre vénéré père voulait que cette confrérie soit une puissance tutélaire au service de la race humaine. Une communauté d'hommes œuvrant pour le progrès, la paix, et la pérennisation des enseignements du saint coran. Dans ce pays livré à la gabegie, au péculat, à la pauvreté, notre mouvement religieux constitue l'une des plus belles réponses. Les réalisations industrielles, agricoles, et commerciales à notre actif prouvent la justesse de notre combat. En tout cas mieux que les innombrables organisations créées pour lutter contre la pauvreté…

Un sourire étira le visage du chef religieux. Ses yeux de nouveau se saisirent des miens, véhiculant la sympathie et la force de conviction. S'il est établi que tout meneur d'hommes, hormis un charisme inné, possède une particularité qui le différencie des autres, le calife Abdoul Kader se distinguait par son immense potentiel de séduction.

— Mon fils, il faut croire en Dieu et avoir la foi. Saint Augustin et l'imam El Ghazali, pourtant de religion différente, sont unanimes sur ce point : seule la foi fortifie l'individu. Cette même foi édifie les nations. Rien ne peut être entrepris sans elle. Un autre jour, je me ferais le plaisir de te le démontrer, mais aujourd'hui, je ne t'impose qu'une chose : la recherche et la découverte de ton seigneur, Dieu. Seulement, pour y arriver, il faut que tu te débarrasses de tout ce fatras de connaissances inutiles et de préjugés obscurcissant ton cerveau. L'enseignement occidental véhicule d'une façon sous-jacente le doute et l'incertitude ! Le but non avoué de la culture nassarane est le rejet et la négation de toute religion, donc de Dieu ! Regarde la désertion des lieux de culte en Occident. Pourtant, aucune entreprise humaine ne peut prétendre à la pérennité sans l'implication de Dieu, de la foi.

Le chef religieux se leva de son siège et alla se planter devant sa bibliothèque. Sans qu'il me l'eût autorisé, je le suivis, curieux de voir les titres des livres qui s'alignaient à foison. Il y en avait de toutes les langues, arabe, française, anglaise.

— Jusqu'à ce jour, sur quoi reposait ta vie ? Tu me répondrais difficilement parce que tu n'en as jamais fait l'économie. Je vais répondre à ta place : sur l'incertitude, sur une recherche forcenée d'identité, de reconnaissance. Comme tous tes semblables, tu n'as rien trouvé ! Ce vide intolérable pousse nombre d'entre vous à se réfugier dans la drogue, l'alcool, ou suprême des calamités, dans une vie de luxure éhontée. Mais, il n'est jamais tard pour bien faire ! La foi et la piété te préservent de ces dérives et te donnent la possibilité de

te découvrir, de te connaître. Le jour où tu rencontreras la foi, tu sauras ta véritable valeur et en même temps ta place dans la société.

Dans un groupe de livres, il sortit un mince opuscule et me le tendit.

— Voilà une traduction en français d'un essai que j'avais écrit sur la recherche de la foi ; imprègne-toi de son enseignement. Cela contribuera, je l'espère, à te déciller. Va te reposer ; tu retournes demain à Bayela.

Au moment de partir, je ne pus résister à lui poser une question qui n'avait jamais cessé de hanter mon esprit :

— Pourquoi vous donnez-vous tant de mal pour moi ?

La question ne semblait pas le surprendre. Mais, ce qui me surprit, moi, c'est la soudaine tristesse qui s'empara de son visage.

— Tu me rappelles une personne chère que j'avais connue dans un lointain passé.

Pensait-il à lui ou à son fils rebelle ?

II

La société wolof place les marabouts dans la plus haute échelle de la hiérarchie sociale. Ce statut leur ouvre toutes les portes. De surcroit, la générosité des disciples leur assure des revenus considérables. Pourtant, ces privilèges n'avaient pas empêché certains marabouts Baye de devenir des parrains prospères d'activités illicites. Gens instruits et avertis, ils avaient très tôt compris tout le bénéfice qu'ils pouvaient tirer d'une ville bénéficiant d'une franchise qui l'exemptait du contrôle des pouvoirs publics. Sous leur couverture, des commerçants transformèrent Bayela en un haut lieu de contrebande où l'argent se déversait comme un fleuve en crue. Cette richesse se répandait dans toute la ville, entrainant dans son sillage toutes les pratiques réprouvées par l'Islam. Dans certains endroits, la ville religieuse s'assimilait à une cité en pleine déliquescence : violence, alcool, drogue, prostitution.

En dépit du préjudice commercial et financier que leur causaient ces transactions illicites, les autorités publiques avaient les mains liées. Un accord signé avec le fondateur de la confrérie leur enlevait tout droit dans le périmètre de la ville. Ce droit concédé il y a un quart de siècle, que respectaient scrupuleusement tous les pouvoirs successifs, avait été fait dans le souci de préserver pèlerins et visiteurs de toute tracasserie administrative.

Cette concession donnée aussi pour s'attirer les faveurs du fondateur dont l'influence était immense mettait malheureusement la ville à la merci d'une certaine catégorie de marabouts peu scrupuleux. Au début, la contrebande ne portait que sur des pacotilles chinoises destinées à agrémenter un retour de pèlerinage. Mais avec le temps, les choses évoluèrent. L'inertie dont faisait preuve l'administration douanière autorisait toutes les audaces. Bayela devint un immense entrepôt de marchandises prohibées : thé, cigarettes, riz, médicaments, drogue… Les nuits se troublaient de bruits de moteurs de gros camions chargeant ou déchargeant. À cause de ces transactions commerciales illicites, plusieurs firmes industrielles du pays étaient en difficulté ou en faillite.

À défaut de pouvoir démanteler ce réseau mafieux, c'est-à-dire en interpelant ses principaux dirigeants qui pourtant œuvraient à visage découvert, l'administration douanière se limitait à organiser des barrages dérisoires aux différentes issues de Bayela. Ce qui n'empêchait pas pendant la nuit un trafic intense de convois de camions chargés à raz de marchandises. La corruption enrichissait plusieurs de leurs éléments.

Cette situation, acceptée ou tolérée par ses prédécesseurs, ulcérait l'actuel maître de la confrérie. Le calife Abdoul Kader entendait redonner à Bayela sa vocation originelle de ville religieuse. Il comptait extirper de ce sanctuaire toute entreprise d'ordre criminelle. Pour cela, il entendait ouvrir la ville à l'État. Le travail qu'il m'avait demandé de faire était une proposition de

collaboration qui donnait aux puissances publiques, sous certaines conditions, l'autorisation d'installer des structures douanières et sécuritaires dans le périmètre de Bayela. Ce document devait servir de plateforme de discussion.

Les mesures qu'envisageait de prendre le calife, même s'il ne l'avait pas dit de façon explicite, étaient porteuses de dangers, voire de situations périlleuses. La suppression de la contrebande, source de fortune et de puissance de plusieurs familles maraboutiques qui, déjà, acceptaient difficilement l'accaparement du pouvoir religieux par sa personne, risquait de favoriser une fronde au sein de la confrérie. Les bénéfices de la fraude profitaient à tous : du plus humble vendeur ambulant, à l'opulent commerçant ayant pignon sur rue. En fait, la prospérité de Bayela reposait sur les dons des disciples et sur la contrebande de marchandises. Les intérêts en jeu dépassaient le simple cadre d'une fraude artisanale, empirique. Il s'agissait d'opérations commerciales à grande échelle dont les revenus se chiffraient en plusieurs milliards francs.

III

Moranta m'attendait dans son bureau. Il avait le visage avachi d'une personne exténuée. Ses gestes étaient lents et sa langue pâteuse.

— Mon père arrive ce soir. Tout est fin prêt ; ce pèlerinage, si Dieu le veut, figurera dans les annales de notre histoire. Le chef de l'État en personne compte nous honorer de sa présence. Aucun mouvement religieux n'a encore reçu une telle marque de considération. Tu mesures l'exploit ? …

— Je suis content pour toi et je suis sûr que le calife saura apprécier à sa juste valeur une telle réussite.

— Ah ! Seyni, tu as le don de dire les mots qu'il faut au moment qu'il faut ! J'aime ton esprit.

— C'est gentil ! Mais, je te conseille d'aller te reposer ; tu m'as l'air à bout de force.

— Cela fait deux jours que je ne dors pas. Je m'en vais ; si tu as besoin de me joindre, je suis chez Bineta.

Il se leva avec peine. Un disciple accourut pour le soutenir. Il le repoussa doucement et m'interpela à nouveau :

— Ah ! J'oubliais. Je me suis séparé de Fatim Bèye. En vérité, elle m'a réclamé sa liberté. On a divorcé ! C'est ingrat les femmes ! Elle est repartie à Dakar. Cette femme est décevante ! Elle m'a remis une lettre pour toi ; je te la ferais parvenir.

Je réintégrai mon réduit et me penchai une fois de plus sur le dossier. Je m'y attelai toute la journée, peaufinant mon texte, essayant de trouver le meilleur mot, la meilleure phrase. Pas une fois ma pensée ne fut troublée par le souvenir de l'ancienne épouse de Moranta. La décision de Fatim Bèye ne me surprenait pas et je trouvais que cette issue était la moins déshonorante pour elle. À Bayela, dans la cour du jeune chef religieux, elle ne vivait pas, mais se contentait d'exister, de végéter dans un milieu hostile qui la poussait inexorablement vers la paranoïa. Son départ ou sa fuite constituait sa seule porte de salut.

Les derniers rayons de soleil teintaient le ciel d'un rouge pourpre. Bayela bruissait de mille bruits. L'atmosphère s'imprégnait de cris et d'odeurs. Bien qu'il ne restât que deux jours pour la célébration du pèlerinage, la ville sainte était déjà prise d'assaut. Des hommes, des femmes, des enfants, entassés dans des voitures, des camions, des trains convergeaient vers le sanctuaire, animés d'une ferveur religieuse qui leur faisait braver les difficultés les plus éprouvantes, les contraintes les plus humiliantes. Du plus humble au plus riche, tous nourrissaient l'espoir de rencontrer et de baiser la main de son guide religieux, descendant et représentant du fondateur de la confrérie, afin de lui remettre la dîme en espèce ou en nature qui renouvelait le pacte de fidélité et d'allégeance le liant à la communauté religieuse.

L'air sentait la poussière. La demeure califale se garnissait à vue d'œil de pèlerins. Les disciples arrivaient par familles entières. Dans la cour, à l'abri d'un paravent

de caillebotis, des dizaines de chaudrons calés sur des pierres bouillonnaient de viande épicée. La lumière des buches incandescentes faisait ressembler cet endroit à un volcan en ébullition. Des femmes énergiques, couvertes de sueur et de suie, y tournaient comme des ouvrières dans une termitière. Elles préparaient pour des milliers de visiteurs le repas du soir.

Perturbé par tout ce remue-ménage, je pris la résolution de me réfugier dans la salle d'audience. Mais, elle était à moitié pleine, investie par une association de récitants coraniques. Leurs voix, un roulement de vagues sur la grève, jointes à la cacophonie ambiante, créaient dans l'espace une clameur difficilement supportable. Fuyant ce tumulte, je me vis contraint de retourner dans ma chambre. Je comptais y demeurer jusqu'au retour du calife. En traversant le patio encombré, je trouvai un homme habillé à l'occidentale, nonchalamment installé dans le fauteuil principal du maître de céans. J'allais passer mon chemin, mais cette situation insolite me fit revenir sur mes pas. L'homme me regardait venir, le regard moqueur. Les marques de réprobations qui s'affichaient sur mon visage semblaient l'amuser. Il me donnait l'impression de s'attendre à une manifestation de ce genre. Mais, en m'approchant, je reçus comme un coup de poing au cœur. L'intrus vautré dans le fauteuil califal était le sosie parfait, en plus jeune, du chef de la communauté Baye. Je compris tout de suite à qui j'avais affaire. J'avais devant moi Fadel, le fils ainé du calife Abdoul Kader. Ce fils que nul n'osait évoquer, ce fils qui

refusait de se soumettre à la tutelle paternelle. Plein d'aplomb, il croisa les bras et dit en français :

— Je pressens que vous allez me dire des choses désagréables, n'est-ce pas ? Mais, ne vous gênez surtout pas, j'ai l'habitude des remontrances.

Freiné dans mon élan, je réussis à lui dire :

— Oui, en effet ! Ce siège est réservé à l'usage exclusif du calife. Peut-être que vous l'ignoriez ?

Il se leva, me dominant d'une bonne tête. Enfonçant ses mains dans ses poches, il planta sur mon visage des yeux étrangement familiers.

— Si je ne peux m'asseoir sur le siège de mon vénérable père, où donc puis-je le faire ?

— Je sais qui vous êtes ! Ma remarque n'a rien de personnel, mais vous dérangez un ordre établi…

— Un ordre établi ? Voilà qui est nouveau ! Et vous, n'êtes-vous pas le fameux Seyni, le secrétaire particulier de mon père ?

— J'ai cet honneur ! Mais, en réalité, je ne suis que son obligé…

— Mais aussi le maître du verbe ! J'ai eu le privilège de lire une de vos correspondances. Je dois reconnaitre que la rédaction s'est beaucoup améliorée dans le cabinet de mon père, même s'il est vrai que quelques termes de droit s'y aventurent…

Le jeune homme me regardait pensivement. Il ne semblait pas être à l'aise. Le peu de temps que nous restâmes à parler, le patio s'était peuplé de pèlerins

harassés. Ils s'installaient partout, comblant chaque espace disponible.

— Seyni, allons-nous-en d'ici ; on sera bientôt à l'étroit dans cet endroit.

Quand je lui proposais ma chambre, il accepta avec précipitation. Mon lit de camp et l'odeur de renfermé ne semblèrent pas l'indisposer. Sans façon, il s'installa sur mon unique chaise. Ses yeux se promenèrent sur la compilation de documents rangés le long du mur. Cela, visiblement, ne l'intéressa pas. En revanche, quand son regard tomba sur un recueil de poèmes de Saint John Perse, un sourire étira ses lèvres. Il s'en saisit.

— Si vous parvenez à le lire et à le comprendre, je ne pourrais que vous admirer. Mais, ne me dites pas que vous conservez cet ouvrage uniquement pour plaire à mon anglophile de père ?

L'indignation me fit perdre un bref instant mon calme. De quel droit cet homme se permettait-il pour m'insulter ?

— Détrompez-vous, cher monsieur ! J'ai découvert Perse avant de connaitre votre père. Pendant que je finissais mon droit, je suivais en dilettante des cours de littérature anglaise. Saint John Perse, entre autres, faisait partie de mon programme. Vous constaterez donc qu'il ne s'agit point de complaisance. Les périodes où les rires du roi poussaient tout le monde à l'hilarité sont révolues !

— Je vous ai fâché…

— Nullement ! Vous avez entendu parler de moi en bien ou en mal, je ne sais pas, et vous cherchez à vous faire votre propre opinion. Seulement, il existe des méthodes, disons, moins agressives. La provocation chez certains sujets peut engendrer des répliques malheureuses, voire… désobligeantes.

Il s'esclaffa bruyamment.

— Et toc ! À bon entendeur salut ! Je ne recommencerai plus ! Comme vous pouvez le constater, je suis comme mon père, je trouve toujours le moyen de fâcher mes interlocuteurs. Je puis vous assurer que c'était sans arrière-pensée. Écoutez, je vais vous faire un aveu : depuis que je suis revenu, les gens se débandent devant moi. Mon père, lui, ne veut pas que je le rejoigne dans son village, mais préfère que je l'attende ici, dans un lieu que je ne reconnais plus avec des gens qui n'osent pas m'adresser la parole. Avouez qu'il y a de quoi perturber l'esprit le plus accommodant.

Pendant qu'il parlait, je ne pouvais m'empêcher de l'examiner. Il y avait tellement de choses dites sur lui. Ce personnage iconoclaste constituait une énigme. Sa désinvolture, son audace, sa liberté, sa volontaire marginalisation, tout cela formait une légende qui titillait ma curiosité. Fadel était beau et imposant. On le sentait serein et déterminé. Sa ressemblance avec son père tenait du miracle, tant elle était troublante. Une seule différence les séparait : la bouche. Le calife Abdoul Kader avait des lèvres austères, habituées au commandement et à la psalmodie des sourates sacrées, alors que celles du fils explosaient de joie de vivre, de sensualité. Cependant, on sentait dans le regard de Fadel la même lueur dominatrice, la même audace, le même charisme.

En l'observant, je ne pouvais résister à le comparer à son jeune frère, le placide Moranta. Fadel se mouvait en chef, alors que mon ami était et restera toujours un exécutant zélé, craintif, en quête perpétuelle de satisfécit, d'approbation.

— Seyni, vous ne me regardez pas, vous me scrutez ! Beaucoup de questions se disputent votre cerveau, mais vous ne détenez aucune réponse satisfaisante…

— Avez-vous le don de lire la pensée ? Oui, je l'avoue, vous m'intriguez ! À quel hasard, à quel sortilège, le fils ainé du chef religieux le plus important du pays, le chef de la plus importante confrérie (musulmane ?) d'Afrique (Subsaharienne ?) doit-il son éloignement de la maison familiale ?

Le jeune homme émit un rire. Le charme naturel de sa riche personne, ajouté à son élégance vestimentaire en faisait un personnage d'une redoutable séduction.

— En une phrase, vous venez de résumer l'essentiel de vos interrogations. Je ne suis pas un paria. Disons que j'ai pris quelque distance vis-à-vis de ma communauté. Pour des raisons que je ne saurais vous expliquer pour le moment. Apprenez seulement que comme mon père, j'ai fréquenté l'université Al Azar du Caire. Comme lui, j'ai obtenu un diplôme de littérature anglaise à Glasgow en plus de mes études en droit islamique. Mais la comparaison s'arrête là. Contrevenant à ses instructions, je suis allé à Paris pour y suivre un enseignement en littérature comparée à la Sorbonne. Contrevenant de nouveau à ses ordres, j'ai épousé une Française de confession chrétienne, à qui je n'ai exigé aucune apostasie. Vous conviendrez avec moi que ma cause est indéfendable !

Cette confession jetée avec une telle désinvolture satisfaisait ma curiosité, mais me gênait par sa soudaineté. Je n'en demandais pas tant. Je ne savais où poser mon regard. Voulant manifestement me mettre à l'aise, il reprit :

— Ne soyez pas troublé ! J'ai voulu que cela soit ainsi ! D'ailleurs, ce que je viens de vous dire est un secret de polichinelle. Apparemment, je constate que l'on ne vous a pas parlé de ma vie dissolue. Passons ! As-tu du café ? Celui que boit mon père ? C'est une des rares choses que je regrette de Bayela.

— Bien sûr ! Dis-je en me précipitant sur la cafetière. Je lui servis une tasse qu'il but avec avidité.

— Mon père m'aimait beaucoup. Nous avons beaucoup de points de ressemblance. Il m'avait formé pour le remplacer un jour, mais le sort en a décidé autrement. Pourtant, sans le vouloir, il a été à l'origine de mon départ. Cela ne veut pas dire que je regrette ma décision. Bien au contraire ! Dès mon jeune âge, il m'a envoyé en Égypte, dans un pays musulman, mais aux mœurs différentes. Le Caire était à l'époque, à cause de la chute de Beyrouth, le centre du monde arabe. La vie s'y passait sans aucune licence. Pour le garçon éperdu de religion que j'étais, l'adaptation ne s'est pas faite sans mal. Quant à la France, elle m'accueillit au seuil de l'adolescence, à un moment où le cerveau est particulièrement réceptif à toutes sortes d'influences. À la Sorbonne, je me mêlai au milieu intellectuel et j'eus comme gourou des hommes de renom : Sartre, Lacan, Régis-Debray… La fréquentation de ce cercle où la parole et la pensée évoluaient en toute liberté m'a permis de comprendre et d'avoir un nouvel éclairage

sur mon véritable statut. C'est en ce moment que je devins évasif sur mes origines. Être héritier d'une dynastie maraboutique n'était pas un motif de fierté. Je venais de réaliser que mon train de vie princier provenait de la sueur de milliers de gens imbriqués dans un système qui les abuse. La puissance des confréries ne repose que sur l'exploitation de la crédulité humaine.

En prononçant cette dernière parole, Fadel avait braqué ses yeux sur mon visage comme pour apprécier le choc de ses déclarations. Il était conscient de la gravité de ses paroles.

— Tu vois Seyni, si, sur le plan doctrinal et structurel, les confréries religieuses se différencient, elles ont toutes une finalité commune : l'enrichissement d'un groupe d'individus oisifs et sans scrupules. Regarde ces pèlerins ! Ils viennent de tous les horizons, pleins de candeur et d'innocence, l'offrande, qui représente souvent le travail d'une année, précieusement conservée dans les poches, prêts à tout donner. Hélas, ils ne savent pas qu'ils sont meilleurs que leurs guides religieux devenus d'âpres jouisseurs, de profiteurs, uniquement préoccupés par la satisfaction de leurs plaisirs. Des parasites !

L'audace du discours me laissait pantois. Je commençais à comprendre la raison du silence fait autour de sa personne.

— Pour se donner bonne conscience, on parle de solidarité, d'entraide, du rôle caritatif de la confrérie. Mais, on oublie de dire que la plupart des sommes recueillies ne financent que des villas luxueuses, des femmes, et des excursions aux quatre coins de la terre.

Si le credo de la confrérie est le travail, il ne s'applique qu'aux autres. La plupart des descendants de notre aïeul se complaisent dans la fainéantise, oubliant délibérément les recommandations du saint coran et les directives du fondateur : « Travaille et nourris-toi à la sueur de ton front ». La descendance directe et indirecte de Samsidine Dème se chiffre approximativement à cinq mille sujets. Ceux qui se conforment à cet enseignement ne forment pas des légions. Après un enseignement coranique souvent sommaire, tous prennent l'habit de chef religieux et deviennent une charge inutile pour la confrérie et pour la communauté. Ce cas de figure n'existe nulle part dans le monde.

Fadel parlait sans passion, un sourire de dérision sur les lèvres. Était-il conscient de la révolution qu'auraient suscitée ses propos en public ? Mes idées n'étaient pas éloignées des siennes. À la seule différence que lui pouvait en parler en toute liberté sans que cela lui valût la moindre sanction. Tel n'était pas mon cas. Moi, je devais presque tout à la confrérie.

Durant toute notre conversation, pour être juste, disons son monologue, Fadel n'avait pas cessé de me ménager des espaces de réponses. Mon absence de réactions lui fit comprendre à la longue que je me refusais de dépasser le rôle passif d'écouteur.

— Seyni, ce que je dis n'est en rien déraisonnable. Vivre de la religion, accepter de son vivant que l'on vous vénère comme un saint disparu n'est rien d'autre que de l'anthropolâtrie, ce qui est formellement interdit par notre religion. Dieu, seul, mérite un tel hommage !

Pourtant, cette pratique est devenue la pierre angulaire où s'édifie la richesse des confréries. La cupidité, par le biais des sectes et de certains chefs religieux, est en train de dénaturer l'enseignement du dernier prophète de Dieu. C'est regrettable ! Tu peux ne pas être d'accord sur tout ce que j'ai dit, mais reconnais que je n'exagère rien. Les bases spirituelles et philosophiques à l'origine de la création de notre confrérie restent toujours nobles. Mais, la veulerie et le parasitisme la transforment en une machine infernale, difficilement maîtrisable. Mon père en sait quelque chose !

Malgré ses yeux qui exigeaient une réponse, je conservais le silence. Visiblement, cela l'irritait. Me tutoyant cette fois-ci, il reprit :

— Seyni, tu m'étonnes et me déçois un peu. Tu refuses de me livrer le fond de ta pensée. Tu es comme tout le monde. Dès qu'une conversation portant sur les confréries devient critique, tout le monde devient muet ou amnésique. Même les journaux de ce pays pour qui la réputation d'impertinence n'est plus à démontrer n'abordent les excès des confréries qu'avec circonspection. Je suppose que tu as tes raisons. Mais, cela n'empêche pas que j'ai beaucoup apprécié notre rencontre.

Regardant sa montre, il se leva et me tendit la main.

— À l'heure actuelle, mon père est revenu ; je dois le voir. Mais, dès demain, je repars sur Paris. Si tu désires me contacter, demande à Moranta, il a mon adresse et mes numéros de téléphone.

IV

Il devait être trois heures du matin. Bayela résonnait de mille clameurs. De temps en temps, comme poussée par le vent un vacarme fait de bruits divers se déversait dans la pièce. Nous étions trois personnes dans la chambre. Assis côte à côte sur le même tapis de prière, le calife Abdoul Kader et son frère ainé égrenaient leurs chapelets. Absorbés dans leur pratique mystique, dans une attitude de dévotion intense, ils ressemblaient à deux statues dissemblables et en même temps proches par plusieurs marques de similitude. Recroquevillé dans un coin, je les observais. C'était la première fois que je les voyais réunis. De la nombreuse progéniture de Samsidine Dème, issue de plusieurs mariages, ils étaient les seuls à partager la même mère.

Omar Dème, le calife consacré de la confrérie était de grande taille comme son cadet. Il présentait la même carcasse anguleuse et la même vivacité. Une barbiche blanche dessinait son menton et adoucissait ses traits. Dès l'âge de sept ans, il avait été confié à un grand chef religieux maure pour son éducation et sa formation religieuses. Durant de longues années, il avait suivi ce mystique soufi dans ses transhumances à longueur de saison entre les vallées fertiles du Hood et les immensités désertiques de l'Inchiri. Fin lettré, ses commentaires sur les œuvres d'Al-Bukhari et de l'imam El Ghazali étaient

considérés comme des ouvrages de référence. Profondément croyant, sans enfant, il ne vivait que pour sa foi.

La disparition prématurée de son frère ainé, le père de Serigne Moustapha, le premier calife de la confrérie après le fondateur, le révéla au monde. Ce deuil changea sa vie en le tirant de ses exégèses pour le jeter brutalement dans la gestion beaucoup plus prosaïque d'une communauté religieuse vaste et puissante. Cependant, réaliste, il comprit dès son intronisation que sa nature pacifique ne pouvait affronter les exigences imprévisibles et souvent brutales d'un califat. Le magistère de cette confrérie aux diverses ramifications dépassait ses compétences. Et, il se refusait d'abandonner les principes qui gouvernaient sa vie. Après plusieurs mois de réflexion, il fit appel à son cadet, Abdoul Kader, dont la réputation de fermeté et d'organisateur était connue de tous. Devant un conclave constitué des principaux chefs religieux Baye, il ordonna à son puiné de s'occuper de la confrérie. Prévenant toute contestation future, il précisa par une fatwa paraphée de tous, que toute décision prise par son frère devait être considérée comme émanant de sa propre volonté, par conséquent, irréfutable.

Cette formalité expédiée, le calife Omar Dème s'empressa de retourner dans son lointain village, impatient de se replonger dans ses grimoires, dans l'étude des pensées religieuses des grands mystiques soufis. Il ne revenait à Bayela qu'une fois par an, au moment du pèlerinage où en tant que guide suprême sa présence était obligatoire.

Les perles des chapelets bruissaient dans la nuit. Bien qu'ayant reçu une éducation occidentale fort poussée, le calife Abdoul Kader était aussi versé en connaissances ésotériques soufies que son grand frère. Cette prière commune à cette heure avancée de la nuit n'était-elle pas destinée à conjurer des catastrophes que leur sensibilité supra normale était la seule à déceler ? Je n'étais pas loin de le penser. Le recueillement dura longtemps. J'étais ankylosé, mais je n'osais pas bouger de peur de briser le silence où je croyais percevoir des sons venus de l'au-delà. Le charme fut brisé par la voix de stentor du calife Abdoul Kader.

— Seyni, dors-tu ? Apporte-nous du café.

Je m'exécutai. Le grand frère, la main refermée sur son chapelet, me regardait avec bienveillance. Ses yeux m'envoyaient des éclairs de sympathie, diffusant dans ma peau une chaleur rassurante. Du fond de mon cœur, je me mis à aimer cet homme mystérieux et solitaire.

— Le dossier ?

Je tendis avec appréhension la chemise cartonnée au calife régent. Il alluma une veilleuse et se mit à lire le fruit de mes réflexions. J'étais sur des charbons ardents. Le visage du chef religieux ne reflétait aucune émotion. Une éternité passa. Puis, il referma le document et de sa propre main me servit une tasse de café.

— C'est parfait ! De toutes les études que j'avais commanditées, ton analyse et tes propositions se rapprochent le plus de ma vision personnelle. Tu peux disposer !

Je sortis de la pièce en chancelant.

V

La lettre de Fatim Bèye me parvint en fin de matinée. Elle était fermée avec soin. Le rabat autocollant, renforcé par une bande adhésive de plastique, témoignait du souci d'en préserver la teneur.

« Seyni,

Je pars. J'ai obtenu le divorce. Je remercie la providence d'échapper au sort qui m'attendait : la vieillesse dans l'isolement et le mépris. Je n'en veux pas à Moranta, c'est une nature faible. Je ne compte pas rester au Sénégal. Je viens d'apprendre que ma part d'héritage, actuellement entre les mains de notre notaire, est importante. Tellement importante qu'elle me dispense à vie de travailler. J'ai beaucoup pensé à toi, mais tu mènes un combat connu de toi seul dans lequel je ne peux jouer aucun rôle. J'ai pris la sage décision d'enterrer mon passé. Comme tu en fais partie, adieu. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches. Fatim Bèye »

Après avoir lu, je l'avais réduite en charpie. Cette femme n'avait plus de place dans ma vie. Son évocation ne suscitait aucun sentiment en moi.

Ce matin, malgré l'heure avancée, le bureau du calife Abdoul Kader restait fermé. Moranta et moi déambulions devant la devanture de la demeure de son père. Il ne restait qu'une journée pour la célébration du pèlerinage. Dans quelques heures, la délégation officielle accompagnée du Président de la République viendrait à

Bayela. Moranta, quoiqu'investi de pouvoirs étendus, ne pouvait prendre certaines décisions sans en référer à son père. Le temps passait, mais la porte demeurait close. Que pouvaient se dire les deux chefs suprêmes de la confrérie ? Ce conclave à deux soulevait beaucoup de supputations. La salle d'audience surchargée de disciples venus de partout bourdonnait comme une ruche. Tous avaient le visage tourné vers cette porte fermée qui, à force d'être close, commençait à imprégner les esprits d'inquiétude.

Aux environs de midi, la porte s'ouvrit lentement. Mon nom fut jeté à la volée. Je me ruai dans la chambre baignée dans une semi-obscurité. De la fumée d'encens s'effilochait dans l'atmosphère. Les deux frères étaient toujours assis sur le tapis de prière, le visage serein, indifférents aux perturbations que leur huis clos causait. Apparemment, leur isolement n'était pas fait de macération et de prière si j'en jugeai l'important amas de dossiers abandonnés au sol. C'était plutôt une retraite de travail et de réflexion. Je m'accroupis et attendis. Le calife Abdoul Kader, le front soucieux, assemblait ses écrits. Sans lever la tête, il dit :

— Dis à Moustapha de m'excuser auprès de toutes les personnes qui désirent me voir. Aujourd'hui, je ne peux accorder d'audience.

Profitant de l'occasion, je glissai :

— Moranta attend depuis ce matin, il souhaite vous rencontrer…

Ses yeux fulgurèrent de colère.

— Qu'il attende !

Sa voix tremblait de rage contenue.

VI

Le calife Abdoul Kader avait endossé par-dessus son grand boubou blanc un large manteau marocain beige. Des bottes de cavalier marron chaussaient ses pieds et ses mains gantées de blanc, réunies sur son ventre, étreignaient un livre de coran recouvert d'enluminures d'argent sur lesquelles se réfléchissaient les éclairs de flashs des photographes surexcités. Un détachement de gendarmes en grande tenue s'alignait derrière lui. Il se tenait seul devant le parvis gigantesque de la grande mosquée. Tête nue, sévère, le chef religieux attendait ses illustres invités. De son visage émanait un mélange de force et de détermination.

Bayela, en cette matinée d'aout, polarisait l'attention de toute la nation. La ville sainte avait été pavoisée de drapeaux nationaux et d'étendards couleur azur de la confrérie. Près de trois millions de disciples et d'invités se bousculaient dans ses rues, ses maisons et ses lieux de culte. Des chants religieux diffusés par des haut-parleurs de grande puissance formaient dans l'air un amalgame sonore et envahissant. Aux alentours de la grande mosquée, contenue par des barrières métalliques, s'agglutinait une foule considérable. Le pèlerinage annuel des Baye, plus qu'une célébration religieuse, était avant tout une démonstration de force jetée à la face du monde. Des caméras de télévision, braquées sur le chef

religieux, immortalisaient ce moment unique de l'histoire. C'était la première fois que le chef de l'État en personne venait assister à une telle manifestation. Jusqu'à présent, aucun mouvement religieux n'avait eu cet honneur.

Le calife Abdoul Kader, pareil à un bloc de granit, ne bougeait pas. Un vent léger rabattait sa cape sur ses bottes et soulevait une fine poussière au-dessus de sa personne, formant un halo que beaucoup de fanatiques interprétèrent par la suite comme un souffle de Dieu. Je me tenais debout dans l'immense tente de cérémonie tendue à proximité de la grande mosquée. Pour ce jour exceptionnel, le chef religieux m'avait fait parvenir un grand boubou d'une élégance à couper le souffle. L'ambiance aidant, je me sentais pénétré d'un orgueil incommensurable. Toutes ces sensations nouvelles jetaient dans mes muscles des réactions que je maîtrisais difficilement. Derrière moi, sous la tente, chefs religieux et invités étaient assis à même le sol, à l'exception du calife consacré, le cheikh Omar Dème qui, engoncé dans un grand boubou blanc amidonné, disparaissait presque dans son fauteuil.

Soudain, l'air fut traversé d'un bruit strident de sirène. Un motard de la garde présidentielle, vareuse rouge à brandebourgs dorés, apparut sous les vivats d'une foule survoltée. Et bientôt, une longue limousine noire, étincelante de chrome, fanions au vent, escortée d'une nuée de gendarmes en motos, s'immobilisa sur l'aire d'accueil. Ce déploiement de couleurs et de force échauffait les esprits. Une folie, faite de fureur, de cris, et de déclamations religieuses se saisit des spectateurs.

Frappée de frénésie, la foule oscillait comme un bateau sous la tempête. Des soldats, main dans la main, en une longue chaine humaine, luttaient et se battaient pour contenir cette humanité déchainée.

Les portières s'ouvrirent. Des gardes de corps, l'œil mauvais, sortirent les premiers et créèrent un cordon de protection autour de la voiture. Le Président de la République s'extirpa du véhicule et vint donner l'accolade au calife Abdoul Kader. Pendant qu'ils échangeaient des amabilités, une succession de voitures de prestige déversa sur le parvis la suite présidentielle : ministres, députés, gouverneurs de région, etc.… Tout ce beau monde, guidé par le chef religieux, s'engouffra sous la tente. Le chef de l'État serra longuement la main du calife consacré, donnant aux journalistes, en politicien opportuniste, le temps d'enregistrer ces moments forts. Puis, il s'assit. Sa suite se scinda. Les personnalités et autres d'obédience Baye rejoignirent les disciples au sol. L'étiquette ne donnait à aucun membre de la confrérie le privilège de s'asseoir à la hauteur du chef suprême de la confrérie. Les autres prirent place dans les sièges vacants.

Dehors, le brouhaha montait et descendait comme une vague sous l'orage. Le calife Abdoul Kader, maître de la cérémonie, était resté debout. Son œil vigilant veillait sur tout. Quand tous les invités furent en place, il se dirigea vers un faisceau de micros installé au milieu de la tente. Il s'éclaircit la voix et dit :

— Frères Baye, frères musulmans, amis étrangers, je vous salue…

Sa voix se répercutait dans toute la ville. Comme par enchantement, le bruit se cassa, s'amenuisa, puis disparut.

— Pour la première fois dans notre histoire, nous recevons pendant notre manifestation religieuse la plus importante, le Président de la République de notre pays. C'est un grand honneur pour notre communauté…

Le chef religieux termina son discours de bienvenue en remerciant les services de l'état pour leur aide dans la préparation de cette manifestation. Après avoir salué toutes les délégations religieuses, politiques, et étrangères, il réclama l'attention de tous sur ce qui allait suivre.

Le chef de l'État se leva et prit la parole. Habillé comme d'habitude d'un élégant costume d'alpaga noir, il possédait un beau visage fin et une peau claire qui affirmait son appartenance peule. Ayant passé la moitié de sa vie en Europe, de l'Africain, il n'avait que l'aspect extérieur. Il ne se sentait à l'aise qu'entouré de ses pairs blancs à qui, lors de ses retours de voyage, il attribuait toutes sortes de compliments, les appelant par leurs prénoms suivis d'un pompeux « mon ami ». Quand ces derniers venaient en visite privée ou officielle, il se singularisait par ses dépenses extravagantes, tellement excessives qu'elles effaraient ses invités. En revanche pour ses collègues noirs, il n'avait que condescendance et mépris. Favorisé par son prédécesseur qui l'avait ramené de France et imposé à tous, il devait pourtant sa nomination comme président de la République aux votes massifs des Baye qui, obéissant à une consigne de leur guide, l'avaient plébiscité. Politicien retors et sans

scrupules, il avait réussi pourtant le tour de force de conserver son indépendance et sa liberté d'action en se soustrayant de la tutelle des puissances confériques religieuses. Dans le milieu Baye, beaucoup le considéraient comme un traître et un ingrat. Ce personnage fluet et longiligne cachait sous son beau visage un caractère d'acier. Sous son magistère, la majeure partie des chefs de l'opposition avait connu la puanteur des cachots.

Le discours improvisé du chef de l'État fut long et plein de citations du fondateur de la confrérie. En substance, il ne contenait rien qui pût être interprété comme un acte d'allégeance ou de parti pris. Maîtrisant l'arabe, il réussit à soulever des cris de satisfactions en récitant de temps à autre une qasida écrite par le précurseur du mouvement religieux. Connaissant le calife Abdoul Kader, je percevais à travers ses sourires fugaces qu'il n'était pas dupe de ces billevesées. Le politicien conclut dans une apothéose de cris et d'envolées religieuses enflammées.

Les micros furent ensuite déplacés jusqu'au fauteuil du calife général des Baye. Ce dernier commença par une longue prière. Sa voix que j'entendais pour la première fois présentait plusieurs similitudes avec celle de son cadet. Elle était claire et posée. La prière finie, il enchaina :

— Mon propos aujourd'hui porte sur notre chère ville de Bayela. Notre vénéré père, en venant s'installer ici, dans ce lieu retiré, ne l'avait fait que pour se démarquer des lieux gagnés par le tumulte du monde. Il entendait faire

de cette retraite un sanctuaire où pauvre, orphelin, homme humilié ou traqué trouveraient paix et apaisement. Le choix de ce lieu montre que l'unique préoccupation du créateur de notre communauté religieuse était de préserver Bayela de tout ce qui pouvait la détourner de ses objectifs et de toute pratique abhorrée de Dieu et de son prophète Mohamed. C'est pourquoi tout disciple doit s'abstenir d'y commettre une action illicite, a fortiori, d'y violer une prescription divine. Mais, de nos jours, que voyons-nous ? La violence, la corruption, le commerce de produits interdits et dangereux, la péjoration des mœurs, et des comportements indignes. En conséquence, à compter d'aujourd'hui, je prends la décision de lever les dispositions qui empêchaient la puissance publique d'y exercer ses fonctions régaliennes. Sur mon autorisation, une brigade de gendarmerie s'installera et, dans le cadre de ses attributions, se chargera de la préservation des biens de la population et du maintien de l'ordre. D'autres parts, je donne à l'administration douanière toute latitude d'intervenir dans la ville. Bayela n'a pas été érigé pour servir d'abri à la contrebande ou à la vente de produits dangereux…

Chapitre 10

I

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le sermon du calife général des Baye. La salle d'audience ne recevait que très peu de monde. Encore sous le choc, la communauté religieuse digérait difficilement les dernières mesures prises. Les Bayelois, impliqués pour la plupart dans la contrebande, manifestaient leur mécontentement par la désertion du palais califal. Ils avaient compris que les nouvelles mesures en cours d'application, même si elles étaient édictées par le chef suprême de la confrérie, ne reflétaient en fait que la volonté du calife régent. Une ambiance de suspicion et de colère planait dans l'air. Plusieurs descendants de la lignée du fondateur qui naguère se bousculaient à longueur de journée dans les couloirs de la demeure califale se signalaient par leur absence. Même le fidèle et dévoué Serigne Moustapha avait disparu. Cette désaffection ne semblait nullement gêner le calife Abdoul Kader. Ce rocher de certitude et de conviction continuait à vaquer à ses occupations comme si de rien n'était.

Les pouvoirs publics, fort de cette aubaine, se hâtaient de mettre sur pied leurs services, comme s'ils craignaient que cette faveur extraordinaire ne leur fût retirée au dernier moment. Au lendemain de cette fameuse déclaration, ils firent preuve d'une rare célérité : un détachement de gendarmes sur le pied de guerre s'installait ostensiblement à proximité de la grande mosquée, mettant fin ainsi à la souveraineté de la ville religieuse. Dorénavant, par la volonté d'un descendant de son créateur, elle entrait dans le giron de l'État. Passés les premiers moments de stupeur, les Bayelois comprirent que cette prise en main ouverte consacrait la fin d'une époque.

Dans les jours qui suivirent, nous reçûmes tour à tour la visite du premier ministre, des ministres de l'Intérieur, de la Justice, et des Finances, sans compter une multitude de hauts fonctionnaires. Si la ville était ouverte à l'autorité administrative, le calife Abdoul Kader entendait demeurer le seul maître à bord. Aucune décision, aucune initiative ne pouvait se prendre sans son avis. L'ayant bien compris, les mandarins du pouvoir agissaient avec circonspection, attentifs à ne créer aucun incident fâcheux pouvant tout remettre en cause.

En ce qui me concernait, ces changements brutaux m'étonnaient par leur rapidité et les dégâts collatéraux qu'ils occasionnaient. Je me sentais au centre d'un tsunami avec le risque majeur d'être emporté. La diminution des visiteurs me laissait des périodes de vacuité qui exaspéraient mes pensées. Du matin au soir, désœuvré, je déambulais dans les couloirs déserts. Le

soir, quand le chef religieux se retirait dans ses appartements, je réintégrais ma chambre et essayais de lire. Souvent, l'image de Rose s'invitait et ne me quittait plus. Je me réveillais le lendemain la tête pleine de regrets et de colère. Pourquoi l'avais-je laissée partir ?

Un soir, quelqu'un frappa à ma porte. À moitié nu, je me levai précipitamment, croyant à une convocation du calife. Quand j'ouvris, le visage ravagé et gouailleur de Galaye se présenta à mon regard, tandis que ses odeurs suffocantes investissaient ma chambre. Quoique fort contrarié par cette visite, le devoir d'hospitalité m'imposait de le recevoir. Sans me laisser le temps de me rhabiller, il attaqua :

— Comme faux jeton, on ne peut pas trouver pire que toi ! Pourquoi, m'as-tu abandonné ? Tu ne te comportes pas comme un ami !

Baissant le ton, il fonça sur la porte et la referma avec mille précautions. Mystérieux, il revint s'asseoir. Les yeux fureteurs, il sortit de sa poche son abominable pipe maure.

— Connais-tu la meilleure façon de se faire un ennemi ? Tu ne le sais pas ? Je vais te l'apprendre ! Réduis à la mendicité un homme habitué à l'opulence, et tu auras un ennemi irréductible ! Ton maître, le très savant Abdoul Kader veut transformer cette cité radieuse et prospère en une ville insignifiante et pauvre. Mais, Dieu du ciel ! Pourquoi une telle folie ? Même à La Mecque, là où se dresse la sainte Kaaba, même à Médine, là où repose le meilleur des hommes, Mohamed, le commerce est autorisé. Que cherche-t-il ?

Malgré mon agacement, je ne pus résister à apporter une réponse à cette attaque.

— Galaye, tu n'as rien compris ! Il n'a jamais été interdit de faire du commerce à Bayela. Il est seulement demandé d'y pratiquer un commerce licite, en rapport avec la morale et la religion. Est-ce que tu crois qu'à La Mecque, on pratique la contrebande, et la vente de médicaments prohibés et de la drogue ?

— Et tu crois que cela valait la perte de souveraineté de cette ville ? Bayela est une ville sainte, elle n'est pas une simple ville ordinaire. En lui ôtant ses privilèges, ton maître entend la banaliser. Mais, par les mânes de mes ancêtres et de l'influx sacré du grand Samsidine Dème, il n'y parviendra pas !

— Galaye, j'aimerais bien comprendre ? Tu es venu pour me voir ou pour une protestation officielle ? Si tu veux, je peux t'annoncer de ce pas…

Le vieux sacripant aspira une profonde bouffée de fumée et se tassa sur son siège. Visiblement, cette perspective ne l'enchantait pas. Il savait ce qui l'attendait : l'exil de force dans une « Daara » lointaine où il vivoterait jusqu'à la mort.

— Tu as peut-être raison, mais, n'empêche, ton maître commet là une erreur grave qui risque de lui couter cher…

— Couter cher ? Explique-toi…

— Ne sois pas niais ! Crois-tu que cette situation sera acceptée sans aucune opposition ? Allons donc ! Au contraire, des forces se constituent pour le faire

ramener à la raison. Abdoul Kader n'est ni immuable, ni éternel !

— Je ne sais pas à quoi tu fais allusion, mais, sache que, parce que tu sembles l'oublier, cette ville appartient à son père, par conséquent, elle lui revient de droit. Nul n'est mieux placé que lui pour la défendre ou y apporter les modifications qu'il juge nécessaires.

— C'est à voir…

— Galaye, tu en dis trop ou pas assez ! Que dois-je comprendre ?

Le vieux disciple arbora une mine mystérieuse de prédicateur inspiré. Ses yeux fiévreux se fermèrent à moitié.

— Chaque chose en son temps ! Tout à fait entre nous, un mouvement contestataire d'une grande ampleur se prépare. Il est question de destituer ton maître et de le renvoyer à ses champs et à ses livres nassaranes. Depuis qu'il usurpe le pouvoir califal, notre confrérie ne connait plus que déboire et disgrâce. La puissance d'une secte religieuse repose certes sur le nombre de ses disciples, mais surtout sur sa richesse. Ton maître, par ses démarches inopportunes et malheureuses, risque de faire de notre confrérie une secte banale et sans importance.

Indigné par tant d'accumulation de bêtises, je me contins difficilement. Ce vieil homme inculte et borné m'exaspérait au-delà de toute mesure. Je me bornai à le regarder. Il reprit :

— Seyni, je suis venu pour te mettre en garde. Il faut savoir deviner le sens du vent ! D'ici peu, ça sentira le roussi ! Prends exemple sur mon maître Serigne Moustapha. Depuis ce calamiteux discours, il a pris ses distances. Fais attention ! Déjà que tout le monde s'accorde à reconnaitre ton implication dans cette entreprise de destruction…

— Je te remercie de tes conseils, mais apprends que je partage entièrement les idées du calife. Si cela doit me couter un désagrément quelconque, je suis prêt à l'assumer. Maintenant, ouste ! Débarrasse-moi le plancher !

Il se leva. Élevant théâtralement les mains, il lança :

— Il ne sera pas dit que je ne t'avais pas mis en garde !

Il sortit en grommelant.

Après son départ, je ne pus me résoudre à me recoucher. Les informations parcellaires du vieux disciple ne cessèrent de me préoccuper. Que signifiait tout cela ? Qui pouvait déstabiliser mon puissant maître ? Hormis son frère ainé, le calife général, qui, du reste, non seulement, l'aimait profondément, mais aussi lui accordait sa totale confiance, je ne voyais aucune personne, aucune coalition capable d'un tel exploit. Vis-à-vis du chef religieux, ma loyauté me commandait de lui faire part de ce que je savais. Ayant longtemps réfléchi, je décidai de me taire, estimant que le marabout disposait d'un réseau d'informateurs aptes à le renseigner bien mieux que moi.

Pourtant, le lendemain matin, à ma grande surprise, le calife aborda ce sujet :

— Je ne savais pas que tu étais lié à ce fou de Galaye. C'est une chose surprenante. Toi, un être de raison, avec une tête brulée pareille !

Je savais depuis que je le fréquentais que rien ne lui échappait dans le palais et dans la ville de Bayela. La demeure califale était truffée d'yeux et d'oreilles. Mais, je ne m'imaginais pas être sous surveillance. Mon effarement dut se voir sur mon visage. Devinant mon désarroi, il enchaina :

— Comme tu le sais, ton ami ne fait pas dans la dentelle. En sortant de ma demeure, il a eu maille à partir avec les gardes. Sans cela, personne n'aurait eu connaissance de sa visite.

Estimant que sa mise au point m'avait rassuré, il continua :

— Je connais ce personnage ! Je suis à peu près certain que sa visite n'était pas faite simplement par amitié ! Je me trompe ?

Cette interrogation directe me tira de ma prostration. Connaissant l'esprit incisif du chef religieux, je résolus de tout lui dire.

— Il semble, maître, qu'un complot se fomente. Je ne sais comment, mais le but avoué est de vous destituer.

— Seyni, il me plairait que tu me donnes ton avis personnel sur ce que tu as appris. Penses-tu que ces gens pourraient arriver à leur fin ?

— Je suis mal placé pour émettre un jugement objectif sur une situation que je ne maîtrise pas. Les assertions d'un

personnage aussi fantasque que Galaye ne peuvent être utilisées…

— Alors, explique-moi la disparition inexpliquée de mon neveu Moustapha. Galaye n'est pas un modèle d'intelligence ! Je le vois mal inventer une histoire de cette envergure. Bien qu'il soit un affabulateur hors pair, ses informations ne sont pas dénuées de cohérence.

— Je ne sais pas…

— Pour une fois brillant juriste, il faut faire preuve d'imagination ! Dans ce cas de figure, il ne s'agit pas de compiler des renseignements pour en faire des éléments de synthèse, de supputation. Ce problème renvoie à la sensibilité, au flair…

— À vrai dire, je ne me sens pas inquiet. Le complot, s'il y a complot, n'a aucune chance de prospérer !

— Et pourquoi ?

— La seule personne qui pourrait vous éliminer de vos fonctions est votre frère ainé, mais ce dernier ne me parait pas être un homme à se dédire facilement et il n'y a aucune raison pour qu'il adopte la thèse de vos ennemis !

— Venant de toi, c'est tout ce que je voulais savoir. Ne te fais plus de soucis pour ma personne !

II

Avec l'apparition des premières pluies, la violence explosa d'une façon imprévisible et brutale, à penser que les événements n'attendaient que ce signe du ciel pour se manifester, entrainant dans une sarabande folle disciples, commerçants et chefs religieux. La frustration qui en était le moteur étalait sa face hideuse et triomphante, distillant son venin en abondance. Certains chefs religieux dont les intérêts se trouvaient menacés par les nouvelles mesures, accompagnés de leurs vassaux-commerçants, bravèrent ouvertement l'autorité du calife régent. La colère et l'aveuglement les poussaient à fouler du pied le principe même qui fondait leur puissance et qui était à l'origine de leur statut privilégié : l'obéissance. La confrérie Baye puisait sa force et son unité dans le respect aveugle des consignes et recommandations de son chef suprême.

Grisés par leurs attaques verbales qui ne rencontraient aucune répartie, les chefs religieux en dissidence s'enhardirent davantage. L'injure fut remplacée par l'action. Sur leurs instructions, le bureau des douanes, à peine achevé, fut mis à sac et démantelé pierre par pierre. La brigade de gendarmerie connut le même sort. Devant la marée humaine qui s'en prenait à eux, les fonctionnaires ne durent leur salut qu'à une fuite éperdue et sans gloire. Blasphème suprême, le calife Abdoul

Kader, par libelles distribués en masse, fut tourné en dérision et insulté d'une ignominieuse façon.

Étrangement, le maître de la confrérie restait silencieux, comme si cette sédition ouverte n'interpellait pas son autorité. Il était pourtant au fait de cette situation. Ses informateurs se succédaient dans son bureau privé, apportant les nouvelles les plus alarmantes. Étonné par une telle passivité, je me permis d'évoquer ce problème devant lui :

— Savez-vous maître que la ville est à feu et sang ? On brave ouvertement votre autorité…

— Par un groupuscule d'individus au demeurant fort négligeable !

Cette répartie fut dite d'un ton sarcastique. Le marabout était assis sur sa chaise pliante, une pile de lettres et de journaux sur les genoux.

— Mon garçon, tes soucis me vont droit au cœur. Cependant, j'aimerais que tu orientes ton esprit sur des choses autres que ces enfantillages.

— Des enfantillages ? Une ville en pleine révolution et une stigmatisation malsaine de votre personne, vous trouvez cela infantile ?

Agacé, le chef religieux abandonna sa lecture et planta sur mon visage des yeux sévères. Il me regardait comme un enfant attardé.

— Maintenant, cela suffit ! Tu ne m'apprends rien de ce que je ne sais déjà. En son temps, je prendrais les mesures que je jugerais appropriées. Compris ? Je constate que ces périodes troubles te rendent oisif et

particulièrement loquace. Je vais te donner une occupation plus intelligente. Après la prière du crépuscule, tu iras me quérir Moranta. Il est chez sa femme, mon ambitieuse et prétentieuse nièce, Bineta Dème.

Le soir tombait. Le soleil crépusculaire teintait le ciel de rouge et ses reflets incendiaient les coupoles cyclopéennes de la grande mosquée. Cela faisait plusieurs jours que je ne m'étais pas aventuré hors de la demeure califale. Mes rares sorties se faisaient dans la limousine climatisée de Moranta. Ce mode de transport, il faut le dire, est le plus sûr moyen de se couper des réalités. Bayela, sanctuaire religieux, était aussi une cité commerciale florissante où s'alignaient des boutiques et des souks dégorgeant de marchandises de toute provenance. Les produits prohibés s'étalaient partout. Les commerçants, tapis derrière leurs étals, l'œil dur, affichaient ouvertement leur rejet des nouvelles mesures préconisées en matière de commerce. En les regardant, une question vint m'interpeller : la puissance du calife Abdoul Kader, bien que considérable, pouvait-elle éradiquer la contrebande à Bayela ? Ce commerce réprouvé, en raison de ses bénéfices gigantesques et de ses implications multiples dans les rouages de la ville sainte, s'incrustait trop profondément pour être extirpé d'un seul coup.

La villa de Bineta Dème se trouvait dans un quartier cossu. C'était une demeure imposante, entourée de bougainvilliers en pleine floraison. Le parking renfermait une impressionnante collection de voitures de prestige.

J'hésitai longtemps avant de me présenter devant la porte d'entrée monumentale. Un disciple gardien, les cheveux épars, les reins ceints d'un ceinturon militaire, me regardait venir. De l'intérieur me parvenait un bruit confus de voix accompagnées de rires gras. Ma mise modeste n'inspirait visiblement aucune sympathie au portier. Il m'écouta d'un air ennuyé.

— Serigne Moranta n'est pas visible ! Revenez plus tard !

Dédaigneux, il croisa ses mains sur sa poitrine et fit semblant de m'ignorer.

— Veux-tu lui dire que c'est son père, le calife Abdoul Kader qui m'envoie !

Le nom du maître de Bayela le fit sursauter. Il se pencha et posa littéralement sa face de brute sur mon visage. Ses prunelles noires dansaient une sarabande folle dans leurs orbites : il réfléchissait. Je croyais entendre les rouages martyrisés de son cerveau : fallait-il me croire et m'annoncer, ou refuser avec le risque majeur de s'exposer à une sanction si d'aventure ma présence était souhaitée ? La cogitation fut laborieuse. En définitive, il opta pour la sagesse en m'ouvrant la porte.

Le ronronnement des climatiseurs se mêlait au brouhaha provenant d'une salle immense. La porte d'entrée était jonchée de chaussures. Je poussai le panneau de bois ouvragé. Un froid glacial me pénétra comme une lame de rasoir. L'endroit était d'un luxe inouï. Des colonnes de marbre cannelées supportaient un plafond décoré de bois précieux et d'émails multicolores. Des lustres de cristal pendaient et diffusaient une lumière

tamisée sur le monde vautré dans des matelas de velours rouge. Cet éclairage avait la propriété de donner un éclat particulier aux bijoux et aux objets de métal. La porte en se refermant émit un bruit cristallin. Des visages se tournèrent vers moi. Le bruit se cassa. Aussi loin que pouvait porter mon regard, je ne voyais que des gens richement habillés installés devant de larges plats débordant de nourriture. Mon intrusion avait interrompu un banquet intime. Des faces noires barbouillées d'huile prirent le temps de me regarder avant de reprendre leur mastication.

Une forme s'avança. Sous le lustre, je découvris une tête rasée, une figure avenante, et des yeux interrogateurs. M'ayant compris, elle me demanda de la suivre. Par un couloir lambrissé, nous contournâmes les fêtards pour nous retrouver devant une porte ouverte, derrière laquelle s'échappait une discussion coléreuse. Prévenu, Moranta surgit de la chambre.

— Seyni, quelle surprise ! Mba diam ?

— Diamerek ! Répondis-je. Tout le monde va bien !

La pièce où je fus introduit était un petit salon meublé de fauteuil de cuir et de bibelots de grande valeur. Des tapis d'Orient recouvraient le sol. Sur un grand canapé, une femme était à demi couchée. Son teint originel était le noir anthracite si j'en jugeais la couleur obscure des jointures de ses mains, qu'aucun produit blanchissant, fut-il le plus décapant, ne peut venir à bout. Sa peau, devenue ambre clair à force de pommades à base d'hydroquinone et de corticoïde, brillait d'un éclat

malsain sous le plafonnier. Pourtant, sans son teint blafard, elle était d'une beauté remarquable, avec des yeux d'une extrême luminosité. Son cou supportait une lourde chaine en or qui s'harmonisait avec les pendentifs stylisés suspendus à ses oreilles. Elle me regardait avec une curiosité insolente. Son dos reposait nonchalamment sur le bras du meuble. Cette posture et son air hautain me firent tout de suite comprendre que je me trouvais devant la redoutable Bineta Dème. Les autres fauteuils abritaient des hommes à la mine crispée. J'en dénombrai quatre. En sus de leurs vêtures luxueuses, ils avaient tous un air de famille très prononcé. Au reste, leur attitude affirmait leur appartenance à la lignée des Dèmes. Moranta fit les présentations :

— Je vous présente Seyni Séne ! Vous avez surement entendu parler de lui ! C'est le secrétaire particulier de mon père. Seyni, voici ma femme et mes cousins…

Les noms qui suivirent ne retinrent pas mon attention. L'usage Baye voulait que l'on baisât la main de tout descendant de Samsidine Dème par respect pour ce dernier. Cette pratique que j'avais pourtant adoptée me parut inopportune, voire ridicule devant le bloc d'indifférence et d'hostilité que m'opposaient ces héritiers imbus de leur importance. Je me bornai à lancer un salut collectif qui ne suscita d'ailleurs aucune réaction. Devant une telle marque de désintérêt, mon ego qui, quoique réduit à sa plus simple expression depuis mon intrusion dans le milieu religieux, se rebiffa. Il me fallut beaucoup de volonté pour repousser dans les abysses de mon corps la fureur et la colère que leur insolence

engendrait. Tenant à leur manifester mon indépendance, je me permis de m'installer sur un fauteuil au lieu de m'asseoir sur le sol comme le veut la tradition. Les jeunes chefs religieux arboraient sur leur visage des signes de grande contrariété. Ma venue intempestive avait interrompu un conclave secret et ils n'attendaient que mon départ pour le reprendre.

Je me penchai vers Moranta et lui dis : « Je ne reste pas longtemps, j'ai une commission pour toi. » Mon ami ne me paraissait pas être à l'aise. En m'écoutant, il regardait les yeux de sa femme comme pour y puiser un conseil. Ce geste, plus qu'une évidence, attestait l'emprise de cette dernière sur lui. Bineta Dème, immobile sur son siège, me dévisageait avec dédain. Ses épaules, lustrées par toute une génération de crèmes, luisaient comme du vieil ivoire. Le chef religieux toussota de gêne. D'une voix mal assurée, il me dit : « Quelle est cette commission ? »

Une vague de colère mêlée de mépris me submergea d'un coup. Comment cet homme éduqué dans le respect du secret pouvait-il m'inviter à délivrer en public un message à lui seul destiné ? Maîtrisant mon énervement, je rétorquai : « Mais, c'est personnel ! » Je me levai. La jeune femme qui visiblement n'appréciait pas mes manières, voire ma personne, m'incendia d'un regard venimeux avant de baisser ses paupières surchargées de mascara. Je venais de me faire une ennemie irréductible !

La mine soucieuse, Moranta me raccompagna jusqu'à la porte principale où je lui délivrai le message. Cela sembla augmenter ses préoccupations. Ce comportement

me rappela sa disparition du palais califal depuis les premières manifestations de la fronde, alors que son devoir, en tant que fils, était d'assister et de soutenir son père. Cette attitude suspecte pouvait engendrer plusieurs interprétations, d'autant plus que son beau-père, le cheikh Nazirou Dème était reconnu unanimement comme le chef de la dissidence. Personne ne songerait à son implication dans cette rébellion, mais il n'était pas exclu qu'il fût au courant de ce qui se tramait. Bien qu'attaché à son père, il ne pouvait pas aussi se démarquer de sa femme. J'imaginais son dilemme. Le cas de conscience d'un homme faible, indéterminé.

Les yeux baissés, le jeune marabout me serra longuement la main. Il semblait par ce geste me communiquer l'état de son désarroi.

Il devait être minuit. Les lampadaires implantés à profusion illuminaient Bayela comme un fanal. Je marchai, le pas lent, absorbé par mes pensées. Un sentiment de solitude absolue m'envahissait, faisant surgir de mon subconscient des images et des sensations qui me faisaient frémir de regret. Comme un leitmotiv, l'image de Rose ressurgissait de ma mémoire. Tant qu'elle était à ma proximité, je ne pouvais évaluer avec justesse l'état de mes sentiments. Une évidence s'imposait : non seulement j'aimais cette femme, mais sa présence m'était nécessaire. Je ne cessais de me reprocher ma réserve, mon absence de chaleur, mes calculs mesquins.

La route bitumée bordée de pierres de taille se déroulait devant moi. Dans le lointain, je percevais l'écho

de quelques chants religieux. La colossale mosquée se détachait sous les projecteurs avec une netteté saisissante. Sa toiture crénelée et ses minarets prodigieux agressaient le ciel. En relevant les yeux, je reconnus la concession de Serigne Moustapha. Trop heureux de cette diversion qui me sortait de mes pensées, je m'y dirigeai presque en courant. Devant le portail principal, des disciples bardés de cuir déchargeaient un camion. Des monceaux de bagages s'accumulaient, tandis que des bras vigoureux les charriaient vers la demeure. Je dépassai cette animation et m'orientai vers la chambre de Galaye. Des chaussures abandonnées devant la porte me rassurèrent sur sa présence. Je frappai et entrai comme d'habitude, sans attendre sa permission. Ce que je découvris me figea sur place. La tête de gorgone du vieil homme était penchée sur un van de géomancien. Ses yeux étaient rivés sur des figures exécutées par un jeu de cauris. En pleine séance divinatoire, Galaye remuait la tête, l'air hagard. À ses côtés, un brasero de terre cuite diffusait de l'encens. En face de lui, sur un lit dépenaillé, étaient assises deux jeunes femmes. Elles le regardaient en silence. Au bruit que je fis, tout le monde se retourna. Le vieux serviteur, m'ayant reconnu, se précipita sur moi, plein d'urbanité. Avec appréhension, je le vis ouvrir les bras et m'enlacer dans une attitude simiesque. Ses odeurs d'œufs pourris me firent presque défaillir.

— La sainteté de notre vénéré Samsidine Dème est indiscutable et le sceau du prophète est sur lui ! C'est surement lui qui t'a mené à moi ! Je suis un homme comblé. Installe-toi ! Ma modeste demeure t'est entièrement acquise.

Il me fit une place sur le lit. En m'asseyant, je reconnus Gansiré. Un sourire affleurait de ses lèvres pleines. Son visage, raviné de fossettes, gardait toujours sa réserve coutumière. Celle qui l'accompagnait, une femme au teint noir enveloppée dans un grand boubou de valeur, me dévisageait avec intérêt. Sa bouche charnue s'entrouvrait sur une splendide denture. Galaye reprit place, non sans m'avoir présenté :

— Femmes, vous avez à côté de vous, le cerveau du calife Abdoul Kader. Ce beau jeune homme, si frêle, est à l'heure actuelle la personne la plus intéressante de Bayela. Seyni tu as devant toi Gansiré que tu connais déjà, et Sokhna Absa Diouf, la première femme de notre maître Serigne Moustapha. En réalité, son cœur.

La présentation pompeuse du vieil homme eut le don de soulever l'hilarité de l'épouse du marabout. La chambre se peupla un instant de ses éclats de rire. Quant à Gansiré, hormis son sourire figé, elle ne participa pas à cet accès de bonne humeur. Galaye se rassit devant ses instruments de divination, retrouvant du coup son sérieux et sa solennité. De sa main droite, il regroupa l'ensemble des cauris, y souffla une courte prière, et les lança sur le van. Les petits coquillages teints à moitié de suc de kola, s'éparpillèrent comme animées d'une vie propre, et formèrent çà et là des ensembles surréalistes. Le vieil homme les examina, les lèvres murmurantes. Après un laps de temps, il redressa sa tête et ses yeux charbonneux semblèrent lancer des éclairs de démence.

— Les cauris divinatoires ne mentent jamais ! Il faut savoir interpréter leur langage. Mais, moi, Galaye, descendant

d'une longue lignée de géomanciens et de guérisseurs, je suis leur fidèle serviteur ! L'entrée de notre jeune ami dans cette chambre a changé le cours de la divination. Voilà que les esprits se mettent à faire de la digression !

Le vieux disciple s'interrompit et alluma sa pipe maure. Il s'enveloppa de fumée nauséabonde, se racla profondément la gorge, et cracha sur le brasero.

— Ma voyance est voilée par une obscurité distillée par un homme qui a l'habitude de domestiquer les esprits…

Agissant comme si nous n'existions plus, Galaye reprit ses cauris bigarrés et les relança avec circonspection. Les coquillages rouge et blanc roulèrent sur la surface du van et dessinèrent des séries de figures géométriques. Un cauri se détacha nettement du lot et s'immobilisa en dehors de l'aire de divination. Galaye était comme frappé de saisissement. Ses bras se levaient et s'abaissaient comme les élytres d'un insecte gigantesque. Des murmures diffus fusaient de ses lèvres, où se distinguaient de nettes insultes. Il hochait la tête, visiblement dépassé par le message que lui délivraient ces coquillages marins. D'un geste brusque, il rassembla les cauris en un tas unique et repoussa le van d'un air dégouté. Nous laissant à notre curiosité, il ralluma sa pipe et se perdit dans une profonde réflexion.

Nous restions immobiles. L'angoisse s'installait insidieusement dans la chambre. Les femmes n'en menaient pas large. Venues entendre la bonne aventure, elles se retrouvaient devant une situation inattendue, gênante. Elles commençaient à regretter cette « transgression ». Il était de notoriété publique que le

fondateur de la secte avait interdit à ses disciples le recours à la divination, surtout païenne. Mais, tout le monde savait que charlatans et autres sorciers prospéraient à Bayela.

Connaissant la fâcheuse propension à l'exagération du vieil homme, je crus bon d'intervenir :

— Galaye, tu es en train de dépasser les limites du tolérable ! N'essaye pas de nous effrayer, tu n'y arriveras pas ! D'ailleurs, moi, personnellement, je ne suis pas venue ici pour assister à tes excentricités. Serigne Moustapha est-il là ?

Galaye s'ébroua comme sortant d'une profonde léthargie. Il posa sur moi ses prunelles fiévreuses. Ses cheveux rebelles lui donnaient un aspect méphistophélique. Il éleva la main et pointa un doigt sur ma poitrine.

— L'influx maléfique d'Abdoul Kader est en toi ! Tu traines avec toi sa puissance démoniaque et ton esprit est possédé par le tien ! …

La bouche pleine d'une colère incompréhensible, il se mit debout, sans me quitter du regard.

— Je déteste ton maître, c'est un vulgaire usurpateur ! Si aucune main humaine ne peut rien contre lui, Dieu, en personne, se chargera de le faire disparaitre de cette ville qu'il humilie !

Piqué au vif, je rétorquai :

— Ta bêtise égale ton insolence ! Pour qui te prends-tu à vouloir juger un homme qui te dépasse et que tu n'oses même pas approcher. Si quelqu'un devait disparaitre de cette terre, ce serait toi, être puant et inculte.

Les yeux pleins de haine, Galaye se redressa, prêt à se jeter sur moi. C'est ce moment que choisit la femme de Serigne Moustapha pour intervenir :

— Reste tranquille, Galaye !

Cette voix posée, mais pleine d'autorité, sembla freiner net le courant de violence qui animait le vieux disciple. Il courba la tête et sortit de la chambre. La jeune femme se retourna vers moi et, toujours sur le même ton, reprit :

— Galaye est un être primitif ! Ses facéties ne nous étonnent plus ! Il est un peu perturbé, il faut l'excuser. Pour oublier tous ces désagréments, je vous invite chez moi. Je connais vos liens avec mon époux. Il est parti ce matin à Dakar, mais il est sur le chemin du retour.

Sans attendre ma réponse, elle sortit, suivie de Gansiré, silencieuse. Au milieu de la cour, nous découvrîmes Galaye assis à même le sol, perdu dans ses pensées, la pipe en incandescence.

Comme dans toutes les demeures maraboutiques des Baye, l'univers des femmes était séparé du reste de la maison. Sokhna Absa partageait une grande bâtisse recouverte de tuiles rouges avec ses coépouses. Son appartement se composait d'une grande salle meublée avec goût et élégance, d'une chambre à coucher, et de plusieurs pièces, vraisemblablement occupées par sa suite.

Je pris place dans un fauteuil. La propreté de l'endroit et l'harmonie qui prévalait dans l'agencement intérieur me firent comprendre que la maîtresse de maison

provenait d'un milieu cultivé et raffiné. Les murs n'étaient pas placardés de photos en sous-verre si courant dans les demeures Baye. Les meubles formaient un ensemble cohérent, agréable à regarder.

Mon hôtesse, suivie de Gansiré, avait disparu derrière une porte. J'entendais le son étouffé de leurs voix. Au bout de quelques minutes, elles revinrent les bras chargés de nourriture. Elles mirent devant moi un grand plat où fumaient deux poulets rôtis posés sur un lit de pommes de terre.

— Seyni, tu m'as prise à l'improviste, c'est pourquoi je ne peux t'offrir que ce modeste repas ; mais, dans les jours à venir, je me propose de t'inviter et je te fais le serment que ce sera un vrai festin !

Le diner fut pris en commun. Par politesse, les femmes entassèrent les meilleurs morceaux devant moi. Libéré de ma réserve, je mangeai avec appétit. Après avoir débarrassé, elles firent cercle autour de moi, impatientes de me poser des questions. Sokhna Absa semblait la plus pressée. Gansiré ne se départissait pas de sa froideur. Son beau visage cuivré souriait en permanence, mais, dans le fond de ses yeux magnifiques, je percevais une espèce de méfiance sur le qui-vive. Cette attitude me déroutait, mais je me consolais en pensant que ce traitement était attribué à tous les mâles qui s'intéressaient à elle. La femme de Serigne Moustapha mit entre mes mains un verre de thé maure.

— Enfin Seyni, te voilà en chair et en os. Mon mari ne reste pas une journée sans prononcer ton nom. C'est cela qui a aiguisé ma curiosité. Curiosité futile d'une

femme, me diras-tu, mais qu'importe ! Comme tout le monde, je voulais te connaître.

L'entame de cette conversation qui ne portait que sur ma personne me gênait, mais je n'en laissais rien paraître.

— Vous savez, au Sénégal, on a tôt fait de monter une affaire insignifiante en montagne !

L'enthousiasme de la jeune femme ne fut pas freiné par mon autodérision.

— J'étais curieuse de te connaître pour une autre raison, disons d'ordre intellectuel. Le calife Abdoul Kader a épuisé et découragé une génération de collaborateurs instruits et compétents. Que tu aies pu trouver la patience et l'intelligence de travailler avec lui et mieux de te concilier ses bonnes grâces, c'est cela l'exploit ! Mon mari qui est pourtant tout dévoué à sa cause et qui plus est son neveu ne peut en dire autant. Mais, je commence à entrevoir la vraie raison…

— Ah ! Comment ?

— Je vais te le dire ! Non seulement tu es posé et intelligent, mais tu suscites facilement la sympathie.

Se tournant vers Gansiré qui ne semblait pas vouloir participer à cette conversation, elle ajouta :

— Cousine, voilà un parti qu'il ne faut pas laisser échapper !

Cette saillie ne dérida pas la jeune femme. Presque immobile, elle maintenait son sourire figé. Ce que je décelais en elle n'était pas de la timidité, mais un refus délibéré de participer à cette conversation. Je soupçonnais que ma personne en fut la cause. Voulant en avoir le cœur

net, je profitais d'une disparition momentanée de la maîtresse de maison, pour l'interpeller :

— Gansiré, je te trouve distante. T'ai-je causé du tort sans le savoir ?

Ses beaux yeux se fixèrent sur moi sans aucune gêne, tandis qu'un faible sourire étirait ses lèvres.

— Je ne vois pas en quoi ? Je n'ai simplement pas envie de parler !

— Si tu ne parles pas, comment fera-t-on pour te connaître ?

La jeune femme me regardait en souriant, puis, d'un ton où se greffait un soupçon de dédain, elle laissa échapper cette phrase :

— Qui te fait croire que j'ai envie de faire ta connaissance ?

Cueilli à froid par cette répartie méprisante, je dus faire beaucoup d'effort sur moi-même pour ne pas répondre. C'était la première fois que je me trouvais confronté à une situation aussi embarrassante. Cette femme venait de me démontrer que mes connaissances en psychologie humaine présentaient de sérieuses lacunes. L'étendue de mon erreur de jugement me rendait pusillanime. Comment n'avais-je pas senti au premier regard l'arrogance qui sourdait de toute sa personne ? À force d'être courtisée, d'être posée sur un piédestal, cette femme avait développé un syndrome de suffisance et d'orgueil qui la rendait hautaine et dédaigneuse. Je m'en voulais de ma méprise.

La femme de Serigne Moustapha nous trouva chacun plongé dans le silence. En maîtresse de maison

accomplie, elle servit de nouveau à boire et nous embarqua dans une discussion à caractère participatif à laquelle malgré nous, nous nous trouvions dans l'obligation de prendre part.

Une demi-heure après, un disciple, engoncé dans un court boubou bleu, la tête rasée, entra et s'inclina devant Sokhna Absa. Il murmura quelques mots, puis se retira. Se tournant vers moi, elle me fit savoir que son époux venait d'arriver et qu'il m'attendait. Heureux d'échapper à cette ambiance oppressante, je pris congé. La femme du marabout me raccompagna jusqu'à la porte.

— Gansiré n'est pas très liante ! Je suis désolée ! Mais, tenez-vous prêt pour mon invitation. À bientôt.

Gansiré, impassible, ne m'accorda aucun regard.

En arrivant devant la résidence du chef religieux, j'y trouvai Galaye, dans une attitude hostile. Cela ne me fit pas peur : ses gestes de matamore ne m'impressionnaient plus. Résolument, je m'avançai. Cependant, quand je fus à sa hauteur, il me lança d'un ton de rogomme :

— Après ton entrevue, viens me voir ! Il faut que je te parle !

Serigne Moustapha portait encore son habit de voyage : un grand boubou haoussa brodé de bas en haut de losanges entrelacés. Les yeux fuyants, il me serra la main, embarrassé. Après un échange de banalités, je pris la parole :

— Le calife n'apprécie ni la défection de son neveu, ni son silence à son égard ! Que se passe-t-il ? Se pourrait-il que ce dernier soit gagné par les idées de la rébellion ?

— Non ! Je ne suis sous l'influence de personne. Disons simplement que je me trouve entre le marteau et l'enclume. La décision de mon oncle me met dans une position fort délicate. La majeure partie des commerçants frappés par les mesures restrictives fait partie de ma sphère familiale. La détresse et la ruine de ces disciples ne peuvent me laisser indifférent.

Il s'arrêta, s'essuya le visage et reprit :

— J'en veux à mon oncle ! Je n'arrive pas à comprendre que, vivant à ses côtés et œuvrant à sa grandeur, qu'il puisse me cacher une affaire de cette envergure, moi, son propre neveu.

Tout en parlant, il me regardait, me reprochant muettement mon comportement à son égard. Dans sa logique, notre amitié justifiait une dérogation aux règles de silence imposées. J'aurais dû le prévenir ! Son attitude me faisait maintenant comprendre pourquoi le calife Abdoul Kader m'avait imposé une discrétion absolue. Il connaissait mes liens d'amitié avec son neveu et son implication directe ou indirecte dans cette affaire. Conservant mon calme, je rétorquai :

— Mais, tu admets le bien-fondé d'une telle décision ? Le commerce, en lui-même, n'est pas interdit ; il est demandé simplement qu'il soit exercé dans le respect de la législation et des règles en vigueur dans ce pays. Se taire devant des pratiques dangereuses qui, à la longue, risquent de fragiliser toute la confrérie n'est pas, à mon humble avis, une démarche intelligente et responsable !

Un sourire décrispa le visage du chef religieux.

— On voit bien que tu ne connais pas les raisons profondes de ces mesures. Cette affaire, tu l'analyses avec la candeur d'un néophyte et le volontarisme d'un prosélyte. Les véritables enjeux t'échappent. La contrebande a enrichi au-delà de toutes mesures quelques familles maraboutiques en faisant d'elles des puissances presque autonomes au sein de la confrérie. Leur autorité contrebalance le pouvoir califal. Cet état de fait n'a jamais été admis par mon oncle qui entend instaurer un califat à la suzeraineté incontestée, voire totalitaire. Son seul souci est de briser l'influence de ces familles religieuses, même s'il est démontré que ces dernières ne nourrissent contre lui aucune attitude belliqueuse.

— Les méfaits de ce commerce illicite sont quand même réels…

— Illicite ? Pour qui ? Pour seulement le gouvernement de ce pays ! La contrebande n'est-elle pas un avatar d'une gestion malsaine ? Les pouvoirs publics brandissent le spectre de la banqueroute de nos unités industrielles qui ne peuvent faire face à l'afflux de produits manufacturés de faible coût introduits par la contrebande. Mais, que représentent ces unités industrielles dans l'économie nationale ? Ces sociétés, dont le capital est souvent étranger, contribuent-elles au développement de notre pays ? Je ne crois pas ! La totalité des emplois générés par ces entités industrielles représente par rapport à la population un pourcentage infime. D'ailleurs, les richesses issues de ces sociétés vont dans les poches d'une élite et le reste dans l'escarcelle de quelques caciques du pouvoir.

La voix dure et le regard en feu, le jeune marabout continua :

— En ce qui me concerne, ce commerce n'est en rien illicite ! C'est une réponse des populations à leur appauvrissement quotidien. L'État qui achetait leurs récoltes ne le fait plus et ne satisfait plus à aucune demande sociale. Regarde la pauvreté qui prévaut un peu partout. Mais laissons de côté les causes et les conséquences de ce commerce pour revenir sur les vraies raisons de leur interdiction à Bayela. Les mesures entreprises par mon oncle avec la complicité des pouvoirs publics n'ont pour finalité, je le répète, que la mise au pas de certaines familles maraboutiques.

Serigne Moustapha me surprenait une fois de plus. J'étais loin de me douter du niveau élevé de sa culture politique. Le nouveau visage qu'il me présentait était très éloigné de celui que je connaissais : serviteur dévoué et silencieux au service de son oncle. J'avais devant moi un chef lucide, motivé et prenant à cœur les intérêts de ses ouailles. Toutefois, certaines de ses insinuations heurtaient mes certitudes. C'est pourquoi je ne pus résister à lui dire :

— Je ne pense pas que le calife Abdoul Kader soit d'un tel machiavélisme. La colère t'aveugle ! Si le ravalement des familles religieuses importantes était réellement son objectif, je crois savoir qu'il dispose de moyens beaucoup plus appropriés, beaucoup plus simples. L'affaiblissement des familles maraboutiques, ossatures et piliers de la confrérie, n'aura pour résultat qu'une perte d'influence et de puissance. Je ne crois pas que cela soit son souhait.

Le visage du jeune chef religieux s'était de nouveau couvert de sueur. Ses yeux fiévreux et leur fixité prouvaient qu'il restait ancré à ses idées. Pourtant, sa thèse me troublait. En raison de mon ignorance des rivalités interfamiliales, la prudence m'imposait neutralité et circonspection. Il faisait tard. Je décidai de me retirer. Mon hôte m'accompagna jusqu'au seuil de son salon. À peine dehors, je fus harponné par Galaye. La lumière des lampadaires donnait à son facies un aspect fantomatique.

— Quoique tu puisses penser, je reste ton ami ! Abdoul Kader risque de t'entrainer dans une aventure sans issue et extrêmement dangereuse pour toi. Reste ici, à côté de notre maître, rien ne pourra t'arriver !

Je ne répondis pas. Le vieil homme, enveloppé dans ses oripeaux nauséabonds, la figure souillée d'une barbe irrégulière, le dos vouté, me faisait penser au héros hugolien, Quasimodo. Malgré son aspect monstrueux, rebutant, je sentais en lui une sincérité qui me remplissait de confusion et de honte. Je pris la fuite.

Chapitre 11

I

Trois mois…

Bayela avait renoué avec les habitudes du passé. Les nouvelles mesures en matière de commerce, à l'abandon, n'étaient plus qu'un lointain souvenir. La contrebande, telle une toile d'araignée géante, étendait ses ramifications dans toute la ville. Le danger qui avait un bref instant menacé son existence semblait avoir réveillé ses instincts de survie. La ville sainte croulait de marchandises prohibées. Les marabouts dissidents, appuyés par leurs complices commerçants, tenaient la ville en coupe réglée.

Cheikh Nazirou Dème, le beau-père de Moranta, ne se cachait plus comme étant l'instigateur et le guide de la rébellion. Il avait quitté sa ville et siégeait ostensiblement à Bayela. Sa villa était devenue le nouveau point de ralliement des populations. Voulant donner une légitimation à ses agissements, il avait mobilisé quelques religieux acquis à sa cause et était allé voir le calife consacré pour expliquer et justifier sa position. Cette démarche perfide, destinée à discréditer le frère cadet, ne

fut pas couronnée de succès. Des marabouts, comme Serigne Moustapha, se démarquèrent de cette entreprise. La fronde ne se disloqua pas pour autant. Au contraire, elle se radicalisa. Plein de ressources, le maître de la deuxième ville Baye développa une nouvelle stratégie de combat en s'appuyant sur la délation et le dénigrement. Ses déclarations pleines de solennité, ses descriptions dantesques de l'avenir de la confrérie sous le magistère du calife régent, impressionnèrent plusieurs disciples hésitant encore à rallier sa cause.

Le calife Abdoul Kader, bien que largement informé de cette situation, continuait d'ignorer cette rébellion. Il vaquait à ses occupations quotidiennes comme si de rien n'était. Rien ne semblait pouvoir troubler sa quiétude. La raréfaction des visiteurs, l'ambiance de haine qui stagnait au-dessus de sa personne, toutes ces avanies le laissaient de marbre. Cette attitude passive, de la part d'un personnage aussi soucieux de son autorité, ne cessait de m'étonner. C'est à penser que les réformes prises, véritable boite de pandore, avaient libéré des gênes qui annihilaient son intelligence et sa combativité. Le cours de sa vie ne changeait pas. Il se levait à l'aube, faisait ses ablutions, alignait plusieurs prières surérogatoires, et lisait le coran. Puis, comme d'habitude, il sortait de ses appartements pour aller présider dans la mosquée attenante la prière du matin. En début d'après-midi, il m'appelait et me dictait sa correspondance. Le plus souvent, nous restions seuls dans la grande salle d'audience, interrompus de temps à autre par le vol désordonné d'un pigeon égaré.

Moranta n'avait toujours pas réapparu. S'était-il rangé derrière sa femme ? En revanche, Serigne Moustapha avait pris soin de s'éloigner de la dissidence. Même s'il ne cachait pas son hostilité sur les mesures arrêtées, il avait pris soin de taire ses sentiments. Ses liens de parenté et surtout sa proximité avec le calife ne l'autorisaient pas à avoir un autre comportement que la loyauté. Changeant de démarche, il venait maintenant chaque matin présenter ses respects à son oncle. Mais, dès cet acte accompli, il retournait dans sa concession.

II

— Seyni, quelqu'un vous demande.

— Qu'il vienne…

— Il refuse ! Il dit qu'il vous attend à la porte principale.

— Mais, qui est-il ?

Le portier, un disciple sérère, bâti en force, haussa les épaules d'impuissance.

— Je ne connais pas cette personne…

On était en début d'après-midi. D'une minute à l'autre, le calife allait sortir de ses appartements. Il faisait une chaleur caniculaire. Agacé, je me levai et traversai la cour balayée de bourrasques de sable. Un homme m'attendait sous l'ombre d'un acacia. De taille impressionnante, il était habillé d'un large boubou blanc. Sur sa poitrine s'étalait une panoplie de gris-gris. Je le saluai. Il répondit dans le wolof caractéristique des natifs du Baol. Ses dents jaunies par un excès de fluor brillaient comme de l'or.

— C'est Cheikh Nazirou qui m'envoie. Il t'attend chez lui !

N'en croyant pas à mes oreilles, je lui demandai de répéter. Ce qu'il fit de mauvaise grâce.

— Je ne le connais pas !

L'envoyé esquissa un léger sourire et planta sur moi un regard goguenard.

— Tu ne vas tout de même pas prétendre que tu ne connais pas le Cheikh ? Allons ! Soyons sérieux !

Les derniers mots de la phrase me déplurent. Contenant ma colère, je rétorquai :

— Je ne suis pas tenu de le connaitre et surtout je ne suis pas à ses ordres !

L'homme me dévisagea comme si j'avais émis une incongruité, puis il reprit :

— Si j'étais à ta place, je répondrais ! Je ne pense pas que tu sois en mesure de refuser ! Et d'ailleurs, tu dois savoir que mécontenter le cheikh n'est jamais sans conséquence. La colère des grands est souvent néfaste pour les petits !

La dérision qui pointait de sa voix me mettait dans tous les états. Estimant que la coupe était pleine, je lui tournai le dos et repris le chemin de la résidence. L'exaspération générait des picotements désagréables sur mon dos.

— N'oublie pas ! Ce soir, à dix heures ! Un conseil, prends des renseignements sur celui qui t'interpelle et tu verras à quoi tu te heurtes. À bientôt !

Que pouvait bien me vouloir ce marabout félon ? Dans l'échiquier du pouvoir califal, je ne représentais rien ! Cet aspect, j'en étais sûr, ne lui échappait pas. Voulait-il me soutirer des renseignements ? Enfermé dans mon réduit, le corps en sueur, j'essayais de comprendre la démarche du beau-père de Moranta. Connaissant l'efficacité du réseau de renseignements du calife, je décidai de l'informer. Je ne me trompai pas ! Dès que le

chef religieux s'installa dans son fauteuil, au regard qu'il me lança, je compris qu'il était déjà informé de mon aventure. Après avoir pris son café, il me facilita la tâche en lâchant en guise de préambule :

— La vie est une chose étrange ! Je n'ai jamais imaginé une seconde que Sakéware pouvait venir dans ma demeure sans accourir me saluer ! Son père est mort dans mes bras…

— Sakéware ?

Un sourire malicieux embellit son visage.

— Ainsi, cette créature n'a même pas jugé bon de te donner son nom…

Je compris que le vieil homme attendait de moi une confession en règle. Après m'avoir écouté avec attention, il me surprit par sa réponse :

— Le proverbe dit « Celui qui te mande, te dit ou te donne ! » Et puis, quand un personnage aussi important que Nazirou te convoque, le plus indiqué est d'y déférer !

Abasourdi, je me redressai et le regardai en face, croyant à une de ses subtiles plaisanteries. Mais, le vieil homme semblait sérieux !

— Vous voulez vraiment que je rencontre cet homme ?

Il acquiesça de la tête.

Naguère, Kawsar était un vieux quartier peuplé de masures délabrées, avec des rues encombrées d'immondices. Cette situation aurait pu continuer si quelques riches commerçants n'y avaient élu domicile. En l'espace de dix ans, des demeures cossues

remplacèrent peu à peu les vieilles constructions, refoulant les anciens habitants vers d'autres secteurs. La propriété de Cheikh Nazirou s'étalait sur un immense espace. Une peinture ocre embellissait clôtures et bâtiments. Un portail en fer forgé s'ouvrait au milieu. Des disciples armés de fusils de chasse en gardaient l'entrée.

Il devait être dix heures du soir quand je me présentai devant l'immense porte de fer. Dès que j'eus décliné mon nom, un talibé, habillé d'un treillis militaire, me conduisit sans tarder. Cette célérité densifia ma colère : mon éventuel refus n'avait été en aucun cas envisagé. La demeure grouillait de monde. La cour intérieure abritait plusieurs voitures luxueuses de différentes marques. Les couloirs étaient d'une longueur interminable. Après quelques minutes de marche, nous arrivâmes devant une porte en bois ornée d'un écriteau sur lequel s'entrelaçaient des caractères arabes. De la musique sortait de l'intérieur. Sans frapper, mon guide ouvrit et me fit signe d'entrer.

À demi couché, sur un matelas étalé à même le sol, la mine satisfaite, Sakéware me regardait venir. Sa main chargée de bagues reposait négligemment sur sa cuisse. Il écoutait des chants religieux Baye provenant d'une radio posée à ses côtés. Le regard plein d'ironie dont il me gratifia faillit me pousser à l'irréparable. Sans se lever, il me désigna une chaise. J'ignorai cette invite et me tins debout, manifestant ouvertement mon hostilité. Il se souleva avec lenteur et orienta son gros visage vers moi.

— Cheikh Nazirou est déjà prévenu de ta visite. Il t'appellera. En attendant, au lieu de rester planté là comme un piquet, tu devrais t'asseoir et profiter de notre hospitalité.

Tirant d'une glacière proche une bouteille de jus de fruit, il me le tendit. Emmuré dans mon silence, je lui tournai le dos. Un ricanement accueillit mon geste.

Au bout d'une quinzaine de minutes, une porte s'ouvrit dans le fond de la pièce. Un jeune homme richement habillé, des verres de myope sur les yeux, s'avança vers moi. On devinait l'intellectuel derrière son visage souriant : surement mon alter ego dans cette maison. Ignorant Sakéware qui se confondait en salutations serviles, il me serra la main avec effusion et me poussa vers la sortie. Un couloir s'ouvrit de nouveau devant nous. Foulant une moquette épaisse, nous débouchâmes devant une vaste pièce éclairée, dont les murs étaient recouverts à mi-hauteur de lattes de bois verni. De luxueux fauteuils de cuir trônaient au centre. Sur l'un d'eux, un homme emmitouflé dans un burnous marocain posait sur moi son regard. À sa crinière léonine et à son teint cuivré, je le reconnus. Cheikh Nazirou ressemblait à un Maure. Son nez droit, presque un éperon, s'érigeait sur sa figure et donnait à celui-ci une autorité agressive.

— Seyni, je suis vraiment honoré de ta visite. Tu pouvais refuser de venir, je n'en serais pas offusqué.

Ce préambule destiné à me mettre à l'aise renforça ma méfiance. Car je ne voyais toujours pas la raison de son invitation. Mon statut ne lui était pas inconnu. Mon

insignifiance aussi. Cette initiative ne me paraissait pas pertinente, surtout de la part d'un homme jouissant d'une solide réputation d'intelligence. C'est pourquoi je m'attendais au pire.

— Nous n'avons pas été présentés, mais je te connais, et cela, bien avant ta venue à Bayela. Adja Tabara Fall était une de mes bonnes relations…

Une bouffée de chaleur me chauffa le visage. Cette émotion ne provenait pas de l'évocation de mon passé, mais de l'inexactitude de la déclaration du chef religieux. Je connaissais toutes les relations de mon ex-patronne et, pas une fois, je ne l'avais rencontré, ni entendu parler de lui. Cette affabulation volontaire ne me semblait pas faite en toute innocence. Me gardant de démentir une telle assertion, je restai impassible. Il reprit :

— Je ne t'ai pas appelé pour te parler de mes démêlés avec ton maître, mais, plutôt, pour avoir une conversation constructive avec toi. Bien que tu n'aies pas duré dans notre communauté, tu dois connaître suffisamment notre milieu. Le calife Abdoul Kader, par des décisions irréfléchies, pousse notre confrérie à la ruine. En considérant son poids économique et son audience internationale, notre communauté religieuse est devenue la plus importante de notre continent. L'État en est conscient et se voit obligé de composer avec nous. La majeure partie des richesses développée dans ce pays provient de nos disciples et de leurs entreprises. Même la paix sociale dépend de nous ! Faisant fi de ces acquis considérables, mon cousin tient à nous vassaliser, abrogeant dans son inconscience les dispositions qui faisaient de notre capitale religieuse

une ville unique. Il a même oublié que les autorités politiques actuelles, à qui il entend nous livrer, nous doivent leur légitimité. N'eussent été nos votes massifs, elles ne seraient pas là en ce moment !

Après cette sortie, le marabout se renversa sur son fauteuil. Il fit signe à un disciple qui était sagement accroupi dans un coin de la pièce. Ce dernier bondit et amena sur la table basse un plat où s'alignaient plusieurs bouteilles de boisson. Tout en vérifiant sur mon visage l'impact de son discours, il me servit un verre de jus de fruit.

Cette autojustification me donna l'occasion de m'exprimer. D'une voix posée, je dis :

— Si c'est ainsi, pourquoi m'impliquer dans votre querelle de famille ?

— Patience ! Je vais y arriver ! Toi, tu n'es pas des nôtres, donc nos problèmes ne te concernent en rien ! Raison pour laquelle je t'ai demandé de venir me voir. Je veux te donner quelques conseils et, éventuellement, t'aider à trouver ta voie. Je connais ton parcours universitaire et, si tu le veux bien, avec ma recommandation, tu trouveras d'ici peu un poste à ta convenance.

— Et que faut-il faire pour bénéficier d'une telle générosité ?

Ce trait d'insolence ne troubla pas mon interlocuteur.

— Pour ton bien, je veux que tu t'en ailles d'ici !

Je restais silencieux un bon moment, méditant sur la signification de ces paroles. Ce conseil qui n'est autre qu'un ordre me paraissait non seulement excessif, mais

aussi dénué de raison. Cet homme, fort de son pouvoir, me chassait d'une ville que son ego incommensurable considérait déjà comme sienne. La réserve qui me bridait jusque-là céda sous l'indignation. Je redressai la tête et lui fis front.

— Nous ne sommes liés par rien ! Vous n'êtes pas mon autorité morale, encore moins, mon directeur de conscience ! Alors, voulez-vous m'expliquer en quoi ma présence à Bayela vous importune ? J'ai à peine à imaginer que ma modeste personne puisse être un élément perturbateur de votre sérénité. Vous me donnez trop d'importance.

— Je n'ai pas à te donner mes raisons !

— Je suppose que je n'ai pas le choix ! Et si je refuse ?

Les mains croisées sur ses genoux, la crinière brillante sous l'éclairage violent de la réglette de néon, il posa sur moi un regard dur, dénué de toute cordialité. Il se pencha sur la table basse et se saisit d'un dossier. Il l'ouvrit et me jeta un exemplaire du quotidien national qui évoquait ma disparition en tant que suspect dans le meurtre d'Adja Tabara Fall.

— Je suis sûr que le procureur général, qui est actuellement au bord de la disgrâce, appréciera particulièrement tout renseignement pouvant l'aider à mettre la main sur toi.

Mon cœur connut plusieurs ratés. L'émotion me repoussa sur mon siège. Un tourbillon de questions s'empara de mon cerveau. Comment m'avait-on retrouvé ? Devinant mon état d'esprit, il reprit d'un ton dur :

— N'imagine surtout pas que la protection de ton maître te sera d'un secours quelconque. Mes hommes sont partout, infiltrés dans votre entourage. Il me suffirait d'un mot pour que tu te retrouves poings et pieds liés dans le bureau de ce magistrat. À toi de voir…

Satisfait de son effet, il se rencogna dans son fauteuil et ouvrit sur moi des yeux sur lesquels brillait une froide hostilité. La peur cheminait dans mes veines et je faisais d'immenses efforts pour ne rien laisser paraître. Qui l'avait renseigné ? À cette question, une évidence s'imposait. Moranta avait rompu notre pacte secret. À qui avait-il parlé ? À sa femme ou à son beau-père ? Par un effort de volonté surhumain, je réussis à me ressaisir.

— Puisque vous avez toutes les cartes en main, je ne vois pas ce qui vous retient pour me livrer à l'autorité judiciaire. Je ferais front, car j'ai la conscience tranquille !

— Cela reste à démontrer ! En tout état de cause, vous voilà prévenu !

Estimant sans doute avoir dit ce qu'il fallait, le marabout se leva, mettant un terme à l'entretien.

Je ne réintégrai la demeure califale que très tard. Contrairement à ses habitudes, le calife Abdoul Kader ne s'était pas retiré dans ses appartements. Je m'accroupis devant son fauteuil et attendis. Le vieil homme restait immobile. Ses yeux dans la pénombre me sondaient. Après un long moment, il fit basculer son siège et se pencha vers moi.

— Alors, mon enfant, quelles nouvelles apportes-tu ?

Je lui narrai mon aventure. Ayant écouté avec attention, il éclata de rire. Ne percevant pas la raison de ce brusque accès d'hilarité, je gardai le silence.

— Nazirou me déçoit ! Croit-il qu'en faisant le vide autour de moi, qu'il parviendra à m'affaiblir ?

Des menaces formulées sur ma personne, il ne fit aucune allusion, estimant peut-être qu'elles ne méritaient aucune attention.

III

L'ordre des Walimes avait été créé par Meissa Tende Diop, cousin et disciple fanatique du fondateur de la confrérie Baye. Après l'anéantissement de son armée et la mise à sac de ses territoires par l'envahisseur français surarmé, impitoyable, et méthodique, ce prince authentique du Cayor s'était réfugié avec le reste de sa suite à Bayela. Traqué par une puissance prédatrice résolue à balayer toute autre autorité que la sienne, le prince ne dut son salut qu'à l'intercession et à la garantie personnelle du chef religieux. Ruminant sa rancœur et sa défaite, il fit acte d'allégeance et se convertit à l'Islam.

Mais, c'était compter sans l'impulsivité de ce « thiédo » et de sa haine viscérale du blanc méprisant et dominateur. Un jour, au cours d'une violente dispute verbale dans un estaminet, où son goût immodéré de l'alcool l'avait conduit, il provoqua en duel un lieutenant français du célèbre escadron monté des spahis. Sabreur redoutable, mais non formé dans une salle d'armes, il se fit arracher le bras droit d'un revers de lame. À moitié agonisant, il fut livré à Samsidine Dème, qui n'eût d'autres recours que de le garder et de le soigner.

Après sa guérison presque miraculeuse, le prince Meissa Tende Diop se transforma. Tout le potentiel de haine qu'il vouait aux envahisseurs, il le reporta en adoration fanatique sur son sauveur et guide spirituel.

Des restes de son armée, il fit un ordre totalement et entièrement dévoué à la confrérie. Cette branche Baye qui ne maîtrisait aucun verset coranique et ne se conformait à aucune obligation religieuse, sinon à celle de l'obéissance absolue devint avec le temps la pierre angulaire sur laquelle reposait le pouvoir religieux. Cet ordre religieux devint aussi important que la confrérie d'où, comme un arbre parasite, il puisait ses forces. C'était le bras armé de la communauté religieuse.

Les Walimes avaient la haute main sur le commerce et l'agriculture. En contrôlant toutes les activités génératrices de richesses, ils s'instauraient comme la véritable puissance de la confrérie. Leur ordre n'obéissait qu'à une seule personne : le calife consacré des Baye. Dans la situation actuelle, conformément à la fatwa édictée par ce dernier, au calife Abdoul Kader.

Samat Tende Diop, un petit fils du prince converti, dirigeait de nos jours cet ordre puissant et monolithique. C'était un vieil homme solide et débonnaire, entouré en permanence de jeunes disciples fanatisés. Ayant fait ses classes coraniques avec le calife Abdoul Kader, ils se vouaient un attachement profond. Lui seul pouvait tirer du chef religieux des éclats de rire, et, chose impensable, le sortir de la résidence califale, pour des randonnées dans les villages et les espaces semi-désertiques de la savane.

Cette nuit-là, contrairement à ses habitudes, le vieil homme était venu seul dans sa camionnette « Toyota ». Son visage souriait, mais ses yeux conservaient une dureté qui n'encourageait aucune approche. Il était

convoqué par le maître de la confrérie. Il ne sortit de la demeure califale qu'au petit matin. En partant, il tenait une lourde valise en fer blanc. Malgré sa robustesse, je le vis s'essouffler pour monter ce bagage dans sa voiture. Je connaissais le contenu de cette valise pour avoir vu ses semblables sortir nuitamment dans les mêmes conditions. Il devait être rempli à ras bord de grosses coupures d'argent. Ce fait anodin dans l'entourage du chef religieux n'aurait pas attiré mon attention s'il n'avait dérogé à une règle bien établie : les Walimes donnaient, mais n'acceptaient aucun cadeau numéraire de leur guide suprême. J'en conclus donc qu'il était mandaté pour une mission de la plus haute importance. Instinctivement, je sentis que cette entrevue nocturne avait un rapport direct avec les événements de Bayela. L'avenir ne me trompa pas…

Ce jour-là, le calife Abdoul Kader ne sortit de ses appartements qu'à la prière du crépuscule. J'étais dans la salle d'audience. Couché en chien de fusil sur le tapis, je m'étais laissé gagner par le sommeil. Le grincement caractéristique du fauteuil califal me tira de ma torpeur. Le vieil homme braquait sur moi un lourd regard de réprobation. Je me réveillai d'un coup et me mis sur mon séant.

— La différence qu'il y a entre un animal et un être humain est la raison ! Un homme qui mange et boit à satiété, puis, sans arrière-pensée, se coule dans le sommeil est pire qu'une bête ! C'est un parasite !

— Je m'excuse, mais j'ai passé toute la soirée à vous attendre…

— Tu es un inconscient ! Trêve de paroles, sers-moi du café.

Le ton qui véhiculait ces paroles n'était pas véhément. Au contraire, j'y percevais une espèce de jubilation contenue. Ayant siroté son breuvage, il s'attaqua à son courrier toujours abondant. Les habitants de Bayela lui en voulaient, mais le reste de la communauté Baye lui restait fidèle. Ayant pris connaissance de ces messages venus des quatre coins de la terre, il me définit mes occupations et me demanda de dire à son chauffeur personnel d'apprêter sa voiture de brousse, une énorme et rutilante 4x4 américaine. Cela me rendit perplexe. Autant que je me souvienne, il n'empruntait ce véhicule dispendieux qu'en de rares occasions. Où comptait-il aller ?

Vers minuit, il se présenta dans la cour, drapé dans un ample boubou de coton marron. Au moment de s'engouffrer dans la voiture, il me tint ces brèves paroles :

— Une urgence m'appelle à l'extérieur. Je dois m'absenter pour quelques jours ; pour ceux qui me réclament, je ne suis pas là ! À bientôt !

Le gigantesque tout terrain s'ébranla. Vers quelle destination ? Dieu seul le savait !

Il n'y a pas de secret en Afrique ! À l'instar de ses terres rouges que les pluies diluviennes exhument et mettent à nue, rien ne peut être caché ! La confidence la mieux gardée finit d'une façon inexplicable sur la place publique. Le départ secret du calife fut éventé dans la minute suivante. Dans la résidence, des murmures

inhabituels se percevaient, allant crescendo. Cela ressemblait à un début d'orage, quand, amorties par un matelas de poussière, les premières gouttes de pluie s'écrasent sur le sol. Les chants religieux qui servaient de toile de fond en période normale cédèrent le pas à une rumeur beaucoup plus profane. Les esprits soudain libérés de la pesante emprise du calife s'exprimaient dans tous les registres. Ma chambre se faisait l'écho de braillements grivois, de paroles licencieuses, d'éclats de voix.

À l'évidence, tout le monde était au courant du départ du chef religieux. Les gardes affectés à la surveillance de la demeure devinrent bavards et leurs interpellations gutturales se répercutaient dans l'air. Je sortis une chaise et l'installai devant ma porte. La cour, fait rarissime, était envahie de monde. Des enfants, échappés de la concession des femmes, s'en donnaient à cœur joie. Les épouses des chefs religieux déambulaient, joyeuses et pressées.

Absorbé par mes pensées, je ne vis, plutôt, ne perçus Galaye qu'au dernier moment. Ses senteurs atroces se répandirent et prirent possession de mon espace. Le vieil homme, indifférent au bouleversement qu'il causait, vint s'asseoir à mes côtés, posant sa main sur mon épaule.

— Ainsi, ton maître s'est taillé ! Pour le bien de tous, souhaitons qu'il ne revienne pas !

Égal à lui-même, mon ami conservait son incommensurable insolence. Une envie irrésistible de lui flanquer des gifles me souleva un bref instant. Devinant les dispositions que j'avais à son encontre, il reprit :

— Je te préviens, si pour lui tu portes la main sur moi, tu risques de le payer cher ! Lève-toi et viens avec moi ; Serigne Moustapha a besoin de toi !

— Que peut-il bien me vouloir à pareille heure ? Vraiment, je n'ai pas envie de sortir maintenant ! Demain, je passerai le voir…

— Mais, il n'en est pas question ! Mon maître t'attend ! En voilà des manières ! Qui es-tu, pour oser refuser ?

Menaçant, il se mit debout. Ce ton dur et cette attitude belliqueuse me convainquirent que j'allais au-devant de désagréments si je persistais dans mon refus. Sur le plan physique, le vieux disciple ne pesait pas lourd devant moi, mais sa propension au scandale, au spectaculaire le rendait redoutable.

Je trouvai Serigne Moustapha tout seul dans son salon, l'air préoccupé. Après de brèves salutations, il m'interpela :

— Seyni, sais-tu où est parti mon oncle ?

Cette question me surprit. Elle ne concordait pas avec la nature discrète et fière du jeune marabout. Pendant un court instant, je crus à lapsus de langage de sa part, mais son visage anxieux et sa fébrilité me détrompèrent. Ma réponse l'intéressait au plus haut point.

— Moustapha, je ne suis pas censé répondre à une telle question ! D'ailleurs, comment pourrais-je le savoir ? Ton oncle, tu le sais mieux que quiconque, est un adepte du secret.

Le jeune chef religieux sembla se tasser dans son fauteuil. Son visage sérieux reflétait une colère en coercition.

— C'est vrai, mon oncle n'est pas expansif ! Néanmoins, il me donne des soucis ! Est-il vrai qu'il a reçu, hier nuit, le chef des Walimes ?

Je ne répondis pas, me contentant de le braquer du regard. Comme tous les chefs des grandes familles religieuses, il devait disposer d'informateurs autour du calife. Rien, en principe, ne devait lui échapper. C'est pourquoi je ne voyais pas l'utilité de répondre.

— Seyni, quelque chose me dit que nous allons au-devant de situations inédites et difficiles. Je pressens de graves dangers. Ce n'est plus qu'une question de temps ! Pourquoi Samat Tende Diop vient-il le voir nuitamment en rasant les murs ?

— Le calife a l'habitude de rencontrer ce chef religieux. Pourquoi, veux-tu voir dans cette rencontre une signification particulière ?

Il resta silencieux, méditant ma réponse.

— Je ne saurais l'expliquer, mais, j'ai un mauvais pressentiment !

IV

Deux jours s'écoulèrent. Le calife Abdoul Kader ne réapparaissait pas. Personne ne pouvait dire avec exactitude où il se trouvait. Si je ne connaissais pas la nature ardente et combative du chef religieux, j'aurais conclu à une fuite, à une espèce d'abdication. Cependant, si cette disparition faisait l'objet de mes préoccupations, elle créait la joie dans la dissidence. Celle-ci voyait dans cette situation un signe avant-coureur de défaite. Forte de cette analyse, elle manifestait déjà sa victoire par des lancées sporadiques de chants guerriers. Les partisans de Cheikh Nazirou Dème, agglutinés comme des abeilles dans des camionnettes, parcouraient les rues de Bayela en beuglant dans des haut-parleurs, suivis par des badauds poussant des youyous.

C'est en ce moment que choisit Bineta Dème pour venir dans la résidence califale. Le prétexte avancé était une visite de courtoisie aux femmes quasi oubliées de Moranta, ses coépouses. Cette démarche, au demeurant banale, devint avec cette femme un événement d'une ampleur imprévisible. Elle débarqua dans la concession avec une escorte bruyante de laudateurs, de griots, et de disciples hystériques. Cette arrivée tonitruante et colorée fit sortir des maisons femmes et enfants, dans un délire de cris et de battements de mains. Toute cette foule ignare et insolente s'installa sous la direction de la jeune

femme dans la salle d'audience. Ce lieu austère, le Saint des Saints de la confrérie Baye, se mit à vibrer sous les trépidations rageuses des tam-tams. Cette intrusion sacrilège ne souleva aucune réprobation de la part des dignitaires, d'habitude si sourcilleux, voire belliqueux, en matière de respect. Au contraire, beaucoup de ces « gardiens du temple » se ruèrent sous la coupole de la grande salle, impatients de plaire et de rentrer dans les bonnes grâces de la nièce du calife. De toute évidence, la réputation de la petite fille du fondateur y était pour beaucoup : elle était d'une rare générosité, mais aussi d'une rancune implacable.

Cette arrivée que je jugeais mesquine et déloyale ne m'incitait à aucune composition. Je me tins devant ma chambre, prêt à combattre toute forme de vexation intentée à mon endroit. Le comportement de la femme de Moranta m'exaspérait par son insolence et son manque de discernement. Que cherchait-elle en violant le lieu représentant le centre de décision de la confrérie ? En ridiculisant ce haut lieu de la communauté religieuse, elle, une héritière de la dynastie se discréditait aussi en même temps. Mais, je doutais que cette écervelée puisse appréhender sa position dans cette entreprise d'autodestruction.

Les chants laudatifs et les rires sensuels, amplifiés par l'architecture de la salle, se succédaient, accompagnés de ruées insolentes de tam-tams. Bineta Dème, dilatée d'orgueil, se laissait aller aux délices de l'éloge dithyrambique, renouant par atavisme avec l'existence grandiose de ses ancêtres païens. L'habit islamique

gomme certaines aspérités, mais laisse intact le moi profond.

Écœuré par cette apologie de bêtise humaine, je rentrai et me barricadai dans ma chambre.

Le calife Abdoul Kader reparut dans la nuit du troisième jour. Je fus réveillé à trois heures du matin. L'énorme tout terrain s'était immobilisé au milieu de la cour, encerclé par un anneau protecteur de gardes Walimes. Le vieil homme jaillit de la voiture et, d'un pas alerte, se dirigea vers ses appartements. Il ne se retourna pas et ne fit aucun signe à personne. Les « gardiens du temple » qui avaient organisé un comité d'accueil se résignèrent à se disperser. La peur, ce sentiment chassé pour un temps, revint et se réinstalla lourdement dans les esprits. La face grise et inquiète de plusieurs éminences religieuses en était l'illustration parfaite. Les événements qui s'étaient passés d'une façon indue en ces lieux, ils le savaient, feraient l'objet d'une chasse aux sorcières au terme de laquelle plusieurs d'entre eux sombreraient.

Comme un feu de brousse, le retour du calife se propagea. Allongé dans l'obscurité de ma chambre, j'écoutais décroitre le bruit et percevais l'avènement du silence. Les choses et les êtres semblaient s'extraire d'un chaos pour renouer avec l'harmonie d'antan en reprenant chacun sa place et sa fonction. À penser qu'un chef d'orchestre invisible s'était soudain réveillé et raccordait ses instruments faussés par sa négligence.

Le lendemain matin, dès la première prière de l'après-midi, j'allais m'installer dans la salle d'audience. Je me retrouvai seul dans cette immensité marbrée. Des turpitudes de Bineta Dème, il ne restait rien. Tout avait été nettoyé et astiqué. Les onéreux tapis d'Orient, brossés avec soin, exposaient leurs sublimes arabesques. Une profonde impression de paix se propageait sous les voutes et les colonnes ciselées. Loin devant moi, deux gardes Walimes se tenaient raides devant la porte d'entrée. Leur présence ramenait la solennité et le sérieux. Je me sentais fébrile, non pas de peur, mais d'impatience. La disparition et la réapparition du chef religieux excitaient mon imagination. D'où venait-il ? Qu'avait-il fait ? Tout à mes pensées, je ne le vis pas arriver. Il apparut devant moi. Ses yeux me fouillèrent un bref instant avant qu'il ne s'installât dans son fauteuil. Je lui tendis sa tasse habituelle de café. Il la prit et laissa errer son regard dans la splendide salle d'audience. Le marabout revenait avec un visage émacié, d'une prégnante implacabilité, que ne parvenait pas à adoucir sa barbe blanche.

Sans me prêter autre considération, le chef religieux s'attaqua à son courrier qui, pendant sa brève absence, s'était amassé comme une brassée de feuilles mortes. Pendant qu'il lisait, je vis avec étonnement Moranta et Serigne Moustapha se glisser furtivement dans la salle. Étaient-ils revenus par la contrainte ? Les deux hommes, le visage tendu par l'inquiétude, rampèrent et se rangèrent à mes côtés. De muettes questions s'affichaient sur leur visage. Moranta, le fils du calife, n'en menait pas

large. Il avait tout à se faire pardonner. Il s'attendait au pire ! En revanche, Serigne Moustapha gardait sa sérénité. Sa force de caractère le prémunissait contre les lourds silences réprobateurs et les sarcasmes de son oncle.

Tous les trois, nous attendions dans le silence. Seul le bruissement des feuilles de lettres écrasées par les doigts séniles du vieillard interrompait l'ambiance feutrée de la salle. Cela dura des heures et des heures. Aux approches de la prière du crépuscule, le chef religieux s'interrompit. Il s'adossa à son fauteuil et se plongea un court instant dans une profonde méditation. L'anxiété nous gagna. Le moment de vérité n'était plus très éloigné. Bientôt, chacun connaitra son sort ! Pourtant, le calife déjoua toutes nos hypothèses. À la place de la fureur et de la tempête, il nous servit un discours plein d'urbanité et convivialité :

— Alors mes enfants, comment vous portez-vous ? Vous ai-je retrouvés en bonne santé ? En ce qui me concerne, j'ai eu un voyage plein d'enseignements. Ce qui me pousse à penser qu'il est souhaitable d'apporter de temps à autre une rupture dans le train-train quotidien de notre vie.

Stupeur et soulagement se saisirent de nos esprits. Moranta, émotif, se précipita et embrassa la main de son père en pleurant. Connaissant le marabout, je savais qu'il resterait silencieux sur sa mystérieuse randonnée. Sans bouger de ma place, je me contentai de sourire. Serigne Moustapha avait la même approche que moi. Immobile, il était presque distant. Le calife Abdoul Kader se leva et

se dirigea vers la mosquée. Après la prière, au moment de se retirer dans ses appartements, il se tourna vers nous et dit :

— Moranta, à compter de ce jour, je ne veux plus que tu sortes de cette concession. Je te signale en passant que tu as d'autres épouses autres que ma nièce. Profite de cette opportunité pour effacer les rancœurs accumulées. Toi, Moustapha, je t'attends demain à la première heure. Quant à toi, Seyni, nous n'avons pas encore terminé ; va te sustenter et reviens m'attendre dans la salle d'audience.

V

« L'assassin présumé de la vice-présidente de l'Assemblée nationale a été repéré dans la ville sainte de Bayela. Ce triste sire s'y cache en toute impunité. Le procureur de la République s'apprête à interpeller les responsables religieux pour sa capture prochaine. Rappelons qu'Adja Tabara Fall a été tuée, il y a déjà deux années… »

La description sanglante de la mort de mon ex-patronne s'étalait à la une du quotidien national. Un journaliste en mal de copie faisait de cet événement une description cauchemardesque. Le journal tremblait entre mes mains, tandis que mes yeux se brouillaient de larmes. Le calife Abdoul Kader me regardait lire d'un air dubitatif. Il était presque minuit. Nous étions seuls dans son bureau. En venant répondre à sa convocation, j'étais loin d'imaginer que j'allais au-devant d'un tel choc. La peur créait dans ma tête de terribles images. Ma naïveté ou mon inconscience m'avait rendu amnésique, jusqu'à me faire croire que cette histoire ne faisait plus partie de ma vie, alors qu'elle n'avait jamais cessé de planer sur ma tête. Ayant péniblement fini la lecture, je me redressai et lançai d'une petite voix :

— Rien n'est vrai dans ce tissu de mensonges ! Je n'ai pas tué cette femme, je le jure devant Dieu ! Vous le savez bien…

— Si tu n'y es pour rien, alors pourquoi pleures-tu ? Tout crime procède d'un mobile ! Et toi, tu n'en as pas ! Rassure-toi, je suis convaincu de ton innocence. Tu remarqueras que le journaliste ne mentionne pas ton nom.

— Cela ne change rien à l'affaire. Ces gens veulent un coupable et apparemment je rentre dans leurs critères de sélection. Je ne pourrais jamais les convaincre de mon innocence. Et même, si je voulais le faire, ils me mettraient d'abord en prison sans m'écouter.

Le chef religieux était couché sur un sofa. Même si son regard s'était départi de toute froideur, il me donnait l'impression d'une personne qui s'efforce de croire à une chose impossible. Cette attitude augmenta mon désarroi. Je me levai, le visage en feu, prêt à partir.

— Seyni, rassis-toi et essaye de te calmer !

Le vieil homme s'était redressé de sa couchette. Il se pencha vers moi et reprit :

— Tu as une mauvaise propension à tout dramatiser ! Si tu avais conservé ta sérénité, tu te serais posé quelques questions. D'après toi, qui a informé ce journal de ta présence à Bayela ? Qui a intérêt à réactiver ce fait divers ? Je vois que tu connais la réponse. Ne crains rien, je veille sur toi. En réalité, cette affaire ne vise que moi. Ce n'est qu'un prétexte pour m'atteindre. L'exhumation de cette vieille histoire n'intéresse personne.

Le chef religieux se lissait la barbe d'un air absent. Après un certain moment, il se leva et dit :

— Je m'en vais régler cette affaire une fois pour toutes ! En attendant, pour plus de précautions, je t'ordonne, toi aussi de ne plus sortir de la concession.

Je m'endormis difficilement. Une question me taraudait l'esprit : Bayela était-elle le havre de paix et de sécurité que je m'imaginais ?

C'est avec une mine chafouine que je me présentai le lendemain devant le calife. S'il avait deviné mes tourments intérieurs, il n'en laissa rien paraitre. Il me surchargea de travail, estimant sans doute que cet ajout supplémentaire de tâches constituait un remède salvateur contre mes états d'âme.

Le chef religieux était revenu de son excursion secrète avec une activité débordante. Moranta et Serigne Moustapha avaient repris leurs fonctions respectives. Par quel moyen ? Je ne le sus jamais ! Devant des visiteurs devenus inexplicablement nombreux, ils jouaient leur rôle à la perfection. La salle d'audience, longtemps désertée, renouait avec son passé d'antan : elle ne désemplissait plus. Des chefs religieux, unanimement reconnus comme appartenant à la dissidence, s'y bousculaient, la mine inquiète et le geste fébrile. Des fonctionnaires, des personnalités politiques, et des commerçants s'entassaient dans les fauteuils. Que s'était-il passé ? Ce retournement de situation inattendu augurait, à n'en pas douter, des bouleversements futurs. Ces hommes, qui faisaient le pied de grue dans l'antichambre du chef religieux, l'avaient-ils subodoré ?

À l'approche de la prière du crépuscule, le calife Abdoul Kader, fidèle à ses habitudes, cessa toute activité et sortit de son cabinet de travail. Nous lui emboitâmes le pas. En groupe, nous rentrâmes dans la mosquée. Après la prière, nous restâmes longtemps à attendre. Dans le mihrab, le chef religieux égrenait son chapelet, détaché de tout. Moranta, plus inquiet que jamais, nous lançait des regards de chien battu. Son père ne lui adressait plus la parole. Cet ostracisme le minait. Lui reprochait-il le comportement outrancier de son épouse, ou sa complaisance vis-à-vis de son beau-père ? Serigne Moustapha, lui, était méditatif. L'évolution de la situation et surtout la ruée de toute cette population dans la salle d'audience l'incitaient à la réflexion. Confronté aux premières manifestations de la rébellion, son oncle avait volontairement adopté une situation de passivité, mais, à l'heure actuelle, il sentait que ce dernier venait d'adopter une stratégie nouvelle. Que préparait-il ? Comment avait-il fait pour casser l'homogénéité de la fronde en amenant dans son camp une partie des marabouts rebelles ?

Quinze jours après son retour, le calife Abdoul Kader me fit venir dans son cabinet privé. Il était presque minuit. En arrivant, je trouvai le chef religieux conversant avec un homme habillé à l'occidentale. Quand ce dernier tourna son regard sur moi, je me sentis envahi de bouffées de chaleur. J'avais reconnu le visage le plus médiatisé du pays : celui du ministre de la Justice. Avant d'embrasser cette nouvelle fonction, il avait été le tout puissant procureur général de la République. L'homme, accroupi à même le sol, écoutait avec

déférence les propos du marabout. Cette posture lui était manifestement pénible. Son pantalon, tiré à l'extrême, lui comprimait les cuisses.

— Voici la personne concernée. Dans l'affaire que nous traitons, il y a été impliqué d'une façon malheureuse, mais il n'a rien à y voir ! Il me sert de secrétaire à l'heure actuelle et sa collaboration m'est précieuse. Seyni, tu vas répondre aux questions que Diène va te poser. Dis ce que tu sais en toute franchise.

Gêné par son embonpoint, l'homme se tourna vers moi et me dévisagea longuement. Sa figure lunaire ne reflétait aucune animosité. Mais, cela ne voulait rien dire ! L'expérience m'avait appris à me méfier des magistrats. Comme Janus, ils disposent de plusieurs visages. Le personnage semblait être animé de bonnes intentions. En professionnel, il me fit subir un court interrogatoire qui lui permit, si j'en jugeais son expression, d'être édifié sur mon innocence. Sans dévoiler sa pensée, il se retourna vers le calife qui, d'un signe discret, me signifia mon congé. Je me levai et sortis, frustré. En tant qu'acteur malheureux dans cette affaire, j'aurais bien voulu savoir le sort qui m'était réservé.

Chapitre 12

I

Grisé par ses attaques et provocations qui ne rencontraient aucune réplique, Cheikh Nazirou Dème passa à la vitesse supérieure. Il rameuta ses troupes et convoqua tous les disciples Baye à Bayela. Cette démarche, la première dans l'histoire de la confrérie, était un appel net à une insurrection générale. Jusqu'à ce jour, le mouvement d'humeur observé à la suite des décisions prises lors du pèlerinage se circonscrivait dans la ville. Le marabout rebelle voulait non seulement donner une légitimation à la dissidence, mais l'étendre dans tout le pays. Sachant qu'il n'avait aucune chance de s'entendre avec le calife régent, il envisageait de lui imposer de force l'abandon des mesures entreprises et accessoirement le contrôle de la cité religieuse. Pour ce faire, il avait mis en chantier un mouvement dissident d'une grande ampleur sur lequel il comptait se baser pour imposer ses exigences. Aidé par ses moyens considérables, il avait mobilisé sur l'ensemble du territoire des cars pour convoyer ses partisans vers Bayela. Sur la place du marché, il fit dresser deux gigantesques tribunes pavoisées à ses couleurs. Un matériel de sonorisation de

grande puissance déversait déjà sur les populations ses recommandations.

Informé de tout ce remue-ménage, le calife Abdoul Kader ne s'en alarma nullement. Devant nos mines anxieuses, il affichait son visage de tous les jours. Mais, que devrait-on inventer pour sortir cet homme de cette attitude attentiste ? En ce qui me concernait, il ne fit aucune allusion à notre entrevue nocturne. Ce qui avait pour résultat de me plonger dans une hébétude douloureuse. Plusieurs années de traques et de fuites éperdues n'avaient pas encore développé en moi la carapace cynique des marginaux.

À la veille de la réunion des éléments rebelles, Bayela résonna de chants religieux. La place du marché fut envahie par une nuée de visiteurs. Les commerçants, alliés naturels de la dissidence, immolèrent bœufs et moutons. Une multitude de femmes tournaient autour des bêtes abattues pour la préparation des repas. Des camionnettes harnachées de haut-parleurs sillonnaient la ville, délivrant messages et chants Baye. Dans la résidence, nous constatâmes des disparitions inexplicables. Plusieurs dignitaires religieux, considérés jusque-là comme des sujets loyaux, s'éclipsèrent. Avaient-ils rejoint la dissidence, ou, devant l'apathie du calife, optèrent-ils pour la sécurité en s'éloignant de ce bras de fer où ils ne pouvaient choisir leur camp.

À la dernière prière de la nuit, il n'y avait dans la mosquée que le calife Abdoul Kader, Serigne Moustapha, Moranta et moi. Le vide créé par la défection des « gardiens du temple » était criard. Indifférent, le chef

religieux resta longtemps en prostration face à La Mecque, la bouche animée par une interminable sourate, le visage rayonnant d'une lumière intérieure. Pour cet homme qui ne doutait jamais, cette attitude, devant un danger aussi imminent, dépeignait sa nature indomptable.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par plusieurs bruits inhabituels. Des murmures accompagnés de crissements de sandales se répercutaient dans ma chambre. Ne pouvant contenir ma curiosité, je me levai et jetai un coup d'œil à travers les persiennes de ma fenêtre. Tous les feux étaient éteints, mais je percevais un groupe d'hommes en mouvement. La clarté lunaire me permit de distinguer parmi eux la silhouette imposante de Samat Tende Diop, le chef des Walimes. Il se tenait à côté du calife Abdoul Kader qui au seuil de sa porte parlait doucement. Les autres, à demi penchés, écoutaient religieusement ses propos. Le conciliabule dura longtemps. Au bout d'une heure, les visiteurs nocturnes tendirent leurs mains et recueillirent une longue bénédiction du marabout. En silence, les hommes à la queue leu leu disparurent. La découverte de cette entrevue secrète excita mon imagination : elle levait un pan de mystère sur mes interrogations. La passivité du chef religieux n'était que stratégique. Comme un joueur d'échec chevronné, il avait endormi la partie adverse. Les heures qui suivirent m'édifièrent largement…

Le lendemain, vers midi, la place du marché où plusieurs partisans avaient passé la nuit, était noire de monde. Des véhicules continuaient à déverser d'autres arrivants. Des femmes en habits de fête rehaussaient de leurs rires cette assemblée bruyante et triomphante. Les

chants religieux traversés de poèmes laudatifs dominaient l'atmosphère.

Moranta et moi étions au dernier étage du palais qui, situé à quelques encablures du marché, nous permettait d'avoir une vue parfaite. Nous ne perdions rien du spectacle impressionnant de ce rassemblement humain. En début de soirée, nous vîmes un groupe de marabouts se frayer un chemin vers une des tribunes. Cheikh Nazirou Dème, reconnaissable à sa crinière de lion, se tenait devant, escorté de disciples vociférant. La longue file d'hommes s'installa. La clameur devint assourdissante. Des tam-tams, pourtant interdits dans l'enceinte de la cité religieuse, se déchainèrent, noyant éclats de voix et chants religieux.

Après une dizaine de minutes de cacophonie intense, le maître de la dissidence s'extirpa de la tribune et vint se planter devant une batterie de micros. Obéissant à un ordre inaudible, le bruit cessa comme par enchantement. Le beau-père de Moranta se lança dans une diatribe véhémente. Par le biais des haut-parleurs disséminés dans toute la ville, sa voix métallique jaillissait de partout. Ses critiques acerbes installèrent sur le visage de ses alliés de noires colères. Cris et protestations accueillirent chacune de ses phrases.

Pris par ce fleuve verbal, je ne vis qu'aux derniers moments les énormes camions qui étaient arrivés et qui bloquaient toutes les issues menant à la place du marché. Une nuée de disciples Walimes s'en échappèrent. Ces invités inattendus, armés de gourdins, le buste barré par de larges ceintures de cuir, encerclèrent la place avec une

efficacité toute militaire. Ils étaient innombrables. Je n'avais jamais imaginé que cet ordre religieux pouvait aligner autant de disciples. Ils sortaient de partout, disciplinés, belliqueux et redoutables.

Soudain, un sifflement strident déchira l'air, bientôt suivi du fameux chant de guerre des Walimes. Cette chanson entonnée par plusieurs centaines de poitrines roula comme une avalanche de pierres. De partout, les moines guerriers s'ébranlèrent en direction des tribunes. Un vent de peur souffla, suivi d'un début de panique. La réputation de violence des Walimes y contribuait pour beaucoup. Les premiers coups de bâton s'abattirent sur gardes et partisans. Les cris de douleur se mêlaient aux fracas des tribunes que l'on démantelait. Un sauve-qui-peut général s'empara des esprits. Les gens couraient comme des fous, se heurtaient, s'agrippaient. Devant la carcasse de sa tribune en morceaux, Cheikh Nazirou, entouré de ses lieutenants et disciples, essayait de contenir les agresseurs. Après une brève échauffourée, ils furent taillés en pièces. Le sang ruisselait sur les têtes et les visages. En un quart d'heure, les partisans de la dissidence furent balayés. Des chaussures, des mouchoirs de tête, des objets hétéroclites jonchaient la place du marché.

Excité comme un frelon, je courais de droite à gauche, attentif à ne perdre aucune action de cette scène dédiée à la violence. Le calife Abdoul Kader, fidèle à sa réputation, venait de démontrer ses qualités de monarque intransigeant et visionnaire. Il avait tissé sa toile et attendu patiemment son heure, sûr de sa supériorité intellectuelle et de ses possibilités. Il savait depuis

l'entame de cette rébellion qu'elle était vouée à l'échec. Je franchis les escaliers quatre à quatre, abandonnant un Moranta hagard qui cherchait encore à comprendre la rapidité des événements. Je traversai la salle d'audience en trombe, impatient d'annoncer cette victoire. Je trouvais le calife assis dans son fauteuil devisant tranquillement avec Samat Tende Diop, le chef des Walimes. Tous les deux semblaient étrangers aux événements qui secouaient la ville. Au regard qu'il me décocha, je compris que je n'avais pas l'autorisation de parler. Je rebroussai chemin et repris ma place sur la terrasse, avide de revoir la scène du combat.

Moranta était resté au même endroit, prostré, le visage en larmes. Pleurait-il pour la défaite de sa belle-famille ou pour lui-même ? Les Walimes avaient fait un cercle autour d'un groupe de personnes dans lequel se détachait Cheikh Nazirou. Il avait les habits froissés et poussiéreux. Du chef religieux superbe et orgueilleux, il ne restait plus qu'un homme hirsute et inquiet. Plusieurs de ses compagnons, les jambes sciées par l'émotion, s'étaient accroupis, les mains sur la tête, accablés.

Le calife Abdoul Kader venait de mater la rébellion.

II

Une semaine s'était écoulée depuis la dissolution de la rébellion. Bayela, sous la coupe des Walimes, gémissait encore. Les moines guerriers s'étaient répandus dans la ville comme une armée de fourmis magnans, mettant à sac tous les marchés. Les vestiges de marchandises de contrebande jonchaient rues et ruelles. Les commerçants qui osèrent s'opposer à la confiscation des produits interdits furent copieusement bastonnés. Tous les marabouts incriminés dans la dissidence se virent consignés chez eux. Cheikh Nazirou Dème, quant à lui, eut droit à un traitement spécial. Après sa capture, il fut acheminé manu militari à la résidence califale. Il ne fut ni brutalisé, ni humilié. Au contraire, il fut accueilli avec beaucoup d'égards et de respect. Quoique libre de ses mouvements, il lui était interdit de sortir de la concession. Son sort se déciderait plus tard.

Informés des événements, tous les disciples Baye accoururent à Bayela. Ils venaient de toutes les régions, de toutes les villes, du monde entier. Cette ruée massive de visiteurs ressuscita les activités économiques et effaça dans les esprits le choc traumatique des combats en déversant dans la capitale religieuse une manne extraordinaire d'argent. La résidence califale qui était le point de focalisation des arrivants se trouvait investie de toutes parts. Délégations après délégations se succédaient

au pied du chef religieux. Tous se soumettaient et renouvelaient leur foi et leur attachement à la confrérie. Le calife Abdoul Kader sortait de cet affrontement comme le maitre absolu de la communauté religieuse Baye.

C'est pendant ces événements que j'eus le privilège de découvrir la véritable dimension et le pouvoir charismatique du chef religieux. Après avoir démontré sa fermeté, il fit preuve d'une mansuétude inattendue vers les rebelles. Il regroupa dans l'immense salle d'audience tous les marabouts représentant le noyau dur de la révolte ; après avoir déclamé le « salatoul fatiya » à haute voix, il leur tint ce discours :

— O Dieu ! Créateur de l'univers, O Mohamed ! Unique et dernier prophète, nous vous remercions. Que la paix descende sur cette terre et dans les cœurs. Mes enfants, nous avons eu des divergences. Vous avez utilisé contre moi des mots inappropriés entre pères et fils. L'aveuglement et la passion vous ont poussé à prendre les armes contre mon autorité, donnant par ce fait l'occasion à nos contempteurs de se gausser de nous. C'est une faute grave ! Mais, je suis sûr qu'avec le temps beaucoup comprendront l'inanité de cette démarche et son caractère dangereux. La force et la pérennité de notre confrérie reposent essentiellement sur son unité et sa stabilité. Tout ce qui doit l'affaiblir doit être combattu avec force ! Mais, pour toutes ces fautes, dois-je vous vouer aux gémonies et vous charger de chaines ? Je ne pense pas ! Que vous l'admettiez ou pas, je suis votre père et votre autorité morale. Je ne peux donc ni vous haïr, ni vous exclure de ma vie, car, vous semblez l'oublier, le même sang coule dans nos veines.

> Je vous pardonne et demande à Dieu, au prophète, et à notre vénéré père Samsidine Dème de vous débarrasser de l'emprise de Satan. Retournez chez vous en paix. Je considère cette triste affaire comme définitivement close.

« C'est un démon ! Personne ne peut rien contre lui ! Je vous l'avais dit. Un démon… » Galaye se lamentait, les larmes aux yeux. Sa tête gorgonesque branlait de droite à gauche. Serigne Moustapha gardait le silence. Droit sur son siège, ses yeux restaient braqués sur les images d'une tapisserie suspendue au mur. Il était en proie à une profonde réflexion. La majeure partie de ses disciples, des commerçants et des revendeurs avaient perdu des fortunes considérables dans les actes de vandalisme des Walimes. Il n'était pas le seul. Plusieurs familles maraboutiques qui avaient des liens avec ce commerce se retrouvaient désemparées. Les retombées financières qui faisaient leur force et leur indépendance venaient de s'arrêter d'une façon irrémédiable. Les dons et les dîmes qu'elles recevaient de leurs disciples, aussi consistants fussent-ils, ne pouvaient entretenir décemment leur train de vie dispendieux. Du coup, pour vivre et mener grand train, une seule alternative s'offrait : s'aligner dorénavant derrière le calife Abdoul Kader. Ce dernier détenait entre ses mains habiles le pouvoir, la puissance et l'argent. Et, avec lui, il fallait aller à Canossa…

La clairvoyance de Serigne Moustapha sur les intentions véritables de son oncle se confirmait. Cette surenchère faite sur la contrebande n'était donc qu'un prétexte pour réduire les grandes familles maraboutiques à sa merci. Devant la situation actuelle, personne ne pouvait écarter cette idée. Pour ne pas retourner le couteau dans la plaie, je me gardai d'évoquer ce sujet. Le jeune chef religieux ne prêtait aucune attention à son fou. Galaye avait d'ailleurs fini son récital de lamentations. Son instinct développé par plusieurs années de courtisanerie lui faisait comprendre que la diabolisation du maître de Bayela n'était plus une perspective payante. Pour s'attirer les bonnes grâces de son protecteur, il fallait explorer de nouveaux créneaux. Serigne Moustapha s'extirpa de ses pensées et me regarda.

— Seyni, tu comptes vraiment partir ? Ne reviens-tu pas sur ta décision ?

Avant les événements, je lui avais fait part de mon intention de partir. Mais, depuis la parution du journal parlant de mon séjour à Bayela, j'avais mis ce projet sous le boisseau, estimant que mon excursion à l'extérieur de la ville était encore hasardeuse. C'est pourquoi je restais évasif sur mes réponses.

— Je ne sais pas encore, mais dans les jours à venir, j'aviserai.

— En as-tu parlé à mon oncle ?

— J'hésite…

— Mais, pourquoi ?

Je ne savais pas ! À chaque fois que je me trouvais devant le chef religieux, quelque chose m'empêchait d'aborder ce sujet. Et ce dernier ne me parlait toujours pas des résultats de notre rencontre avec le ministre de la Justice.

— Écoute Seyni, si cela ne dépendait que de moi, tu resterais à Bayela. Je t'offrirai le gite et le couvert. Mais, tu es seul maître de ta destinée ! À toi de voir…

III

De toutes les personnes plus ou moins impliquées dans la rébellion, Moranta reçut la sanction la plus lourde. Avec ses femmes et sa suite, il s'était vu assigné dans un lointain village Baye. Le punissait-on pour son laxisme ou pour sa faiblesse devant sa première femme ? Dans cet isolat, dont il avait la charge, le travail y était permanent et les obligations nombreuses et difficiles. Il y partageait sa vie avec une communauté de disciples Baye qui pratiquait un Islam d'une intransigeante rigueur. Bineta Dème refusa de l'accompagner dans son exil. Sa fidélité n'allait pas jusqu'à un tel degré de sacrifice. Elle resta à Bayela, entourée de ses serviteurs et de ses richesses, alimentant la rumeur de ses frasques et de ses réceptions extravagantes.

Nazirou Dème, sous surveillance stricte, se cloitrait dans la résidence califale. Il n'apparaissait qu'aux heures de prières, officiant comme suppléant derrière le calife Abdoul Kader. Ce régime imposé avait arraché à sa démarche toute arrogance et rendu son regard fuyant. Quant à ses anciens acolytes, ils venaient chaque matin présenter leurs devoirs au maître de la confrérie qui, bon prince et fin politique, leur attribuait de temps à autre de belles sommes d'argent. Personne ne se souvenait de lui au point de lui rendre une visite de courtoisie. Il

représentait pour eux une page d'histoire qu'il fallait mieux enterrer.

Bayela, sous la rude poigne des Walimes, voyait ses marchés assainis. La contrebande avait disparu des étals. Les commerçants, qui s'obstinaient à vendre, se faisaient rossés, mais en plus, perdaient leurs boutiques et l'autorisation d'exercer. Ce qui constituait une perte majeure. Car, la cité religieuse même sans marchandises prohibées, restait la place la plus commerciale du pays.

Le palais califal connaissait un regain d'activité de plus en plus élevé. Le rythme de mon travail était en conséquence. La diversité des tâches m'empêchait de réfléchir sur mon propre sort. Pourtant un soir, me dépouillant de toute crainte, j'interpellai le chef religieux.

— Maître, avez-vous des nouvelles du ministre de la Justice ?

Le calife Abdoul Kader examinait un document. Il le déposa et me lança un long regard. Ayant constaté mon degré de tension et ma détermination, il me fit un sourire enjôleur :

— Tu penses sérieusement que ce garçon bien éduqué me manquerait de respect à ce point ? Non seulement j'ai de ses nouvelles, mais j'ai en plus une lettre officielle de ses services m'informant d'un arrêt définitif de poursuite te concernant. J'espère que cette nouvelle te satisfera ! Allez, au travail…

Un sentiment assimilable à une brise fraiche s'insinua dans ma poitrine et me plongea dans une ineffable impression de soulagement. Je me précipitai sur la main du chef religieux et la retins avec émotion. La joie et la

pensée d'être sorti d'un piège impitoyable me firent verser des torrents de larmes. L'extériorisation de mes sentiments suscita chez ce parangon de sévérité des gestes inattendus. Ému, il m'essuya le visage en bougonnant :

— J'étais loin d'imaginer que ce détail avait autant d'importance pour toi. Reprends-toi mon fils, tu viens de franchir un obstacle difficile, mais la vie continue. À partir de maintenant, tu peux circuler dans l'étendue de notre pays sans souci…

Seul dans l'étroitesse de ma chambre, je me mis à réfléchir sur ma nouvelle vie sans cette menace. Mon séjour à Bayela n'était que le résultat d'une fuite. Aucun lien ne m'y retenait. Servir de secrétaire n'avait jamais été dans mes desseins, mais un simple pis-aller. Sans nier l'affection que je ne pouvais m'empêcher d'éprouver pour le calife Abdoul Kader, je me voyais difficilement rester dans la ville sainte des Baye. Faire carrière dans le sillage d'un chef religieux ne pouvait être considéré comme une sinécure. Cela exigeait une vigilance permanente et une férocité de prédateur. Cela ne m'enchantait pas.

Comme pour mettre un terme à mes atermoiements, l'image de Rose s'infiltra dans mes pensées. Son apparition évanescente et fugitive s'assimilait à un message divin. Je pris une décision. Le lendemain, en traversant l'immense salle d'audience, le calife Abdoul Kader me regardait venir. Ses yeux perspicaces ne lâchaient pas les miens. À mon approche, il fit un signe discret à Serigne Moustapha qui se leva et sortit. Je

m'accroupis devant le chef religieux. Lissant sa barbe, il me dit :

— La nuit est le refuge des sages, elle porte conseil et apaisement. Je vois dans tes yeux de la tristesse et de la détermination, que tu comptes me dire ?

Une indicible impression de bonté émanait de toute sa personne. Se pouvait-il que cet homme désabusé pût me vouer un autre sentiment que la condescendance ?

— Maître, vous avez fait beaucoup pour moi ! Je ne pourrais jamais vous remercier ! Je me présente à vous ce matin pour requérir votre pardon et votre bénédiction, car, avec votre permission, je souhaite, à dater de ce jour, faire partie de votre communauté. Je veux devenir un disciple Baye !

Joignant le geste à la parole, je déposai entre ses mains une somme d'argent symbolisant mon droit d'entrée dans la confrérie. Le vieil homme, pris au dépourvu, restait médusé. Je venais pour la première fois de le prendre à défaut sur sa vaste connaissance des hommes. Il ne s'attendait pas à une telle démarche. Mon impiété notoire ne lui était pas inconnue, mais il n'avait jamais rien entrepris pour me convertir. Se ressaisissant, il sourit, le regard brillant. Son intelligence supérieure avait deviné les raisons profondes de mon adhésion. Il comprenait et acceptait.

IV

Nous étions dans l'arrière-cour de la résidence. L'endroit, un jardin sauvage, regroupait plusieurs essences et fleurs amenées des quatre coins de la terre. Domaine privé du calife, très peu de personnes pouvaient se targuer d'y avoir pénétré. Pourtant, ce matin-là, sa tranquillité était agressée par une dizaine d'hommes silencieux, assis immobiles sur leur chaise. Dans leurs yeux se lisaient l'incompréhension et l'inquiétude.

Une brise fraiche s'insinuait à travers le feuillage, rafraichissant par de brusques bouffées les visages anxieux des visiteurs. Tous les ainés mâles des familles maraboutiques issues de Samsidine Dème étaient là, l'interrogation dans le regard. Que signifiait cette convocation intempestive ? Leurs chaises étaient disposées en demi-cercle. Devant eux, se dressaient deux troncs de rônier parallèles, solidement implantés dans le sol. L'obscurité du matin s'estompait lentement sous l'assaut encore timide du soleil. Serigne Moustapha m'avait réveillé et mené en ce lieu où j'allais assister à un spectacle qui restera à jamais gravé dans ma mémoire. Ces images, comme l'œil de Caïn dans sa tombe, ne cesseront de hanter mes pensées.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit en grinçant. Toutes les têtes d'un seul mouvement s'y tournèrent. Le calife

Abdoul Kader entra suivi de Samat Tende Diop, le chef des Walimes. D'un pas déterminé, le chef religieux se dirigea vers une chaise, légèrement en retrait des autres. Il inclina la tête en guise de salutation. Puis, se tournant vers l'est, il leva les bras et entonna à haute voix une longue prière que reprit en cœur toute l'assistance. Ayant terminé, il s'avança au centre du cercle. Un chèche blanc enroulé autour de son cou virevoltait sous l'effet du vent. Sa voix de stentor retentit :

— Mes frères, mes fils, mes neveux, je vous ai mandé ce matin pour terminer une situation que mon autorité et mes responsabilités ne peuvent et ne doivent ignorer. Bayela a connu ces temps derniers une situation difficile, voire périlleuse, à cause de quelques membres de notre famille. J'ai considéré ces faits, malgré leur gravité, comme des actes immatures commis par des hommes qui ne pouvaient appréhender les véritables enjeux des réformes préconisées. C'est pourquoi j'ai accordé mon pardon à ces gens obnubilés par les richesses terrestres, incapables de discernement, et dépourvus de grandeur. Mais, le principal instigateur de ces troubles, celui qui a donné une âme à cette rébellion, ne peut prétendre à un tel sort. Ce serait une grave négligence de ma part et un précédent dangereux !

Se tournant vers la porte d'entrée, il fit un signe. Cheikh Nazirou Dème, encadré de gardes Walimes à la taille impressionnante, entra. Nu, à l'exception d'un petit pantalon bouffant, il avançait la tête basse. De son embonpoint d'antan, il ne restait que des plis de peau flétris et disgracieux. Sa démarche hésitante illustrait plus

que tout sa peur, sa honte. En regardant ses jambes flageolantes et sa mine défaite, j'avais peine à imaginer que j'avais devant moi celui qui fut naguère le meneur d'hommes orgueilleux et méprisant. Avec célérité, les deux gardes l'attachèrent solidement entre les deux troncs de rônier. Son dos tavelé ressemblait de loin à un corps de poisson écaillé. Le Calife Abdoul Kader se tourna de nouveau vers son auditoire et enchaina :

— Nazirou Dème a enfreint une règle fondamentale de notre code d'existence, de notre survie. Il a appelé sur notre communauté la critique et le mépris. Et, surtout, il a remis en cause ce qui fait notre force et notre longévité : notre unité. En d'autres pays, une telle forfaiture se paie par la mort. Mais, appliquer un châtiment aussi brutal que définitif à un parent momentanément aveuglé par ses ambitions me parait disproportionné. C'est pourquoi, en conformité avec nos traditions qui donnent au père le droit de sanctionner son fils, j'ai décidé de le punir. Devant vous, il recevra vingt coups de fouet. À l'impertinence et à la rage de destruction dont il fit preuve, je lui demande d'apporter dans cette épreuve le même esprit. Le contraire serait vraiment décevant ! D'autres parts, cette affaire étant strictement familiale pour ne pas dire confidentielle, vous comprendrez qu'il faille y apporter le maximum de discrétion.

Cette décision étonnait et effarait tout le monde. Les visages crispés des chefs religieux s'animèrent de sentiments épars. Beaucoup semblaient émerger d'un étourdissement. J'avais pensé que le calife avait oublié cette affaire. Cette rébellion, éventée dés le départ, avait

été contrôlée et menée sans que les principaux acteurs ne se doutassent un seul instant d'être l'objet d'une savante manipulation. Cette nouvelle mesure qui n'avait plus de justification me dépassait par sa férocité et son caractère autoritaire. Nazirou Dème, à l'instar d'un coq déplumé, n'avait plus aucune dangerosité. La peur s'empara des esprits. Le condamné oscillait entre ses liens, les yeux hagards.

Sur un autre signe du chef suprême des Baye, un des disciples Walimes s'avança, un long nerf de bœuf à la main. L'assemblée retint son souffle. Par un phénomène inexplicable, l'atmosphère sembla se figer comme pour obéir à un ordre supérieur. Le jeune bourreau étendit son bras armé du fouet. Tous ses muscles saillirent sous la froide détermination qui transparaissait sur son regard. Ramenant brutalement le bras, il abattit la cravache sur le dos du condamné qui, sous la douleur, hennit et rua comme un cheval apeuré. Aussi régulier qu'un métronome, les coups churent, vigoureux, transformant la chair et la peau en un magma sanglant. Nazirou Dème ne grognait plus, mais hululait comme une sirène de navire. Sans être importuné par cette manifestation de douleur intense, le bourreau, attentif à sa tâche, frappait, ramenait son bras et frappait. Le sang s'épanchait abondamment et s'écoulait le long du dos, teignant de rouge le court habit du supplicié. Ce dernier, brisé, braillait à se briser les cordes vocales, semant l'effroi dans le groupe des spectateurs. Le maître de la confrérie, immobile sur son siège, regardait d'un air ennuyé cette

scène de flagellation. Il ne semblait s'intéresser qu'aux oscillations du fouet.

Soudain, tout s'arrêta. Le bourreau enroula son instrument de punition et se recula avec dans les yeux un profond sentiment de devoir accompli. Accroché à ses liens, le beau père de Moranta, misérable, hoquetait, le corps parcouru de tremblements. Il fut dépendu et amené au pied du calife Abdoul Kader. Le visage mouillé de larmes, le dos en lambeaux, l'ancien chef des dissidents ressemblait à un animal blessé. Sans esquisser un geste de commisération, le chef religieux le regardait comme une chose insignifiante à laquelle pourtant il fallait consacrer un peu d'attention. L'examen dura un moment. Puis, à la stupeur générale, il avança la main et releva doucement le visage de son vassal. Ses doigts disparaissaient dans la barbe abondante de l'homme anéanti. Cette image, par sa symbolique, interpelait tous les ainés des familles maraboutiques présents. Elle leur faisait comprendre le message du chef suprême des Baye : personne, dut-elle être la plus illustre ou la plus fortunée ne pouvait se soustraire à son châtiment en cas de faute.

Le chef religieux se leva et lança :

— Nazirou Dème, devant Dieu, devant cet aréopage formé de tes pairs, devant moi ton suzerain et chef suprême des Baye, tu as payé ta forfaiture et vidé le contentieux qui t'opposait à la confrérie. À compter de ce jour, tu pourras retourner parmi les tiens et reprendre tes charges et ton autorité.

Se tournant vers les chefs religieux encore sous le choc de cette violence voulue et appliquée avec une si grande cruauté, il continua :

— Voici donc l'épilogue de cette déplorable affaire qui a semé tant de zizanie parmi nous. Au reste, cette rébellion, en raison de la solidité de notre institution religieuse, n'avait aucune chance de prospérer. Devant ces événements, je vous invite à méditer sur les vraies raisons de sa cause : l'insolence et le manque de foi. Notre confrérie n'est ni dogmatique, ni hermétique. Tout peut s'y discuter.

Devant l'assemblée médusée, il ôta prestement son sèche et recouvrit le dos martyrisé du supplicié. Puis, sans un regard pour personne, retraversa le jardin et disparut derrière un portail.

En silence, tous sortirent.

Chapitre 13

I

Diamone était un carrefour où convergeaient toutes les routes du Sud. Cette situation avait tiré ce petit village de brousse de son indolence pour le projeter brutalement aux premières loges de l'actualité. À son corps défendant, il était devenu le théâtre où évoluait le drame sanglant de la sécession. Tiré de son oisiveté par l'arrivée massive de réfugiés et de militaires, il voyait ses habitudes bouleversées. Des campements de soldats confisquaient ses espaces libres, tandis que des cahutes faites de paille et de cartons où s'entassaient des réfugiés s'étalaient le long de ses rues.

J'arrivai en pleine nuit. Le village mal éclairé était recouvert d'une fumée épaisse provenant des milliers de foyers allumés un peu partout. Des rôtisseries où pendaient des quartiers de viande s'alignaient le long de la route. Des groupes de personnes déambulaient sans but. Trop fatigué pour continuer ma route, je décidai de me reposer jusqu'au lendemain. C'est dans un restaurant guinéen que j'appris l'interdiction par le commandement militaire de la route d'Adéane, en raison d'intenses

affrontements avec des éléments rebelles. Le village de Rose ne se trouvait qu'à une centaine de kilomètres du carrefour. Après un si long voyage, rebrousser chemin n'était pas pour moi une perspective envisageable. Étant si près du but, je ne pouvais me résigner à cela.

Le lendemain, après un déjeuner rapide, je me rendis à la gare routière pour vérifier cette information. Hélas ! Tout le monde me la confirma. Le conseil que l'on ne cessa de me donner est d'attendre le déplacement des hostilités pour tenter d'y aller. Cette proposition même si elle renfermait beaucoup de sagesse ne pouvait me satisfaire. Et, d'ailleurs, cela pouvait durer des jours, des mois, voire des années. Mon désir de revoir Rose ne pouvait attendre. Je résolus de transgresser tous les interdits. Mis au courant de ma situation, un forestier Socé accepta moyennant forte récompense de me faire traverser la barrière militaire et de me montrer un raccourci.

Aux premiers chants de coqs, nous quittâmes le village et nous nous faufilâmes en travers les lignes de patrouille. Après une heure de marche silencieuse, nous arrivâmes devant un sentier à peine esquissé dans les herbes. Mon guide me recommanda de le suivre scrupuleusement et s'éclipsa. Je restai seul sous la ramure épaisse d'un tamarinier, attendant la levée du jour pour poursuivre mon voyage. Le soleil se leva avec son cortège de cris d'oiseaux et de jacassements de singes. La forêt m'entourait de son mystère, me menaçant de ses dangers. Résolu, je me saisis de mon havresac et m'engageai sur le chemin d'Adéane. La piste sinuait entre les arbres et les

rochers couverts de lierres sauvages. L'air sentait une infinité d'odeurs. Les exhalaisons des fleurs se mêlaient aux acres remugles des rizières à l'abandon. Aux aguets, je marchais, attentif à tout bruit suspect, prêt à me jeter dans la broussaille. Mon dos endolori par la lourdeur du sac était couvert de sueur. Plus j'avançai, plus d'assurance s'insufflait dans mes gestes. Les dangers imaginaires que mon cerveau construisait disparurent.

Mes adieux avec le calife Abdoul Kader m'avaient attristé. Me séparer de cet homme hors du commun ne s'était pas fait sans mal. Cet érudit austère, profondément pieux, cachait en plus de son intelligence exceptionnelle, une bienveillance incommensurable. À la différence de ma défunte patronne Adja Tabara Fall, il n'utilisait et ne manipulait pas les hommes pour des besoins personnels, mais seulement pour les éduquer et les orienter vers des objectifs nobles. Par le biais de la confrérie, il avait forgé un nouveau type d'homme imperméable à la fatalité et aux peurs ancestrales. Il avait utilisé l'Islam non pour assujettir, mais pour discipliner et mobiliser les énergies créatrices. Comment donc pouvais-je oublier un tel homme qui faisait de sa fonction un sacerdoce, une mission divine ?

Après m'avoir longuement étreint, le chef religieux m'avait quitté en hâte. Il ne voulait pas que je perçoive son émotion. Serigne Moustapha s'était chargé des formalités d'adieu. Il me remit une épaisse enveloppe bourrée de billets de banque.

— Mon oncle te fait savoir que cette maison est la tienne. Si dans ta démarche, tu ne trouves pas ce que tu

cherches, sache que les portes te seront toujours ouvertes. Cet argent ne récompense pas ton travail ; il constitue un simple viatique…

Tout en marchant, je ne pouvais m'empêcher de sourire. Le cadeau du marabout ajouté à l'argent que je détenais déjà constituait une somme colossale. La découverte de ce trésor par les militaires ou par les rebelles me vaudrait à coup sûr de sérieux désagréments. Titubant sous le poids de mon fardeau, je fis le vide dans mon cerveau. Le paysage restait monotone, s'étirant interminablement. Je rencontrai plusieurs villages abandonnés, les uns presque intacts, les autres calcifiés par le feu. Cette représentation de la folie humaine ne dissuada pas mes intentions. Serrant les dents, je continuai d'avancer. En sueur et épuisé, je m'arrêtai sous un arbre gigantesque. Sa ramure descendante jusqu'au sol constituait une cachette parfaite. L'eau fraiche que je bus m'engourdit, distillant dans mes membres fatigués une agréable langueur. Malgré mes efforts, un lourd sommeil me saisit. Combien de temps restais-je endormi ? Je n'eus pas le loisir de le savoir. Un méchant coup de pied me tira de mon sommeil. Mes yeux s'ouvrirent sur un groupe de militaires lourdement armés. Les hommes m'encerclaient, pointant leurs armes sur moi, le regard mauvais. Un gradé moustachu m'interpella :

— Reste où tu es ! Que fais-tu ici ? Qui es-tu ?

L'odeur qui se dégageait d'eux, un mélange d'émanations de sueur et de cuir brut, était incommodante. Les explications que je bafouillai ne semblèrent pas convaincre.

— Tu prétends aller à Adéane ? Explique-moi d'abord comment tu as fait pour sortir de Diamone. As-tu des papiers ?

Le chef examina ma carte d'identité d'un air soupçonneux, puis, sans autre forme de procès, l'enfourna dans sa poche.

— Que vient faire un nordiste ici ? Mon bonhomme, ton histoire est loin d'être claire ! Suis-nous !

Un jeune militaire se précipita sur mon sac et commença à le fouiller. Ma respiration s'arrêta. La peur, tel un serpent, rampa entre mes omoplates. La découverte de mon argent signerait ma mort ou me précipiterait dans une situation périlleuse. Était-ce dû à la prière protectrice du chef religieux ou aux mânes de mes ancêtres, les doigts impatients du troufion se heurtèrent à une cartouche de cigarettes américaines que j'avais achetée pour amadouer l'entourage de Rose. Une exclamation de joie salua sa trouvaille. Frétillant de bonheur, il rejeta mon sac au loin et courut vers son supérieur. Celui-ci, tout aussi heureux, distribua aussitôt une partie des paquets et fourra le reste dans la large poche de son treillis. La fumée de cigarette, goulument avalée, apaisa visiblement leurs préventions à mon encontre. Le chef s'approcha de moi, la mine réjouie.

— Il ne faut pas nous en vouloir, frère. Cela fait dix jours que nous sommes en patrouille. Pas le temps de se doucher ; pas le temps de manger correct ; pas de tabac. Heureusement que tu es venu ! Adéane se trouve au bord du fleuve, à quelques kilomètres d'ici.

Les naseaux semblables à des fumerolles de volcan, il me rendit ma carte d'identité.

— Frère, il est imprudent de se promener tout seul dans cette forêt ; nous allons du côté d'Adéane, tu peux nous accompagner, cela vaut mieux pour toi. Si tu avais rencontré les rebelles, tu serais déjà mort.

Nous nous mîmes en route. En silence, le doigt sur la gâchette, les militaires progressaient prudemment. Après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes devant un grand fleuve bordé de mangroves. L'endroit était d'une sauvage beauté. L'eau verdâtre s'écoulait majestueusement. Dans une espèce de crique, sur l'autre rive, une colonie de pélicans pêchait.

— En amont, à un kilomètre d'ici, se trouve Adéane. Tu peux te rassurer, cette zone est sécurisée. Merci encore pour les cigarettes, bon voyage.

Adéane se penchait sur le fleuve. La prospérité s'y lisait par ses maisons construites en dur et couronnées de zinc étincelant. Plusieurs pirogues étaient alignées sur les berges. Des enfants bruyants s'ébattaient dans l'eau, ignorant les drames sanglants qui se déroulaient à quelques kilomètres d'eux. Le chemin que je suivais débouchait sur la place centrale du village. À cause de la chaleur, hommes, femmes et enfants évoluaient torse nu. Allongés sous les abris de paille, tous me regardaient venir, l'œil méfiant. Des bambins encore luisants d'eau m'entourèrent d'exclamations. Parvenu à côté d'une case ouverte, je m'arrêtai, exténué. L'occupante, une forte femme souriante, malaxait de la farine dans une calebasse

coincée entre ses cuisses. Elle m'interrogea en Wolof. Elle avait deviné que je n'étais pas de la région.

— Qui cherches-tu ?

Quand je déclinai le nom de Rose Diatta, un garçonnet sortit du groupe de mes suivants et, comme une flèche, fila en direction d'une grande concession aux toits couverts de lianes feuillues de cucurbitacées. Une clameur se fit entendre. Une jeune femme à demi nue se montra, suivie de l'enfant. Elle regarda dans notre direction, puis se figea comme frappée par la foudre. Ses deux mains appliquées sur sa bouche n'arrivaient pas à contenir le cri de joie qui en sortait. Comme libérée d'une entrave invisible, elle s'élança vers moi.

Sculpturale et magnifique, elle accourait. La blancheur de ses dents illuminait son visage, tandis que ses seins généreux dansaient au rythme de sa foulée nerveuse. C'était Rose ! Elle m'avait reconnu et venait vers moi, porteuse d'espoir, de vie, de promesses, de rédemption. Oubliant toute fatigue, je m'élançai à sa rencontre.

Keur Massar, le 22 mars 2010

Glossaire

Bethio : Petit pagne, dessous de femme

Khessal : Dépigmentation

Nassarane : Race blanche

Teranga : En dialecte wolof, hospitalité, code de bienséance

Thiedo : Païen, guerrier

Yamba : Chanvre indien, herbe hallucinogène